BnF Gallica

Les Pirates du Mississippi, par F. Gerstaecker, roman allemand traduit... par Bénédict-H. Révoil

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Gerstäcker, Friedrich (1816-1872). Les Pirates du Mississippi, par F. Gerstaecker, roman allemand traduit... par Bénédict-H. Révoil. 1876.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

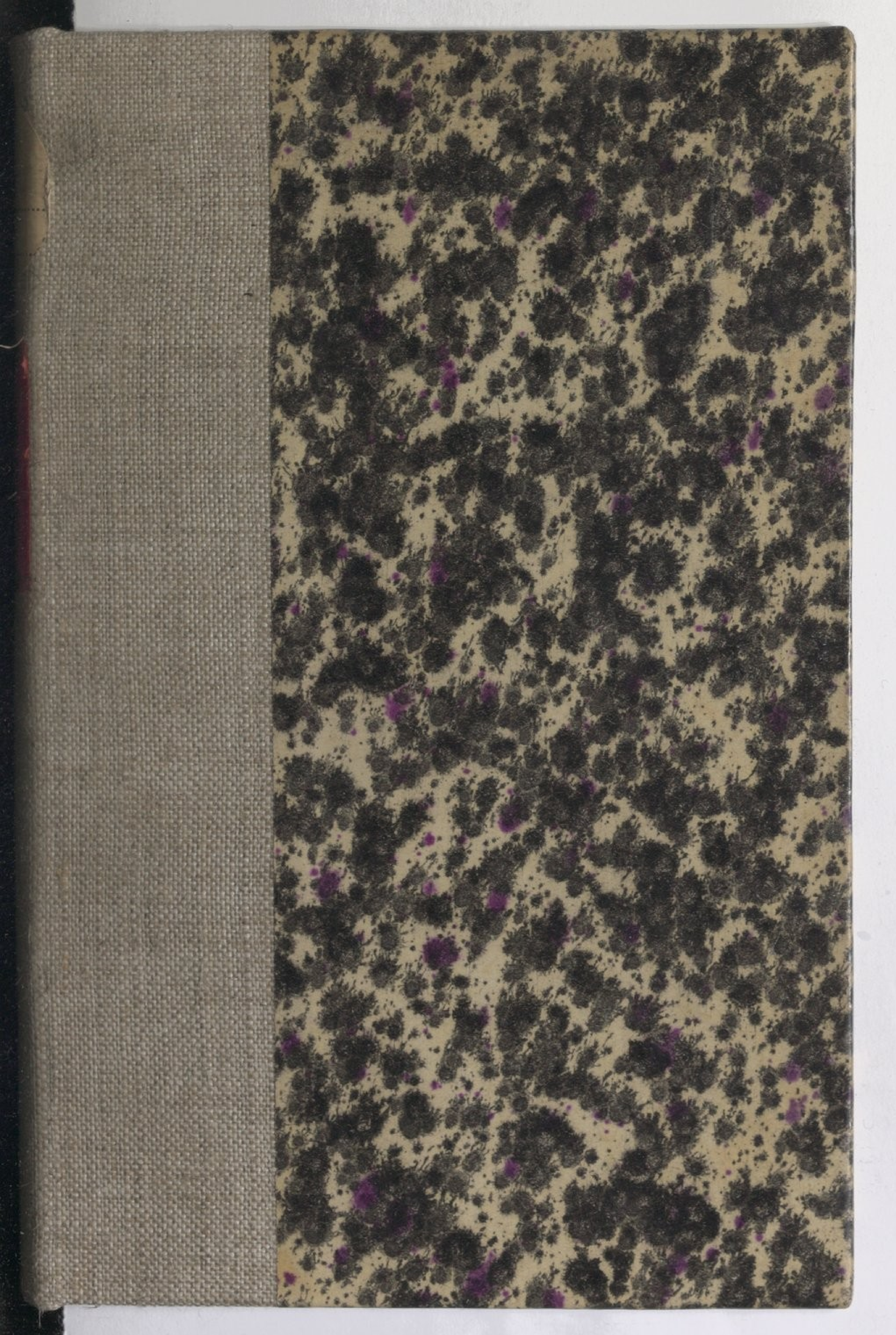
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

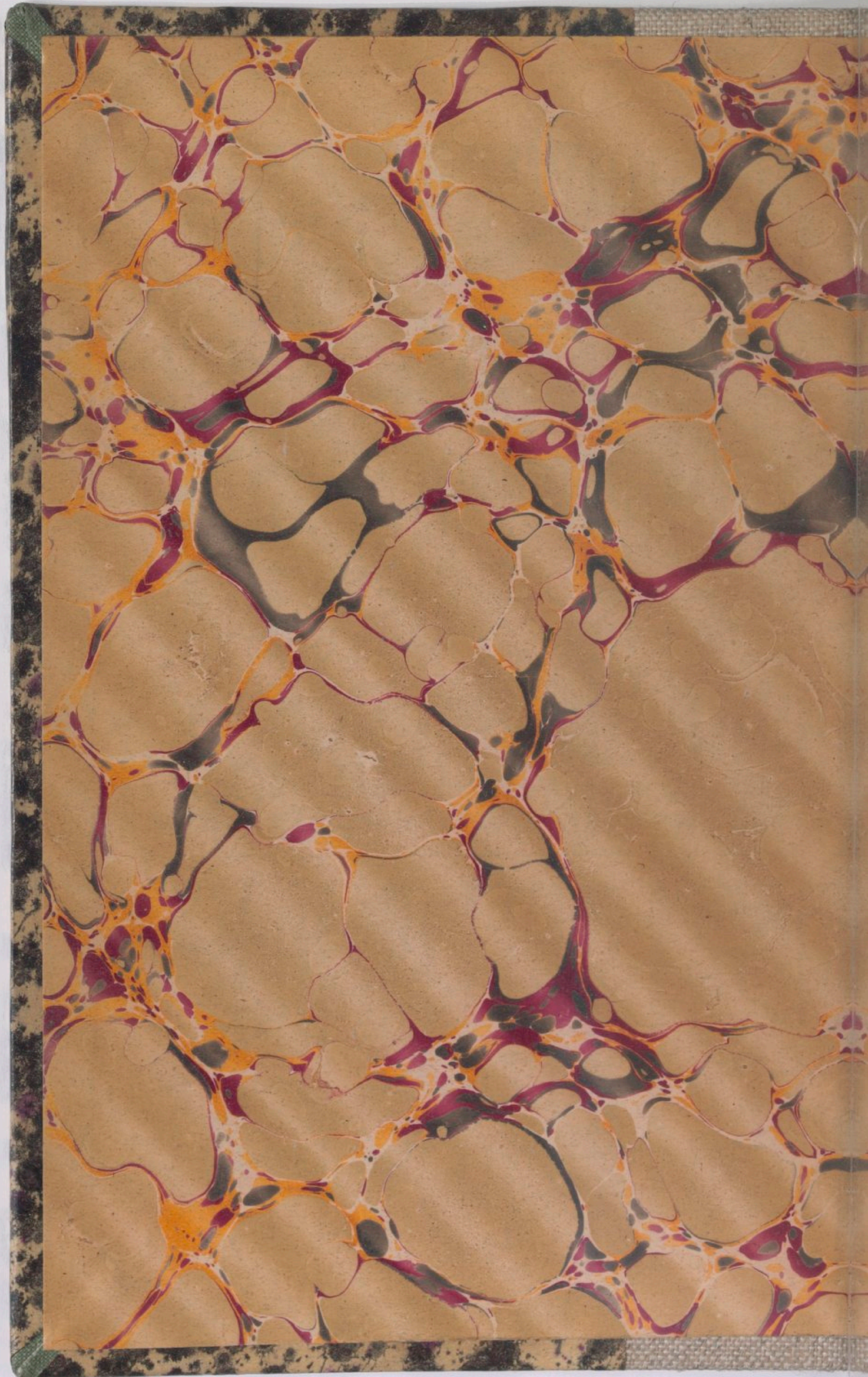
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





VAN-HAVÈRE

Fiche faite

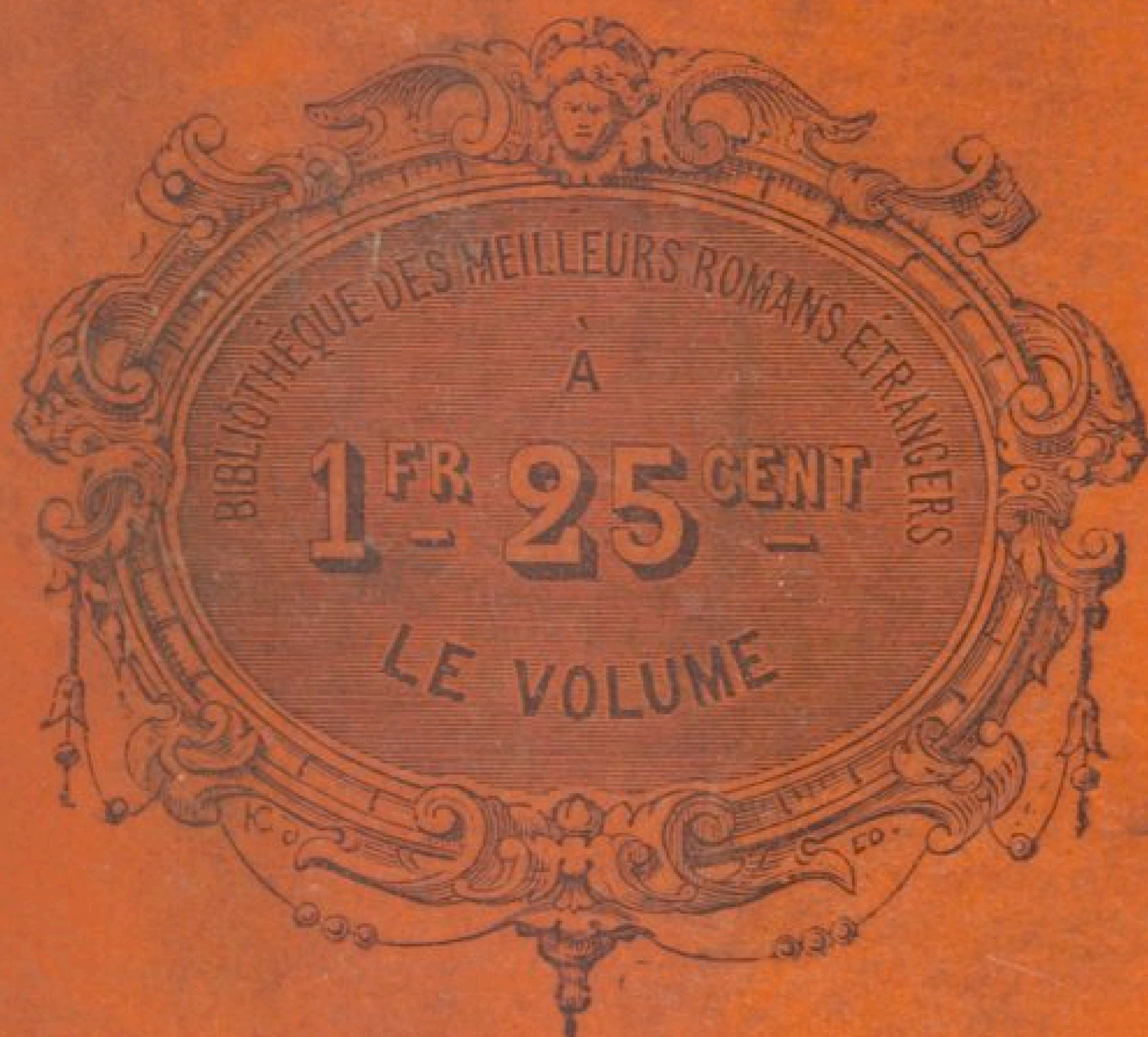
FRÉDÉRICK GERSTÄCKER

LES
PIRATES DU MISSISSIPI

ROMAN ALLEMAND

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR BÉNÉDICT H. RÉVOIL

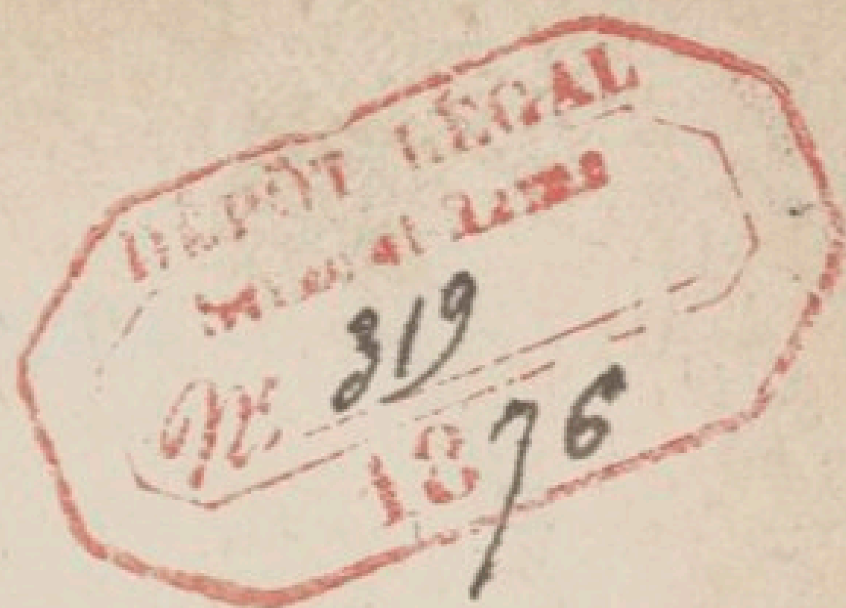


PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79





LES

PIRATES DU MISSISSIPI

8° Y²
681

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE VENDENT A LA MÊME LIBRAIRIE

Les deux convicts, traduit de l'allemand par M. Révoil. 1 vol.

Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique, traduit de l'allemand par X. Marmier. 1 vol.

Coulommiers. — Typogr. ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

FRÉDÉRICK GERSTÄCKER

LES
PIRATES DU MISSISSIPI



ROMAN ALLEMAND

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR BÉNÉDICT H. RÉVOIL

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 79

1876



PRÉFACE.

Dans les contrées encore sauvages qui bordent le fleuve géant du Mechescebé, pays où la civilisation est encore à peu près inconnue, on rencontre des hommes aux mœurs grossières, au caractère audacieux, qui ne reculent devant aucun crime, lorsqu'il s'agit d'arriver à leur but, celui de devenir riches.

La facilité de fuir dans les prairies indiennes et de se dérober ainsi à la justice des hommes, en admettant qu'elle existe aux États-Unis où presque tous les crimes se rachètent avec de l'argent, a fait choisir aux forbans de tous les pays les rives fangeuses du *Père des Eaux* pour théâtre de leurs exploits.

Il y a peu d'années encore, avant l'époque où les bateaux à vapeur sillonnaient le Missisipi, le commerce de l'intérieur des États riverains se faisait seulement à l'aide de bateaux plats nommés *arches de Noé* par les Américains, de quelques vastes chaloupes, de schooners et de brigs.

Il ne fallait pas songer alors, pas plus qu'aujourd'hui, à s'aventurer le long des rives du fleuve pour y conduire une charrette chargée de marchandises. On eût infailliblement péri dans les marécages et dans les fondrières qui s'ouvrent et se referment sous les pieds du voyageur. C'était donc par la navigation seulement que les commerçants des

États-Unis et les fermiers pouvaient trouver un débouché à leurs produits et à leurs marchandises.

Il y a quelques années, une des villes du Mississipi, qu est de nos jours connue sous le n° 94, et que les navigateur appellent l'*île Stak*, ou le *Crow-Nest* (*le nid de corbeaux*) servait de refuge à une bande de voleurs et de fabricants d billets de banque. Non-seulement ils faisaient le métie de pirates sur le grand chemin liquide du Mississipi mais encore ils se dispersaient dans le pays, et, à forc d'échanger des faux billets avec le public, ils rapportaien dans leur caverne, abritée par une végétation luxuriante e impénétrable, une ample moisson de dollars et de marchandises.

Ces mécréants étaient parvenus, à l'aide de la corruptio comme aussi par intimidation, à affilier à leur bande u certain nombre d'individus qui occupaient un rang et un position honorables dans les villes et les bourgades prè desquelles ils résidaient. Il leur était donc facile de cache leurs méfaits et d'échapper aux rigueurs de la loi, toute les fois qu'ils étaient surpris en flagrant délit, car le jug du comté, le shériff et le geôlier même faisaient partie d l'association et prêtaient la main à l'évasion des prévenus.

A deux reprises différentes pourtant le gouvernement d Washington s'émut de cet état de choses : ce fut en 184 et en 1847. Le succès des pirates, leur impunité les avaien rendus moins prudents ; ils s'étaient ralentis dans leur sys tème d'astuce. Il fut donc facile de découvrir ce *nid d corbeaux*, et, afin de faire un exemple, on en pendit en vi ron une trentaine aux arbres du rivage témoins de leu exploits sanguinaires.

Malheureusement quelques-uns des plus audacieux ban

lits étaient parvenus à s'échapper; ils se rassemblèrent dans e Texas, et là, ayant organisé une troupe recrutée parmi ous les mécréants du pays, il rentrèrent sur le territoire ımméricain et s'établirent dans l'île n° 61, dont il est quesion dans ce volume.

Quelque temps après, lorsque les crimes de cette nourelle association de brigands eurent jeté l'alarme dans les États mitoyens, les fermiers formèrent entre eux une ligue, ıfin de se rendre justice eux-mêmes, puisque les juges des comtés étaient ou trop faibles ou trop impuissants pour détruire le mal. Les Régulateurs procédaient à l'aide de cette condamnation expéditive que l'on appelle *la loi de Lynch*, c'est-à-dire qu'à l'exemple du premier fondateur de cette justice sommaire, un nommé Lynch, dès qu'on s'était emparé d'un voleur, on lui donnait un quart d'heure pour se réconcilier avec Dieu, si cela était possible, puis on le *lançait dans l'éternité*, à l'aide d'une corde de chanvre ou d'une lanière de cuir. Le premier venu remplissait l'office de *trois Échelles*, autrement dit du bourreau, et on se faisait une gloire, parmi les Régulateurs, d'avoir pendu un, deux, trois, six ou dix individus et même davantage.

La ligue des fermiers parvint ainsi à s'emparer des habitants de l'île n° 61 et surtout du célèbre John Murray, le chef de ces terribles pirates, qui fut conduit à Saint-Louis, jugé sérieusement, condamné à la potence par des juges *incorruptibles* (à qui probablement on n'offrit pas assez d'argent pour les acheter); et enfin exécuté dans la prison de la ville.

Les complices de Murray n'étaient point venus visiter la geôle de Saint-Louis : les Régulateurs croyant plus prudent de se rendre justice eux-mêmes, les avaient tous appendus,

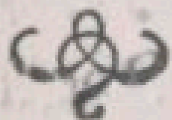
les uns aux arbres de l'île n° 61, les autres à des poteaux dressés à cet effet sur les quais d'Héléna, de Memphis, de Fourche-la-Fave, et des autres villages bâtis sur les bords du Mississipi.

De nos jours encore, il paraît que les pirates américains ont reparu sur les eaux du fleuve majestueux. Il y a six mois à peine, les journaux des États-Unis mentionnaient les crimes de forbans dont l'asile était encore inconnu, et l'on citait surtout le nombre incalculable de faux billets de banque répandus dans tous les États de l'Ouest. Là s'arrêtent les documents qui sont parvenus en mes mains.

Cet avant-propos m'a paru nécessaire pour initier le lecteur à l'étrange étude de mœurs que je lui offre aujourd'hui. L'auteur de cet ouvrage, M. Frédérick Gerstaëcker, est un Allemand de Cobourg qui a déjà produit plusieurs ouvrages parmi lesquels je citerai : *Un voyage dans le Far-West*, un autre roman dont l'action se passe en Australie, intitulé : *Les deux convicts*, et deux autres volumes dont le titre est : *La flèche empennée* et *La vie d'un matelot*, qui tous quatre sont devenus notre propriété par le bon vouloir de notre nouvel ami. L'imagination de Gerstaëcker ne lui fait jamais défaut, et son nom marquera bientôt dans la littérature européenne, car l'auteur des *Pirates du Mississipi*, une fois connu en France, deviendra infailliblement un des romanciers les plus populaires de notre époque.

BÉNÉDICT H. RÉVOIL.

Paris, 15 septembre 1857.



LES PIRATES

DU MISSISSIPI.

I.

Une tombe au milieu des bois.

Les eaux limpides de la rivière Wabash, qui se jette dans l'Ohio, après avoir traversé l'Illinois et l'Indiana, s'écoulent lentement entre des berges rocheuses et escarpées, au milieu de riantes prairies, ou bien sous les silencieux ombrages des forêts vierges. L'onde se joue, dans les mille détours parmi les plantes et les saules, tantôt roulant doucement ses flots sur un lit de mousse ou de cailloux, tantôt se précipitant avec impétuosité jusqu'au milieu de l'Ohio, où les courants se rencontrent, et où les vagues bouillonnantes éparpillent avec fracas leur écume dorée par les rayons du soleil.

Au printemps de l'année 18..., deux hommes se reposaient sur le penchant d'une colline couverte d'un taillis épais, et leurs carabines gisaient près d'eux sur le gazon. Le plus jeune paraissait âgé d'environ vingt-quatre ans, et les vêtements qu'il portait annonçaient plutôt un marin qu'un chasseur. Un petit chapeau verni de forme basse, orné d'un large ruban, était posé avec une certaine coquetterie sur ses cheveux clairs et bouclés; une veste bleue de matelot couvrait des épaules dont Hercule lui-même eût été fier et un pantalon de toile blanche était retenu sur les

hanches par une étroite ceinture, à laquelle pendait un couteau à lame épaisse enfouie dans une gaîne de cuir. Une chemise de flanelle rouge et une cravate de soie noire complétaient le costume du jeune homme. A vrai dire, les mocassins brodés qu'il portait aux pieds, prouvaient qu'il était accoutumé à la vie des bois plus encore qu'au pont d'un navire.

Auprès de ce personnage on voyait, étendu mort sur la pelouse souillée de sang, un ourson sur lequel un superbe lévrier d'un pelage noir et gris, jetait des yeux de convoitise et de rage, car la respiration haletante de la pauvre bête, comme aussi une large blessure à l'épaule d'où découlait un filet de sang, attestaient que la poursuite du gibier avait été rude, et que la victoire remportée sur un si puissant ennemi avait été chèrement payée.

Le second chasseur était un homme qui paraissait avoir environ soixante ans. Quoique moins grand et moins robuste que son jeune compagnon, rien en lui ne décelait la vieillesse. Ses yeux brillaient d'un éclat juvénile, et ses joues portaient empreintes sur la peau les couleurs de la santé. Ses vêtements étaient ceux d'un fermier. Ils se composaient d'une chemise de chasse en coton, garnie d'une frange de même couleur, de souliers à semelle épaisse et de guêtres de cuir. En place du couteau de matelot que son compagnon portait à la ceinture, le vieux chasseur possédait un coutelas à la lame longue, large et tranchante. Une couverture roulée et fortement serrée, était suspendue à son épaule par des lanières faites avec de l'écorce d'arbre. Il était évident que ces deux hommes s'étaient jetés sur le gazon dans le but de se reposer des fatigues de la chasse qu'ils venaient de faire.

Le plus âgé, appuyé sur le coude de son bras droit, fut le premier à rompre le silence.

« Tom, il ne faut pas nous arrêter trop longtemps ici, le soleil va disparaître à l'horizon, et je crois que nous sommes à une grande distance de la rivière.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Edgewortk répliqua le jeune homme en s'étendant tout de son long et en regardant

le ciel bleu à travers les branches touffues, la Wabash coule là-bas, où vous voyez cette teinte lumineuse; il y a d'ici là tout au plus mille mètres. Avec la meilleure volonté du monde, vos engagés ne sauraient pas amener ce soir le bateau jusqu'ici. Dès que la nuit sera venue, ils seront contraints, à cause de l'obscurité, à débarquer ou à jeter l'ancre, car la rivière est pleine de roches, de troncs d'arbres déracinés, et il serait dangereux de naviguer sans y voir. D'ailleurs, ils avaient encore, lorsque nous les avons quittés, quinze milles à franchir pour éviter les détours du fleuve, et arriver ici en droite ligne.

— On dirait que vous connaissez parfaitement le pays?

— Je le crois bien, répondit Tom en souriant. J'ai chassé ici pendant deux années, aussi je sais la place de chaque arbre et de chaque ruisseau. Je suis venu dans ce canton avant l'époque où je fis connaissance avec Dickson et où je m'embarquai sur son schooner pour aller au Brésil. Pauvre diable! il ne soupçonnait guère alors la triste fin qui l'attendait.

— Vous ne m'avez jamais raconté en détail ce malheureux événement?

— Je puis ce soir même satisfaire votre curiosité; mais avant il s'agit de couper du bois, et de préparer notre camp; au point du jour nous gagnerons le bord de la rivière, afin d'y attendre le bateau.

— Comment ferons-nous pour emporter notre gibier? la distance n'est pas très-longue, mais ce sera néanmoins fort difficile de traîner cet ours jusque-là.

— Eh bien! nous le laisserons ici, répondit Tom en se levant vivement et en resserrant la boucle de sa ceinture. Si les camarades veulent manger de la viande d'ours, ils viendront la chercher eux-mêmes.

— Mais s'ils allaient nous abandonner? ajouta Edgeworth.

— Ne croyez pas cela : Bill sait où il doit nous attendre dans le cas où nous ne le rejoindrions pas, et, certes, le bateau ne partira pas sans son capitaine.

— Allons, tout va bien comme vous l'arrangez, dit le

vieillard en se levant pour imiter son compagnon. Quant à moi, je vais tailler plusieurs morceaux de filet, et suspendre quelque part le reste de la bête. Là, voilà qui est fait ; nous aurons de quoi souper ce soir, et maintenant, mon brave Tom, appuyons un peu sur la gauche. Si j'en crois l'aspect des arbres qui nous entourent, nous devons rencontrer un ruisseau, et j'ai grand besoin de boire avant qu'il fasse nuit. »

Les deux individus hâtèrent le pas afin de profiter des dernières heures du jour. Ils trouvèrent, en effet, la source, et tout auprès un immense tas de feuilles et de branches mortes avec lesquelles ils allumèrent un excellent feu, dont les charbons servirent à faire rôtir de succulentes tranches de viande d'ours. Tandis que leur souper cuisait, les chasseurs, étendus sur leurs couvertures, contemplaient les lueurs de la flamme petillante et savouraient avec ravissement le doux repos dont ils jouissaient à cette heure.

Les deux individus dont nous venons de raconter la conversation, appartenaient à l'équipage d'un de ces bateaux plats qui font le commerce avec la Nouvelle-Orléans. Leur embarcation était chargée de whishy, d'ognons, de pommes, de venaison fumée, de jambons, de pêches desséchées et de maïs. Cette cargaison provenait des propriétés du vieux Edgeworth qui possédait sur les bords de la Wabash, dans l'Indiana, une ferme très-importante qu'il exploitait avec habileté, et dont il vendait les produits tantôt à la Nouvelle-Orléans, tantôt dans les villes du littoral du Mississipi.

Edgeworth avait, en outre, emporté une somme d'argent assez considérable qu'il comptait échanger contre des marchandises difficiles à se procurer dans le pays qu'il habitait. Le vieux fermier avait d'abord résidé à Miami, dans l'État de l'Ohio, et c'était depuis deux années seulement qu'il était venu fonder sa ferme sur les bords de la Wabash. Son but était de fuir la civilisation, car il préférait la vie des bois, la pêche et la chasse sans entraves et sans restrictions, au voisinage trop direct de fermiers querelleurs et jaloux du succès des autres.

Tom était orphelin, et parent éloigné d'Edgeworth. Quel-

ques années avant l'époque où commence notre histoire, il avait aussi éprouvé la tentation de se fixer sur le bord de la Wabash; mais il changea de projet à la suite d'une conversation avec un matelot nommé Dickson, ancien ami de son père. Lors de cette rencontre, Dickson était sur le point de faire un voyage, et Tom résolut de l'accompagner.

Ils s'étaient embarqués tous les deux à Cincinnati sur un schooner que Dickson avait fait construire, et qu'il avait chargé de produits du nord en destination pour la Nouvelle-Orléans. Après s'être débarrassés de cette cargaison les nouveaux associés avaient pris un chargement pour la Havane; et de là, longeant les côtes de l'Amérique du sud, ils étaient arrivés au Brésil où Dickson fut traîtreusement assassiné.

Lorsque Tom revint de ce long voyage il parut ne plus se plaire chez lui; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se montra très-empressé à accompagner Edgeworth dans son excursion le long du Mississipi.

Le vieux fermier avait secoué la tête avec un geste de blâme, en voyant ainsi son parent rempli d'insouciance pour son avenir; il trouvait qu'il était grand temps que Tom renonçât à sa vie errante, dît adieu à ses camarades nomades et devînt un fermier respectable et digne de considération.

Edgeworth et Tom fatigués de la monotonie du voyage, étaient donc descendus à terre, où par un heureux hasard ils avaient eu la chance de tuer un ours magnifique. Pendant ce temps-là le bateau, manœuvré par cinq vigoureux rameurs, avançait avec lenteur, en suivant les mille détours du fleuve géant de l'Amérique du nord.

« Oh que j'aime cette vie des bois, s'écria tout d'un coup Tom après un long silence, en se prélassant sur sa couverture, comme pour mieux admirer le chatoiement du feuillage illuminé par les flammes vacillantes : vive une température sans pluie, un temps sec et un rôti d'ours! certes, un peu de miel ne gâterait rien au repas, mais à vrai dire cette viande est assez délicate pour être mangée sans sauce. Que de fois, étendu sur le tillac d'un navire, comme je le

suis en ce moment sous ces arbres, ai-je contemplé les étoiles radieuses du firmament en songeant avec regret à ma patrie! Oh! c'est un mal affreux que celui-là, Edgeworth; l'avez vous jamais éprouvé?

— Non, répliqua le vieillard, tout en enveloppant avec sa cravate la batterie de son arme après l'avoir soigneusement chargée, puis il ajouta en la déposant près de lui; oh! j'ai eu des chagrins plus cruels. Mais bah! fit-il en fronçant les sourcils, n'allons pas gâter notre soirée en rappelant de semblables souvenirs! racontez-moi plutôt ce qui est arrivé au Brésil à votre ami Dickson.

— Si vous croyez que cela vous égaye, je ne demande pas mieux. Les hommes sont tous les mêmes! ils préfèrent entendre le récit d'histoires tristes plutôt que de parler de choses gaies qui les regardent. Du reste, ce que j'ai à vous dire ne sera pas long. Nous étions entrés dans la petite rivière de San-José, comptant vendre aux planteurs et aux insulaires notre cargaison de whisky, de blé, d'oignons et de fer-blanc, lorsque nous nous aperçûmes certain soir qu'il était impossible d'atteindre une des plantations avant la tombée de la nuit. Il nous fallut donc amarrer solidement notre petite embarcation au tronc d'un palmier qui croissait non loin du bord. Nous soupâmes ensuite et nous nous couchâmes sous nos moustiquaires. Nous n'avions pris aucune précaution, et ne songions point à faire le quart. Un arbre abattu et dont la cime s'étendait dans l'eau de manière à nous tenir éloignés du rivage, paraissait devoir nous abriter de tout danger. Tout à coup Dickson qui était couché près de moi, me poussa doucement pour me demander si je n'entendais rien? Réveillé en sursaut, je lui répondis avec brusquerie; mais, sans prendre garde à mon humeur, Dickson me secoua rudement par l'épaule en me disant tout bas :

« — Alerte, Tom, ouvre les yeux, il se passe quelque chose sur la plage.

« — Halloo! » criai-je aussitôt en pensant pour la première fois aux Peaux-Rouges, et devinant qu'ils pourraient bien avoir les mêmes habitudes que les sauvages de nos contrées.

« Nous écoutâmes tous les deux avec la plus grande attention, puis tout à coup Dickson s'écria :

« — A l'aide, mes enfants! Voici ces misérables! et en même temps il s'élança en avant, tandis que je cherchais mon couteau que dans ma précipitation il me fut impossible de trouver. Dickson dut s'embarrasser les pieds dans les plis de nos moustiquaires, car j'entendis le bruit d'une chute sur le tillac, et en me retournant, j'aperçus deux ombres qui se glissaient le long du schooner, et se précipitaient sur mon camarade. En ce moment ma main rencontra un anspect; je m'en emparai vivement, car c'était la meilleure arme dont je pusse me servir, et j'ordonnai à nos gens de couper le câble qui nous retenait (nous avions à bord trois matelots et un mousse), puis j'assenai plusieurs coups violents sur la tête des deux misérables, qui sautèrent ou plutôt qui tombèrent par-dessus le bord, car le lendemain je trouvai mon anspect tout souillé de sang et de débris de cervelle. Pendant que nos matelots achevaient de s'éveiller, le mousse eut la présence d'esprit de saisir une hache et de couper le câble, et au moment même notre schooner s'éloigna emporté par le reflux. Deux de nos hommes, Meïers et Hawits me dirent qu'ils avaient assommé cinq de ces drôles qui s'étaient accrochés aux parois du vaisseau : j'ignore s'ils disaient vrai. Quant à notre pauvre capitaine il était étendu roide mort sur le tillac : le fer d'une lance lui avait traversé la poitrine tandis qu'un coup de massue lui brisait la tête.

— Que devint la cargaison?

— Je la vendis dans le courant de la même semaine, et je chargeai *la Charlotte* (c'était ainsi qu'on nommait le shooner) avec des articles de bonne défaite dans notre pays. Quatre mois après j'arrivai sans accident à Charlestown où résidait la veuve de Dickson. La pauvre femme pleura son mari pendant quelque temps, mais, à vrai dire l'argent que je lui apportais fut pour elle une puissante consolation; huit semaines plus tard elle épousait un planteur du voisinage. Ainsi va le monde!

— Au moins elle a appris d'une manière positive que

son mari n'existait plus, murmura le vieillard en se parlant à lui-même; elle a su où et comment il était mort, tandis que beaucoup de pauvres parents ignorent pendant des mois et des années quel a été le sort de leurs enfants : ils espèrent sans cesse voir sur le visage de l'étranger qui apparaît sur la route, ou du voyageur qui demande l'hospitalité pour la nuit, les traits aimés de celui qu'ils attendent impatiemment. Il leur faut bien enfin comprendre que depuis longtemps sans doute, l'être qu'ils regrettent n'existe plus; que depuis longtemps ses membres ont été déchirés et ses os broyés par la dent cruelle des loups ou des coyotes.

— Oh ! dit Tom en ravivant le feu, ce que vous dites là, Edgeworth, est une vieille histoire; bien des gens trouvent la mort au milieu de nos forêts, d'autres périssent dans la rivière, et bien rarement ou plutôt jamais leurs amis n'apprennent ce qu'ils sont devenus. Combien y a-t-il de milliers de marins que la mer engloutit ! A cela, il n'y a point de remède. Je l'avoue sans trop d'amour-propre, j'ai affronté bien des dangers, et pourtant la pensée de la mort n'a jamais ébranlé mon courage.

— Et cependant, reprit le vieillard d'un accent moins lugubre, il arrive quelquefois que ceux qu'on croyait perdus sans retour reviennent au moment où l'on s'y attend le moins. Un jour, on entend frapper à la porte, et les parents désolés versent des larmes de joie; ils enlacent dans leurs bras l'enfant prodigue, l'enfant bien-aimé, l'enfant longtemps regretté.

— C'est là un cas rare, répliqua Tom d'un air de doute, car nos steamers font énormément périr de monde. Mais dites donc, Edgeworth, pouquoi vous débarrassez-vous de votre couverture? Il ne fait pas froid, j'en conviens; mais il est imprudent de se coucher sur la terre humide.

— C'est mon habitude, répondit Edgeworth, qui semblait absorbé par ses tristes pensées.

— Servez-vous donc de votre couverture puisque vous en avez une.

— Il doit y avoir des racines ou des pierres à l'endroit où j'étais étendu; j'ai senti cela à la douleur de mes épaules, et voilà pourquoi je change de place.

— C'est facile à vérifier, dit Tom ; il vaut mieux se procurer un lit de feuilles sèches que de rester ainsi sur la terre nue ; laissez-moi faire, dans un instant je vous aurai préparé un bon lit. »

Edgeworth s'était levé à ces paroles, et il s'approcha du feu, tandis que Tom enlevait la couverture et tâtait le terrain.

« Diable, s'écria-t-il, je ne m'étonne pas si vous étiez mal à votre aise ; ce ne sont pas des racines, mais bien des ossements de cerf que voici dans cet endroit. Comment n'avions-nous pas vu cela ? » Et en disant ces mots, Tom lança les os du côté du foyer. Il rassembla ensuite toutes les feuilles sèches qu'il put trouver, étendit la couverture dessus, remit plusieurs gros morceaux de bois sur le feu afin qu'il ne s'éteignît pas pendant la nuit, et ôtant ensuite ses chaussures, il se dépouilla de sa veste pour s'en couvrir, et se coucha dans l'espoir de dormir pendant deux ou trois heures en attendant l'arrivée du bateau.

Edgeworth, qui avait ramassé un des os, l'examinait avec plus d'attention que n'en paraissait mériter un objet aussi insignifiant.

« Tom, s'écria-t-il tout à coup en se baissant vers la flamme et en tenant cet os à la main pour le voir de plus près, ceci n'est point un os de cerf.

— Eh bien, alors, c'est peut-être celui d'un loup ou celui d'un ours, murmura Tom déjà à moitié endormi.

— D'un ours, c'est possible ; et cependant, mon ami, il me semble que ce que j'ai sous les yeux est l'os d'un homme.

— Alors empêchez le chien d'y toucher. Parbleu ! vous avez raison, ajouta le jeune homme, qui se leva avec vivacité et les yeux grands ouverts en regardant autour de lui avec anxiété.

— Mais qu'y a-t-il ? fit alors Edgeworth avec un sentiment d'effroi, que cherchez-vous ?

— Êtes-vous sûr que ce soit un os d'humain ? répliqua Tom tout en remettant ses chaussures.

— Je le crois ; il me semble même que c'est un fémur. Voyez ! Cet os est trop grand pour être celui d'un cerf et

trop long pour appartenir à un ours. Mais qu'avez-vou donc, mon ami ?

— Si c'est réellement un os humain, dit Tom, je con nais l'homme à qui il a appartenu. Lorsque nous décou vrîmes son cadavre, ce fut moi qui le cachai sous des bran chages, et voilà pourquoi nous avons trouvé amoncel dans cet endroit tant de bois à moitié pourri. Oui, voil bien la place, là sous ce chêne ; voici la croix que j'ai en taillée à l'aide de mon couteau.

— Mais quel est cet homme et comment mourut-il ? de manda Edgworth.

— Je ne saurais répondre à toutes vos questions ; tout c que je puis vous dire, c'est qu'il fut tué de la manière l plus horrible par un batelier dont le sloop était amarré pré cisément à la même place où nous comptons trouver ce ma tin notre embarcation. Le misérable l'assomma comme u loup, dans le but de lui voler quelques misérables dollars

— Oh ! c'est épouvantable, dit le vieillard qui plaça l'os près de lui, en s'étendant sur la couverture. Tom s'étai assis à son ancienne place et appuyait sa tête dans sa mai droite.

— Nous poursuivions un essaim d'abeilles, fit-il en dirigeant ses regards sur les ossements, et laissant errer sa pensée dans les souvenirs d'une époque passée, lorsque Bill...

— Qui ? le batelier ?

— Non, ce pauvre garçon qui fut assassiné.

— Ah ! quel était son autre nom ?

— Il ne me l'a jamais appris. Nous nous connaissions à peine depuis quatre jours ; mais je soupçonne qu'il venait de l'Ohio. Bill avait eu l'imprudence de laisser voir à un coquin de marin l'argent qu'il possédait, et celui-ci, lorsque nous étions assis autour du feu, avait essayé de le faire jouer. Billy s'y était refusé, et cela avait fortement contrarié le misérable. Deux nuits plus tard, le batelier persuada à Bill de venir coucher à bord avec lui. Nous étions campés dans le même ravin où nous avons aperçu l'ours ce matin, car nous avions poursuivi jusque-là les abeilles le long des méandres de la petite prairie. Le lendemain matin, nous

ne vîmes ni l'un ni l'autre des deux hommes, et au coucher du soleil, lorsque nous retournâmes à la rivière, quel fut notre étonnement de ne plus trouver le bateau ! Nous passâmes la nuit sur le bord de l'eau, et voici, je le reconnais, le vieux sycomore auprès duquel nous fîmes notre feu ; il est encore debout. Vers le matin, en montant sur une colline, nous remarquâmes un nombre considérable de vautours qui volaient dans la même direction.

— Que signifie ceci ? dit un de nos compagnons, excellent chasseur de Kentucky. je parierais que ce scélérat de batelier a assassiné le Pied-Bot.

— Le Pied-Bot ! s'écria Edgeworth épouvanté en interrompant le récit de Tom. Pourquoi donc l'appeliez-vous ainsi ?

— Parce que sa jambe droite était un peu plus courte que la gauche et qu'il sautillait légèrement en marchant. Lorsque nous atteignîmes le sommet de la colline.... ah ! je n'oublierai jamais, dussé-je vivre mille ans, le spectacle qui s'offrit à nos yeux ! Nous aperçûmes le corps et les vautours. Mais qu'avez-vous, Edgeworth ?... vous pâlissez.... vous....

— Le Pied-Bot ou Bill, comme vous l'appelez, avait-il une cicatrice sur le front ?

— Oui, une large cicatrice rouge. Le connaissiez-vous ? »

A ces mots prononcés par Tom, le pauvre homme tordit ses mains au-dessus de sa tête d'une manière convulsive, et se renversa en arrière en poussant un cri.

« Qu'avez-vous donc, Edgeworth ? Pour l'amour de Dieu, répondez ! s'écria Tom fort alarmé ; reprenez vos sens. Qui donc était ce brave garçon ?

— C'était mon enfant, mon fils ! murmura le vieillard, en couvrant de ses doigts glacés ses yeux brûlants mais vides de larmes.

— Ah ! pauvre père ! que Dieu vous assiste !

— Vous ne l'avez donc pas enterré ! demanda Edgeworth après un long silence.

— Nous fîmes ce que nous pûmes ; nous lui donnâmes la sépulture du chasseur, répondit Tom en réprimant l'émo-

tion qu'il éprouvait ; nous n'avions que nos casse-têtes indiens et la terre était dure et sèche.... Mais pourquoi vous raconter ces détails qui vous font mal?

— Non non ! dit le vieillard d'une voix suppliante, parlez toujours, je désire tout savoir.

— Nous plaçâmes le cadavre sous ce chêne, et le couvrîmes complétement en amoncelant sur lui les souches et les branches ; il nous paraissait impossible qu'aucune bête fauve, quelle que fût sa force, pût jamais l'atteindre, et vous savez d'ailleurs que les ours ne touchent point aux cadavres. Ensuite à l'aide de mon couteau, je taillai une petite croix sur le tronc du chêne. »

Pendant ce discours, Edgeworth était demeuré immobile, pâle comme la mort, et les yeux fixés sur le sol : lorsque Tom eut achevé de parler, après un douloureux silence, le fermier se leva, et regardant tristement autour de lui, il prononça ces paroles d'une voix tremblante : « Ainsi nous étions couchés sur ta tombe.... O mon cher, cher William, quelle fin, grand Dieu ! Mais je ne veux pas que tes os restent ainsi dispersés et exposés au soleil et à l'orage.... Vous m'aiderez à les enterrer, n'est-ce pas Tom?

— Bien volontiers ! Mais nous n'avons ici aucun des outils nécessaires pour cela.

— Il y a dans le bateau des bêches et des pioches ; mes hommes nous aideront, je veux rendre à mon fils les honneurs de la sépulture ; hélas ! c'est là tout ce que je puis faire pour lui.

— Allons ! allons, mon pauvre Edgeworth, venez près de moi, couchez-vous de l'autre côté du feu.

— Pourquoi cela, Tom, croyez-vous que je veuille quitter l'endroit où la dépouille mortelle de mon pauvre enfant est tombée en poussière? Pensez-vous que je désire éloigner de mes yeux ce spectacle, quelque triste qu'il soit? Je nourrissais le doux espoir de presser encore une fois mon enfant sur mon cœur, et voilà qu'aujourd'hui je retrouve ses os dispersés au milieu d'un désert ! Allons mon ami Tom, bonsoir, vous êtes épuisé de fatigue et vous devez l'être après une aussi rude journée, dormez ; je vais en faire autant, afin

qu'au point du jour nous soyons prêts à nous mettre à l'œuvre. »

Et pour que son jeune compagnon songeât sérieusement à se reposer, le pauvre homme se jeta sur la couverture et ferma les yeux; mais le sommeil ne vint pas visiter ses paupières desséchées. Aussitôt que la brise matinale agita le feuillage, Edgeworth se leva, et raviva le feu qui produisit bientôt une flamme éclatante. Grâce à cette lumière il commença à rassembler les os qui gisaient çà et là. Tom qui avait été réveillé par les allées et venues de son compagnon se leva à son tour et vint le seconder en silence. Le jeune homme s'étant approché par hasard d'un buisson sous lequel le chien Wolf était couché, se vit accueilli par un grognement tout particulier.

« Qu'est-ce que c'est que cela? rêves-tu, vieux paresseux?... Tout beau, Wolf, n'as-tu pas de honte de me montrer les dents? »

Mais le chien ne parut pas vouloir obéir à cette remontrance amicale; il s'irritait au contraire de plus en plus en remuant toutefois la queue, comme s'il avait voulu dire : je sais bien que tu es un ami, mais malgré cela je ne veux pas que tu viennes à l'endroit où je suis.

Tom s'était arrêté; il dit enfin à Edgeworth : « Regardez donc ce qu'a le chien, il ne veut pas me laisser approcher; sans doute il ya quelque chose sous ce buisson : qu'est-ce que cela peut être? »

Edgewoth fit quelques pas et écartant hardiment le museau du fidèle animal, il trouva entre ses pattes le crâne de son fils; il prit en soupirant les restes de cette tête si chère, tandis que Wolf se levait vivement en poussant un hurlement lamentable.

« La pauvre bête comprend que c'est là une relique précieuse, observa le matelot.

— Ne croirait-on pas vraiment qu'il reconnaît ces débris humains? Ici, Wolf, ici, ici, mon chien, te rappelles-tu encore ton bon maître? »

Wolf se coucha à ces mots en regardant fixement le vieillard et il fit entendre un gémissement si plaintif, qu'Ed-

geworth ne pouvant plus résister à son émotion, s'agenouilla près du chien, entoura son cou de ses bras, et cessant de se contraindre versa des larmes abondantes. Pendant ce temps-là Wolf léchait le front et les joues de son maître, en s'efforçant de placer sa patte sur son épaule.

« C'est vraiment incroyable! fit Tom impressionné par la conduite du chien.

— Hélas! la pauvre bête a reconnu son maître, répondit Edgeworth essuyant ses yeux, et en même temps il se leva péniblement en ajoutant : oh! cela me fait du bien de voir ce bon Wolf conserver le souvenir de mon William! Excellente bête! viens que je te caresse avec toute l'affection que tu mérites. »

Dans ce même moment un coup de feu retentit du côté de la rivière et vint interrompre la conversation.

« Voici le bateau : nos hommes ont dû nager toute la nuit pour arriver ainsi au petit jour.

— Ayez la bonté de héler notre équipage, mon cher Tom, répliqua le fermier.

— Je le veux bien; mais venez avec moi, il vous sera trop douloureux de rester seul en cet endroit.

— Non! non! allez, Tom, j'aurai fini mes préparatifs pour le moment de votre retour. »

Sans ajouter un mot de plus Tom saisit sa carabine et se dirigea à la hâte du côté de la rivière, pendant qu'Edgeworth se prosternait au pied du chêne dont le feuillage avait durant tant d'années protégé le corps de son fils. Il demeura ainsi en prière jusqu'à ce qu'il entendit venir les hommes du bateau. Alors seulement il se leva et marcha à leur rencontre d'un pas ferme et résolu, en affectant un calme stoïque.

Tom avait raconté aux matelots ce qui était arrivé. Ceux-ci se mirent à l'ouvrage sans mot dire, et creusèrent une fosse étroite, pour placer les os du jeune infortuné. Lorsque ces restes furent recouverts, ils élevèrent au-dessus un petit monticule de terre, et dès que cette lugubre tâche fut accomplie, ils retournèrent en silence vers le fleuve en emportant l'ourson tué par Tom et leur maître.

« Halloa! s'écria du haut du pont du bateau le marinier de quart (homme grossier, d'un aspect farouche, au visage couturé de petite vérole, et aux cheveux noirs roides qui flottaient en désordre), c'est de la viande d'ours, sur mon âme! Voici la meilleure chose que notre capitaine ait faite depuis longtemps. Vite, mes gars, embarquons, nous perdons un temps précieux; plus nous attendons et plus l'eau baisse.

— Il nous faut pourtant encore retourner à terre, dit l'un des hommes.

— Qu'avez-vous donc oublié?

— Rien, mais nous sommes venus chercher des briques afin de construire un mausolée du mieux qu'il nous sera possible.

— Mais, imbéciles que vous êtes, comment ferons-nous la cuisine si vous détruisez ainsi la cheminée?

— Nous trouverons d'autres briques à Vincennes, répondit Tom. Allons! vous, pourquoi ne nous donnez-vous pas un coup de main?

— Je me suis engagé comme pilote et non comme manœuvre pour transporter des briques, grommela l'homme en s'étendant résolûment sur le tillac. Voilà une belle affaire d'avoir été déterrer un squelette humain qui aurait achevé de pourrir tout seul, si vous n'y aviez pas touché. »

Aucun des hommes ne répondit au grossier pilote : chacun d'eux chargea en silence sur ses épaules les briques qu'il était venu chercher et ils remontèrent à la hâte la berge escarpée du Mississipi. En une demi-heure ils eurent construit un petit monument fort simple sur la fosse du chasseur assassiné, et ils terminèrent ces arrangements en nettoyant la mousse qui cachait la croix incrustée dans l'arbre.

Edgeworth semblait perdu dans ses tristes méditations. Tout à coup, comme s'il sortait d'un rêve, il se leva, donna une poignée de main à chaque marinier en les remerciant tous les uns après les autres de leurs bons offices, et reprenant sa carabine il marcha vers le bateau d'un pas assuré, suivi de tout son monde.

Une demi-heure plus tard, les grandes rames de la lourde

embarcation ballottée par le courant, s'agitèrent puissamment et le guidèrent enfin au milieu du fleuve. Les matelots abandonnèrent alors les « nageoires » et s'étendirent paresseusement sur le pont, afin de jouir des premiers rayons du soleil qui se levait dans toute sa splendeur derrière les cimes mouvantes des arbres de la forêt. Edgeworth assis à l'arrière, ayant son chien à ses côtés, contemplait douloureusement les ombrages majestueux qui abritaient la tombe de son fils : mais bientôt, au détour d'un des méandres du fleuve, une roche escarpée vint borner l'horizon, et le paysage changea d'aspect. Le Mississipi encaissé dans un canal de pierre roulait majestueusement ses ondes sur lesquelles flottait la barque du vieux fermier de la Wabash.

II.

L'émeute en plein vent. — Discussions politiques.

Héléna, principale ville de l'Arkansas, bâtie sur les bords du Mississipi, était remplie de trouble et d'agitation. On eût dit que tous les habitants des environs s'y étaient rassemblés. La conversation était fort animée dans les groupes d'hommes, dont les uns portaient, comme les pionniers du désert, des chemises de peau de daim ornées de franges de toutes couleurs, et d'autres étaient vêtus comme tout le monde. La véhémence des gestes et le diapazon élevé des voix prouvaient que l'attention de la foule était absorbée par une cause peu ordinaire.

Le groupe le plus important stationnait devant l'hôtel de l'Union qui était le principal de la ville, et le maître du logis, homme de haute taille, d'une maigreur remarquable, à la chevelure ébouriffée, aux pommettes saillantes, au nez long et pointu, aux yeux bleus empreints de bienveillance, écoutait le bruit et contemplait le mouvement qui depuis

quelque temps se passait devant sa porte, avec une grande satisfaction. La besogne ne manquait pas dans l'intérieur de la maison, où la vigilante hôtesse, assistée de ses servantes et d'un nègre, s'occupait activement à servir de nombreux convives, et à préparer des chambres et des lits pour ceux dont la demeure était trop éloignée d'Héléna pour pouvoir rentrer chez eux avant la nuit. L'ardeur de la dispute et les libations réitérées, avaient exalté les orateurs : des clameurs menaçantes et des blasphèmes retentissaient de toutes parts, une clameur bruyante et une violente ondulation de la foule prouvèrent tout à coup à l'hôtelier que ses espérances se réalisaient, et que les voies de fait venaient de succéder aux gros mots.

Appuyé contre le chambranle de sa porte, les deux mains dans ses poches, il jouissait de cette scène qu'il avait prévue, et qui paraissait combler tous ses vœux.

Le premier coup fut assené par un Irlandais fort et trapu, dont la chevelure était rouge et la barbe plus ardente encore. Il était ridiculement vêtu de nankin, avait le col de sa chemise ouvert et ses manches retroussées. Mais si sa tournure était comique, en revanche Patrick O'Toole ne se montrait nullement disposé à plaisanter sur aucun sujet. A peine avait-il ingurgité quelques gouttes de whisky que la chose la plus puérile lui paraissait une raison suffisante pour entamer ce qu'il appelait une « dispute raisonnable, » et, quoiqu'il ne fût pas d'un naturel querelleur, il était toujours le dernier à quitter la place, lorsqu'il entrevoyait la moindre chance de pouvoir se battre.

Néanmoins, dans la présente occasion, quelque bonne que pût être la cause de Patrick, ou de Pat, ainsi qu'il était désigné dans la ville, il paraissait devoir avoir le dessous, car aussitôt qu'il eut couché son adversaire sur la poussière, la plupart de ceux qui jusque-là n'étaient point intervenus dans l'altercation, se tournèrent contre lui et manifestèrent l'intention de venger le vaincu.

« Arrière ! vagabonds, fils de louves, » hurlait l'Irlandais, tout en distribuant à droite et à gauche des coups bien appliqués, sans viser personne en particulier.

« Allons ! jouons franc jeu ! reprit-il en relevant encore plus haut ses manches de chemise, après avoir renversé plusieurs assaillants. Soyons des hommes. Un contre un, deux contre un, trois contre un même, si vous le voulez, mais ne vous mettez pas huit ou neuf contre moi. Je me charge de rendre vos têtes aussi molles que vos cervelles.

— Franc jeu ! » s'écria quelqu'un dans la foule en s'efforçant de faire reculer les autres. L'homme qui avait été assommé le premier se remit sur pied. Cachant son œil poché à l'aide de sa main gauche, il tira avec la droite un couteau de dessous sa veste, et, en proie à une rage furieuse, se précipita sur l'Irlandais en poussant un cri sauvage.

O'Toole l'attendit de pird ferme, il arrêta l'élan bien dirigé de son ennemi, en lui saisissant le poignet d'une main, tandis qu'avec l'autre il le couchait à terre. Il fit ensuite appel à la loyauté de l'assistance dans l'espoir d'être protégé contre une autre attaque semblable ; mais la population paraissait mal disposée en sa faveur, car après avoir retiré le vaincu du champ de bataille, elle se rua sur O'Toole avec un redoublement de fureur impossible à décrire.

« A mort le chien irlandais ! à mort ! il a osé porter la main sur un citoyen des États-Unis ! Que vient faire cet étranger chez nous ? Pourquoi a-t-il traversé les mers ? A mort ! à mort !

— Jetez-le à l'eau ! s'écria un colosse au pâle visage, auquel une cicatrice profonde, qui s'étendait du coin gauche de la bouche jusque par derrière l'oreille, donnait un aspect repoussant. Précipitons-le dans la rivière. Ces gueux d'Allemands et d'Irlandais amoindrissent le salaire des pauvres ouvriers honnêtes.... Qu'il aille au fond du Mississipi servir de pâture aux crâbes de roches. »

A peine le géant avait-il prononcé ces paroles, qu'il siffla d'une façon particulière et se précipita si brusquement sur l'Irlandais, que ce dernier fut forcé de reculer. Cependant O'Toole n'eût point été terrassé, si d'autres assaillants n'étaient accourus à l'aide des premiers. La lutte était trop inégale, aussi O'Toole fut-il bientôt abattu.

« Jetez ce drôle dans le Mississipi ! attachez-lui les mains derrière le dos : qu'il retourne en Irlande à la nage ? Puisse-t-il rencontrer un vaisseau en chemin ! » s'écria un énergumène.

Les personnes pacifiques qui auraient voulu empêcher cette simple dispute de dégénérer en tragédie, se virent repousser par les plus furibonds, et la populace entraîna sa victime vers le fleuve en poussant des cris étourdissants.

La position d'O'Toole devenait fort critique, et, comme il connaissait les dispositions malveillantes des habitants d'Héléna à son égard, il voyait sa perte inévitable, car ses ennemis étaient en force, et la proximité de l'eau favorisait leurs desseins hostiles. En ce moment un homme seul s'élança entre la victime et ses persécuteurs. Il *en imposa* à la multitude, et saisit O'Toole par le bras. Cet homme n'était autre que le digne hôtelier Jonathan Smart.

« Arrêtez ! c'en est trop ! » s'écria-t-il impérativement, avec l'aplomb d'un véritable magistrat.

A vrai dire, la populace ne paraissait pas disposée à accepter de bonne grâce cette intervention imprévue.

« Arrière ! Smart, lâchez cet homme ! » s'écria-t-on de toutes parts avec des imprécations et des menaces. Mais, malgré cette défense d'intervenir, Smart persistait à retenir O'Toole en protestant qu'on ne toucherait pas à un seul cheveu de sa tête.

« Allons, c'est vous qui l'aurez voulu, » dit un homme qui tira un pistolet de sa poche, ajusta Smart et lâcha la détente.

L'arme fit long feu, heureusement pour l'honnête Yankee qui n'était pas d'humeur à tolérer un semblable outrage ; aussi, prenant dans sa poche un coutelas, dont la lame avait plus d'un pied de longueur, il frappa son agresseur de manière à lui fendre le crâne. Celui-ci évita le coup, mais il reçut à l'épaule une estafilade qui déchira sa manche jusqu'au coude.

Il n'était pas possible de mettre en question les intentions réelles de Smart, et son regard avait une expression qui décida tout d'abord les meneurs à abandonner l'Irlandais.

Dès que celui-ci se vit en liberté, il se redressa sur ses pieds, gloussant comme un coq en colère et prêt à recommencer le combat. Mais Smart ne lui en donna pas le temps; il s'empara de lui, le prit par le collet et le traîna dans sa maison, dont il ferma la porte avant que la foule interdite eût pu se décider à affronter l'instrument de mort qu'il tenait dans les mains.

L'homme à la cicatrice fut le premier à rompre le silence.

« Allons-nous souffrir pareille insulte? dit-il. Qu'est-ce que c'est que ce grand drôle de Yankee qui ose dicter des lois aux honnêtes citoyens de l'Arkansas? Incendions sa maison et faisons-le rôtir avec sa femme et ses domestiques!

— Ça va! c'est dit! s'écrièrent les autres en chœur. Allons, garçons, prenons du feu dans sa propre cuisine, et démolissons le cabaret! »

La foule toujours prompte à commettre un crime, se précipita comme une avalanche vers la maison, et allait sans doute se livrer aux dernières extrémités, lorsqu'un homme s'avança avec les démonstrations les plus amicales; il éleva ses bras en l'air, et demanda, d'une voix claire, à être écouté un instant.

Cet homme, grand et mince, avait un front élevé, des yeux et des cheveux bruns, et des lèvres d'une forme gracieuse. Son maintien exprimait à la fois le commandement et la persuasion. La finesse de l'étoffe dont ses vêtements étaient faits, et la blancheur de neige de son linge, tout prouvait qu'il appartenait aux classes supérieures de la société. En effet, c'était un homme de loi et un médecin, arrivé des provinces du nord environ un an avant le commencement de notre histoire. Le profond savoir et les manières séduisantes du docteur lui avaient procuré tout d'abord une immense clientèle, et il avait encore eu l'honneur d'être nommé juge de la ville et du comté.

« Gentlemen, dit-il à ces furieux, prenez garde à ce que vous allez faire; nous sommes tous soumis aux lois des États-Unis, et les tribunaux sont aussi prompts à vous défendre contre la violence, qu'à protéger les opprimés contre les attaques des plus forts. M. Smart ne vous à point

insultés. Bien au contraire, en vous empêchant de commettre un délit dont les suites auraient été funestes pour vous, il vous a rendu un service signalé. Vous devriez, en vérité, lui prouver autrement votre reconnaissance. M. Smart est, d'ailleurs, sous tous les rapports, un homme fort honorable.

— Honorable! reconnaissants! s'écria l'individu qui avait essayé de tirer sur Smart. Ah! vraiment!... C'est un gueux, il a failli me couper en deux comme une pomme reinette Il faut brûler sa taverne! voilà mon avis, et c'est le meilleur.

—Messieurs, reprit le juge, si M. Smart vous a insultés, je suis convaincu qu'il vous offrira les réparations qui sont en son pouvoir. Allons paisiblement le trouver, abordons-le avec des paroles conciliantes : il se soumettra volontairement à une contribution de whisky. L'affaire s'arrangera de cette façon. Y consentez-vous?

— Oui, dit l'homme à la cicatrice, qu'il nous régale; mais si jamais il se place une seconde fois sur mon chemin, je mettrai à son service neuf pouces d'acier.

— Allons, enfants, à l'hôtel! à l'hôtel! Et s'il ne nous régale pas convenablement nous démolirons après sa baraque. »

Les forcenés s'élancèrent du côté de la maison en poussant des cris et des menaces. Peut-être le pacifique expédient du juge pour empêcher un nouveau conflit allait-il avoir un résultat fatal, mais heureusement Smart connaissait les gens auxquels il avait affaire. S'il les avait introduits chez lui dans leur état présent d'exaspération, il se fût mis entièrement à leur merci et eût été réduit à leur obéir. Aussi, dès qu'il vit les meneurs approcher de sa porte, il se montra tout à coup armé d'une carabine, et jura qu'il tirerait sur le premier qui oserait mettre le pied sur le seuil de sa demeure.

Pareille menace était effrayante de la part de Smart, qui était connu pour être un tireur d'une très-grande habileté. Le juge s'interposa encore; il représenta à Smart que ces hommes avaient abjuré leurs intentions hostiles, et le sup-

plia de déposer son arme, afin qu'il n'y eût plus aucun sujet d'animosité.

« Donnez-leur, ajouta-t-il, un quartaut ou deux de whisky, ils boiront à votre santé. Ne vaut-il pas mieux vivre en bonne harmonie avec ses voisins qu'être toujours sur le pied de guerre ? »

Smart abaissa le canon de sa carabine et répondit :

« Vous êtes bien bon, monsieur Dayton, de vous être efforcé d'empêcher l'effusion du sang. Beaucoup de vos collègues n'eussent pas pris tant de peine. Aussi, afin que ces bonnes gens demeurent convaincus que je n'ai point de rancune, et que je ne demande pas mieux que de vivre en bons termes avec eux, je leur offre une feuillette entière, mais je la ferai porter dehors. J'ai des dames dans la maison, et je pense que ces messieurs aimeront mieux boire leur eau-de-vie en plein air, afin de ne pas être gênés par la présence du beau sexe.

— Diable ! de l'eau-de-vie ! dit l'homme à la cicatrice, nous donnerez-vous en vérité une feuillette de cognac, et consentez-vous à déclarer que vous regrettez ce qui est arrivé ?

— Certainement, répliqua Jonathan Smart, tandis qu'un sourire de mépris crispait sa lèvre, et je mets à votre disposition la meilleure eau-de-vie qui soit dans ma cave. Ces messieurs sont-ils satisfaits ?

— Oui ! oui ! vociféra la foule, apportez le cognac ; quand il y a des cotillons dans une maison des hommes comme il faut ne sauraient y boire à leur aise. Dépêchez-vous, Smart ! par bonheur pour vous nous sommes aujourd'hui de bonne humeur. Toutefois, ne nous faites pas attendre trop longtemps. »

Cinq minutes plus tard, un grand nègre aux larges épaules, à la chevelure laineuse et aux traits fortement accentués, de la race africaine, apparut sur le seuil portant sous son bras gauche un immense pot de grès, tandis que sa main droite était pleine de gobelets d'étain ; il jeta un regard méfiant sur la multitude qui le reçut avec de bruyantes acclamations. Quelques-uns s'empressèrent de vérifier la bonté de la liqueur ; puis la foule, satisfaite sur ce point,

alla s'établir au bord de la rivière sur une petite esplanade, où elle resta à hurler et à boire jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le docteur Dayton les regarda s'éloigner et demeura plongé dans une profonde méditation. Smart vint le tirer de sa rêverie pour le remercier du secours si opportun qu'il lui avait donné.

« Merci, monsieur, lui dit-il, d'être intervenu si à propos; vous n'auriez pu choisir un meilleur moment pour m'aider.

— J'ai fait mon devoir de citoyen; une seule parole de colère produit souvent de grands malheurs, et un homme résolu, lorsqu'il sait bien s'y prendre, peut toujours guider la foule à son gré.

— Je ne sais si cela est exact, fit Smart en secouant la tête et en jetant un coup d'œil de doute vers la rivière. De telles gens ne sont pas faciles à conduire, ni au moyen d'armes meurtrières ni à l'aide de procédés généreux. En général ces brutes-là n'ont à perdre que leur vie, et comme ils y tiennent peu, ils la risquent pour un rien. En tout cas, je suis bien aise d'en être quitte à si bon marché; je n'aime pas à verser le sang, surtout pour des bagatelles. Entrez, docteur, venez dans mon salon, je vous prie : je vous y rejoins dans un instant. Il faut que j'aille d'abord trouver ma femme dans la cuisine afin de lui donner quelques ordres importants.

— Je vous remercie, monsieur Smart. Je dois rentrer chez moi; j'ai reçu des lettres par le dernier courrier, et j'attends une visite d'affaires. Si vous voulez m'obliger, venez chez moi et amenez avec vous votre bonne dame, j'ai besoin de causer avec vous sur plusieurs sujets.

— Ma ménagère ne saurait s'absenter. La maison est pleine de monde, et cependant, il y a un siècle que nous n'avons vu mistress Dayton. Mais, dites-moi, si ces misérables allaient revenir?...

— Ne le craignez pas; ils sont vifs, audacieux, grossiers, mais je ne les crois pas capables de faire le mal avec préméditation. Peut-être dans l'effervescence de leur colère ils auraient mis le feu à votre maison, mais à cette heure que leur furie est dissipée ils ne songent point à vous faire du mal

— Tant mieux! Je vous dirai sans forfanterie, docteur, que je ne les crains pas. Scipion restera aux aguets pendant mon absence, et en quelque endroit que je sois dans Héléna, j'entendrai le son de sa trompe. Allons, c'est dit, comptez sur moi dans une petite demi-heure. »

Les deux interlocuteurs se séparèrent; le juge retourna chez lui et Smart rentra dans sa maison pour y rejoindre la « meilleure moitié de lui-même, » ainsi qu'elle se qualifiait. L'hôtesse était d'une humeur abominable, tant à cause des événements qui venaient de se passer que parce qu'il lui était advenu ce jour-là un surcroît de travail tout à fait inattendu.

Mistress Smart n'était pas femme à dissimuler son mécontentement, et quel que fût le motif de sa colère il fallait qu'elle éclatât. En reconnaissant le pas de son seigueur et maître, elle rejeta en arrière le chapeau qui protégeait sa tête contre l'ardeur de la flamme, mit ses deux poings sur ses hanches, et accueillit son mari avec un ton d'aigreur en lui disant :

« Eh bien! quel tour de force merveilleux monsieur a-t-il exécuté aujourd'hui? Aussitôt que j'ai le dos tourné je suis sûre qu'il arrive des catastrophes; personne ne peut vouloir faire une sottise sans que M. Smart ne cherche à y mettre le nez et les doigts.

— Mistress Smart, répondit Jonathan qui était de trop belle humeur pour que celle de sa femme pût altérer la sienne, j'ai sauvé la vie d'un homme aujourd'hui, et il me semble que....

— Sauvé la vie d'un homme! La vie d'un homme par-ci, la vie d'un homme par-là; pourquoi vous mêlez-vous de l'existence des autres? Vous devriez penser à votre femme. Il vous importe peu qu'elle se tourmente et travaille à en mourir; vous jetez des tonnes de bonne eau-de-vie dans la rue comme si c'était là qu'on la trouvait, tandis qu'il me faut travailler à la sueur de mon front pour gagner du pain et nourrir tout mon monde.

— .... Er il me semble que je ne l'ai pas trop chèrement payée, continua Smart d'un air calme, sans s'inquiéter de l'interruption de sa femme.

— Je vais vous dire, s'écria celle-ci exaspérée par tant de sang-froid, je vais vous dire que tout irait mieux si vous aviez un peu de sensibilité à l'égard de votre propre chair, de votre propre sang. Notre petit Philippe est déjà un grand garçon, mais cela vous est bien égal. Entre vos mains, nos affaires menacent ruine, et quand le pauvre enfant arrivera à sa majorité, il n'aura pas un abri pour y reposer sa tête ! Oh ! quel père dénaturé vous êtes !

— Le père dénaturé dont vous parlez n'a pas eu non plus d'abri pour y reposer sa tête lorsqu'il était grand garçon, répondit Smart en souriant et en se frottant les mains ; mais M. Smart père avait donné une bonne éducation à son fils, et M. Smart jeune en avait si bien profité, qu'après quelques moissons, il s'est trouvé en mesure de bâtir le meilleur hôtel d'Héléna. Aujourd'hui, le vieux Smart est mort, et le jeune Smart est devenu le vieux Smart. Lorsque, selon le cours ordinaire des événements, Smart le jeune....

— Assez, assez de bêtises au sujet de Smart le vieux et de Smart le jeune ; allez à vos affaires ; visitez les chevaux à l'écurie, et envoyez-moi le nègre ; qu'il aille me chercher des haricots au jardin potager et du sucre au magasin. Ah ! monsieur Smart, votre légèreté me mettra au tombeau.

— Mon fils se soumettra aux conseils du vieux Smart, comme l'ancien Smart jeune suivait ceux de son père, continua le Yankee toujours avec le même sang-froid imperturbable ; aussi est-il probable que Smart le jeune saura gagner sa vie d'une manière tout aussi honorable.

— Envoyez-moi Scipion, vociféra mistress Smart, piétinant de rage et frappant la table avec sa cuiller à pot. M'entendez-vous, Jonathan, envoyez-moi Scipion, et allez-vous-en ; à moins que vous n'ayez envie de me tuer.... Si vous ne vous retirez pas, j'userai de mon droit de cuisine[1]. » Et en prononçant ces mots, la ménagère saisit une immense cuiller de fer et la plongea dans un bassin d'eau bouillante.

1. Le droit de cuisine, dans l'Amérique du nord, consiste à lancer une cuillerée d'eau bouillante au plafond au-dessus de la tête de la personne qu'on veut expulser. Cette pratique a lieu principalement dans les cuisines des bateaux à vapeur.

Smart savait que la violence de sa femme n'allait jamais jusqu'aux voies de fait ; celle-ci connaissait trop bien le caractère de son mari pour oser rien entreprendre de la sorte, mais cependant désirant mettre fin à l'altercation et pacifier son atrabilaire moitié, qui, à tout prendre, était une compagne dévouée, Smart s'éloigna, et la main sur le loquet de la porte, il demanda à la digne hôtesse si elle n'avait rien à lui ordonner avant qu'il sortît pour affaires.

Cette reconnaissance tacite de son autorité suffit pour adoucir la ménagère. Elle abandonna son eau bouillante, essuya son visage avec son tablier et dit d'un ton bourru :

« Hou ! monsieur Smart, si vos affaires vous attirent hors de la maison, vous avez d'autant plus de raison de ne pas vous soucier des miennes. Je dois pourtant dire que les chevaux....

— Ils ont tout ce qu'il faut.

— Mais la barrique de sucre....

— Elle est dans le comptoir.

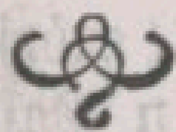
— Et les haricots....

— Scipion les a cueillis il y a une demi-heure

— Oui, mais les deux chambres destinées au voyageur qui vient d'arriver ?...

— Elles sont prêtes ; grâce à moi et à Scipion, tout est arrangé. Désirez-vous encore quelque chose, mistress Smart ? »

Celle-ci, impatientée de ne rien trouver à blâmer, tisonna le feu avec acharnement, et son visage devint cramoisi ; puis elle fit de vains efforts pour soulever une lourde bouilloire de fer. Jonathan s'empressa de lui venir en aide, il accrocha la bouilloire ; puis se tournant avec un sourire vers sa boudeuse moitié, il appuya deux bruyants baisers sur ses joues vermeilles, et sortit les mains dans ses poches, en sifflant le fameux air national de *Yankee Doodle*.



III.

Les habitués de l'hôtel de l'Union.

Les hôtels des États-Unis sont, au dire de tout le monde, les plus curieux établissements de ce genre à observer des quatre parties du globe terrestre. A vrai dire, comme les stations de chemins de fer, les hôtels de l'Union se ressemblent entre eux. Que le comptoir soit couvert de marbre ou simplement entouré d'un treillage de bois, il est toujours orné de petites bouteilles renfermant de l'essence de menthe ou du vermuth, et surchargé de corbeilles d'oranges et de citrons, de bouteilles de vin, de spiritueux, de liqueurs aux couleurs brillantes, et de flacons de champagne aux goulots recouverts de plomb.

A moins d'habiter une maison particulière, on rencontre fort peu de confort dans l'intérieur des États de l'Union, et le voyageur ne doit point songer à trouver ses aises dans aucun lieu public, que ce soit un hôtel ou une auberge, une taverne ou une pension bourgeoise.

Généralement, on ne voit de chaises que près du foyer. Un fait assez curieux, c'est que même en été, lorsqu'il n'y a pas de feu, on continue à s'asseoir autour de la cheminée, et les fumeurs s'obstinent à cracher à l'endroit où se trouvent les cendres en hiver. Personne ne songe à rester à table pour causer une demi-heure, le verre en main, avec un ami ; personne ne pense à s'établir commodément dans un fauteuil pour regarder les allants et venants; l'usage est de se tenir par groupes, de vider son verre aussitôt qu'il a été rempli, de jeter de temps à autre un coup d'œil sur un journal, et puis enfin chacun se hâte d'aller à ses affaires ou à ses plaisirs.

L'hôtel de l'*Union*, de la ville d'Héléna, n'échappait pas à

cette règle générale. Le comptoir, situé juste en face de la porte, était occupé par un jeune homme qui paraissait fort affairé. Quoique ordinairement il n'eût pas trop d'ouvrage, l'encombrement était si grand ce jour-là, qu'il avait peine à suffire à tout. La cheminée de l'appartement principal s'élevait à droite, et des fenêtres donnant sur la rue, on apercevait à la fois le fleuve et le débarcadère des steamers et des bateaux de transport. Au milieu de la chambre, se dressait une table carrée sur laquelle étaient placés les journaux appelés *State gazette*, *Cherokee advocate*, et *the New-Orléans bulletin*. Un petit miroir de Nuremberg, une horloge à poids, pendue à côté de la cheminée, et une douzaine de chaises complétaient l'ameublement de cette salle, qui était d'assez grande dimension.

Les groupes de consommateurs qui se trouvaient dans le *bar-room* offraient plus d'intérêt que de coutume. Deux personnes seulement étaient assises; on aurait pu les prendre pour des objets d'ornements, car elles se tenaient immobiles sur leurs chaises, les pieds sur la table de la cheminée et le dos tourné à la compagnie.

Le groupe principal était composé d'un jeune avocat d'Héléna nommé Robias, d'un fermier des environs de Little-Rock, d'un gros garçon trapu, dont la profession nautique se dévoilait en dépit de son chapeau noir râpé et de sa blouse de laine bleu clair, enfin du courrier de la malle, dont les fonctions étaient de porter à cheval le sac aux lettres et d'en distribuer le contenu entre Héléna et le bureau de poste de Strong, situé près de la rivière Saint-Francis.

La conversation de ces individus roulait sur les événements que nous venons de raconter dans le chapitre précédent, auxquels ils avaient assisté du cadre des fenêtres. Le courrier de la malle, petit homme maigre, âgé d'environ vingt-cinq ans, était fort étonné qu'un si grand nombre d'hommes vigoureux et déterminés se fussent d'abord laissé vaincre par un seul individu, et enlever ensuite leur juste vengeance par un autre.

« Gentlemen ! » s'écria-t-il (et il employa plusieurs fois ce terme de politesse dans le courant de son discours, comme

s'il avait voulu persuader à ses auditeurs qu'il appartenait lui-même à cette classe privilégiée de la société), « gentlemen! la race humaine dégénère dans l'Arkansas, le principe démocratique se perd, et les idées monarchiques de l'est deviennent de jour en jour plus dangereuses. Gentlemen, je crains que le temps ne soit pas éloigné où l'on couronnera un roi dans la bonne ville de Washington, et ce roi ce sera.... le général Scott.

— Scott? quelle absurdité! répondit le fermier d'un ton méprisant. Si cela arrive, les gens du nord feront bien de garder ce roi-là chez eux, et je vous réponds qu'il ne traversera jamais le Mississipi. Nos pères, qui ont péri pour conquérir leur liberté, se relèveraient tout sanglants de leurs tombes, afin de faire honte à leurs descendants, qui ont multiplié par millions, et leur reprocher de ne savoir pas conserver cette indépendance qu'eux avaient conquise, alors qu'ils étaient en si petit nombre. Ce sont les étrangers qui propagent ces idées ridicules dans notre pays! Habitués à l'obéissance et aux chaînes, ces intrus ne conçoivent pas qu'une nation puisse exister si elle n'a pas un prince qui la tienne en lisière. J'ai lu dernièrement un certain livre qui contient des détails curieux sur ce qui se passe dans les cours de l'autre côté des mers. On y voit des misérables ramper et s'avilir comme des valets. Ah! si jamais un de ces pleutres s'aventurait dans l'Arkansas, nous lui donnerions la chasse à l'aide de nos chiens.

— Voilà Flowits qui se croit déjà au lancer, fit l'avocat. Tout beau! vertueux citoyen, n'avons-nous pas la Constitution pour nous protéger?

— Bah! la Constitution; si nous ne nous défendions pas nous-mêmes, ce n'est ni la Constitution ni les avocats qui nous aideraient. On foulerait aux pieds le testament de notre immortel Washington, et les bavards se hâteraient d'aller offrir leurs services au nouveau gouvernement; cela s'est déjà vu.... Non! non! le fermier est le plus puissant soutien d'un État, et la propriété serait envahie la première sous un gouvernement absolu. Le fermier cultive la terre, et fait par là profiter l'industrie; ses sueurs augmentent le revenu,

et jamais il ne parle de ses fatigues et de ses pertes. Ah! voyez-vous, ce sont les fermiers, ou pour mieux dire, c'est le peuple qui fait prospérer l'État et non pas la Constitution. Un pays habité par des esprits faibles ne prospérerait jamais, quelle que fût la Constitution qui le régit.

— C'est aussi mon avis, s'écria le courrier de la malle d'une petite voix fêlée, sans avoir rien compris aux opinions émises par l'orateur. Voilà pourquoi j'ai été surpris de voir ces gens se laisser dicter des lois par un seul homme. Si j'avais été là (et il regarda autour de lui comme pour s'assurer que l'hôtelier n'était pas revenu), si j'avais été là, j'aurais montré au Yankee ce que c'est que de se mêler des affaires d'un citoyen américain libre.

— Quant à moi, répondit froidement le fermier, j'ai été au contraire bien aise de voir que le peuple savait entendre raison. D'après ce qui m'avait été dit d'Héléna, je croyais votre ville encombrée de mauvais sujets. Je suis content de retourner chez moi avec une opinion différente. Lorsque des personnes mal intentionnées veulent faire du désordre, il est bon de réussir à les forcer à respecter la loi et l'autorité.

— Ces gens-là, pour la plupart, se soucient fort peu de l'ordre public, ajouta l'homme à la blouse bleue. Ils ont commencé avec une barrique d'eau-de-vie, je ne serais point étonné qu'ils finissent par en boire une tonne; entendez-vous leurs cris : c'est à rendre sourd!

— Qu'est-il donc arrivé aujourd'hui? demanda le fermier; l'Irlandais était déjà entre leurs mains au moment où j'arrivais; j'ai dû, avant tout, m'occuper de déposer mes sacoches dans la chambre de derrière. Était-ce jour d'audience?

— Pshau! répondit l'homme à la blouse bleue, c'était bien une autre affaire! on a vendu aux enchères la maison et les terres de Holk.

— Eh quoi! la maison du riche Holk? s'écria Hawitt stupéfait; mais c'est impossible! j'étais ici la semaine dernière, et il n'était question de rien.

— Oui, mais il y a eu du changement depuis lors. Holk,

comme vous le savez, était parti pour la Nouvelle-Orléans sur un bateau plat; lui et ses compagnons ont sans doute rencontré un écueil ou quelque chicot[1], car tout a péri. Il y a cinq ou six jours, le jeune Holk est revenu tout seul, et....

— Comment! Holk possédait un fils? Mais il n'était pas marié.

— Il l'avait été jadis. Le jeune Holk manifestait le plus grand désir de rester ici, mais il avait des accès de fièvre et il a pris le pays en horreur, si bien que le troisième jour après son arrivée il s'est décidé à faire vendre son bien. La licitation a eu lieu ce matin, et le jeune Holk est revenu par le steamer qui est arrivé à midi.

— Tonnerre! voilà un garçon expéditif. A-t-on vendu bon marché cette belle maison? demanda le courrier de la malle.

— Non, certes, répondit l'avocat. C'était la plus belle construction d'Héléna et il y avait de nombreux amateurs. Je m'étais mis sur les rangs, et le juge Dayton paraissait vivement désirer d'en devenir possesseur; mais notre hôte a eu plus de bonheur que nous tous: il était le dernier enchérisseur et il a payé argent comptant. Ah! maître Smart fait de bonnes affaires à Héléna.

— Voilà qui est fort étrange, murmura le fermier. Je me souviens que Holk m'a dit une fois qu'il n'avait ni enfant ni parent en Amérique, et que son intention était de vendre ses biens et de retourner en Allemagne.

— Oui! oui! il avait la faiblesse de vouloir passer pour un jeune homme, fit la blouse bleue, et il se disait garçon. Connaissez-vous la jeune veuve qui habite près de Dayton. »

Et tout en prononcant ces paroles l'orateur fit par-dessus son épaule un signe à l'aide de son pouce, et sa vilaine figure grimaça un sourire sardonique.

« Ah! la pauvre femme! ajouta un jeune marchand qui avait entendu ces derniers mots et s'était approché du

1. Arbre renversé dont le faîte va s'enfoncer dans la vase du Mississipi et dont les racines, debout, à fleur d'eau, suffisent pour éventrer les embarcations.

groupe : son visage est plus pâle que celui d'une morte; elle était fort attachée à Holk.

— On les disait fiancés, reprit l'avocat, et le mariage devait se conclure dès qu'il serait de retour de la Nouvelle-Orléans; mais l'homme propose et Dieu dispose. A cette heure, Holk a pour lit nuptial les eaux du Mississipi, et son bateau lui sert de cercueil.

— Il me semble que depuis quelque temps il a péri un grand nombre de bateaux plats, ajouta le fermier devenu pensif; j'en connais trois, partis de *Little-Rock*, qui ne sont point arrivés à leur destination; le gouvernement devrait bien faire détruire les chicots qui obstruent le canal ordinaire. Combien de personnes ont trouvé la mort de cette manière, pour ne pas parler de l'immense quantité de marchandises précieuses englouties dans le Mississipi!

— La moitié du temps, c'est la faute des voyageurs eux-mêmes, objecta vivement l'homme à la blouse bleue. Lorsqu'un individu dont le pied n'a jamais quitté la terre ferme, a des marchandises à vendre, il construit un bateau plat ou bien en achète un vieux : il entasse ses objets à bord, se campe lui-même au gouvernail, et s'imagine que le flux va le porter où il a envie d'aller. Le voilà parti, il suit le courant, va se jeter sur un écueil : ah! diable, alors il est trop tard. Il ne faut pas plaisanter avec le Mississipi; combien d'existences, quel nombre de richesses ont été sacrifiées au désir d'épargner quarante ou cinquante dollars que l'on aurait donnés à un pilote expérimenté!

— Oh! ceci n'est pas exact, répondit le fermier: tous ceux qui étaient partis de Little-Rock avaient pris pour pilotes des hommes qui avaient affirmé sur l'honneur avoir navigué sur le fleuve depuis dix et quinze ans : ils n'en ont pas moins été noyés; ah dame! il est difficile de lire au fond du cœur de chacun. Il est plus d'un homme qui se dit pilote et qui ne compte que sur le hasard pour le conduire à bon port. Si le sort le favorise, il apprend à connaître la rivière et reçoit de forts appointements : dans le cas contraire, comme nécessairement il sait nager, il ne s'occupe que de lui-même et sauve sa précieuse carcasse.

— Peut-être ces gens-là, reprit la blouse bleue en souriant d'un air dédaigneux, ont-ils en effet navigué aussi longtemps qu'ils le disent à bord d'un bateau à vapeur, en qualité de chauffeurs ou d'hommes de peine. Mais on n'apprend pas l'état de marin sur les steamboats : bien plus, le pilote d'un vapeur se refuserait à monter sur un bateau plat, car il y serait mal payé et mal nourri.

«— Ces messieurs parlent-ils du pilote qui a été dernièrement jeté à la côte ? » demanda un petit homme sec et ridé dont le crâne était couvert de cheveux blancs comme de la neige, et dont les yeux gris se démenaient dans leur orbite comme l'eussent fait deux diables dans un bénitier. « Cet homme, continua le vieillard qui s'était détaché d'un autre groupe de causeurs pour se joindre à celui dont nous nous occupons, aurait pu servir d'échantillon à un médecin qui s'occupe spécialement de fractures : il avait quatre côtes brisées du côté gauche, l'os de son bras droit avait percé sa redingote, le derrière de sa tête avait été fracassé, et malgré tout cela il n'était pas mort. Je m'étais fait un point d'honneur de le faire vivre encore pendant une heure entière : il fallut cependant y renoncer, car il poussait des hurlements affreux.

— Il eût été peut-être plus charitable d'achever le pauvre diable d'un seul coup, riposta le fermier, dont les muscles frémirent; mais dites-moi, ajouta-t-il aussitôt, comment l'accident était-il arrivé ?

— La chaudière du steamer *Général Brown* avait éclaté, dit l'avocat, et je crois qu'il y eut quinze personnes tuées par cette explosion.

— C'est vrai, mais il n'y eut pas d'autre blessure remarquable, observa le docteur lilliputien. Deux nègres eurent la tête emportée, celle de l'un d'eux tenait encore par un nerf et un petit bout de peau ; une femme....

— Oh! faites-nous grâce de ces détails, mon cher, vous allez nous ôter l'envie de dîner, s'écria le fermier qui se détourna avec un geste de dégoût.

— Je vous fais mille excuses, mais ces détails sont importants pour la science, et je vous proteste que les bords du Mississipi sont un endroit unique dans le monde entier pour

celui qui veut étudier les cadavres et observer de curieuses blessures. Avant cet accident terrible qui a eu lieu à Fourche-la-Fave, je m'étais arrêté environ trois semaines à Victoria, vis-à-vis le confluent de la rivière Blanche et le Montgomery's-Point, et là, chaque semaine, souvent même tous les deux jours, nous trouvions des cadavres sur la rive. Un de ces corps avait, juste au-dessus de l'os de la hanche droite....

— Damnation! Allez-vous arrêter l'essor de votre langue d'enfer! hurla l'homme au vêtement bleu d'un air de fureur terrible. J'ai souvent vu répandre du sang et ne suis pas délicat, mais entendre ainsi disséquer de sang-froid la souffrance humaine, cela fait tourner le cœur.

— C'est bon! c'est bon! s'écria avec rage le petit homme en enfonçant sur sa tête son chapeau gris, je ne vois pas pourquoi je perdrais un temps précieux dans la compagnie de gens qui n'ont aucun respect pour la science, de gens qui ne connaissent de leurs semblables que l'épiderme, sans s'inquiéter si cette peau contient des os ou du coton; de gens enfin avec qui un être raisonnable ne peut sans folie parler sérieusement. »

Puis, sans attendre une réponse, sans daigner regarder personne, le docteur furibond saisit son vieux parapluie de cotonnade rouge, le fourra sous son bras et sortit de la maison à pas précipités.

« Je suis bien aise de voir partir ce bavard, fit l'homme à la blouse, je me sens mal à l'aise toutes les fois que je le vois près de moi.

— Ce docteur exerce-t-il ici? demanda le fermier qui l'avait regardé s'éloigner avec une profonde surprise.

— Ce n'est pas un docteur, répliqua l'homme en bleu tout en souriant : on l'appelle docteur parce qu'il parle toujours de plaies, de cadavres et d'opérations chirurgicales. De temps à autre, un étranger commet l'erreur de le consulter, et en pareille occurrence, cette imprudence est toujours fatale pour le patient.

— Ce qui veut dire, sans doute, que personne ne s'adresse à lui une seconde fois, observa le fermier avec malice.

— Non, certes! répondit l'homme en bleu qui éclata de

rire. Aucune créature vivante ne peut se vanter d'avoir été soignée par le docteur Munro. Les rares clients qu'il a eus étaient des étrangers, comme de juste, ou des émigrants. Il les a promptement expédiés, et il a conservé leurs cadavres avec de l'esprit de vin, ou par quelque autre procédé, afin d'orner ce qu'il appelle son cabinet. C'est pour cela qu'il ne peut garder aucune femme de charge avec lui. La dernière qu'il a eue a quitté sa maison exaspérée, parce qu'il y avait rapporté certain soir une tête humaine, et qu'il lui avait avoué le lendemain qu'il avait volé cet horrible débris dans la fosse d'un cimetière. L'individu à qui appartenait cette tête était un pauvre malheureux faisant partie d'une caravane d'émigrants qui traversait le pays; il était mort de la fièvre, et ses compagnons, après l'avoir enterré, étaient partis le lendemain matin.

— Qui pourrait croire qu'un homme prend plaisir à de si horribles choses, fit le fermier en frissonnant.

— Oh! cette manière d'agir est devenue une passion chez lui, poursuivit l'avocat. Il n'y a pas longtemps, le docteur Munro ayant appris que la loi de Lynch avait été appliquée à la Fourche-la-Fave, et qu'un prédicateur méthodiste y avait été brûlé vif, faillit crever un cheval afin d'arriver assez à temps pour se procurer les restes calcinés de la victime. L'habitation de cet original est située dans la forêt, non loin d'Héléna, et, à l'exception des loups et des vautours, aucun être vivant n'approche de son antre infernal. Quant à moi, j'avoue sincèrement que rien ne pourrait me décider à franchir le seuil de ce lieu maudit.

— J'y suis entré une fois, dit la blouse bleue, et ce que j'y ai vu était suffisant pour glacer le sang dans mes veines.

— A-t-on entendu parler des complices qui ont échappé des mains des Régulateurs? demanda le fermier; on disait qu'ils s'étaient sauvés.

— Cela est vrai, répondit l'avocat; les habitants de la Fourche-la-Fave ne se sont plus inquiétés d'eux, on était satisfait d'en être débarrassé, et c'était là tout ce qu'on désirait. Une semaine après environ, les Régulateurs sont revenus à Hot-spring, où vivait autrefois Heathcoke le capi-

taine des Régulateurs qui a été tué. Dès ce moment, on poursuivi ces mécréants avec un zèle qui a pu les éclair sur los bonnes intentions dont ils étaient l'objet. Mais Co ton est un fin renard, et lui et sa bande doivent déjà êtr à cette heure, de l'autre côté du Mississipi.

— Je le crois, ajouta la blouse bleue, on prétend mêm qu'il a été vu à Victoria; m'est avis, pourtant, qu'il se pa sera bien du temps avant qu'il ose s'aventurer de nouvea dans l'Arkansas.

— Est-il vrai que les Lyncheurs aient brûlé le prédic teur méthodiste? demanda le marchand avec incrédulit Cela a été raconté dans tous les journaux, mais je n'ai p y ajouter foi, la justice régulière ne saurait laisser de te méfaits impunis.

— Ah bah ! s'écria l'homme à la blouse bleue, que pe vent nos magistrats contre des gens qui se font justice eu mêmes! Les lois sont faites pour les vieilles femmes et l enfants qui se laissent conter des histoires par un tas gratte-papiers. Celui qui ne sait pas s'aider lui-même da ce pays trouve peu de secours du côté des lois.

— Je ne suis pas de votre avis, objecta le fermier. sont nos lois qui ont placé les États-Unis dans la positi qu'ils occupent actuellement, et le devoir de tout bon c toyen est de maintenir l'autorité reconnue. Je confesse qu y a des contrées reculées où l'action bienfaisante des lois peut parvenir, et qu'on y commet souvent des crimes q exigent de violentes mesures de sévérité. Mais aux ye d'un citoyen de l'Union, il ne devrait rien y avoir de sacré que la loi, car elle garantit nos libertés. Allon bonsoir, messieurs, il se fait tard, et je veux arriver Colby avant la nuit. »

Se retournant ensuite du côté du marchand, le fermi lui dit : « Je reviendrai ici sous peu de jours, nous pou rons peut-être conclure le marché dont nous avons parl J'ai un petit payement à faire là-bas, mais il me reste encore assez d'argent pour vous. Au revoir! »

On apporta les sacoches du fermier qui les plaça e travers de sa selle. Puis, une fois que cela fut fait, il en

ourcha sa monture impatiente et descendit au trot la rue Elm, en saluant ses amis lorsqu'il passa devant les fenêtres e l'hôtel.

Dès qu'il fut sorti d'Héléna, le fermier continua sa route ans la direction de la forêt qui s'étendait au nord de la ille.

IV.

Une soirée de famille.

Lorsque le Squire, ou le docteur Dayton (car on lui don-aait indifféremment ces deux titres) eut quitté Jonathan Smart, il se dirigea vers l'autre extrémité de la ville où était ituée sa maison. C'est une délicieuse habitation, ombragée par les arbres gigantesques d'une forêt vierge, où l'on avait été obligé d'abattre beaucoup d'arbres, afin d'aligner une avenue qui rendît le cottage accessible. La couleur verte les jalousies de chaque fenêtre tranchait agréablement sur a blancheur des murs, et les rayons de la lune qui se levait, dardant sur les vitres d'une fenêtre ouverte au premier étage, trahissaient à l'intérieur un luxe peu commun dans les pays de l'ouest.

Cet intérieur était, du reste, en harmonie avec l'aspect riant de l'extérieur du cottage. L'ameublement d'acajou massif, les rideaux, d'une blancheur de neige, les chaises et les canapés élastiques couverts de damas de couleur sombre, tout prouvait, sinon l'opulence, du moins l'aisance du maître du logis. De petites figurines placées sur des consoles, des ouvrages de femme abandonnés sur une table à ouvrage et un panier rempli de broderies, donnaient à l'appartement un air confortable, résultat ordinaire de la présence des dames dans une maison.

Une société joyeuse entourait la table à thé placée au

centre du salon de ce charmant cottage, et un bruya
éclat de rire se fit entendre au moment où le Squire frap
à la porte de sa maison. A ce bruit, venu de l'intérieu
Dayton jeta vers la fenêtre ouverte un regard empreint à
fois de sévérité et de tristesse.

Aux rires succéda bientôt la mélodie d'une valse al
mande, exécutée sur un piano par des doigts exercés,
M. Dayton se vit forcé de recourir à la sonnette pour se fa
entendre des domestiques qui s'étaient réunis au haut
l'escalier afin de mieux écouter la musique.

A peine rentré chez lui, la gaieté du Squire parut ren
tre; ses yeux brillèrent, il monta l'escalier quatre à quat
et se trouva en peu d'instants au milieu de la réunion.

« Le voici enfin ! s'écria la musicienne en s'élançant à
rencontre; ce père si rigide et si ponctuel s'est pourtant f
attendre d'une manière impardonnable.

— Vraiment! ma petite folle, ma gentille Adèle s'est-e
donc aujourd'hui aperçue de mon absence?

— Oui, certes ! une seule fois, répondit l'aimable enfa
en rejetant en arrière les boucles soyeuses de sa chevelu
Une seule fois ! Mon gracieux et sévère magistrat su
pose-t-il donc un mauvais goût à sa très-humble se
vante, s'il croit qu'elle pourrait se trouver heureuse un se
instant sans lui? Toutefois, j'avais aujourd'hui un mo
de regret tout particulier. Voici M. Lively qui vous atte
depuis une heure, et qui a certainement quelque gra
et terrible secret à vous confier, car, depuis son arrivée,
n'a pas prononcé une syllabe. Nous avons aussi mistre
Bradford....

— Excusez-moi, ma bien chère enfant, interrompit la su
dite dame qui paraissait danser sur des charbons arden
tant elle désirait avoir l'occasion de placer son mot. Je sa
que je ne suis point taciturne, et je connais mon côté faib
ma toute belle; et, comme le dit en si beau langage no
ministre le révérend M. Lothorpe : Celui qui connaît s
propres faiblesses s'achemine vers la perfection. Mon ch
défunt (un ange de patience et de douceur !) a toujours so
tenu le contraire; croiriez-vous, Squire Dayton, que

pauvre homme s'efforçait de me persuader que je parlais trop? Bradford, disais-je, je sais ce que je suis; si je suis trop bavarde avec vous, ma conscience me dit que c'est une de mes faiblesses, et, puisque je la connais, je ferai ce qu'il faut pour me corriger.

— Rapprochez-vous de moi, et prenez une seconde tasse de thé, ma chère mistress Bradford, se hâta de dire mistress Dayton, dans l'espoir d'arrêter ce flux de paroles. »

Adèle profita de cette pause, qui dura à peine une seconde, pour retourner au piano, et les sons éclatants de l'instrument mirent forcément fin à l'autobiographie de la dame Bradfort.

« Le courrier de la malle est-il arrivé? demanda M. Dayton quelques instants après son arrivée.

— Non, pas encore. Mais M. Lively est tout disposé à le remplacer, ajouta l'espiègle Adèle, en regardant d'un œil mutin le jeune homme qui avait l'air très-mal à son aise. »

James Lively se trouvait, en effet, sur les épines. Il ne savait que faire de sa personne. D'abord il avait placé son pied droit sur son genou gauche, pour allonger ensuite ses deux jambes jusqu'au milieu de la chambre. Puis, il avait joint les mains et s'était mis à tourner les pouces avec une sorte de frénésie; un instant après, on le vit frotter les barreaux de sa chaise comme s'il avait voulu les polir; en un mot, il se livra à une foule d'évolutions très-extraordinaires Le pauvre James paraissait aussi heureux que pourrait l'être un brochet abandonné sur un banc de sable, ou un taureau étendu sur une couche de glace. Lorsque le timide jeune homme se hasardait de temps en temps à lever les yeux sur le ravissant visage d'Adèle, il les baissait bien vite, en voyant l'air moqueur de la jeune fille. A un moment donné, il s'était décidé à prendre la fuite, et pour cela il avait cherché son chapeau sous sa chaise; mais la jeune servante mulâtresse de mistress Dayton avait porté le feutre derrière le piano, par ordre spécial de sa maîtresse.

Et pourtant James Lively n'était ni timide ni stupide. Élevé dans les bois, il passait avec juste raison pour un des meilleurs fermiers et un des plus habiles chasseurs du

pays. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au milieu de la forê
il savait déployer des talents remarquables, tandis qu'un
fois en présence des dames, il osait à peine ouvrir la bou
che. Quoique, à l'exemple de mistress Bradfort, il connû
son côté faible; il savait aussi peu se vaincre qu'elle, et n
parvenait pas à surmonter une timidité qui paralysait se
membres et rendait sa langue muette. Cette timidité n
s'était pourtant jamais manifestée d'une manière plus com-
plète que le soir dont il s'agit : cela tenait à l'enjouemen
l'Adèle qui augmentait le trouble du pauvre malheureux.

M. Dayton, afin de rendre un peu de courage à son con
vive, lui demanda avec bonté des nouvelles de son père
de sa mère, de sa ferme, de ses chiens et des travaux en
général.

Ces bienveillantes paroles, cet intérêt témoigné à ses af-
fections naturelles, eurent un effet magique sur l'habitan
des forêts. M. Lively quitta son siége comme s'il était dé-
barrassé d'un poids énorme, et, acceptant la poignée de
main que lui offrait le Squire, il lui répondit :

« Je vous remercie, mon cher monsieur, tout va bien
chez nous; la vache noire est tombée malade hier, et voilà
pourquoi je suis venu à la ville; du moins est-ce une des
causes de mon voyage.... » Il s'arrêta et jeta un regard
oblique du côté des dames, en rougissant jusqu'aux oreil-
les. Et.... pourtant.... je voudrais.... je.... »

— Avez-vous à me dire quelque chose qui ne regarde
que moi? demanda Dayton au jeune homme.

— Faites comme si nous n'étions pas là, monsieur Li-
vely, s'écria tout à coup mistress Bradford; ne vous ima-
ginez pas que, parce que nous sommes des femmes, nous
ne sachions pas garder un secret; bien au contraire, mon-
sieur; moi, par exemple, moi qui vous parle, je sais bien
que quelquefois je cause un peu de trop, c'est une de mes
faiblesses; mais après tout, pourquoi a-t-on une bouche et
une langue, si ce n'est pour s'en servir ? Mais lorsqu'il s'agit
de secrets.... mon cher défunt, M. Bradford, disait toujours :
Louisa, ma chère, vous êtes en vérité trop discrète. Je ne
crois pas que dix inquisiteurs réunis pussent vous forcer

à dire une chose que vous voudriez cacher. Vous mordriez votre langue et la couperiez en mille morceaux, plutôt que de parler ! »

Un allegro, joué sur le piano par Adèle, mit fin une seconde fois au discours de mistress Bradford, et fournit à James le moyen de reprendre haleine pour répondre à M. Dayton.

« Non, Squire, je n'ai pas de secrets à vous dire. » Et, tout en disant ces mots, ne sachant que faire de ses mains, il les fourra dans ses poches avec un geste désespéré; mais il se hâta de les retirer, comme si elles avaient subi le contact d'un charbon enflammé, car il avait compris que ce laisser-aller était inconvenant. « Non, Squire, répéta-t-il, ma mère a pensé, c'est-à-dire mon père a dit que si cela vous amusait ainsi que ces dames, ou plutôt si vous aviez la bonté, un de ces matins, de venir chez nous, un peu, longtemps si cela vous plaisait.... tout le temps que cela vous conviendrait de rester.... Ma mère disait donc que.... »

Adèle écoutait attentivement, et mistress Bradford, qui, certes, n'était pas comprise dans l'invitation, prit sur elle de répondre sur-le-champ :

« Mistress Lively est réellement trop bonne, monsieur. Il est vrai qu'en ce moment le fleuve monte, que les marchandises de toutes sortes vont descendre le Mississipi, et que les affaires seront nombreuses; mais on se procure toujours bien une ou deux semaines de liberté, pour faire une visite cordiale dans le voisinage. M. Bradford avait bien raison, lorsqu'il disait : Louisa, vous ne savez pas combien il est agréable de vivre en paix et en amitié avec ses voisins. La semaine prochaine, monsieur Lively, j'aurai le plaisir de vous faire visite; ce sera lundi, au plus tard. Faites mes compliments à votre mère, je vous prie. »

Mistress Bradford se rassit, et se remit à boire du thé comme si l'effort qu'elle avait fait dût rendre nécessaire quelque breuvage réconfortant.

Pour cette fois, Adèle éprouva une telle surprise qu'elle oublia son piano.

James, qui connaissait la réputation de mistress Bradford

dans Héléna, demeura pétrifié à son tour, car il ne se souvenait plus de l'avoir oui ou non invitée. Dans le premier cas, il lui fallait bien se résigner. Au même moment, il se rappela ce qu'il avait entendu dire, le matin même, à sa mère, sur le compte de mistress Bradford, et il fut vraiment épouvanté, en se représentant l'effet que l'apparition de cette femme produirait à la ferme de sa famille.

Dans cette cruelle alternative, il se tourna du côté de mistress Dayton, car, moins que jamais, il eût osé regarder la rieuse jeune fille, et la bonne dame lui répondit aussitôt :

« Faites, s'il vous plaît, mes plus tendres amitiés à votre excellente mère, et dites-lui que nous trouverons à arranger cela. Mais on la voit trop rarement à Héléna. Venez donc vous asseoir près de moi. Approchez-vous, et prenez une tasse de thé. Parlez-nous aussi de votre père.

— Je vous remercie, répliqua James qui se sentait plus à l'aise, parce qu'il tournait le dos à Adèle. Mon père se porte mieux. Nous sommes allés l'autre jour ensemble à la chasse aux ours, et vous pouvez juger par cette escapade de l'état de sa santé.

— Marche-t-il encore pieds nus dans la forêt ? demanda Adèle, » qui s'assit près du canapé juste en face du jeune trappeur.

James s'agita sur sa chaise et déboutonna sa redingote, tandis que mistress Bradford répondait :

« Oh! oui, mademoiselle Adèle ; quant à ce qui est de marcher pieds nus... »

M. Dayton eut la bonne idée d'interrompre la vieille bavarde en l'interpellant lui-même pour son compte. James eut alors le temps de se remettre, et, comme il fut contraint de répondre aux questions qui lui étaient adressées sur ce qui l'intéressait, il finit peu à peu par s'enhardir.

« La fièvre qui faisait souffrir votre père, dit M. Dayton, a dû avoir pour cause sa mauvaise habitude de ne porter ni bas ni souliers ; mistress Lively ne devrait pas permettre à son mari de négliger cette précaution sanitaire dans un pays marécageux.

— Oh ! son opposition servirait à peu de chose ; mon

père est entêté, et lorsqu'il a adopté une idée tout est dit : il n'y a plus rien à faire.

— Juste comme mon pauvre défunt..., ajouta l'incorrigible mistress Bradford en interrompant M. Dayton. Bradford, lui disais-je sans cesse, vous vous perdez, l'humidité causera votre mort ; portez donc des bas de laine ! Vous croyez peut-être qu'il suivit ce conseil ? Pas le moins du monde. Louise, répondait-il, vous ne comprenez rien à mes habitudes ; la constitution des hommes est.... »

La famille Dayton ne sut point, ce jour-là, ce que pensait le défunt mari de la veuve loquace sur la « constitution des hommes, » car au moment même où Adèle se préparait à retourner au piano, la sonnette retentit si violemment que mistress Bradford ressauta sur sa chaise en poussant un cri, tandis qu'Adèle et sa mère jetaient les yeux du côté de la porte dans une silencieuse incertitude. Le Squire seul resta calme et dit en souriant.

« Ce doit être M. Smart, car je l'ai invité à venir ce soir. Oh ! c'est bien lui, je reconnais sa manière de marcher.

— Est-ce M. Smart, le propriétaire de l'hôtel de l'Union? fit Adèle, qui apportait une tasse pour le nouveau convive.

— Lui-même, répondit le Squire, et le voici en chair et en os. »

Jonathan Smart entra le chapeau sur la tête, mais il l'ôta promptement, et toucha cordialement la main à tout le monde, excepté à mistress Bradford qu'il se contenta de saluer d'un signe de tête.

« Eh bien ! mesdames et messieurs, dit Smart en s'asseyant, je suis enchanté de vous voir à tous si bon visage. Ah ! vous m'offrez du thé, merci miss Adèle, merci ; je ne prends jamais de crème avec mon thé, je préférerais une goutte de rhum, si cela est possible. »

Il se fit un court silence, que M. Smart remarqua ; aussi, se hâta-t-il de se tourner vers mistrses Dayton en lui disant :

« Mille pardons, madame, j'ai dérangé votre conversation et j'en suis désolé. Je m'aperçois que je suis venu trop tard, mais ce bon docteur....

— Oh ! mon cher monsieur Smart, vous êtes le bienvenu,

interrompit mistress Bradford, je parlais justement... qu'est-ce que je disais ?... Ah ! j'y suis.... ma mémoire devient si mauvaise, M. Smart ! Mon cher défunt disait toujours : Louisa, on a dû fatiguer votre intelligence quand vous étiez jeune, vous avez trop étudié ; un arc trop tendu se rompt. Ce sont là ses propres paroles, M. Smart. Je répondais alors : Bradford, vous avez raison, c'est mon côté faible ; une bonne mémoire est un don du ciel. Cependant ceux qui n'en sont pas doués auraient tort de se plaindre, Bradford ; et je disais aussi.... »

Sans s'inquiéter aucunement du discours de mistress Bradford, Smart continua sa phrase adressée à la maîtresse de la maison :

« ....M'a invité si gracieusement qu'il était impossible de refuser, surtout après ce qui venait de se passer.

— Qu'est-il donc arrivé aujourd'hui? demanda vivement Adèle. Probablement encore une bataille? Nous avons entendu le bruit d'ici sans pouvoir en deviner la cause. »

Mistress Bradford, sa tasse à la main, attendait le récit désiré.

« Le Squire ne vous a-t-il rien conté? fit le propriétaire de l'hôtel.

— Rien du tout ! s'écrièrent les trois femmes à la fois.

— Certes ! il m'a rendu un service qu'un ami seul....

— Mon cher Smart, je n'ai fait que mon devoir, et en ma qualité de magistrat de cette ville....

— Il a sauvé ma vie aux risques de perdre la sienne.

— Vous me vantez, Smart, les drôles n'auraient pas osé....

— Bah ! c'était une bande de sacripants capables de tous les crimes. M. Dayton leur a tenu tête, il les a empêchés de me tuer et d'incendier ma maison. Telle est l'histoire en peu de mots. »

Le juge avait laissé parler Smart, car il voyait bien qu'il ne pouvait le faire taire, mais lorsqu'il eut fini, il ajouta :

« Vous oubliez de raconter que vous avez sauvé un pauvre Irlandais au péril de vos jours ; le fait est que l'un de ces champions avait braqué sur vous le canon d'un pistolet et se proposait de lâcher la détente....

— Il se passe à Héléna des choses bien graves, observa mistress Dayton sérieusement alarmée.

— Pas plus graves aujourd'hui qu'à l'ordinaire, riposta Smart en haussant les épaules, et sous ce rapport-là Héléna est réellement un pays privilégié....

— C'est aussi ce que pensait mon pauvre défunt. Louisa, disait-il, lorsque je ne serai plus, ne restez pas à Héléna. Vous êtes trop faible et trop pusillanime pour mener une existence agitée ; ce pays dangereux ne vous convient point. Et je dois avouer que je lui avais promis à son lit de mort de quitter la ville. Bradford, lui dis-je, mourez en paix, j'émigrerai plus loin vers le Nord, dès que vous ne serez plus. Mais une femme seule ne peut pas toujours faire ce qu'elle veut ; il s'agit de vivre, et cela m'est plus facile ici, où je suis connue, qu'ailleurs où je serais étrangère. Je suis très-laborieuse, mes plus grands ennemis ont été forcés de le reconnaître, mon cher défunt disait toujours : Louisa, vous vous tuez de travail, vous appartenez au sexe faible, lorsque je n'y serai plus vous vous apercevrez trop tard que vous avez ruiné votre santé à plaisir. Ah ! mistress Dayton, il est merveilleux qu'un homme puisse ainsi tout prévoir et tout prédire ; mon mari avait vraiment le don de prophétie !

— J'espère, madame, dit tout à coup Smart, que vous avez laissé quelqu'un pour garder votre maison ?

— Pourquoi cela ? s'écria mistress Bradford en se levant d'un bond, épouvantée du ton dont cette question avait été faite ; mais non, il n'y a pas une âme chez moi, car le domestique allemand que j'avais pris pour faire les gros ouvrages était si impertinent que j'ai dû le renvoyer aujourd'hui même. Qu'y a-t-il donc, monsieur ? Vous avez la figure bien allongée.... J'espère que.... Oh ! monsieur Smart, je vous en conjure..., parlez.... »

James Lively et le Squire Dayton furent obligés de se ranger pour faire place à mistress Bradford, qui se précipitait vers Smart. L'hôtelier lui répondit fort tranquillement :

« Ne vous effrayez pas, madame, peut-être ce que j'ai vu....

— Qu'avez-vous donc vu ?

— Rien d'aussi sérieux que vous paraissez le craindre.

— Mais encore ! expliquez-vous !... Vous me désespérez. s'écria mistress Bradford en mettant son chapeau à la hâte, tandis qu'elle essayait de saisir Smart par le bouton de son habit. Celui-ci évita ce danger en prenant la main de la veuve à la langue si bien déliée.

— Mais qu'avez-vous vu? Parlez, au nom du ciel !

— A vrai dire, pas grand'chose, répondit Smart retenant encore dans ses mains le bras de la dame troublée. En passant devant votre maison, il y a environ un quart d'heure, j'ai vu quelqu'un qui frappait au volet de la fenêtre de derrière, comme le font souvent les gens qui ne sont pas pressés et qui veulent s'amuser....

— Et cet homme?....

— Je suis resté un instant immobile afin de voir ce que ferait cette personne. D'abord je n'ai pas dit que ce fût un homme, au contraire, c'était une femme.

— Une femme ! fit mistress Bradford avec un air de surprise.

— Le volet était fermé, et la femme a fait le tour de la maison. J'ai pris la liberté de la suivre, et je l'ai vue frapper à deux ou trois reprises à la porte, puis essayer ensuite un trousseau de clefs dans la serrure.

— Oh ! la coquine ! A-t-elle réussi à ouvrir?

— Je suis désolé de ne pouvoir vous renseigner à cet égard; car je venais de regarder l'heure à ma montre et m'étant aperçu que j'étais en retard de trente minutes, j'ai été contraint de laisser cette dame achever seule son audacieuse entreprise qui, je l'espère, n'aura pas réussi.

— Et vous ne l'avez pas fait mettre en prison ? hurla avec fureur mistress Bradford, qui, jetant son manteau sur ses épaules, s'empara de son sac à ouvrage, et cherchant des yeux ce qui lui manquait encore, continua en ces termes : Quoi ! vous n'avez pas appelé au secours, vous n'avez pas assommé cette voleuse qui voulait entrer de vive force et nuitamment dans le domicile d'une personne tranquille ; vous n'avez pas essayé de....

— Ma chère mistress Bradford, lui demanda Adèle, que cherchez-vous? puis-je vous être utile à quelque chose?

— Mon chapeau, chère enfant, mon chapeau? répondit celle-ci en furetant toujours.

— Il est sur votre tête, madame, fit Smart d'un ton plein de gaieté.

— Bonsoir mistress Dayton. Bonsoir M. Lively. Oh! Squire, auriez-vous la bonté de venir avec moi; vous êtes juge de paix, et les voleurs et les assassins sont sous votre juridiction... »

Le juge se leva sur-le-champ pour suivre la dame, mais Smart lui adressa, sans être vu de mistress Bradford, des gestes si comiques qu'il se ravisa et que, dans l'intention de calmer la dame, il lui dit :

« J'irais volontiers avec vous, chère voisine, mais j'ai à régler avec M. Lively certains comptes qui ne souffrent aucun délai. Mon domestique va vous accompagner, et, si cela est nécessaire, vous ferez appeler le constable en vous autorisant de mon nom, puis vous m'enverrez chercher, et je vous promets d'arriver immédiatement. »

Sans attendre la fin de cette phrase, mistress Bradford s'empara du bras du jeune mulâtre, qui jeta un regard de détresse du côté de son maître; mais M. Dayton ayant fait signe à son domestique de suivre sans crainte la dame effarée, le quarteron disparut avec elle.

« Mon cher monsieur Smart, » dit enfin mistress Dayton avec un sentiment d'inquiétude en s'approchant de la fenêtre pour regarder la pauvre femme qui s'éloignait, pourquoi n'avez vous pas parlé à cette personne qui voulait ouvrir la porte de mistress Bradford?

— Cela m'eût été assez difficile, répondit le Yankee en riant à gorge déployée et en se frottant les mains. Mistress Bradford va chasser un gibier impossible, c'est-à-dire qu'elle aura une peine infinie à trouver une personne qui n'existe pas.

— Qui n'existe pas? s'écria Adèle stupéfaite, tandis que James, qui connaissait le Yankee de longue date, riait de tout son cœur.

— Je n'ai vu âme qui vive, répliqua Jonathan, tout en se rasseyant d'un air aussi tranquillle que s'il n'était rien arrivé : il tendit ensuite sa tasse vide à mistress Dayton en lui demandant encore du thé.

— Mais alors cette femme qui avait une clef.... demanda le Squire en riant.

— Est la meilleure invention qui me soit jamais venue à l'esprit, répondit le Yankee toujours avec le même calme, et sans elle mistress Bradford nous aurait raconté toute la soirée les histoires de son cher défunt. »

La colère de la mystifiée eût été sans bornes, si elle avait pu entendre le formidable éclat de rire qui accueillit l'aveu du facétieux Smart. Mais elle n'était point aux écoutes et courait vers sa maison, en vociférant et en traînant à sa suite le mulâtre infortuné. Pendant ce temps-là, ses amis, débarrassés de son ennuyeuse présence, se réinstallaient autour de la table et devisaient de la meilleure humeur du monde. James lui-même, que l'hilarité générale avait rendu plus confiant, finit par secouer sa timidité ; il avoua, dans l'innocence de son cœur, qu'il avait été effrayé au delà de toute expression lorsque mistress Bradford avait accaparé sans cérémonie l'invitation faite aux dames de la maison.

« Et si elle allait mettre à exécution sa promesse de ce soir, dit-il, on serait bien désagréablement surpris à la maison, car il circule sur son compte de singulières histoires.

— Je ne comprends vraiment pas ce qui nous vaut l'honneur de ses visites, observa mistress Dayton. Voici la troisième fois qu'elle vient ainsi passer la soirée sans être invitée, et qu'elle reste fort tard. Que puis-je faire? elle arrive, elle s'asseoit, elle nous assomme pendant des heures entières de ses éternelles histoires ; et, quand elle s'en va, elle emprunte une foule de choses, c'est-à-dire des aiguilles, des morceaux de soie ou de toile, ou bien des ustensiles de ménage, qu'elle oublie toujours de nous rendre, bien entendu.

— Je dois dire, répondit Smart, que j'ai été étonné de la trouver ici. Sa mauvaise réputation est universellement répandue dans Héléna pour ne pas parler des environs. Les

quelques personnes comme il faut qui habitent parmi nous ont non-seulement cessé d'aller la voir, mais encore lui ont fermé leurs portes. Ma femme eut un certain jour avec cette dame une conversation fort animée et dont les termes étaient peu flatteurs pour elle. Pendant cette altercation la nombreuse jeunesse d'Héléna, composée de méchants drôles tout déguenillés, faisait vacarme autour de mistress Bradford, qui se tenait ferme à son poste le visage en feu et les poings sur les hanches. Mais à la fin je crus devoir enlever ma femme par les épaules et je l'entraînai dans la maison malgré sa vive résistance. Depuis lors, mistress Bradford n'a pas osé franchir le seuil de notre porte. Elle ne paraît cependant pas irritée contre moi, car ce soir, vous l'avez vu, elle m'a traité avec certaine condescendance, elle a même été très-affable.

— Quoique je n'aime guère cette femme, dit le Squire, je crois pourtant qu'on est injuste à son égard. Je connais les bruits qu'on fait courir sur son compte; je l'ai surveillée et fait surveiller, et je n'ai encore rien trouvé de répréhensible. Je sais qu'on l'accuse de vendre en cachette du whisky aux nègres. Si cela est prouvé d'une manière certaine, je ferai mon devoir de magistrat, et je la punirai sans me laisser influencer ni par l'amitié ni par l'antipathie. Certes, je préférerais qu'elle s'abstînt de nous faire visite; mais vous n'ignorez pas comment on agit dans l'Arkansas. Si j'essayais de la renvoyer brusquement, toute la ville crierait, et m'accuserait d'orgueil et d'amour-propre outré. Il vaut donc mieux supporter un inconvénient moindre, que de risquer d'éveiller la malveillance.

— Vous avez raison, Squire, ajouta James, honteux et confus d'oser ainsi émettre son opinion devant deux dames. On peut agir ainsi à la ville; mais les habitants de la forêt doivent, sans craindre le blâme, tenir à distance les gens d'une réputation douteuse.

— M. Lively a raison, reprit Adèle avec chaleur. Je ne me gênerai pas avec mistress Bradford; après tout, quel mal nous fera-t-elle si nous lui défendons notre porte? Nous serons débarrassés d'une persécution; car enfin M. Lively se repentira peut-être de nous avoir invitées à aller chez lui.

— Miss Adèle, balbutia James en se cramponnant à sa chaise comme s'il se préparait à se faire arracher une dent, ma mère sera, vous ne pouvez en douter.... non, je veux dire.... essayez et venez une fois.... certes, vous ne trouverez chez nous aucune fleur aussi belle que.... vous, aurait-il voulu ajouter; mais sa voix s'éteignit dans son gosier.

— Qu'ici? ajouta la malicieuse Adèle, comme pour achever la phrase. Oh! monsieur Lively, nos fleurs sont pâles et chétives; les environs d'Héléna sont arides, et les arbres eux-mêmes ont l'air de détester la vapeur, la fumée et le bruit. Hors la ville, la campagne est désolée, et à mesure qu'on s'éloigne, on retrouve la fraîcheur et les parfums.

— Ah! miss, si vous saviez comme notre pays est magnifique, s'écria Lively sans avoir le courage de développer sa pensée tout entière; rien au monde ne peut se comparer à l'existence que l'on mène au milieu des forêts. Une matinée passée sous la verte feuillée chargée de rosée vaut mieux qu'une année qui s'écoule dans les hideux tourbillons des villes. Ici, les oiseaux et les bêtes fauves se réfugient dans les taillis les plus touffus où l'œil humain ne saurait pénétrer. Plus loin, les chevrettes folâtrent avec leurs petits; les chanteurs empennés jettent aux vents leurs notes brillantes; ils chantent si longtemps et si bien que les feuilles et les fleurs s'animent à ces accents mélodieux.

— Bravo, monsieur Lively, fit le Squire qui prit une pincée de tabac dans une boîte d'argent, vous devenez poëte. Avez-vous jamais fait des vers?

— Moi! répondit James, s'apercevant avec une indicible consternation que les yeux de toute la société étaient fixés sur lui, oh! non, jamais de ma vie!

— C'est plutôt M. Smart qui a fait des vers, » ajouta mistress Dayton dans l'espoir de faire une diversion propre à tirer James d'embarras.

Jonathan regarda son hôtesse du coin de l'œil en lui souriant, et reprit après quelques instants de silence :

« Un Yankee faire des vers! voilà une idée sans pareille! Non, madame, non; je ne me mêle pas de rimer, cela ne rapporte rien. Cependant, quelque comique que cela puisse

vous paraître, je vous dirai que quelque temps après mes fiançailles j'ai composé un poëme en l'honneur de ma vieille femme.

— Oh! de grâce, monsieur Smart, montrez-nous cela! J'aime la poésie plus que tout au monde.

— Et particulièrement celle qui vous fait tenir les côtes à force de rire, n'est-ce pas, miss ? Eh bien, si j'avais encore ce chef-d'œuvre, je vous procurerais le plaisir d'une lecture. J'ai ri moi-même, plus tard, de cette bouffonnerie amoureuse.

— Vous l'avez donc détruit?

— Oh! non pas, il est entre les mains de la personne à qui il avait été adressé.

— Entre les mains de mistress Smart?

— Précisément, et elle s'en sert dans l'occasion en guise d'arme offensive et défensive contre l'auteur.

— Vous parlez par énigme, répliqua mistress Dayton.

— Oh! de telles énigmes s'expliquent facilement. Dans une heure de fol enthousiasme, j'avais eu la faiblesse de dédier à une certaine miss Rosalie Hender un poëme dans lequel, selon l'usage des rimeurs, j'exaltais non-seulement sa beauté incomparable, mais encore je me permettais de comparer chacun de ses charmes personnels à l'albâtre, aux perles, à l'ivoire, au velours, aux feux des étoiles, aux violettes, etc., etc. Je terminai ce dithyrambe avec la plus humble modestie, cer je disais avec une imprudence sans égale que moi, qui désirais ardemment devenir son époux, je me reconnaissais parfaitement indigne de posséder un pareil trésor de perfection. Tout alla bien jusque-là. Miss Rosalie n'était pas inexpugnable, et Jonathan Smart était un jeune homme assez bien tourné et d'une taille de six pieds deux pouces, sans compter la semelle de ses souliers. Une fois mariés, nous vécûmes heureux et tranquilles pendant de nombreuses années. Quant à moi, j'avais oublié le poëme et son contenu, lorsqu'un certain jour....

— Voici une lettre pour M. Dayton, » dit tout d'un coup la servante Nancy en ouvrant la porte et en présentant le pli sur un plateau.

— Qui l'a apportée?

— Le courrier de la malle, et il a dit que c'est pressé.

Le Squire ouvrit la lettre et s'approcha de l'une de lampes du salon pour la lire, tandis que Jonathan, aprè avoir gardé le silence, reprenait son récit en ayant soi de baisser la voix pour ne pas interrompre le maître de l maison.

« Il arriva que M. et mistress Smart, comme cela es souvent le cas entre gens mariés, eurent une querelle d ménage. Monsieur se permit des observations un peu brus ques, et tout aussitôt sa moitié exhiba le poëme à ses yeu et se mit à le lire à haute voix, en appuyant avec force su tous les passages contradictoires avec le ton cavalier de so époux. La même scène s'est depuis renouvelée à deux o trois reprises, et s'il m'est permis, par expérience, de don ner un bon conseil à qui en a besoin, je recommande a jeune James Lively, ici présent, de ne jamais faire des ver de cette nature à sa future compagne, en admettant, comm je le pense, qu'il ait déjà fait son choix. »

A cette question insidieuse et imprévue, le pauvre James tout bouleversé, fit un soubresaut sur sa chaise; mai M. Dayton vint heureusement encore le tirer d'affaire e disant à sa femme :

« Ma chère amie, je reçois une lettre qui me force à alle visiter ce soir même une personne qui est dangereusemen malade.

— Est-ce un habitant d'Héléna? demanda mistress Dayto avec inquiétude.

— Non, mon client habite malheureusement à dix mille d'ici, et par conséquent je ne serai de retour que de- main matin. Nancy, allez prévenir César de seller mo cheval. »

Mistress Dayton ne put retenir un soupir en disant à so mari :

— Ah! Georges! je suis vraiment très-flattée de voir votre talent apprécié et renommé à sa juste valeur, et cependant j'aimerais mieux vous voir mener une vie plus sédentaire. Ces courses perpétuelles pendant la nuit finiront par altérer votre santé.

— Ne vous tourmentez point ainsi, lui répondit le docteur, tout en passant les manches de son épaisse houppelande, la fraîcheur des nuits n'est point malsaine. A vrai dire, pourtant, je préférerais rester à la maison avec vous. Mais cela m'est-il possible? Dois-je, parce que je n'aime pas a être dérangé, laisser languir et souffrir les pauvres malades qui ont mis leur confiance en moi? Je ne puis m'habituer à cette idée, surtout quand je pense que le pays est rempli de charlatans.

— Le Squire a bien raison, observa Jonathan; c'est un bienfait de la Providence de pouvoir consulter un véritable médecin; mais j'avoue que pour mon compte je n'aimerais pas à exercer une profession où on n'est jamais sûr de passer tranquillement la nuit dans son lit, et qui plus est, le prix des visites est assez médiocre! Mais qui donc est le malade qui vous fait demander à cette heure?

— C'est un Allemand nouvellement établi; je crois qu'on le nomme Brander, répondit le docteur. Il a probablement un accès de fièvre intermittente. Oh! cela n'est pas dangereux. Mais j'entends hennir mon cheval. Allons, je vous fais mes adieux. Venez-vous, monsieur Lively, ou restez-vous avec ces dames?

— Oh! certainement non, fit James d'une voix rapide; et soudain réfléchissant à son impolitesse, il ajouta : Je voulais dire qu'il se fait tard et qu'il me faut retourner à la maison. Suivez-vous le même chemin que nous, monsieur Dayton?

— Je ne crois pas; je dois prendre la route de traverse du côté de Bailey; cela raccourcit de beaucoup.

— Oui! mais il faut traverser tout le marais, et c'est une passe dangereuse, même en plein jour, objecta James.

— Je connais ce chemin comme la grande rue d'Héléna, et j'ai dernièrement pris la peine de couper certaines broussailles qui obstruaient le passage. Bonsoir donc, mes chéries, bonsoir! j'espère être de retour demain pour l'heure du déjeuner.

— Mesdames, dit Lively en saluant profondément mistress Dayton, sans oser regarder miss Adèle, même du coin

de l'œil, puis-je dire à ma mère que vous viendrez la voir demain?

— Certainement, et offrez-lui mes tendres amitiés, répliqua mistress Dayton en tendant la main au jeune homme, qui la serra et la garda entre les siennes, très-embarrassé de sa contenance, tandis qu'il réfléchissait à ce qu'il allait dire à miss Adèle. La bonne dame comprenant ce qui se passait dans l'esprit du pauvre garçon, ajouta avec bonté :

— Dois-je amener Adèle avec moi! »

James tressaillit à ces mots, et serra la main qu'il pressait avec une énergie capable de briser les doigts. Il répondit en rougissant : « Oh! miss Adèle trouvera peut-être que c'est bien triste chez nous?

— Je ferais peut-être mieux de rester ici en compagnie de mistress Bradford? Qu'en pensez-vous?

— Quoi! miss, vous voudriez.... balbutia James.

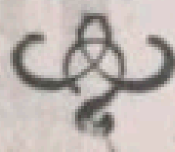
— Allons, allons, Lively, venez-vous? lui cria Smart qui était déjà en bas, votre cheval est prêt.

— A demain, mesdames, répliqua timidement le jeune homme.

— Nous irons toutes deux, monsieur Lively, comptez sur nous positivement, » fit mistress Dayton avec bonté; et James, après avoir cherché partout son chapeau que Nancy finit par trouver, descendit l'escalier en courant et se mit en selle d'un seul bond.

Quelques minutes après, Dayton et Lively se séparaient pour suivre deux routes différentes.

Quant à maître Smart, après avoir enfoncé son chapeau sur sa tête et fourré ses mains dans ses poches, il s'avança en sifflant, non du côté de sa maison, mais dans la direction du bord de la rivière, où une douzaine de bateaux plats et d'embarcations grossières étaient solidement amarrés au rivage à l'aide de cordes et d'anneaux de fer.



V.

L'île mystérieuse.

L'aspect du Mississipi, vu par un brillant clair de lune, offrait vraiment un spectacle grandiose, surtout à cette heure de la nuit. Les rayons de l'astre argentin se reflétaient tantôt sur le dos d'une vague, pour aller se perdre entre deux sillons liquides, tantôt sur les nuages qui poussés par un vent furieux interceptaient brusquement la lumière et obscurcissaient le paysage. Les eaux crépitantes s'engouffraient avec fracas sous la quille des bateaux, entraînant souvent avec elles des arbres contenaires, dont les branches gigantesques paraissaient demander aide et secours aux chênes implantés sur la rive que les empiétements du fleuve n'avaient point encore déracinés.

Le cri lugubre des orfraies dominait seul les clameurs joyeuses poussées à bord des bateaux, comme aussi dans l'intérieur d'un petit cabaret bâti sur la plage. D'énormes poissons sautaient hors de l'eau pour y retomber à grand bruit, après avoir fait miroiter leurs écailles argentées. Un morne silence régnait sur le fleuve et contrastait d'une manière étrange avec le bruit tumultueux de la compagnie des mariniers.

Smart marchait lentement le long du rivage, et lorsqu'il passa près du tronc brisé d'un sycomore, auquel était amarrée une mauvaise embarcation, il aperçut un homme qu'il reconnut à l'instant pour être l'Irlandais dont il avait sauvé la vie quelques heures auparavant. O'Toole rôdait au bord de la rivière, les yeux fixés dans la direction des bateaux. »

« Hohé! l'ami, lui cria Smart, la peau vous démange donc fort, ou bien vous aimez infiniment l'eau froide puisque

vous osez ainsi vous aventurer imprudemment si près de ceux qui voulaient vous noyer, il y a à peine quelques heures? prenez-y garde, peut-être ne pourrai-je pas vous sauver une seconde fois. »

L'Irlandais, qui n'avait pas d'abord reconnu son interlocuteur, porta vivement la main à son côté pour y chercher une arme cachée ; mais dès qu'il vit de près le Yankee, il lui dit avec l'accent d'une rage contenue :

« Ces gens-là font partie d'une bande organisée de voleurs et de scélérats. Ah ! monsieur Smart, vous me croirez si vous voulez, mais que saint Patrick m'abandonne à mon heure dernière, si ces drôles ne sont pas plus méchants que nous ne le supposons vous et moi.

— Vous parlez de ces bateliers? répondit Smart avec un ton de mépris ; vous leur faites vraiment trop d'honneur. Je les tiens, moi, pour des brutes, pour des gens sans aveu, vivant sans nul souci de la morale, et gaspillant en débauches un salaire rudement gagné.

— Oh ! ce n'est pas tout, fit Pat en secouant la tête ; ils sont unis entre eux comme des clous dans un sac, et se font positivement des signes mystérieux. Cette après-midi, lorsque ce chenapan a sifflé d'une certaine façon, les bandits se sont tous jetés sur moi comme fait une meute de lévriers sur le cerf à l'appel du cor de chasse. Mais laissez-moi faire, mes drôles, je suis sur la trace de vos crimes, gare à vous !

— Voyez donc cette barque qui vient là-bas, » dit Smart en désignant un tout petit canot qui fendait l'onde avec rapidité.

Cette embarcation était montée par un seul homme ; mais vu la grande distance, il n'y avait pas moyen de distinguer ni les traits, ni le costume du rameur.

« C'est vrai ! Mais où diable va donc cet homme ? remarqua O'Toole.

— Oh ! répondit Smart, c'est probablement un batelier qui a perdu tout son argent au jeu, et qui veut rattraper son embarcation.

— Et voici probablement ses camarades, » reprit O'Toole

en voyant un grand bateau à voiles glisser dans l'ombre et s'éloigner du rivage.

Cette embarcation ne semblait pas suivre la première, car elle luttait contre le courant, comme si ceux qui la montaient eussent voulu aborder sur la rive opposée.

« Voilà une visite pour Wealthorpe, et il en sera ravi, à coup sûr, fit Smart.

— Croyez-vous donc qu'ils aillent chez Wealthorpe? répliqua l'Irlandais.

— A moins qu'ils ne préfèrent descendre cinq milles avant de rencontrer une autre habitation, et ce n'est pas chose commode que de voyager ainsi au milieu de la nuit et dans la boue d'un marais. Quant à moi, j'aimerais mieux longer le bord de la rivière : au moins les moustiques ne me dévoreraient pas en entier, tandis qu'au travers du marais, ils mangent tout, et la chair et les os.

— Bah! ce serait une petite perte si ce malheur arrivait. Allons! bonsoir, monsieur Smart; il est tard, et je rentre. Je suis votre débiteur, car sans vous je serais à cette heure au fond de ce maudit fleuve. Oh! par saint Patrick, je me flatte de pouvoir m'acquitter un jour envers vous!

— Bien! bien! O'Toole, dit Smart qui lui tendit la main en riant, si je vous ai arraché à vos ennemis, c'était par égoïsme, car en vous perdant j'aurais perdu ma meilleure pratique; mais plus de plaisanteries! Tenez-vous à l'avenir à distance de ces mauvais drôles, il n'y a rien de bon à gagner avec eux. »

Les deux hommes se séparèrent et chacun d'eux prit le chemin de sa demeure. O'Toole s'arrêtait de temps à autre pour écouter le bruit des rames qui s'éteignait dans le lointain, et qui enfin cessa tout à fait.

« Il n'y a rien à faire cette nuit, murmura-t-il, c'est égal, j'irai demain chez Wealthorpe, et je retrouverai leurs traces. »

Pendant ce temps-là, les gens qui se trouvaient à bord du bateau ne songeaient point à descendre sur l'autre rive ainsi que l'Irlandais l'avait supposé.

L'embarcation se trouvait au milieu du fleuve. Lorsqu'elle

fut assez près d'une masse noire, une voix rude et sonore s'écria impérativement : « En avant les nageoires! » et tout aussitôt quatre hommes abaissèrent leurs avirons.

Le lecteur a déjà fait connaissance avec le timonier qui les commandait; c'était le principal ennemi de l'Irlandais, l'homme à la cicatrice, et ses neuf compagnons dont quatre ramaient pendant que les cinq autres se tenaient couchés au fond du bateau, avaient tous assisté à la rixe dont il a été parlé dans un précédent chapitre.

Sur le commandement du patron, la pointe de la barque avait été tournée en aval du fleuve.

« Je crois qu'il vaudrait mieux nous rapprocher de l'autre bord; observa un des hommes de l'équipage en soulevant sa tête afin de désigner l'endroit où il conseillait de se diriger.

— Pourquoi cela? demanda l'homme à la cicatrice? D'abord nous risquerions de toucher sur le banc de sable, ensuite nous pourrions attirer l'attention des habitants de la maison; voilà deux choses qu'il faut éviter.

— Laisserons-nous l'île de Round-Willow à droite ou à gauche?

— A gauche.

— C'est le côté où l'eau est plus profonde que partout ailleurs, mais....

— Oh! ce n'est pas là une raison, car notre petit *Kangaroo* passerait même au-dessus des bas-fonds. Et d'ailleurs l'eau n'est pas trop basse : il y a six pieds de liquide tout autour de l'île.

— Cest possible, et j'avoue que je ne connais pas la rivière. Allons-nous descendre longtemps comme cela?

— Notre asile est situé à quatorze milles d'Héléna. A un quart de lieue d'ici nous recommencerons à ramer, et nous serons arrivés dans une heure et demie, peut-être plus tôt. Tenez-vous tranquille maintenant, faisons le moins de bruit possible, il y a des maisons sur le rivage. »

La légère embarcation glissait en silence; bientôt sur un signe du timonier les hommes reprirent leurs avirons et se dirigèrent vers l'ouest. Les lumières des habitations se

perdirent dans l'éloignement et la barque rapide rasait de si près le bord que ceux qui la montaient entendaient les cris des hiboux et distinguaient même les vers luisants égarés sur les herbes de la prairie.

A un mille plus bas, il fallut passer devant un village et l'on songea à envelopper de linge les avirons pour étouffer le bruit. Personne ne parlait et la barque effleurait presque la côte. Tout à coup un des avirons accrocha une souche d'arbre et s'échappa des mains du rameur. Le timonier fut assez adroit pour le rattraper, mais il ne put le faire sans bruit, et comme cet accident était arrivé précisément en face d'une habitation, deux gros chiens accoururent en aboyant sur une terrasse du haut de laquelle le bateau était visible.

« Hohé ! du bateau ! » s'écria tout d'un coup une voix, et immédiatement un homme sans habit s'élança sur un tronc de sycomore, qui sortait de l'eau, et agita son mouchoir pour indiquer qu'il voulait parler.

Il n'y avait pas moyen de se cacher, aussi le timonier répondit-il sur-le-champ, d'une voix fort tranquille :

« Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez ? »

Tout en disant ces mots, il donna un coup de gouvernail et tourna l'avant de l'embarcation contre le courant, il ordonna tout haut à un des hommes de s'accrocher à une branche et de tenir ferme.

« Prends garde à ce que tu fais, Niel, lui dit son voisin qui ne put réprimer son trouble, tu nous jettes dans la gueule du loup.

— Silence ! laisse-moi faire, il ne faut pas éveiller les soupçons.

— Où allez-vous ? cria la voix de l'homme placé sur le rivage.

— Nous descendons la rivière jusqu'à Montgomery's-Point.

— Avez-vous de la place à bord ? »

Le timonier hésita en murmurant ces mots : Que diable veut-il-dire ?

« Pouvez-vous prendre un passager ? ajouta la voix.

— Bon, voilà du butin tout trouvé, observa un homme de

l'équipage, dites oui, Niel, ce voyageur a sans doute un malle qui le gêne.

— Non, cria fortement le timonier, sans daigner écoute cet avis. Nous sommes déjà trop de monde, et si nous rer contrions un steamer il pourrait nous arriver malheui Laissez aller! » ajouta-t-il sans s'inquiéter d'une nouvell question que le clapotement de l'eau l'empêcha d'entendre

Le *Kangaroo* reprit sa course interrompue par cet inciden inattendu.

« Où avez-vous la tête, dit en grommelant le premier in terlocuteur, vous refusez de prendre ce qui vous tombe en tre les mains, et vous nous privez par là de nos gains; l capitaine sera furieux lorsqu'il apprendra cela.

— Gardez vos observations pour vous, et ne parlez que d ce que vous comprenez. Nous avons eu de l'embarras à Hé léna pour une méchante malle : que le diable nous gard d'une autre aventure du même genre pour exciter des soup çons? L'affaire d'Héléna était assez fâcheuse, et c'est vou qui en avez été cause. Enfin suffit! il est seulement regret table que cet homme nous ait vus et qu'il sache où nous al lons. Allons! allons! mes gars! le capitaine va nous attendre et à vrai dire je suis curieux de connaître quelle sera notre prochaine excursion, car c'est cette nuit que cela se décidera. »

Le bateau, manœuvré par quatre vigoureux rameurs, fuyait rapidement sur la surface unie du fleuve, et se trouva bientôt en vue d'une île couverte d'arbres au feuillage épais et touffu.

Les rives de ce terrain d'alluvion, comme toutes celles des îles du Mississipi, étaient obstruées par des roseaux, des saules et de gigantesques cotonniers. A part cela, l'île dont il s'agit n'était pas particulièrement remarquable, et les cartes marines, comme aussi les marins du Mississipi, la désignaient par le chiffre 61[1]. Les bâtiments qui descen-

1. Si depuis la source de l'Ohio jusqu'à la Nouvelle-Orléans les nombreuses îles du fleuve avaient eu chacune un nom, cela eût jeté de la confusion dans la mémoire des marins. On les a donc numérotées. Le long du Mississipi, sur une étendue de mille lieues, on rencontre cent vingt-cinq îles de toutes dimensions.

daient la rivière y abordaient rarement : elle n'était accessible qu'aux grandes embarcations, et on prétendait qu'elle avait été dévastée par un ouragan. Du côté gauche de l'île il paraissait y avoir eu jadis un débarcadère, mais à l'époque où se passe notre histoire, les navigateurs l'évitaient à cause de certains récifs dangereux.

Aussi les bateliers fourvoyés dans ces parages ne se gênaient-ils pas pour se plaindre du gouvernement, auquel ils reprochaient de ne rien entreprendre pour faire disparaître des dangers si réels. Ils juraient de suivre une autre fois une route différente, afin de ne pas compromettre leur bateau et sa cargaison. Et pendant ce temps, ils ne voyaient pas, derrière le rideau du taillis épais de l'île, certaines figures sinistres qui suivaient des yeux tous leurs mouvements, et ils n'entendaient pas certaines voix qui grommelaient d'un ton rude :

« C'est fort heureux pour vous, mes gars, que vous n'ayez pas essayé d'aborder ici, votre sommeil eût été plus long que vous ne l'eussiez voulu. »

Et les bateliers s'éloignaient de cette île si sombre, en jetant des regards courroucés sur les écueils qui les avaient repoussés du rivage, sans se guère douter que ces obstacles trompeurs étaient tous factices. Comme on le pense bien, aucun marin n'essayait de les examiner de près ; ce qu'il voyait de loin lui paraissait suffisant, et il décrivait un grand cercle afin d'éviter ce que tous appelaient à bon droit des « chevaux de frise nautiques. »

L'île dont il s'agit était située vers la rive gauche du Mississipi et avait trois milles de long. Elle était large à une de ses extrémités et toute palissadée par des arbres touffus. L'autre pointe se terminait en forme de cap, au pied duquel s'étendait, pendant près d'un millle, un banc de sable qui servait de communication, par un bas-fond visible à l'œil nu, pour se rendre à une autre île placée à un demi-mille plus loin. Cette seconde île était désignée comme faisant partie du n° 61, parce que l'eau qui coulait sur le banc de sable n'était pas assez profonde pour porter des bateaux plats. Quand le fleuve était bas, l'îlot était toujours séparé de l'île, mais au mois de juillet, lorsque les neiges des montagnes

Rocheuses fondaient par l'ardeur du soleil, l'îlot était presque toujours entièrement submergé. Ceux qui habitaient sur cette plage appelaient cet endroit *le Refuge*, car, en cas de découverte, c'était là leur dernière retraite.

Le nº 61 était protégé, du côté droit, par un banc de sable fort élevé, situé à deux cents mètres de l'île et terminé par une étroite langue de terre complétement couverte de saules et de troncs de cotonniers.

Comme on le voit, les formidables précautions prises des deux seuls côtés où l'île était accessible, la mettait à l'abri d'une surprise.

Le courant du fleuve sur lequel naviguaient d'ordinaire les steamboats et les embarcations, était situé à la droite où plutôt à l'ouest de l'île. Il y avait la distance d'un mille entre la petite langue boisée et la rive de l'État de l'Arkansas ; et pour atteindre l'État du Mississipi on comptait un demi-mille de l'autre côté.

Sur les deux berges du fleuve, tout à fait en face de l'île, on apercevait deux constructions fort basses, semblables à celles qu'élèvent les bûcherons qui vendent du combustible aux steamers lorsqu'ils passent. Ces cabanes étaient si rarement fréquentées qu'elles étaient presque devenues inhabitables. Le toit de celle bâtie du côté de l'Arkansas s'était effondré et les murs paraissaient devoir céder au premier orage pour tomber dans le fleuve. La hutte élevée du côté de l'État du Mississipi était mieux conservée, mais elle ressemblait plutôt à une écurie qu'à une maison destinée à des hommes ; d'ailleurs, de nombreuses traces de pieds de chevaux prouvaient assez qu'on l'employait surtout à l'usage de remise.

Si, malgré toutes ces précautions, un importun avait mis le pied dans l'île, et qu'il n'eût pas trouvé tout d'abord le seul sentier qui conduisît dans l'intérieur, il se fût vu forcé pendant plus de deux cents pas à se frayer un chemin au milieu d'un fourré impénétrable. Un grand nombre d'arbres déracinés obstruaient le passage, et, comme de raison, personne n'avait envie de perdre son temps et sa peine à déblayer la route. Au cas où quelque oisif curieux eût été tenté d'entreprendre cet ouvrage herculéen, il se serait bien vite fa-

tigué d'une opération où il n'y avait rien à gagner, si ce n'est des déchirures à ses habits et des égratignures aux mains.

Le croirait-on, cependant, il y avait là une colonie tout entière, si habilement cachée à tous les yeux, que l'œil expérimenté du plus habile chasseur n'eût point pu la découvrir. On comptait dans cet établissement neuf maisonnettes, un assez grand magasin, et cinq écuries toutes communiquant ensemble.

Ces habitations étaient construites à la manière des citadelles indiennes, c'est-à-dire disposées autour d'une cour, de telle sorte qu'en cas d'attaque les habitants auraient pu tenir têtes à des forces supérieures. Au centre de ces constructions, on apercevait le magasin et une des maisons. Les écuries placées en demi-cercle, du côté de l'est, en face de l'État du Mississipi, formaient à elles seules une muraille solide, sillonnée extérieurement de meurtrières.

Du côté de l'ouest, qui était le moins exposé, de doubles barrières très-élevées reliaient les huttes ensemble. Un pierrier d'airain, fixé sur un pivôt, était placé sur le toit plat du magasin, et, à l'aide de cet engin de guerre, les habitants étaient persuadés, à juste raison, qu'en cas d'attaque ils pourraient se défendre, et répandre la mort et le désordre dans les rangs de leurs ennemis.

Un espace vide restait sur le devant du magasin et de la cabane voisine, réservée pour le capitaine; on y avait coupé tous les arbres, et pendant l'été, cet endroit était couvert avec des tentes de toiles à raies rouges et blanches. Les habitants de cette communauté qui étaient mariés demeuraient dans les autres huttes. Une d'elles, plus grandes que les autres, s'appelait *Bachelor's hall*, « la maison des célibataires, » et servait de lieu de réunion. Les chefs tenaient conseil dans une petite chambre disposée à cet effet, au centre du magasin, et leurs décisions étaient ensuite soumises à l'approbation générale.

Tel était le lieu de refuge des *Requins d'eau douce* qui infectaient les eaux du Mississipi. Les bandits avaient pour capitaine un homme qui exerçait sur eux une autorité suprême, et il devait cette influence à la haute supériorité de

son intelligence, comme aussi à son courage qui défiait tous les dangers. Que de fois n'avait-il pas donné à ses complices des preuves irrécusables de son mépris pour la mort. On le craignait, à vrai dire, autant qu'on le respectait, et nul n'osait prononcer à la légère le nom du capitaine Kelly.

Parmi toutes ces fortifications, en apparence naturelles, il n'y a que deux sentiers praticables pour arriver à la caverne des brigands. L'un conduisait du rivage vers le centre de l'île, à travers plusieurs écueils artificiels : il paraissait fréquenté et s'étendait sur la gauche ; l'indiscret qui l'eût découvert et qui s'y serait aventuré, serait tombé dans un marécage où il aurait infailliblement péri. Le véritable sentier tournait brusquement à droite et était masqué par un buisson de ronces : il donnait accès dans la citadelle, précisément sous la cinquième écurie. L'autre était en bon état et conduisait du côté sud-est de la citadelle, en passant à l'est du marais, du côté sud de l'île où étaient amarrées des barques soigneusement cachées, dernière ressource en cas de fuite forcée. Une attaque de ce côté n'était point à redouter, car un arbre abattu à propos eût complétement barré le passage. On calculait qu'en cas de surprise, la défense du fort ne serait nécessaire que pour donner le temps de gagner les bateaux. D'ailleurs, la principale sauvegarde de ces réprouvés, était le profond mystère qui enveloppait leur existence; aussi, prenaient-ils des soins incessants et minutieux pour empêcher qu'on le découvrit.

Les membres de l'association étaient liés entre eux par les plus terribles serments. Leurs relations demeuraient tellement secrètes, les ramifications de leur entreprise étaient même tellement diverses, que si un individu avait voulu trahir la bande, il n'aurait su à qui se fier ; il lui eût été impossible de deviner si le juge ou l'avocat à qui il s'adressait n'appartenait pas aussi à la société des pirates ; et, au cas échéant, le traître eût été livré à ses frères pour être puni comme il le méritait.

L'île était donc un refuge assuré de tous les criminels qui échappaient à la justice. Une fois là leur trace était perdue. On répandait le bruit que le fugitif s'était enfui au

Texas, tandis qu'il vivait tranquille sur le territoire des États-Unis. Le chef avait prudemment promis une récompense à celui de la bande qui préviendrait une trahison en poignardant le traître. L'exécuteur devait recevoir mille dollars en espèces sonnantes, et cette prime était assez séduisante pour tenir aux aguets chaque membre en particulier, alors même que sa propre sûreté ne lui en eût pas fait un devoir.

Le premier samedi de chaque mois on tenait une assemblée générale, et le capitaine Kelly présidait lui-même en personne.

Les pirates s'aventuraient plus souvent dans l'État du Mississipi que dans celui de l'Arkansas. Un homme, perché à la cime d'un arbre, servait de vigie, comme à bord des navires un matelot sur le hauban d'un mât. Cette sentinelle, perdue dans le feuillage, surveillait à la fois les deux rives, et l'homme avait pour consigne d'observer les signaux ou de courir au secours d'un camarade serré de trop près.

Afin de pouvoir sauver les fugitifs, il y avait constamment à la pointe nord-ouest de l'île, derrière le banc de sable, un bateau monté par quatre rameurs tout prêt à marcher. Le sentier qui conduisait à cet embarcadère n'était connu que des initiés. Le bateau était bien en évidence, si l'on veut, mais les eaux basses forçaient les grandes embarcations de se tenir à distance, et par conséquent toute surprise, de ce côté, était impossible.

VI.

Les pirates et leur capitaine.

On s'égayait fort bruyamment, dans la grande salle de la « maison des célibataires, » où, quoique au milieu de l'été, on voyait un grand feu petiller dans la cheminée.

Pendant les premières heures de la soirée on avait san doute tué le temps à causer, en buvant et en fumant, ca une douzaine d'hommes robustes étaient mollement étendu sur le sol et l'on voyait leurs pipes à portée de leurs mains

Tous ces gens-là étaient vêtus comme les bateliers d Mississipi et ne portaient point d'armes apparentes. Tou autour de la salle sur les murailles étaient appendues d longues carabines américaines, des tromblons allemands des fusils de chasse français, des pistolets, des coutelas des stilets espagnols, des harpons, des haches et autre instruments meurtriers. Des hamacs accrochés au plafon prouvaient que même sur la terre ferme les habitants d cette caverne de brigands conservaient leurs habitude nautiques. Les uns chantaient à demi-voix de grossière chansons d'amour ou des couplets à boire, tandis qu d'autres s'occupaient à faire griller une tranche de venai son et des morceaux de dindon sauvage. Plusieurs d ces bandits battaient, à l'aide de leurs pieds, la mesur d'un air qu'un grand nègre râclait d'une manière asse juste sur un mauvais violon.

Tout à coup la porte s'ouvrit et un homme entra dan la salle. C'était un individu grand et robuste, qui, d'u regard perçant, examina chaque personnage de l'assemblée Il portait, rabattu sur ses yeux, un chapeau de castor noir à larges bords et ses vêtements se composaient d'une vest de pilote et d'amples braies de matelot.

C'était là le capitaine Richard Kelly, chef de la bande de pirates.

Quoique ces mécréants fussent naturellement sauvages et insolents, tous interrompirent leurs occupations et, soi par crainte réelle, soit par tout autre sentiment, ils se con-tentèrent du léger signe de tête par lequel Kelly répon-dit à leurs salutations respectueuses. Les pirates con-templèrent leur chef en silence, et pendant ce temps-là celui-ci s'approcha de la cheminée, où il resta quelques minutes à regarder les flammes. Il se mit ensuite à mar-cher de long en large d'un pas pressé, en tenant les mains derrière le dos.

« Le bateau est-il revenu d'Héléna? demanda-t-il à un individu qui parut à l'entrée de la salle.

— Pas encore, capitaine; mais tandis que je faisais mon quart du côté des récifs il m'a semblé entendre un bruit de rames, et je suis venu vous demander, avant d'attacher le bateau, s'il n'y avait point d'ordres pour la rive gauche du Mississipi.

— Que la barque reste auprès des récifs, sous le plateau, répondit Kelly en se jetant sur une chaise préparée pou lui auprès du feu, les chevaux doivent arriver cette nuì d'Arkansas; Jones les a promis sans faute, et il ne faut pas les garder ici. Trois d'entre vous les conduiront à Wicksburg. Vous recevrez d'autres ordres et mes instructions chez le constable Brook.

— J'admire la manière dont nous avons enrôlé les honorables gens de loi de notre voisinage, s'écria un des hommes avec un éclat de rire, c'est à peine si dans tout l'ouest il y a une ville où nous n'ayons pas pour complice ou pour associé, soit le constable, soit le geôlier, ou bien l'avocat, ou encore le magistrat, ou même le maître de poste. Aussi, dans l'Arkansas ou dans le Mississipi, du moment qu'on met en prison un criminel qui est des nôtres, c'est comme si on l'acquittait. Croiriez-vous, capitaine, que la semaine dernière les citoyens de Pinkville ont nommé Toby le Borgne avocat du gouvernement? Dieu me damne! je voudrais bien entendre un de ses plaidoyers. »

Un léger sourire effleura la lèvre du capitaine, qui se tourna vers l'orateur en lui disant :

« Venez avec moi, Blackfoot, j'ai quelque chose à vous communiquer. » Et, sans attendre sa réponse, Kelly sortit sur l'esplanade qui régnait devant les bâtiments.

La lune y brillait dans tout son éclat.

« Blackfoot, nos affaires vont bien, dit Kelly à son subordonné, et cependant nous ne sommes pas suffisamment à l'abri de toute mauvaise chance. Notre secret est connu d'un grand nombre, et quoique la trahison soit un jeu difficile et dangereux, elle n'est pourtant pas impossible.

— Eh bien! quand même cela serait, que pouvons-nous faire? En admettant qu'on parvînt à découvrir notre nid, je serais curieux de voir les groins de pourceaux qui réussiraient à nous prendre vivants.

— Mais ce danger est-il le seul qui nous menace? Certes une pareille catastrophe serait irréparable, car si notre cachette était dévoilée nous n'en retrouverions jamais une semblable dans tous les États-Unis. Oh! Blackfoot, ne nous endormons pas dans une fatale confiance, un coup pareil serait plus fatal que la prison. On parvient à s'échapper de la geôle, mais si jamais l'attention de nos voisins était attirée du côté de notre établissement de l'île, rien ne pourrait plus la détourner. Advienne ce qui pourra, il faut prendre nos précautions en prévision des plus grands malheurs imprévus.

— Eh bien! n'avons-nous pas les barques, la petite île basse, les huttes dans le marais d'amont, où personne ne pourrait nous suivre sans connaître le sentier qui est toujours caché par l'eau?

— Oui! oui! Et cependant tout cela n'est pas encore suffisant, » répliqua Kelly en ôtant son chapeau et en passant ses doigts dans sa chevelure humide de rosée.

Le capitaine des pirates, dont nous n'avons pas encore fait la description, était un beau cavalier, d'épaisses boucles noires flottaient en désordre sur son front, dans ses yeux on lisait une audace sans pareille, sa lèvre supérieure trahissait un sourire de dédain tandis qu'il continua, en s'adressant plutôt à lui-même qu'à son compagnon :

« L'étonnement fera ouvrir les yeux à ceux qui se croient sûrs de nous prendre et ils seront bien attrapés. Ha! ha! ha! il me semble voir leurs figures ébahies au moment où ils se disputeront entre eux au sujet de leur manque de prudence ou de leur peu d'esprit pour ne pas avoir deviné nos projets.

— Quel est votre plan, capitaine? M'est-il permis de le connaître? demanda Blackfoot, qui était tout dévoué à son chef, je ne puis comprendre ce qui se passe dans votre tête.

— Apprenez, dit Kelly après un moment de réflexion, que je commence à douter de notre sûreté.

— Y aurait-il un traître parmi nous? auriez-vous des soupçons? Voyons, parlez! Quel est le lâche....

— Non! non! répondit le capitaine en souriant malgré lui à la vue du visage effrayé de son compagnon, le danger est passé, mais dans une circonstance identique il peut se reproduire sur un autre point. Vous n'ignorez pas que Rowson se voyant perdu a, pour échapper à la mort, failli dévoiler notre secret. S'il n'a pas réussi à parler, c'est en partie à l'incurie des Régulateurs, et aussi à la promptitude de l'Indien qui lui a fendu le crâne d'un coup de massue, que nous devons cette chance. Si ce misérable avait mis à exécution son projet de trahison, notre belle île ne serait plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres, car alors même que nous fussions parvenus à nous sauver, nous n'eussions rien pu emporter, et le résultat de trois années de pénibles travaux eût été entièrement détruit. Si un tel danger doit nous menacer encore, il ne faut pas qu'il nous trouve pris au dépourvu.

— Que pouvons-nous faire de plus!

— Bien des choses, et nous avons le pouvoir de réussir! A dater de demain les prises faites à la Nouvelle-Orléans ne seront point apportées ici, car ce serait folie d'amasser au profit de ceux qui pilleront quelque jour notre nid. Nous avons des confédérés à Houston dans le Texas et nous leur enverrons notre butin. S'il nous arrive malheur ici, eh bien! nous aurons là-bas des capitaux pour recommencer de nouvelles opérations. Ce n'est pas tout encore. Si l'ennemi nous enveloppait de façon à nous empêcher de gagner les barques, ou s'il découvrait ces dernières nous serions en danger de perdre la vie; car, quoique notre forteresse soit en état de tenir quelque temps, il ne serait pas difficile à des forces supérieures d'avoir raison de nous.

— Cela est vrai! mais que faut-il faire? Nous sommes établis ici depuis trois ans, et personne, soit dans l'Arkansas, soit dans le Mississipi, n'a le moindre soupçon de l'existence d'une société secrète au milieu de cette retraite pittoresque.

— C'est justement cette impunité qui a duré trois année qui doit nous rendre plus circonspects. Songez que depui dix mois notre société s'est tellement augmentée que l secret devient presque impossible. Nous avons des agent dans toutes les villes des États-Unis, et beaucoup d'entr eux, de même que ce maudit Rowson, seraient capables d tout pour sauver leur vie. C'est de ce péril qu'il faut nou préserver. Il existe encore des moyens à l'aide desquels nou pouvons échapper à toutes les poursuites et mépriser toute les attaques.

— Quels sont ces moyens? demanda Blackfoot d'un to qui tenait à la fois de l'incrédulité et du doute.

— Il faut nous procurer un bateau à vapeur, dit le chef voix basse, tout en cherchant à démêler sur la physionomi de son confident l'effet produit par cette confidence.

— Un steamer!... voilà une excellente idée! Nous pourrions ainsi naviguer hardiment et entrer dans le golfe du Mexique. Oui! ayons un steamer; c'est un projet magnifique. Mais dites-moi, capitaine, comptez-vous en acheter un ou vous le procurer d'une autre manière? Et puis, quand nous aurons ce navire, comment pourrons-nous le garder toujours à proximité, car c'est là le point important! L'idée est belle, sans doute,... mais j'avoue que je crains qu'elle ne soit impraticable.

— Elle est très-praticable, croyez-moi, Blackfoot; vous serez le capitaine du bateau à vapeur, qui fera un service de marchandises entre Memphis et Napoléon; cela occupera nos hommes et nous procurera des facilités pour correspondre régulièrement avec nos divers agents. Notre vaisseau sera toujours près de nous. Du reste, on pourra le laisser à l'ancre des jours et des semaines entières. Les bateaux de voyageurs supposeront que notre steamboat a voulu essayer le passage par l'est de l'île, afin d'en faire le tour. Mais, dites-moi, les hommes d'Héléna ont-ils attaché leur embarcation sous les saules?

— Oui, capitaine, et Bolivar est avec eux; ils ont dû amener le bac destiné au transport des chevaux.

— Je désirerais infiniment voir Pierre devenir plus pru-

dent, ajouta Kelly. Il est courageux et actif, c'est vrai, mais il devrait réfléchir que ses folies peuvent, un jour ou l'autre, faire allonger le cou de ses camarades aussi bien que le sien.

— La dernière balafre qu'il a reçue au visage n'a pas été faite avec une paille. Mais, pour en revenir au steamer où vaudrait-il mieux l'acheter? Cette emplette ne va-t-elle pas rudement écorner notre caisse?

— Oh! l'argent ne nous manquera pas! Nous ferons notre acquisition à la Nouvelle-Orléans, ou peut-être plutôt à Cincinnati. J'ai reçu un avis de Savage-Bill; il nous amène des rives de la Wabash un bateau richement chargé, et qui plus est, il se trouve à bord une forte somme en espèces sonnantes. J'ai entre mes mains des lettres de Pittsburg, de Cincinnati, de Louisville, de Shawneetown, de Padua, de Saint-Louis et de Memphis qui m'annoncent aussi la prochaine arrivée de bonnes prises. Il s'agit donc de doubler les vigies afin qu'aucun signal ne nous échappe; les nuits sont courtes, et il faut que le butin soit remisé sous les saules avant le point du jour, car autrement, si quelque bateau plat venait à passer, le batelier pourrait nous dénoncer.

— Qui fera l'emplette du steamer? Comptez-vous partir vous-même pour les États du Nord, ou chargerez-vous un de nos agents de ce soin?

— J'y serais allé en personne, si précisément en ce moment je ne me trouvais retenu ici par d'importantes affaires. Il me faudra probablement bientôt entreprendre un petit voyage dans l'intérieur des terres. Est-il arrivé une réponse de Simpson?

— Non, capitaine, et je trouve étrange que nous n'ayon rien reçu de lui d'une manière directe. Il habite toujours en Géorgie, et les derniers rapports qu'on nous a transmis sur son compte étaient satisfaisants; mais depuis lors, on n'en sait pas davantage.

— Il paraîtrait que Simpson s'est donné beaucoup de mouvement en Géorgie. Il s'imaginait travailler pour son compte, et ne se servir de notre appui qu'aussi longtemps

qu'il lui serait nécessaire. Mais patience, il fera probablement bientôt connaissance avec maître Broome, notre avocat.

— Je ne crois pas cela, Broome avait quitté la Géorgie depuis quatre semaines quand l'autre y est arrivé.

— Eh bien! nous l'y renverrons. Il prendra un des chevaux qu'il vendra ensuite. Je vous donnerai demain matin, de bonne heure, la lettre dont il doit être muni, et afin que je ne l'oublie pas, envoyez quelqu'un au marais avant le départ des chevaux. Waterford est occupé et n'a pas le temps de revenir. A-t-on préparé des planches au débarcadère?

— Tous vos ordres ont été exécutés, capitaine. A propos, je voudrais bien savoir comment s'est passée la vente à Héléna? Notre héritier improvisé a-t-il été reconnu?

— Parfaitement, dit Kelly en riant; nous pourrons répéter ce tour, le plan était bon, et cette opération a rapporté une forte somme.

— L'on n'a donc pas eu le moindre soupçon? Ces gens ont été assez simples pour croire que Holk et tous les siens avaient péri au fond du Mississipi? Est-ce au bris de son bateau sur nos récifs que sa mort a été encore attribuée?

— Certainement! A cette heure je parviendrais à faire croire à ces gens-là que l'azur du ciel est tout simplement une toile peinte à l'huile, et que la terre est une boîte remplie de vieux os.

— Bon! Ha! ha! Je voudrais aussi savoir comment on a vendu les trois derniers bateaux à la Nouvelle-Orléans? A-t-on pris la précaution de les repeindre?

— Non, mais à l'avenir on agira ainsi : j'ai fait hier apporter ici de la peinture, et le premier bateau dont nous nous emparerons sera expédié repeint et badigeonné à la Nouvelle-Orléans, si toutefois la cargaison en vaut la peine. J'ai l'adresse du négociant chez lequel les marchandises doivent être consignées.

— Et qui doit faire cette course?

— Le premier venu, excepté cependant le nègre, qui est plus utile à la maison. Ah!... attendez, encore un mot, Blackfoot : un homme est arrivé hier à Héléna; il se rend à Little-Rock pour acheter les terres qui touchent les nôtres dans

l'Arkansas. Il doit quitter Héléna demain matin, de bonne heure, monté sur un cheval gris.

— Est-il seul?

— Non, le courrier de la malle va avec lui et se chargera du reste; ils chemineront ensemble jusqu'au bureau de poste de Strong. L'étranger se refuse à coucher là, de crainte de payer trop cher; mais il s'arrêtera dans une maison éloignée de trois milles du village de Strong, une lumière vers le côté droit de la route : comprenez-vous?

— A merveille, et je ne pense pas que cette expédition nous donne grand'peine. Mais dites-moi ce qu'il faut faire de cette jeune fille que nos gens ont amenée hier ici? Je crois qu'elle est folle.

— Comment avez-vous pu permettre qu'elle pénétrât dans notre île? s'écria Kelly en frappant du pied. J'avais positivement ordonné au Kentuckien de se débarrasser d'elle : ce drôle est très-obstiné, et je crains bien....

— Je ne me fie pas trop à lui. Bolivar m'a fait observer depuis peu différentes choses qui ne me conviennent point chez cet homme.

— Le nègre est un rusé compère : recommandez-lui de surveiller le Kentuckien. A-t-on coulé bas les deux bateaux déchargés?

— Oui, maître, à deux milles d'ici, afin que ce ne soit pas trop près de nous.

— Fort bien; il ne serait pas mal non plus de laisser voir sur la petite île une ou deux carcasses submergées, cela tiendrait les navigateurs à distance.

— Que décidons-nous au sujet du bateau à vapeur?

— Nous ne pouvons en faire un mystère à nos camarades, observa Kelly après avoir réfléchi quelques instants, puisqu'il faut en payer le prix sur la masse commune; je vais donc en parler publiquement. Avant tout, dites-moi où est cette fille?

— Elle était enfermée au n° 2. Mais mistress Kelly a eu pitié de la pauvre créature et l'a prise dans sa maison.

— Vraiment! Georgina a pris cette fille chez elle? Elle sait pourtant bien que je n'aime point cela! Il faut se débar-

rasser de l'idiote, Blackfoot, il faut s'en débarrasser sur-le-champ. Envoyez-moi Bolivar. D'ailleurs il n'y a déjà que trop de femmes dans l'île, et c'est pourquoi je tremble pour notre sûreté. D'après notre règlement, il ne devrait y avoir que douze femmes avec nous, et celle-ci fait la dix-huitième. »

Tout en parlant ainsi, le capitaine arpentait le terrain avec agitation: il tenait ses bras croisés et serrait les dents.

Le violon continuait à résonner dans la salle.

L'attention de Kelly fut tout à coup distraite par l'arrivée des bateliers d'Héléna; ils défilèrent l'un après l'autre par l'étroit sentier et saluèrent leur chef. Celui-ci, sans répondre à cette politesse, s'adressa d'un ton sec à l'un des hommes:

« Où sont les lettres? fit-il.

— En voilà une, capitaine, répondit Pierre, ou plutôt l'homme à la cicatrice, ainsi que nous l'avons désigné au lecteur. Le maître de poste me l'a donnée quelques minutes avant mon départ. »

Kelly s'empara brusquement du papier et se dirigea vers sa maison. Mais avant d'y entrer il s'arrêta, et s'adressant à Blackfoot, il lui dit:

« Envoyez-moi le nègre, et si les chevaux arrivent de l'Arkansas pendant la nuit, vous les laisserez reposer quelques heures. Demain, de grand matin, on les fera baigner, et tout aussitôt deux hommes partiront pour les conduire dans l'intérieur des terres. Sanders est-il revenu? »

A ces mots, un jeune homme à la taille svelte, aux yeux bleus et porteur de longs cheveux blonds, dont l'apparence eût paru fort belle, si pour le moment cet individu n'avait pas été ivre, s'avança en trébuchant, et en bégayant:

« Capitaine Kelly... j'ai l'honneur... de...

— Assez, assez, Sanders, couchez-vous et dormez, j'aurai besoin de vous demain, de bonne heure; ainsi bonsoir. » Et, sans attendre la réponse de l'ivrogne, le capitaine se dirigea vers sa maison, dont il ouvrit la porte, et où il pénétra en refermant l'huis au verrou.

Les hommes restèrent encore quelque temps dans la cour, tandis que Sanders, se heurtant contre la muraille, murmu-

rait en fourrant ses mains dans ses poches, ces paroles entremêlées de hoquets :

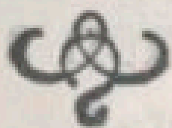
« C'est assez leste de la part de Kelly ! — J'aurai besoin de vous demain, de bonne heure ! — Eh ! capitaine ! fit-il en tournant ses regards hébétés par l'ivresse, dans la direction d'une fenêtre où l'éclat d'une lampe était à demi voilé par un rideau. Ainsi donc, monsieur, vous avez besoin de moi demain matin ; en vérité ! fort bien ! Il faut encore tourner la tête à quelque malheureuse jeune fille, n'est-ce pas? briser encore un cœur ? Voilà un beau passe-temps. Allons, je veux être présenté à la dame... Mes amis, il y a des moments où....

— Allons, Sanders, dit Blackfoot en le saisissant par le bras sans cérémonie ; nous sommes tous fatigués, et nous avons besoin de nous reposer. Vous serez demain encore assoupi, vos yeux seront éteints, et les femmes croiront que vous avez trop veillé.

— Ah ! vous avez raison, mon cher Blackfoot ! bégaya le jeune dandy. Allons, en avant ! couchons-nous. Nous autres voleurs de cœurs... nous sommes... Vive Cupidon et tous les jolis minois !... tous les visages angéliques ! Vous n'êtes pas fâché contre moi, j'espère, Blackfoot ? Le diable m'emporte ! Mais me donna-t-on des millions pour faire la noce, je ne voudrais pas porter entre mes deux oreilles une face pareille à la vôtre où à celle de Pierre.

— C'est bon ! c'est bon ! grommela Blackfoot en faisant une grimace plutôt qu'un sourire. Tout le monde ne peut pas vous ressembler. Allons nous coucher ! je suis fatigué et nous aurons sans doute demain beaucoup de besogne. »

Blackfoot conduisit jusqu'à son lit son camarade, qui bavardait et gesticulait toujours, et attendit près de lui qu'il fût endormi tout à fait, de crainte qu'il allât boire encore et ne se mît hors de service pour le lendemain.



VII.

La belle Georgina.

Que le lecteur veuille bien nous suivre dans un merveilleux appartement au milieu duquel nous allons pénétrer ensemble.

Celui qui, s'étant endormi au milieu d'une nature sauvage, se serait réveillé dans cette chambre, aurait pu croire, en contemplant la multitude d'objets merveilleux offerts à ses regards surpris, que son sommeil durait encore, et que son imagination vagabonde, bercée par des songes fantastiques, le transportait dans des régions inconnues bien éloignées du Mississipi et de l'Arkansas. Toutes les parties du monde avaient contribué à orner cet appartement, qui eût pu être meublé avec la dixième partie seulement de ce qu'il contenait. Cet espace restreint était tellement rempli d'objets rares et précieux, qu'il ressemblait plutôt à un magasin qu'à un boudoir.

Trois des pans de la muraille étaient recouverts de tentures de soie miroitante, aux lames d'argent brodées en arabesques, et ces riches soieries se trouvaient presque entièrement cachées par de grands miroirs, des tableaux, des statuettes de bronze et d'ivoire, de riches candelabres et des armes richement ciselées.

La quatrième muraille était également ornée avec une bizarrerie et un luxe inouis, mais il semblait qu'on eût voulu l'arranger sur le modèle des parois de la cabine d'un vaisseau, surtout si l'on examinait de près les petites fenêtres carrées munies de persiennes d'acajou. Une foule d'ustensiles, d'armes et de vêtements indiens, garnissaient les vides entre les fenêtres, presque en entier ombragées par des plantes des tropiques qui grimpaient jusqu'au plafond.

Enfin, pour achever cette description, un rideau épais et somptueux interceptait le jour et répandait une profonde obscurité dans ce curieux apppartement.

Cette prodigieuse splendeur, cet excès de magnificence offensaient désagréablement la vue au lieu de la charmer.

Au milieu de cet appartement luxueux, on apercevait une jeune femme vêtue de blanc, étendue, selon la mode orientale, sur un riche divan chargé de moelleux coussins.

Tout près d'elle, sur un petit tabouret, se tenait une autre femme, qui avait enseveli son visage dans ses mains et paraissait accablé de douleur.

« Il n'est pas mort, mon enfant, disait la femme au vêtement blanc en posant légèrement sa main gracieuse sur la tête de la jeune affligée. Il n'est pas mort, n'en doutez pas! Calmez-vous, je vous prie. Peut-être même est-il déjà à votre recherche. Mais hélas! l'écho répète en vain votre nom chéri? Vous ne pouvez lui répondre.

— Oh! je sais bien qu'il est mort! s'écria la tremblante fille en levant vers sa protectrice un visage inondé de larmes. Il ne reviendra jamais! jamais! N'est-il pas couché au fond de la rivière, frappé par la balle d'un assassin? Je l'ai vu tomber, j'ai entendu le bruit de sa chute dans l'eau du fleuve, et je me suis évanouie. Oh! je deviendrai folle, car si ce que j'ai vu comme dans un songe affreux est vrai, ma raison n'y résistera pas, et mon cœur se brisera d'horreur et de honte. »

Et, en disant ces mots, la pauvre femme laissa retomber sa tête sur le coussin de sa compagne et se mit à trembler de tous ses membres.

Georgina, — tel était le nom de la maîtresse de l'appartement, — se souleva avec un sentiment mêlé d'impatience et d'émotion.

« Voyons, dit-elle en relevant la blonde tête de sa protégée, voyons, Marie, racontez-moi ce qui s'est passé, car jusqu'à présent tout ce que je sais, c'est votre nom; et depuis que je vous ai arrachée des mains de ce bandit, vous n'avez fait que pleurer. Je m'intéresse à vous, et si vous voulez que je puisse vous être utile, il faut me dire comment vous êtes tombée entre les mains de ces hommes maudits.

— Hélas! voulez-vous donc renouveler mes tourments, rouvrir mes blessures saignantes? murmura douloureusement l'infortunée. Qu'il en soit comme vous le désirez! Vous m'avez protégée contre leur violence, vous saurez tout! Je ne puis me rendre compte de l'endroit où je me trouve à cette heure, ajouta-t-elle après un moment de silence, en jetant des regards égarés autour d'elle. Il me semble être victime d'un tour de sorcellerie; je serais tentée de croire qu'un songe horrible captive mes sens. Et cependant je sais bien que je vis et que je suis éveillée; je vois la lumière de cette lampe, je sens le souffle de votre tiède haleine sur ma joue. Oui, j'ai les yeux ouverts, mais cette réalité de la vie est épouvantable! posséder tous les bonheurs que le monde peut offrir, et puis tout perdre à la fois avec la rapidité de la foudre! Ah? c'est un malheur qui n'a pas de nom! mais vous vous impatientez, madame, je le vois. Les minutes nécessaires pour vous raconter mon infortune vous paraîtront longues : que seront-elles donc pour moi qui dois pleurer sur mon sort jusqu'au tombeau? Oh! tenez, ma raison s'égare, je deviens égoïste, car je me plains seulement de mes propres souffrances, et j'oublie que celui que j'adorais, et pour lequel je voulais vivre, est mort à cause de moi.

« Il y a environ six mois, il entra pour la première fois dans la maison de mon père. Vous dirai-je comment nous apprîmes à nous connaître et à nous aimer! Non, vous ne me comprendriez pas, et peut-être vous moqueriez-vous de moi, car vous me regardez avec une sévérité et une fierté qui me glacent d'effroi. Enfin, nous nous aimâmes, il m'ouvrit son cœur avec sincérité, et je l'aimais avant qu'il ne songeât lui-même à me rechercher. Il était bon, noble et pieux; mes parents l'estimaient : ils bénirent notre union, et je devins sa femme. Édouard, c'est ainsi que se nommait mon mari, avait souvent parlé à mon père de la beauté des provinces du Sud, et de l'agréable existence des planteurs de la Louisiane. Mon père et lui partirent un jour pour visiter le pays, et Édouard acheta aux enchères la plantation d'un vieux créole d'Atchafalaga, qui voulait revenir à Phi-

ladelphie finir ses jours au milieu de ses amis et de ses parents. Mon père et mon mari retournèrent au pays, il y a quelques semaines. Ils se hâtèrent de vendre argent comptant notre ferme et notre bétail, et tout le reste fut placé sur un bateau plat que mon père avait fait construire d'après l'avis d'Édouard. Nous nous embarquâmes, espérant atteindre promptement notre nouvelle habitation. Mon père avait voulu prendre un pilote, mais Édouard l'assura qu'il saurait nous diriger, car il connaissait parfaitement les écueils et les bancs de sable; en effet, nous descendîmes sans accident la Wabash, l'Ohio, et nous entrâmes dans le Mississipi. La profondeur de l'eau de ce fleuve rendait la navigation plus facile, aussi mon pauvre mari devint-il sans doute moins attentif. Avant-hier soir, notre bateau alla échouer sur une île, et là.... oh! ma raison s'égare lorsque je pense à ce malheur....

— Que devint Édouard? demanda Georgina qui s'était levée et se promenait à grands pas dans la chambre. Que sont devenus votre père et votre mère?

— Ils sont tous morts, tous!

— Et vous?

— Oh! pitié, pitié! ne m'interrogez pas davantage; ne dissipez pas l'obscurité qui environne mes pensées; laissez-moi sur les yeux ce nuage sanglant qui éteint ma mémoire, dût-il être l'avant-coureur de la folie! Ah! plutôt mourir, que de croire.... grand Dieu! j'aperçois encore cette tête aux yeux hagards qui ressemblait tant à celle de mon Édouard; elle s'élève au milieu des flots, et moi.... moi j'étendis alors mes bras vers lui, je saisis des vêtements mouillés.... il faut.... il faut que tu me sauves, que tu m'arraches à ces assassins qui m'entourent, criai-je, et lui.... oh! ma pauvre tête est en feu.... Hélas! Édouard est tombé sans venger sa femme, il ne peut même plus la protéger contre l'horreur de ses souvenirs! »

En achevant ces paroles, les bras de la malheureuse retombèrent sans force, et sa tête se pencha sur sa poitrine, tandis qu'une larme perlait sur les grands cils noirs de la belle et orgueilleuse femme qui l'écoutait.

« Vous resterez avec moi, Marie, dit-elle doucement à la pauvre enfant. On ne vous arrachera pas de mes bras! Il n'oserait pas, continua-t-elle en se parlant à elle-même ; il n'oserait pas me refuser ! Mais s'il allait oublier ses promesses d'autrefois !... Peu importe, j'essayerai !

— J'ai besoin de dormir, fit tout d'un coup la jeune fille en écartant de ses mains ses cheveux qui couvraient son visage. Un sommeil de plomb appesantit mes paupières, j'ai mal à la tête, je me sens malade. Adieu, bonsoir Georgina. »

Marie se leva et voulut sortir ; mais Georgina courut à son aide, car l'infortunée pouvait à peine se soutenir. Georgina conduisit sa protégée dans une petite chambre intérieure et à peine avait-elle eu le temps de la coucher, de la couvrir d'un moustiquaire, que Kelly entra le chapeau rabattu sur les yeux. Georgina, en entendant le bruit de ses pas, retourna aussitôt dans le premier appartement et s'avança vers le capitaine, qui était son mari.

« Où est l'étrangère ? lui dit celui-ci avec une voix qui laissait deviner un mécontentement caché.

— Est-ce ainsi que Richard accueille ce soir sa Georgina ? dit la jeune femme d'un ton de reproche badin. Est-ce que les yeux de mon Dick évitent sa femme, pour chercher d'abord l'étrangère ?

— Non, Georgina, répondit Kelly dont la sévérité se fondit en un sourire. Mes yeux sont à jamais vos esclaves ; et il lui prit la main en l'attirant à lui. Bonsoir, ma Georgina, dit-il tout bas, en imprimant un baiser sur ses lèvres. Dites-moi maintenant où est cette femme ? Vous avez mal fait de l'amener ici.

— Richard, s'écria Georgina en jetant ses bras charmants autour du cou de son mari ; laissez-moi cette pauvre créature. Vous savez que les femmes ne l'île sont d'une éducation commune et très-mal élevées ; vous n'ignorez pas que leur société me convient fort peu, et qu'elles me haïssent parce que je ne veux point partager leurs plaisirs grossiers. Marie, quoique fille d'un simple fermier, a des manières qui trahissent une éducation distinguée. Elle deviendra ma

compagne : cela consolera un peu la pauvre enfant des maux qu'elle a soufferts.

— Ma chère amie, dit Kelly en se laissant tomber sur l'ottomane, vous connaissez nos règlements. Malgré mon respect pour le beau sexe, je ne puis admettre son intervention dans les affaires où il y a de nombreuses têtes en jeu.

— Je vous ferai observer Richard, dit la jeune femme, que vous ne faites jamais rien pour l'amour de moi : quelle que soit la chose que je demande, vous avez toujours une raison de me refuser. Ainsi, je ne suis pas encore allée une seule fois à Héléna avec vous.

— Je vous ai déjà dit que je n'ose m'y aventurer moi-même.

— Fort bien; alors au moins, accordez-moi la société d'une personne que je puisse contempler sans dégoût.

— Voici qui est très-flatteur pour moi, fit Kelly avec dépit.

— Vous êtes insupportable, ce soir, répondit Georgina.

— Allons, ne vous fâchez pas, ma belle, reprit Kelly avec calme; soyez raisonnable. Cette femme ne peut rester ici : il serait impossible d'éviter qu'elle vît Sanders.

— Ainsi ce misérable....

— Doucement; vous serez plus modérée dans vos expressions quand vous saurez que c'est lui seul qui peut seconder nos projets; le dernier bateau qui a été capturé a produit une somme d'argent comptant si considérable, que je consens enfin à céder à vos désirs. Notre position dans cette île devient de jour en jour plus dangereuse; notre secret n'est plus un secret, et je m'étonne que nous n'ayons pas encore été découverts. Nous émigrerons à Houston, et de là dans l'intérieur du Mexique. Soyez donc prête, à tous hasards.

— Et que deviendront vos compagnons ?

— Ils se choisiront un nouveau chef.

— Mais vous laisseront-ils abdiquer votre pouvoir ?

— Peut-être nous suivront-ils, répondit Kelly évidemment troublé. Quoi qu'il advienne, cette femme ne peut

rester ici : dans ce moment suprême, une trahison no
perdrait tous.

— Mais que deviendra-t-elle si je consens à me sépar
d'elle ? demanda Georgina inquiète.

— Bolivar la conduira à Natchez. Êtes-vous satisfaite?

— Il faut toujours vous obéir! murmura Georgina
fronçant les sourcils. Oh! vous m'aimiez jadis d'un aut
amour; il n'y avait pas de bonheur pour vous loin de mo
et je n'osais formuler un souhait, car vous risquiez toujou
votre vie pour le réaliser.... tandis qu'aujourd'hui....

— Soyez raisonnable, je vous en conjure, Georgina, r
pliqua Kelly en l'attirant près de lui. Comprenez donc qu
notre sûreté, notre existence, ne peuvent être aventuré
à cause d'une fille à moitié folle. Si j'étais toujours ici,
céderais volontiers à vos désirs, et je veillerais moi-mêm
sur vous, mais je suis obligé....

— Eh quoi! allez-vous partir encore?

— Une affaire importante nécessite ma présence dema
matin de bonne heure à Montgomery's-point et peut-êt
serai-je forcé de continuer ma route jusqu'à Wisksburg.

Sans laisser achever Richard, Georgina posa sa bel
main sur l'épaule de son mari, en plongeant son regar
interrogateur dans ses yeux souriants, elle lui dit :

« Pourquoi me quittez-vous sans cesse, Richard? Oh!
je savais jamais que vous m'êtes infidèle....

— Quelle folie! mon ange. L'étrangère vous aurait-el
inoculé son mal?

— Vous la croyez folle? murmura tristement Georgina
Hélas! elle a été trahie! Richard. Oh! si je supposa
jamais que vous m'êtes parjure, vous! à qui j'ai sacrifi
non-seulement ma vie, mais encore celle de mes parents, j
vous jure par l'esprit des ténèbres, que j'exercerais contr
vous une vengeance que nulle femme n'a jamais inventé
jusqu'à ce jour! Ce serait là le châtiment d'un crime san
nom!

— Ma Georgina, dit Kelly en entourant de ses bras l
taille de la jeune femme, vous êtes jalouse! Mais pour l'a-
mour de qui travaillé-je aujourd'hui? pour qui me suis-j

is hors la loi? pour qui ai-je versé le sang pour la pre-
ière fois? Je vous pardonne votre jalousie, car elle me
ouve votre amour. Et cependant vous êtes injuste. Ne me
mparez pas à ceux dont je suis le chef : si j'avais été un
mme ordinaire, vous ne vous seriez pas attachée à moi.
us devez avoir confiance en mes paroles, ma chère en-
t, et accepter les raisons que je vous donne.

— Eh bien soit! s'écria Georgina, je veux avoir con-
nce en vous; mais laissez-moi voir le monde encore une
s, laissez-moi m'associer à vos amis, et ensuite je vous
vrai, comme une femme soumise, partout où il vous
ira de me conduire. Accédez à ma demande, je ne de-
nde rien que cela.

— Cette exigence est plus grande que vous ne pensez!

— Alors vous refusez?

— Qui vous dit cela? répondit Kelly en la fixant attenti-
nent. Ah! Georgina, vous êtes devenue défiante; quel-
'un s'est placé entre nous, il y a un tiers entre vous et
n amour!

— Richard!

— Admettons que ce soit une chimère!... Mais vous n'êtes
s ce que vous étiez! Voyons! que faisait le mulâtre sur le
ige? Je l'ai rencontré lorsque j'ai débarqué, et je l'ai im-
diatement renvoyé. L'auriez-vous chargé de m'espionner?

— Et quand cela serait?

— Je m'en doutais. Est-il donc vrai, pauvre enfant, que
s n'ayez plus confiance en moi? Avez-vous les preuves
vous désiriez? Je vous permets d'envoyer votre émis-
e aussi souvent que vous le voudrez: il circulera en
rté et vous rendra compte de tout ce qu'il verra. Voyons,
s-vous contente à cette heure?

— Que décidez-vous pour cette pauvre fille?

— Sanders m'accompagne. Donc, elle peut rester avec
s jusqu'au retour de Blackfoot. Mais alors vous ne vous
oserez plus à l'exécution d'un règlement qui a été insti-
autant pour votre bien que pour celui des autres. Allons,
chère Georgina, êtes-vous encore fâchée contre moi?

— Mon ami, dit-elle en lui jetant ses bras autour du

cou, comment pourrais-je vous en vouloir, quand vous êt si bon?

— Par grâce, Georgina, que nos discussions et que v méfiances s'éteignent dans ce baiser. Nous avons au deho assez de dangers à combattre, sans garder des tourmen dans notre intérieur. Vivons en paix tous les deux, et rése vons nos forces pour frapper le coup décisif qui doit no procurer le bonheur. »

Tandis que cette conversation avait lieu dans l'appart ment intérieur, deux hommes causaient devant la demeu du capitaine: c'étaient Blackfoot et le nègre Bolivar.

« Je voudrais savoir, disait ce dernier, si massa Kelly encore quelque chose à nous faire faire ce soir.

— Patience, mon garçon, vous pouvez bien attend comme moi. Le capitaine cause d'affaires avec sa femm et les affaires ne se traitent pas si facilement avec les dam qu'avec les hommes. Il est de fait, et j'en conviens, que le conversation dure un peu trop. Si on pouvait seuleme connaître ses intentions.

— Oh! le capitaine Kelly ne dit que ce qu'il veut dire mais moi, je le devine toujours. Lorsqu'il annonce qu va remonter la rivière, je sais, à n'en pas douter, qu compte la descendre, et s'il parle de partir pour l'Arkansa l'Arkansas serait le dernier endroit du globe où Boliv irait le chercher. »

Blackfoot lança au nègre un coup d'œil sournois, to en enfonçant ses mains dans ses poches, et se mit à ma cher de long en large.

« Avez-vous jamais accompagné le capitaine à He léna? » demanda Blackfoot après quelques instants de s lence.

Bolivar regarda fixement son compagnon pendant un minute, et fit signe que oui.

« Et savez-vous, poursuivit le batelier en faisant un pa vers lui, savez-vous....

— Taisez-vous! dit tout bas le nègre avec un geste d'a larme, en jetant un regard du côté de la porte, Bolivar ai merait mieux se voir garotté devant le juge, en présence d

ıssa Blackfoot qui l'accuserait, que de parler des affaires capitaine. D'ailleurs j'ai juré de garder le silence et puis me souviens de la manière dont il a traité cet Espagnol qui il a coupé le nez, les oreilles et les bras, et dont il a ssé ensuite le cadavre tout nu dans le marais. Oh! les ıncs sont plus cruels que les nègres! »

Un sifflet aigu retentit au même instant au haut de l'arbre ıs lequel ces deux hommes se tenaient: c'était un cri nblable à celui que pousse, en regagnant son perchoir ıien, l'oiseau de proie qui a manqué son but.

— Là! s'écria l'Africain; comme si nous n'avions pas ıez d'ouvrage. Aujourd'hui les chevaux arrivent de l'Arısas, et voici maintenant quelque entreprise nocturne à ıner à bonne fin; j'aimerais mieux....

— Vous savez bien que le capitaine attend ces chevaux puis fort longtemps.

— Leur fera-t-on traverser le fleuve tous à la fois?

— Non; les Régulateurs sont aux aguets et suivraient s traces. Les deux chevaux qui se rendent de l'autre côté fleuve seront conduits à travers les marais. C'est notre narade Bowes qui est chargé de cette expédition. Il est si ınu à Melville que personne ne se méfie de lui; les autres ıiveront par eau à Wicksburg.

— Je voudrais bien savoir ce que l'on va faire de la nme qui est arrivée dernièrement ici.

— Mais voyons, il fait nuit noire; on n'aura pas besoin de us avant demain matin au point du jour. Courons aux ıifs; aussitôt que les animaux auront débarqué sans acıent, nous irons dormir quelques heures, car je prévois e demain nous aurons une rude besogne.

— Ha! ha! ha! s'écria Bolivar en riant et en gesticulant, ıardez donc ce que fait cet homme qui dirige cette barque: traverse tout droit et il sera obligé de ramer en longeant banc de sable.

— On dirait qu'il se propose d'aborder juste à la pointe.

— Oui, mais il aura du mal!... Voilà nos camarades arıés! Ils ont dû ramer ferme pour ne pas être entraînés. »

Blackfoot s'était hâté de courir à la « maison des céliba-

taires « pour réveiller les hommes qui dormaient, les u enroulés dans des couvertures, les autres couchés sur c peaux de bisons. Ils se levèrent tout en exprimant leur ma vaise humeur à cause de l'heure indue, mais ils se dép chèrent néanmoins à aider au débarquement des chevaux, cette opération fut terminée plus rapidement qu'on n'aur pu l'espérer vu l'inégalité du terrain et l'obscurité de la nu A vrai dire, les pirates étaient habiles, et en moins d'u heure ils cachèrent le bac parmi les autres embarcation les chevaux furent enfermés dans les écuries par un jeu mulâtre qui garnit leurs mangeoires d'excellent foin, tan que Bolivar leur préparait une litière de feuilles et de fo gères. Mais quoique les pauvres bêtes fussent affamées, el étaient trop fatiguées pour pouvoir manger ; elles se co chèrent donc sur-le-champ, et il était facile de deviner q ces chevaux avaient fourni une carrière forcée, qui n'aur pu être prolongée qu'au péril de leur vie.

« Jones, dit Blackfoot qui se tenait sur le seuil de l'éc rie en regardant les animaux exténués : je crois que vo avez surmené ces bonnes bêtes ; elles sont en nage et l'h midité de leur poil va achever de les tuer.

— Il vaut mieux que ces chevaux crèvent que moi, gro mela Jones ; ce sont les derniers que j'amènerai de l'A kansas et je permets à celui qui me rattrappera à ce jeu- de me pendre par les oreilles !

— J'ai entendu dire qu'il y a environ quinze jours, vot veste a été époussetée d'une manière assez.... brutale.

— C'est vrai ! « mais le brosseur » qui a fait la besog gît au fond de la rivière d'Eleven-Points, la cervelle ho de la tête, et voici ses chevaux dans nos écuries.

— Ses chevaux ! Diable ! vous êtes plus hardi que je croyais. Mais qui donc vous poursuivait alors ?

— Qui ? les gens du comté tout entier ont suivi nos trace Je me suis cru perdu et je n'ai échappé que par miracl Une fois mes persécuteurs ont failli m'atteindre ; mais he reusement, j'ai pu gagner le marais, et comme j'en conna tous les détours, je suis parvenu à les égarer ; oh ! si bateau n'avait pas été au rendez-vous convenu, il m'eût fal

pour me sauver abandonner les bêtes. J'aurai soin de ne pas m'exposer à retomber une seconde fois entre les pattes de ces enragés.

— Quel dommage que Rowson ait été pris! c'était un bon diable! Je ne connaissais que lui en Amérique pour savoir mener à bonne fin une entreprise hasardée.... ah! pourtant je ne compte pas....

— Que le ciel confonde votre Rowson! sans le capitaine il nous aurait tous trahis. J'avais toujours considéré ce Rowson comme un homme fort, et le drôle hurlait comme une femme. Si pareille chose m'arrivait jamais, je m'arracherais la langue plutôt que d'avouer....

— Kelly avait changé de nom, n'est-il pas vrai?

— Oui, il s'appelait Wharton. Rappelez-vous avec quelle adresse il manœuvra ce jour-là! Il interprétait les choses de telle sorte, que le scélérat n'eut pas un mot à répondre. Mais voici quelqu'un? »

Un homme enveloppé d'un grand manteau s'approcha des deux causeurs?

C'était le capitaine.

Sans daigner adresser à Jones ni un mot, ni un regard, il prit Blackfoot par le bras, le conduisit à quelques pas et après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre il lui dit à voix basse :

« Georgina insiste pour conserver le droit d'expédier le mulâtre au rivage. La première fois qu'elle l'y enverra, Bolivar se chargera de cette traversée; il ne faut pas qu'il mette le pied sur l'autre rive. Me comprenez-vous?

— Vous parlez du mulâtre, n'est-ce pas? »

Le capitaine fit un signe de tête affirmatif et continua en ces termes :

« Les instructions de Sanders sont sous ce pli, vous savez le reste.

— Quand attendez-vous Savage Bill?

— Au premier jour. Suivant ses calculs les passagers ont dû arriver hier à Héléna; vous savez quel sera son signal, comme de juste?

— Oui, maître, il rasera l'île, tirera un coup de feu en

longeant les écueils, et fera échouer le bateau un peu plus loin sur le rivage.

— Fort bien ! Mon cheval a-t-il été bien soigné depuis hier soir ?

— Certainement, capitaine ; il s'est reposé deux jours et doit être en bon état. Mais que faut-il faire de la jeune fille ?

— Vous la confierez au nègre, je lui donnerai moi-même demain matin avant de partir des ordres à cet égard, répondit Kelly. Bonsoir, Blackfoot, allez vous reposer et dormir, mais surtout surveillez de près ce garçon.

— Qui cela, Jones ?

— Oui ! jusqu'à nouvel ordre il ne faut pas qu'il sorte de l'île.

— Je le crois cependant fidèle et dévoué.

— Tant mieux pour lui, murmura le capitaine, qui rentra dans sa demeure sans ajouter un mot de plus.

VIII.

Conversation secrète au milieu d'un marais.

Le soleil était levé depuis une heure et demie lorsque deux cavaliers parfaitement montés traversèrent la plaine à moitie submergée qui borde le Mississipi sur une étendue de plusieurs milles, vis-à-vis l'île mystérieuse.

Dans ce marécage aux eaux stagnantes on n'apercevait nulle part un sentier tracé; on ne voyait aucune trace de cette végétation qui annonce la présence des hommes. Des roseaux, des broussailles et des plantes rampantes croissaient seuls au milieu de la haute futaie qui bordait le palus et les rayons du soleil pénétraient rarement à travers cet épais labyrinthe de feuilles et de branches. On ne voyait nulle part l'apparence même du gazon; des arbres brisés jonchaient la terre et des miryades de moustiques volti-

geaient tout autour des flaques d'eau, en tourbillonnant sans cesse au centre des moindres rayons de lumière.

Nos voyageurs paraissaient connaître tous les méandres de ce désert car ils cheminaient sans regarder autour d'eux. D'ailleurs, du haut de leurs selles, il leur était facile de choisir leur chemin.

Le plus âgé et le plus robuste des deux hommes avait un physique très en harmonie avec la nature sauvage au milieu de laquelle il se trouvait, tandis que le plus jeune offrait un étonnant contraste avec son compagnon. Toute personne ignorant la profession réelle de ce dernier eût été profondément surprise en rencontrant un beau et élégant dandy monté sur un cheval de la plus belle race du monde, surtout dans un pays où on ne devait forcément rencontrer d'autre être vivant qu'un chasseur d'ours entraîné par l'ardeur de la chasse. Une redingote brun-clair taillée à la dernière mode française, un gilet de soie blanche et des pantalons de coutil faisaient ressortir la gracieuse tournure du cavalier qui portait aux jambes, suivant l'usage des fermiers de l'ouest, des espèces de guêtres de flanelle rouge afin de préserver sa toilette des éclaboussures du marais. Un chapeau noir de première qualité protégeait la tête du voyageur. Sans le duvet qui ornait sa lèvre supérieure, ses yeux bleus, ses beaux cheveux blonds et bouclés l'eussent fait prendre pour une jolie fille déguisée en homme. Mais jamais regard d'adolescent ne fut plus trompeur, jamais forme humaine ne renferma une âme plus maudite, car, à l'aide de son extérieur séduisant, ce misérable pénétrait au milieu des familles, fascinait ceux qu'il voulait perdre, et se riait ensuite de leur ruine.

L'homme dont nous parlons s'était introduit dans l'île mystérieuse sous le nom d'Édouard Sanders, et sa dissimulation ainsi que son atroce méchanceté rapportaient de nombreux avantages à la bande des pirates. Nul ne savait rien de son passé; mais comme il n'eût pas été communicatif à cet égard et que sur cet article les autres bandits n'avaient point eux-mêmes à faire leur panégyrique, personne ne lui avait adressé la moindre question. Sanders s'était dit le fils

d'un planteur géorgien et la curiosité de ses camarades avait dû se contenter de ce détail.

Le jeune bandit venait du reste rarement dans l'île, et quand il s'y introduisait, ses manières étaient fort réservées. A l'exception du capitaine et de sa femme, il ne se familiarisait avec personne. Cette retenue avait pour cause la supériorité de son éducation, comparée surtout à celle de ses associés. Le seul d'entre eux avec lequel il conversât de temps à autre et auquel il se fût en quelque sorte attaché, était son compagnon actuel Blackfoot, qui prétendait que « voler était un genre d'affaires tout comme un autre, » et qui déclarait bonnement que ce « travail » était devenu pour lui une passion semblable à celle de la chasse aux bisons pour un Indien.

Blackfoot, très-dévoué au chef, se montrait franc et loyal envers ses camarades et éprouvait une considération toute particulière pour Sanders. Ce dernier avait sondé le caractère de son ami; aussi feignait-il une grande admiration pour lui, en prenant soin toutefois de ne jamais rien lui confier d'important.

Blackfoot portait le costume des fermiers du pays, sans oublier la carabine et le coutelas. Il se faisait passer pour un colon récemment établi dans une ferme sur les bords du Mississipi, et désirant employer ses capitaux à faire quelque spéculation avantageuse.

Les deux cavaliers se dirigeaient vers Héléna, où Sanders avait à remplir une mission importante et secrète.

« Quel effroyable chemin! quelle route infernale! s'écria enfin ce dernier en rompant le silence que son camarade et lui avaient observé jusqu'alors, absorbés qu'ils étaient tous deux par les difficultés du voyage; il y a de quoi avoir les os brisés, et qui plus est la boue vous ressaute au visage. Bon! je serai propre pour entrer à Héléna! J'ai bien peur que nous ne nous soyons égarés en traversant le marais et ce bois maudit. Ne devrions-nous pas cingler vers l'ouest pour y trouver quelque paradis inconnu?

— N'ayez pas peur, mon cher, la route d'Héléna est là devant nous, tout au plus à un mille d'ici. Rappelez-vous que

nous marchons pas a pas en faisant des détours considérables afin d'éviter les fourrés et les fondrières infranchissables. Allons donc, réjouissez-vous, le plus fort est fait, et en tout cas, nous pouvons maintenant cheminer l'un à côté de l'autre et causer. »

Cette consolation parut probablement insuffisante à Sanders, car il murmura quelques paroles d'un ton bourru; puis, se ravisant, il prit un air de bonne humeur et alligna son cheval côte à côte avec celui de son compagnon, qui le regarda d'un air narquois.

« Goddam! vous êtes joliment arrangé! s'écria celui-ci en riant de bon cœur, mais c'est bien fait, pourquoi n'avez-vous pas voulu vous revêtir d'une couverture ainsi que je vous l'avais conseillé?

— Parce qu'il m'aurait fallu une semaine pour me débarrasser du duvet qui se serait attaché à mes habits; la boue se brosse bien mieux quand elle est sèche. Voyons, contez-moi un peu dans quel but nous allons acheter un steamer.

— Je vous ai déjà dit que c'était là une des meilleures idées qui soient jamais venues à Kelly. Quelle bonne farce nous jouerons à nos voisins losqu'après avoir eu vent de nos affaires, ils nous verront, nous et nos richesses, emportés par un vapeur!... Ah! l'esprit a plus de valeur que l'or!

— C'est vrai, avec un steamer nous pouvons étendre largement nos opérations et tâter un peu du vrai métier de pirate avant d'atteindre la côte du Mexique. Cela réussirait à merveille dans la saison d'été lorsque les calmes règnent dans le golfe. Nous capturerions facilement tous les schooners et autres petits bâtiments qui nous tomberaient sous la main. Qui sait si un jour ou l'autre, nous ne pourrions pas aborder un des steamers de l'oncle Sam et faire un rich butin? Mais avant de se servir d'un bateau à vapeur il faut premièrement l'acheter.

— L'affaire doit se discuter après-demain matin en assemblée générale. La semaine prochaine on peut faire prix pour le steamer, et deux jours après son achat il serait armé, équipé, conduit et amarré où nous voudrions.

— Comme de juste, il sera monté par nos hommes?

— Naturellement; mais il faudra que l'emploi de chacun soit désigné, autrement il y aura des disputes et des coups de couteau. Tous voudraient être nommés capitaine et refuseraient d'être chauffeurs ou hommes de peine.

— Kelly doit posséder une forte somme d'argent comptant, fit Sanders en paraissant réfléchir, car nous avons fait depuis peu plusieurs bonnes prises. Dites-moi, Blackfoot, combien y a-t-il dans la caisse?

— Je n'en sais rien. On présentera sans doute les comptes samedi prochain, à l'assemblée. Je sais seulement que Kelly a envoyé des sommes importantes au Mexique et il m'a dit lui-même y avoir acheté un portion considérable de terrain.

— La société lui a-t-elle conféré le droit de le faire? demanda Sanders en se tournant vivement vers son compagnon.

— Je ne crois pas. Mais pourquoi aurait-il besoin d'autorisation? Ce qu'il trouve nécessaire de faire doit convenir à tout le monde. Quant à moi, je confesse que grâce à certaines déplaisantes rumeurs, et surtout à l'aventure de Fourche-la-Fave, le Mississipi n'a plus pour moi autant de charmes qu'autrefois. Je prévois que tôt ou tard il nous arrivera quelque malheur et j'ai tout lieu de croire que le capitaine est du même avis. Je pense donc que l'acquisition des terres, comme aussi le projet du bateau à vapeur sont d'excellentes mesures.

— Sans aucun doute; à la condition toutefois que l'emplette sera faite avec l'argent qui est entre les mains du capitaine. S'il en est autrement je dirai que cela n'est pas sage, car nous épuiserions alors nos fonds particuliers et nous resterions entièrement à la merci de la société et du capitaine, qui déjà nous tyrannise un peu trop. Quant à moi, qui n'ai ni parents ni amis, je n'ai pas besoin d'un steamer pour transporter mon bien. Aussi je vous le dis formellement, je ne contribuerai pas pour six sous un quart à cette dépense. Vous ferez, vous autres, ce que vous voudrez.

— Quels sont donc vos projets? Vous ne m'avez pas en-

core dit ce que vous comptiez faire à Héléna, dit Blackfoot à Sanders.

— Demandez plutôt quels ordres j'ai à exécuter. Je désirais me reposer quelques jours dans l'île, après les fatigues que j'avais endurées, car ce n'est pas peu de chose de manœuvrer un bateau tout le long de la Wabash, de l'Ohio et du Mississipi jusqu'à l'île, sans parler de cet affreux dénoûment.... Eh bien! on ne m'accorde même pas une nuit de repos, et on m'expédie sur ces maudits chemins où certes nul être humain ne me rencontrera une seconde fois.

— Et qu'allez-vous faire à Héléna?

— Enlever une jolie fille.

— Une jolie fille? Est-il possible! Quoi! ce serait pour une aventure amoureuse que Kelly....

— Il y a un héritage en perspective.

— Un héritage? L'héritage de qui?

— Ah! vous m'en demandez trop. Je me suis en vain cassé la tête pour comprendre : c'est inutilement que j'ai voulu découvrir où était allé le capitaine l'autre jour, lorsqu'il est resté si longtemps absent.

— Oh! je le sais, moi; il était dans la Géorgie. Croyez-vous donc que cette absence eût quelque rapport avec l'héritage?

— Pourquoi pas? Simpson n'est-il pas à Georgia, et ne correspond-il pas sans cesse avec lui?

— C'est vrai, mais le capitaine ne m'avait rien dit de cela, fit Blackfoot en témoignant sa surprise et en baissant les yeux. Connaissez-vous la dame chez laquelle vous allez à Héléna?

— Je l'ai connue autrefois dans l'Indiana, répondit Sanders tout pensif.

— Ah bon! c'est alors une vieille connaissance, il ne sera pas nécessaire de vous présenter, et la victoire est à moitié remportée. Comment s'appelle-t-elle?

— J'ai une lettre de recommandation pour un de ses parents avec lequel elle habite, un certain M. Dayton....

— M. Dayton est son parent! s'écria Blackfoot frappé d'étonnement, et en retirant la bride de son cheval d'une manière si brusque que l'animal s'arrêta court et se cabra.

— Oui, la lettre est pour lui; quant à la jeune personne, c'est une campagnarde; mais à vrai dire, elle ne manque pas de bon sens. Elle me connaît déjà, il n'y aura pas difficulté de ce côté.

— Savez-vous, Sanders, quel peut être le but de Kelly?

— Non; mais qu'est-ce que cela me fait? Mes ordres sont de l'amener samedi, au plus tard, dans un endroit désigné : j'agirai par des voies de douceur, si c'est possible le reste regarde le capitaine. Il me donnera pour cette opération mille dollars sur sa bourse particulière. Et vous Blackfoot, qu'allez-vous faire à Héléna? Vous a-t-on confié quelque mission secrète? Mais, Dieu me damne! vous avez aussi fait un bout de toilette; et peut-être....

— Peut-être, quoi?... Quelle absurdité! vous n'avez jamais que des bêtises en tête. Eh bien! soit, j'en conviens, dit le bandit en riant, mon voyage a aussi pour but une visite à faire à une dame.

— Ne l'avais-je pas deviné? s'écria Sanders, qui se tordait sur sa selle à force de rire, Blackfoot va chez les dames, Blackfoot est un homme à bonnes fortunes! Fameux! impayable!

— Je ne vois pas ce qu'il y a là de si risible, et vous changerez de ton, mon cher, lorsque vous apprendrez quelle est la dame à laquelle, selon vous, je dois faire la cour : elle se nomme Louisa Bradford.

— Eh quoi! s'écria Sanders pétrifié, ce dragon femelle est-il donc encore en vie? demeure-t-il à Héléna? Oh! si elle m'aperçoit, je crains bien qu'elle ne coure après moi. Certain jour, il est vrai, elle m'a aidé, à Wicksburg, à exécuter un bon tour de gibecière et je me soucierais fort peu qu'il fût question de cela pendant mon séjour à Héléna. A cette époque, je portais un nom d'emprunt, et....

— Ne craignez rien, elle n'articulera pas une parole, car plus que personne, elle a besoin que le passé soit enseveli dans l'oubli. Du reste, dans le cas où elle vous menacerait, car elle serait encore capable d'essayer de vous extorquer quelque chose, demandez-lui tout simplement — s'il lui reste encore quelques-uns des grands clous que M. Dawling lui

procura il y a plusieurs années. — Comprenez-vous, n'allez pas oublier ce nom-là surtout.... Dawling : Dawling ! Eh ! »

Sanders, par précaution, écrivit ce nom sur son calepin.

« Dawling, dit-il en méditant; Dawling, j'ai déjà entendu prononcer ce nom-là. Quel rapport a-t-il avec les clous?

— Peu vous importe? Je vous donne le remède, employez-le s'il vous est nécessaire, et n'en recherchez pas l'origine. Nous voici enfin parvenus sur la grande route : piquons des deux maintenant, sinon nous arriverons bien tard à Héléna. »

Et en disant ces mots, soit pour ne pas être en désaccord avec ses paroles, soit aussi pour se dérober à de nouvelles questions, Blackfoot lança sa bête à fond de train.

Sandres le suivit, et en dépit des soubresauts que lui faisait faire sa monture, il essaya tout en galopant, de nettoyer, à l'aide d'une brosse de poche, les taches de boue dont ses habits étaient maculés, puis, tirant un peigne portatif, il parvint tant bien que mal à réparer le désordre de sa chevelure.

IX.

Le double piége.

Mistress Dayton tenait à exécuter la promesse qu'elle avait faite à son protégé; aussi, le lendemain de la soirée à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, commença-t-elle, dès le matin, les préparatifs nécessaires pour aller passer quelques jours à la campagne. M. Dayton rentra au logis fort tard dans la matinée, et comme il se sentait fatigué, il fut convenu qu'on différerait jusqu'après le dîner l'heure du départ pour se rendre à la ferme aux Lively. Ajoutons en passant que ces braves fermiers comptaient

parmi les vieux amis de la femme du Squire, et que, comme elle, ils étaient originaires de l'Idiana.

M. Dayton, sa femme et la gentille Adèle venaient à peine de sortir de table, lorsque le pas d'un cheval se fit entendre au dehors. La jeune fille s'élança à la fenêtre.

« Tiens! c'est M. Hawes! s'écria-t-elle avec surprise.

— Qui est-ce M. Hawes? demanda le Squire Dayton en riant, il n'a jamais paru chez moi. Mais comme vous semblez connaître très-bien ce gentleman, c'est sans doute pour vous qu'il vient ici

— C'est très-probable, répondit Adèle sans montrer le moindre embarras; sa femme était ma meilleure amie. Vous avez dû la connaître autrefois, on la nommait Lucy... non.... Mary Morris, c'était la fille du vieux Morris le riche. Mais qui peut amener M. Hawes dans l'Arkansas? je le croyais retiré dans ses plantations de la Louisiane.

— Il paraît que vous vous êtes trompée, puisque le voici. Du reste, il va résoudre lui-même le problème, » dit le Squire en entendant un pas léger dans l'escalier. En effet, quelques secondes après ces paroles, le jeune homme que j'ai déjà présenté au lecteur sous un autre nom dans le chapitre qui précède, entra dans la salle de réception.

« Bonjour, miss Adèle, dit-il en s'avançant et en tendant la main à la jeune fille, je me réjouis de vous trouver en bonne santé. J'ai sans doute l'honneur de saluer monsieur et mistress Dayton? »

Les deux époux s'inclinèrent, et M. Dayton répondit avec courtoisie :

Notre belle amie vous a déjà annoncé monsieur Hawes, et si je ne me trompe pas, vous êtes pour elle une ancienne connaissance.

— En ce cas, la lettre que voici m'est inutile; elle m'a été remise pour vous par maître Porrell, qui, à cette heure, est avocat du gouvernement à Sinkville; ce digne magistrat a l'obligeance, tout en vous faisant force compliments, de vous parler de ma petite personne.

— Une lettre de maître Porrell! l'avez-vous vu depuis peu? Voilà bien des années que nous ne nous sommes rencontrés.

— Il parle toujours de vous avec estime et respect; il a été tout dernièrement nommé à la place importante qu'il occupe, et cet emploi est aussi lucratif qu'honorable.

— Comment va mistress Haves? que fait Mary et où est-elle dans ce moment? demanda coup sur coup Adèle au nouveau venu. Vous ne me dites rien ni d'elle ni de ses parents ; je vous croyais tous établis sur la plantation de la Louisiane.

— Si cela était, je ne pourrais être ici. Non, nous n'avons point acheté la plantation, car à Memphis, où par bonheur nous nous arrêtâmes en nous rendant dans le Sud, on nous donna des renseignements qui nous décidèrent à abandondonner nos arrhes plutôt que d'employer des capitaux considérables à une mauvaise acquisition. Nous apprîmes là qu'il y avait à Sinkville, dans le Mississipi, une propriété à vendre; nous allâmes la visiter, et comme nous trouvâmes raisonnables les conditions du marché, comme les terres et les bâtiments étaient parfaitement entretenus, nous nous hâtâmes de conclure l'affaire avant la fin de la même semaine.

— Ainsi, Mary demeure à Sinkville? s'écria joyeusement Adèle. Ah! mais c'est charmant! il y a tout au plus six milles d'Héléna à Sinkville, aussi j'irai vous voir très-prochainement.

— C'est précisément pour solliciter cette visite que je suis venu aujourd'hui; mais il faut vous arranger de manière à faire un long séjour avec nous, car Mary ne vous rendra pas de sitôt la liberté. Elle m'a même enjoint de faire tous mes efforts pour vous décider à m'accompagner. J'ai laissé mon cabriolet de l'autre côté du fleuve et je n'ai amené que mon cheval, car j'ignorais si vous habitiez dans la ville ou aux environs.

— Mais alors, qu'allez-vous décider pour la visite promise aux Lively, objecta M. Dayton. Il faut donc la remettre? »

Adèle regarda mistress Dayton en rougissant.

« Oh! non, interrompit la femme du Squire, c'est impossible; nous avons promis hier soir au jeune Lively d'aller le rejoindre aujourd'hui, et sa mère se sera certainement mise en frais. Elle aurait lieu d'être blessée de



notre manque de parole. M. Hawes pourrait peut-être nou accompagner, et de cette manière Adèle s'en irait demai avec lui. Il n'aurait pas fait un voyage inutile, comme cel eût pu arriver.

— Votre proposition m'enchante, répondit le faux plan teur. Mon père peut surveiller mes gens pendant un jou ou deux, car il est fort et bien portant, et cela ne peut pa nuire à sa santé. J'ajouterai en passant que j'ai entend dire tant de bien du Squire Dayton à Sinkville, que saisis avec empressement cette occasion de faire connais sance avec lui.

— Vous augmenterez mes regrets, mon cher monsieu répondit Dayton, je ne puis quitter Héléna aujourd'hu J'espère vous revoir bientôt et pour plus longtemps. Voi les chevaux, et d'ores et déjà, monsieur Hawes, vous entre en possession de vos fonctions de chevalier et de protecteu et certes vous les remplirez mieux que ne l'eût fait mo vieux César.

— Je suis fier de votre confiance, et je m'efforcerai de mériter. J'éprouve pourtant une grande difficulté, car je n sais pas le chemin.

— Oh! je vous le montrerai, s'écria Adèle avec vivacit

— Sur mon âme, je suis disposé à suivre un si charman guide, fût-ce même jusqu'à la mort.

— Oh! oh! monsieur Hawes, fit le Squire, voici un phrase quelque peu hasardée dans la bouche d'un jeun mari, si votre femme....

— Mary et moi savons ce que cela veut dire, reprit Adè avec calme. M. Hawes fait quelquefois des vers, et les poète sont sujets à l'exagération. Mais les chevaux attendent... Allons, monsieur le chevalier, je vais vous servir d uide. »

Et en disant ces mots, tandis que Sanders prenait cong Squire, la jeune fille conduisit mistress Dayton sur l vant de la porte, et sauta en selle, sans donner le temp Sanders d'arriver pour l'aider. Le seul service qu'il pû ui rendre, fut de placer son petit pied dans l'étrier d velours rouge. Après quoi il enfourcha son impatiente mon

ture, et tous trois se dirigèrent au petit galop vers la ferme du vieux Lively.

A peu près à la même heure où les deux dames et leur compagnon disparaissaient sous les arbres de la forêt, un grand bateau plat descendait la rivière.

Outre les cinq bateliers qui ramaient de toutes leurs forces dans la direction du débarcadère, il y avait à bord deux de nos vieilles connaissances, Edgeworth et son digne ami Tom Barnwell. Le vieux lévrier couché près d'eux surveillait la manœuvre des marins avec un intérêt tout particulier. Sa sagacité lui faisait comprendre qu'après une si longue réclusion, il allait enfin toucher une fois le rivage.

Il y avait pourtant un mécontent à bord, et celui-là, c'était le timonier. Il avait inventé une foule de prétextes pour empêcher le débarquement, mais, contraint d'obéir aux ordres d'Edgeworth, il exprimait sa vexation en gardant le silence. Bientôt, cependant, sa colère crut devoir se faire jour, et il s'écria avec fureur :

« C'est une folie qui n'a pas sa pareille au monde que de mouiller ici. Nous aurons à travailler comme des bêtes de somme pour nous remettre à flot, et la cargaison se vendra moins qu'à Wicksburg ou à Montgomery's-Point.

— Je voudrais savoir, dit Edgeworth, pourquoi vous tenez tant à Montgomery's-Point. A vous entendre, on dirait que c'est la meilleure des places de commerce, un port sans égal pour les bateaux plats ?

— Où est donc cet Eldorado des marchands ? demanda Tom ; j'ai déjà maintes fois descendu le Mississipi, mais je n'ai jamais entendu parler de Montgomery's-Point.

— Oh ! il y a bien d'autres endroits qui vous sont inconnus, gommela le pilote. Une année suffit pour changer bien des choses. Regardez Héléna. Lorsque j'ai commencé à naviguer sur le fleuve, il y avait à peine quelques maisons à Héléna, et aujourd'hui c'est une ville. Il y a quatre ans, un nommé Montgomery bâtit une cabane sur une berge du fleuve, et maintenant l'endroit dont je parle est devenu la clef de l'Ouest. Tous les steamers qui descendent le White-river jusqu'à Arkansas, prennent ce chemin qui est plus

court, et ne passe jamais devant Montgomery's-Point s
s'y arrêter. Un marchand récemment établi dans cette v
a acheté tout seul la cargaison de farine d'un bateau pl
etencore ce marchand n'était pas classé parmi les plus
ches de l'endroit

— Eh bien, répondit le vieil Edgeworth, puisque v
paraissez tant désirer que je m'arrête dans ce pays, je c
sens à y aborder ; mais je veux auparavant faire une te
tive à Héléna. J'ai grande confiance dans cette ville, e
ne vois aucune bonne raison qui m'empêche d'essayer
me défaire de ma cargaison sur ce marché. Ainsi mes g
nagez ferme, nous atteindrons le rivage en quelques
nutes, et vous aurez toute la soirée pour vous amuser. »

Les hommes, obéissant à cet ordre, manièrent leurs
rons avec impétuosité, tandis que Tom se tenait à l'ava
ayant en main une corde roulée avec laquelle, au moment
l'embarcation rasait les autres bateaux plats qui se trouvai
amarrés ensemble, il sauta sur le plus proche, et de là à te
où il attacha son câble à un anneau de fer. Tandis que
lourde embarcation d'Edgevorth touchait le bord fange
les marins avaient relevé les avirons, et tout aussitôt le vi
fermier, après avoir consigné deux hommes de garde à
bord, quitta la plage accompagné de Tom et du vieux
vrier, pour aller par la ville s'informer du prix des denr
du Nord et tâcher de nouer quelque transaction.

Bill le timonier, au lieu de suivre ses camarades,
meura sur le bord du fleuve jusqu'à ce qu'ils fussent h
de vue. Il prit alors la direction de la rue de Walnu
s'achemina d'un pas rapide vers une petite maison isol
à la porte de laquelle il frappa deux coups répétés.

Presque aussitôt mistress Bradford parut à une fenêtre
premier étage. A peine eut-elle lancé un coup d'œil d
la rue et dès qu'elle eut aperçu l'étranger, la matrone
rejeta en arrière en poussant un cri de surprise et pe
être même de joie. Le fait est qu'elle descendit à la h
ouvrir la porte avec une précipitation toute juvénile,
qu'elle s'empressa d'introduire le visiteur dans sa maiso

« Ma foi, Bill, je suis charmée de vous voir ici, lui d

elle tout d'abord, et cette familiarité prouvait que leur intimité datait de loin. Depuis trois jours, je vous attends avec anxiété. Mon cher défunt avait parfaitement raison, lorsqu'il disait : Louisa....

— Oh! laissez là vos sots discours, grommela Bill d'un ton brusque et sans prendre de gants pour parler rudement à une femme. Quelles nouvelles avez-vous de l'île? Et y a-t-il dans ce moment quelques-uns des nôtres à Héléna?

— Allons, monsieur l'ours, répondit la veuve impatientée, j'aurais cru que vous auriez réformé vos manières et appris comment on se comporte en bonne société pendant votre voyage dans le Nord. Je me serais imaginée que vous saviez au moins dire bonjour aux gens lorsque vous entrez dans leur maison; car j'ai l'expérience des choses de la vie et ne suis plus une poulette pour me laisser molester par qui que ce soit! Je sais à merveille que mon cher défunt avait raison, lorsqu'il me disait : Louisa, vous êtes....

— Une bonne et honnête femme, interrompit Bill en lui tendant la main; car il connaissait assez mistress Bradford pour juger que les choses étaient sur le point de mal tourner entre elle et lui. Je croyais, ajouta-t-il, que depuis longtemps vous aviez appris à connaître le caractère bourru de maître Bill? Je ne suis pas très-bien élevé, c'est vrai, mais je ne suis pas méchant! Voyons ma belle mistress Bradford, causons un peu : Que se passe-t-il ici? que fait le capitaine? que devient notre troupe? Si, par hasard, j'ai besoin de secours, trouverai-je quelques-uns de nos hommes à Héléna?

— Dix pour un! Bill, s'écria tout à coup quelqu'un du haut de l'escalier. Comment ça va-t-il, mon vieux? amenez-vous du butin? Ce serait à propos, surtout si la prise est importante!

— Damnation! c'est Blackfoot, s'écria le timonier de *la Tortue*, en grimpant joyeusement les marches quatre à quatre. Quelle heureuse rencontre! Vous allez m'aider à faire sortir d'Héléna un drôle qui a mis dans sa tête d'y vendre ses marchandises malgré moi. La cargaison n'est pas considérable, mais le vieux cancre a au moins dix mille dollars

en argent comptant. Si par malheur il effectue sa vente i
il s'embarquera ensuite sur le premier steamer venu et
nous échappera.

— C'est ce qu'il faut empêcher à tout prix! Convenc
de nos faits.

— Sans doute; mais peut-on se fier à la discrétion
notre aimable hôtesse?

— Ah! laissez-moi tranquille avec vos phrases, répon
la dame que ces paroles parurent irriter. Blackfoot est
chez lui. Demandez-lui ce qu'il vous faudra; moi j'ai
faire dans ma cuisine, et, sur ce, adieu!

— Dites-moi avant tout si l'île prospère, dit Bill à s
camarade dès que la vieille fut sortie et tandis qu'il vers
dans son verre et dans celui de Blackfoot une rasade
rhum. Tout va-t-il bien, là-bas?

— Tout va on ne peut mieux; mais il est heureux q
vous soyez arrivé aujourd'hui, car c'est demain soir qu'au
lieu notre grande assemblée et il sera question de chos
importantes. Kelly sotpçonne que nous pouvons être tral
un jour ou l'autre, et il veut, par mesure de sûreté, ache
un steamboat. Il s'agira aussi d'autres intérêts très-grav
dans ce *meeting*. Mais revenons à votre homme, celui q
vous voulez empêcher de vendre sa cargaison : combien
temps restera-t-il ici? Une heure? Cela est important, sin
vous arriveriez de trop bonne heure aux récifs. Les jou
sont si longs, à présent.

— Oh! je sais bien cela, mais j'ai grand'peur de ne po
voir décider mon vieil entêté à partir ce soir. Il s'attenc
faire ici de merveilleuses affaires.

— Diable! cela ne ferait point notre compte, fit Blackfo
en réfléchissant. Si je lui achetais son chargement?

— Vous! Et à quoi nous servirait-il? Les acheteurs
manqueraient pas; mais il s'agit de lui persuader que
place est meilleure ailleurs, et alors le reste ira tout seul.

— Et quoi! Bill, me croyez-vous donc un imbécile?
j'achète le bateau et sa cargaison, il est bien entendu qu
comme je ne demeure point ici, on devra me l'amener
Montgomery's-Point, ou autre part

— Voilà une idée superbe ! s'écria Bill en donnant sur la table un coup de poing qui fit danser tous les verres. C'est cela ! Vous allez vous faire passer pour un marchand ; vous viendrez à bord avec nous et nous échouerons tout douillettement le bateau derrière l'île. Mieux encore ! Afin de nous amuser un peu, vous direz que vous êtes de Victoria, et cela me donnera le prétexte de laisser le n° 61 à droite et non à gauche, ainsi que l'indique le *Navigateur fluvial*. Vous déblatérerez de toute votre force sur Montgomery's-Point et sur son commerce ; cela fera plaisir au vieux. Il pensera que je me trompais et tombera plus facilement dans le piége. Ce fou, que le diable confonde ! m'a pris en aversion sans savoir pourquoi ; je pense que c'est par instinct. Je ne le blâme pas ; il en a le droit et il l'aura bien davantage avant peu.

— Pourquoi donc a-t-il déjà le droit de ne pas vous aimer ?

— Oh ! je m'entends !... C'est une affaire qui me regarde, répondit Bill en vidant son verre ; il y a des choses qu'un vieux loup n'aime pas à dire tout haut. Le silence ne nuit à personne, tandis que souvent un pauvre diable a mal fini pour avoir trop jasé. Mais voici mistress Bradford. Voyons, ma belle dame, êtes-vous encore fâchée ? J'étais de mauvaise humeur quand je suis arrivé, Blackfoot m'a remis dans mon assiette ordinaire. »

Mistress Bradford n'était pas femme à garder rancune à quelqu'un qui pouvait lui être utile plus tard, aussi se laissa-t-elle prendre la main par le bandit, et lui répondit gracieusement :

« Ne parlez plus de cela, Bill ; vouz n'avez pas été poli, c'est vrai, mais je sais que vous n'y mettez pas de malice. Dieu ! quelle barbe vous avez ! Cela vous donne un air terrible ! vous allez faire fuir tous les enfants. Allez donc vous faire raser ; vous n'êtes déjà pas si beau en toilette, qu'il vous faille un bâton pour repousser les jeunes filles. Cela me rappelle ce que disait toujours mon cher défunt : Louisa, il y a de par le monde des figures....

— Ma chère mistress Bradford, interrompit Blackfoot

qui la prit doucement par le bras, vous devez vous rappel ce que je vous ai demandé ; voici une heure que j'attends il faut absolument que je parte, d'abord parce que Kell sera très-mécontent, et ensuite parce que nous avons, Bi et moi, à terminer des affaires fort importantes qui ne sou frent aucun délai. Or donc, si c'est possible....

— Comme vous êtes pressé, » répliqua la dame, tand qu'elle se mettait à la recherche d'un objet qui paraissa enfoui au milieu d'un paquet de linge.

La matrone accéléra tout d'un coup son remue-ménag en s'écriant d'une voix effrayée : « Allons, bon ! il ne mar querait plus que cela ! Oh ! le voici ! » et elle mit la mai sur ce qu'elle cherchait en poussant un gros soupir. Puis, el sortit de son tas de chiffons un sac de cuir foncé, fermé ave une serrure, et l'ayant ouvert, elle en tira plusieurs bille de banque et de la monnaie enveloppée dans un papier.

« Tenez, vampire, qui venez arracher à une pauvre veu son dernier sou. Tenez, collecteur de taxes forcées, qui v nez régulièrement chaque mois, avec la nouvelle lune ; te nez, emparez-vous de mes dépouilles !

— Ah ! je sais bien, dit Blackfoot en riant, que vous a meriez assez à disposer de nos marchandises sans que no nous informassions du prix que vous les vendez. Je ne voi pourtant pas que vous ayez à vous plaindre : vous avez l meilleure part ; vous restez à Héléna, bien à votre aise et e sûreté, tandis que nous travaillons nuit et jour en nous ex posant à mille dangers.

— Je suis à mon aise et en sûreté ! s'écria mistres Bradford avec aigreur ; parlez donc de ce que vous compre nez. En sûreté ! comme si l'autre soir, pendant que j'étai allée rendre visite à des voisins, des malfaiteurs n'avaien pas essayé de s'introduire dans ma maison à l'aide de fausse clefs.

— Vrai ! en êtes-vous sûre ? fit Blackfoot. Mais c'étai peut-être seulement un voleur.

— Seulement un voleur ! Mais, monsieur Blackfoot, i me semble que le mot *seulement* est superflu. Seulemen un voleur ! et que voulez-vous donc qu'un voleur fasse, mon-

sieur ? Mon cher défunt me disait toujours : « Louisa, vous êtes trop bonne, trop confiante, vous acquerrez de l'expérience à vos propres dépens. Vous serez trompée, insultée.... » Voilà ce qu'il disait, ce cher cœur. Il est aujourd'hui couché dans une tombe. Mais je connais la drôlesse qui cherche ainsi à s'introduire chez les autres ; si elle revient encore, avec son air innocent et sa face doucereuse, me dire son malin : « bonjour mistress Bradford, » oh ! alors je....

— Qui donc soupçonnez-vous ? demanda Blackfoot.

— N'importe ! je sais où mon soulier me blesse ; tout ce que je veux dire, c'est que personne n'a le droit de fouiller dans mes tiroirs. Je suis une honnête femme, et je paye argent comptant ce que j'achète. Où mes fournisseurs prennent-ils ce qu'ils me vendent ? cela ne me regarde point. « Louisa, me disait mon cher défunt, occupez-vous de vos affaires et non de celles des autres. Une femme doit vivre dans son intérieur, c'est ce qui rend le beau sexe si aimable, et si vous n'étiez sujette à une faiblesse (il disait vrai, le cher homme, et je n'essaye point de me corriger, car après tout ce n'est point un crime), je vous offrirais pour modèle à toutes les femmes. » Je suppose que lorsqu'un mari parle ainsi à sa femme en particulier, ce doit être la vérité et non de la flatterie. »

Pendant toute cette tirade, Blackfoot comptait tranquillement l'argent qu'il avait reçu, sans écouter le flux de paroles de la veuve. Bill s'était levé pour s'approcher de la fenêtre d'où il pouvait apercevoir les rives du fleuve. Tout à coup il s'écria :

« Il faut aller au bateau, Blackfoot, et nous mettre à l'œuvre ; sans cela nous perdrons une bonne occasion. Si nous devons terminer cette affaire-là ce soir, nous n'avons pas une minute à perdre : peut-être vaudrait-il mieux attendre à demain. Une fois entre l'île et la rive gauche, personne ne nous gênera ; d'ailleurs, je n'aime pas beaucoup ce signal d'un coup de feu au milieu de la nuit. Tous ceux qui l'entendent se demandent ce que cela signifie, tandis que dans le jour nul n'y fait attention. Si nous allions à bord tout de suite, voir et tâcher d'entortiller le vieux ? Il ne

faudrait pas lui laisser le temps de trouver ici un acheteur, car alors notre proie nous passerait sous le nez!

— Je suis à vous, répondit Blackfoot en se levant. Allons, marche! Bonjour, mistress Bradford. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit; la barque dont je vous ai parlé aura à sa proue un pavillon rouge et vert. Vous savez le reste. Au revoir. »

Et sans écouter les observations de la dame qui était désolée de voir ses hôtes s'éloigner sans avoir pu apprendre leurs projets, les deux complices quittèrent la maison pour retourner au bord de l'eau.

Pendant que tout ceci se passait, Edgeworth et Tom erraient par la ville, tandis que leurs bateliers buvaient rasade dans un cabaret. Edgeworth s'informa du cours des denrées du Nord et s'aperçut bientôt qu'il avait beaucoup moins de chances de vente qu'il ne l'avait cru. Les marchands se souciaient peu de traiter; ils prétendaient avoir peu de communications avec l'intérieur des terres, et ils assurèrent le fermier que les habitants d'Héléna se procuraient ce dont ils avaient besoin à des prix très-modérés, chez mistress Bradford. Ce fut même chez cette dame qu'on l'adressa pour se défaire de sa cargaison.

« Vois-tu, Tom, dit le vieillard à son parent tandis qu'il retournait avec lui au bateau, je croyais la ville d'Héléna tout autre qu'elle n'est. Réellement, nous ne ferons rien ici. Je t'avouerai même que je n'ai pas la moindre confiance en Bill; je ne sais pourquoi, mais je ne puis le regarder sans éprouver un sentiment de répulsion, et je suis pourtant injuste, car cet homme nous a très-bien conduits jusqu'ici. Le fait est qu'il vante tant Montgomery's-Point, que je suis porté à croire qu'il a un parent ou un ami dans cet endroit. Peut-être même a-t-il quelque intérêt qui l'attire là. Je voudrais approfondir ce mystère. Montgomery's-Point est à cinquante milles d'ici, l'embouchure de White-river est un peu plus loin, je voudrais vendre là notre chargement, si c'était possible. Veux-tu prendre le canot et descendre le long des rives en avant de nous? Il y a plusieurs villes, en aval du Mississipi, et si tu n'obtiens aucuns renseignements

avant d'atteindre Montgomery's-Point, du moins tu auras le temps de connaître les prix courants avant que j'arrive avec l'embarcation. Quant à moi, je resterai ici jusqu'à demain. Je veux faire réparer ma carabine : je ne saurais m'expliquer pourquoi le ressort en est cassé; il n'est pas prudent d'être désarmé dans ce pays-ci, et du reste, je n'aime pas à avoir une arme dont je ne puis me servir.

— Le ressort de votre carabine est cassé? s'écria Tom surpris; je voudrais bien savoir comment cela a pu arriver. N'avez-vous pas assommé un dindon à coups de crosse sur la plage de Iron-banks.

— Oui! et je présume que j'aurai alors cassé ce ressort. Je ne puis m'expliquer autrement cet accident. Mais il y a un armurier à Héléna, et je vais faire raccommoder ma platine. Allons, mon garçon, pars en avant et faisons pour le mieux. Veux-tu prendre deux hommes avec toi? Tout au moins tu en emmèneras un pour t'aider à ramer?

— Oh! je n'ai besoin de personne; mais il ne faut pas nous presser. Envoyez-moi seulement Bob pour m'aider à charger le bateau et n'oubliez pas aussi un barillet de whiskey ; je serai déjà bien loin avant qu'il fasse nuit noire. Ah ! encore un mot : lorsque vous arriverez au-dessus de Montgomery's-Point, près de l'île, n° 67, faites-moi un signal qui m'avertira de votre approche, tirez un coup de feu, par exemple, ou arborez une de vos chemises de flanelle au haut d'un anspect : de cette manière, je ne ramerai pas un ou deux milles de plus qu'il ne faut. »

Tom serra les mains de son vieux parent, descendit d'un pas léger le long de la berge escarpée et se mit à parer le canot. Il déplia d'abord une tente au-dessus de sa tête, détacha la corde, et dès que le marin Bob eût apporté le barrillet de whiskey et poussé du pied le canot, il envoya au vieillard un adieu amical et se mit à nager vigoureusement.

Edgeworth demeura quelque temps sur la plage à regarder le canot qui s'éloignait, puis il entendit marcher derrière lui, et au moment où il se retournait, il aperçut le timonier sur ses talons.

« N'est-ce pas là votre parent Tom ! lui demanda Bill qui regardait le canot les yeux grands ouverts. Mais je ne me trompe pas, c'est bien lui.

— C'est lui, en effet, répondit Edgeworth.

— Pourquoi part-il sans nous? Est-ce que notre société ne lui convient pas? Il emmène le canot; mais, alors, comment ferons-nous si nous en avons besoin ?

— Nous nous en passerons, répliqua tranquillement le vieux fermier. Du reste, puisque vous tenez tant à savoir où va mon ami, je vous dirai qu'il part en avant pour s'informer des prix courants du marché de Montgomery's-Point. Vous en savez maintenant autant que moi. Et demain matin, de bonne heure, nous partirons, afin de le rejoindre. »

Le timonier fit un effort sur lui-même pour cacher la satisfaction que cette bonne nouvelle lui faisait éprouver, et il répondit à Edgeworth :

« J'ai rencontré, à l'hôtel de l'Union, un marchand de Victoria qui a entendu parler de votre cargaison et qui m'a demandé où il pourrait vous rencontrer. Je crois qu'il désire traiter avec vous.

— Bien! Et où est situé Victoria ? demanda Edgeworth.

— Victoria ! mais c'est un pays que l'on rencontre un peu au delà de White-river, sur l'autre rive du Mississipi : on l'aperçoit de Montgomery's-Point.

— Et comment s'appelle l'homme qui veut traiter avec moi ?

— Je ne me suis point enquis de son nom : tout ce que je sais, c'est qu'il n'a pas tout à fait les allures d'un marchand. Au surplus, allez le voir vous-même, ce sera plus sûr. »

Edgeworth prit lentement le chemin de l'hôtel de l'Union, tandis que Bill, dont les lèvres exprimaient un infernal sourire, demeurait sur le rivage en murmurant :

« Va ! va ! vieux fou ! nous verrons si tes os se conserveront aussi bien au fond du Mississipi que ceux de ton fils sur les bords de la Wabash. Va conclure ton marché ; ce sera bien certainement le dernier que tu signeras dans ce monde. »

X.

L'habitation des Lively.

La ferme de Lively s'élevait à six milles d'Héléna, gracieusement enfouie au milieu d'une verdoyante forêt, où la main des hommes s'était bornée à abattre le bois de construction indispensable pour façonner une belle maison, à double façade, spacieuse et aérée. Tout autour de la ferme s'élevait une haie d'arbustes épineux, pour en défendre les abords aux bêtes fauves et aux malfaiteurs. L'habitation était en outre pourvue de tout le confortable possible, dans un endroit éloigné du centre de la civilisation.

Sur un tronc d'arbre, taillé en forme de banc, placé devant la maison, on apercevait, assis, un homme à cheveux blancs, d'une santé robuste, malgré ses soixante ans, sur le visage duquel brillaient les couleurs de la santé, et dont les yeux vifs ne manquaient ni de gaieté ni de hardiesse. Sa tête était nue, et des cheveux blancs tombaient en boucles soyeuses tout autour de son cou bruni par le soleil. Ce vieillard portait une redingote de laine grise, des pantalons de même étoffe, un gilet bleu et du linge d'une éclatante blancheur. Une particularité digne de remarque, c'est qu'il avait les pieds nus, et qu'à l'aide d'un mouchoir de soie rouge, dont il se servait en même temps en guise d'éventail, il chassait avec obstination les moustiques qui le tourmentaient. A quelques pas de notre nouveau personnage, un homme beaucoup plus jeune était occupé à écorcher un jeune cerf, et près de lui se trouvait un grand chien de Terre-Neuve qui paraissait s'intéresser vivement à l'opération. Cet animal, d'un pelage noir, avait pourtant la poitrine et les pattes blanches, et l'on remarquait sur les lèvres

et au-dessous des yeux certaines taches brunes qui caractérisent la race américaine pur sang.

Le jeune homme portait le costume des chasseurs de l'Ouest. Une blouse de chasse en peau tannée était près de lui, appendue à un arbre. Les yeux bleus et les cheveux blonds bouclés du pionnier le faisaient ressembler à un Allemand, mais à la chanson qu'il fredonnait entre ses lèvres pendant qu'il travaillait, il était facile de deviner que son origine et son éducation étaient américaines.

Le personnage dont il s'agit s'appelait William Cook : c'était le gendre de Lively, récemment arrivé de Fourche-la-Fave avec sa femme dans l'intention de défricher une ferme du voisinage. En attendant que la demeure fût bâtie, il habitait chez son beau-père et occupait une des ailes de la maison.

Bientôt une très-jolie créature, qui n'était autre que sa chère moitié, parut sur le seuil de la maison en portant dans ses bras un jeune enfant, son dernier-né. Elle était suivie de deux charmants bambins, aux joues rosées et aux blonds cheveux, qui se mirent à courir au milieu des arbustes et des fleurs du jardin, en poursuivant les papillons, ou en pourchassant le vieux coq, roi de la basse-cour, qui tout en caquetant avec colère, faisait de grandes enjambées avec l'intention d'échapper à ses persécuteurs. Mais enfin le pauvre oiseau, voulant se mettre à l'abri d'une poursuite fatigante, s'envola sur la cime de la haie, et dès qu'il y fut parvenu, à la grande joie des deux espiègles, il se mit à battre des ailes et à chanter de toutes ses forces.

Le petit enfant porté par mistress Cook avait aperçu ses frères, et il leur tendait ses petits bras mignons en agitant ses jambes potelées, comme pour indiquer à sa mère qu'il souhaitait participer aux joies de ses aînés.

« Mettez donc ce petit criard à terre, Betsy, dit en riant le mari à sa jeune femme, ne voyez-vous pas qu'il veut se mêler aux jeux de ses frères.

— Mais il pourrait se faire du mal.

— Oh! que non! il faut bien qu'il connaisse la terre; laissez-le aller »

La mère descendit les marches du perron et se baissa pour mettre à terre le marmot qui poussa un cri de joie. Celui-ci s'aida à l'instant des pieds et des mains pour rejoindre son père qui l'appelait et lui tendait les bras.

Au même instant, le grand chien de Terre-Neuve, secouant ses longues oreilles et remuant sa belle queue touffue, s'élança en deux bonds près de l'enfant et voulut l'enlever délicatement par la ceinture de sa blouse pour le porter à son maître.

« Lâche-le, Beau, lâche-le, s'écria le père; crois-tu donc, mon brave chien, que mon enfant ne puisse pas venir sans aide jusqu'à moi? à bas! Ah! le maladroit, il a fait tomber le petit. »

Rien n'était plus vrai; mais le chien ayant reçu la défense de prendre l'enfant dans sa gueule, se mit à bondir autour de lui, en lui faisant mille caresses, et finit ainsi par le remettre sur pied. Au lieu de pleurer comme tous les enfants, le petit garçon paraissait enchanté de la manière de jouer de son compagnon, et il riait aux éclats. Il avança un pied, puis l'autre, et continua sa course jusqu'à ce que son père l'attrapât dans ses bras à mi-chemin.

« William, dit enfin le vieillard à son gendre en se frottant les mains, vous avez tué une bête magnifique; ce cerf est gras et dodu : le filet en sera excellent. Vous ne feriez pas mal d'aller faire un tour du côté du iannier, cette après-midi; je suis sûr que vous y trouveriez du gibier.

—Oh! vous pourriez vous tromper, répondit Cook. D'ailleurs, je préfère l'affût; il n'y a pas au monde une chasse plus amusante que celle-là; je me plairais vraiment à mener la vie des indiens, si....

— Si vous aviez quelqu'un qui vous fournît du maïs et des pommes de terre, n'est-ce pas? continua le vieillard. Oui, oui, oh! je comprends le plaisir qu'il y a à errer toute la journée dans la forêt, sans rien faire et de rapporter à la maison une belle pièce de gibier.... Ce genre de vie me plairait aussi; mais cela ne se peut pas. Que seraient devenus mes enfants aujourd'hui, si leur père n'avait jamais fait que brûler de la poudre? Non, nous, notre mission sur

la terre est de.... Ah! les moustiques piquent comme des abeilles, ajouta le vieillard, en forme de parenthèse, tout en se grattant un pied avec l'autre. Notre mission sur la terre est de gagner notre pain à la sueur de notre front. C'est-à-dire qu'il faut travailler pour faire pousser le maïs et les patates. »

Cook parut surpris d'entendre parler son beau-père; il détourna les yeux de son ouvrage, en disant :

« Vous faites de longs discours aujourd'hui, père, et ce n'est pourtant pas votre habitude.

— J'en conviens; mais il est bon de temps à autre de parler sérieusement aux jeunes gens. J'éprouve un grand bien-être à dire ma façon de penser.

— Allez-vous prêcher aussi contre la chasse?

— Oui, certes! non-seulement contre la chasse, mais encore contre...! Hélas. Beau, alerte! je crois que voici nos amis. »

Le terre-neuve s'était levé, il flaira en l'air pendant quelques secondes, puis il aboya à pleine gueule, tandis que d'autres chiens couchés à l'ombre lui répondaient en écho.

Bientôt une exclamation joyeuse, poussée par James, vint se mêler aux cris des chiens qui entouraient leur jeune maître et sautaient autour de lui. Enfin les animaux s'élancèrent au-devant de la petite cavalcade qui venait d'apparaître vers la lisière de la forêt, et s'approchait au petit trot de la barrière rustique de la ferme des Lively.

Cook hâta le pas pour aller ouvrir cette barrière, tandis que James, le devançant, franchissait cet obstacle d'un seul bond. Sanders, qui était un hardi cavalier, descendit de cheval sans l'arrêter afin d'aider Cook à ouvrir la porte treillagée. » Gare, messieurs! » s'écria Adèle au même instant. Et avant que mistress Dayton eût pu retenir sa fille, celle-ci éperonnait son cheval, franchissait la clôture et sautait à bas de sa selle sans le secours d'aucune main.

La vieille mistress Lively comme aussi mistress Cook accueillirent la jeune folle avec tendresse, mais elles ne purent s'empêcher de lui reprocher sa témérité.

Cook ouvrit pourtant la barrière pour laisser passer mis-

tress Dayton, et quelques instants après toute la société était installée sous l'ombrage d'un noyer touffu, les uns assis sur des bancs, les autres sur des chaises rustiques. Malgré son grand âge, mistress Lively ne voulut laisser à personne le soin de servir ses convives : elle apporta le café, remplit elle-même les tasses et les présenta à la ronde.

« Comment nommez-vous ce beau jeune homme qui est arrivé avec ces dames? dit tout bas Cook au jeune Lively; je crois avoir déjà vu cette figure-là quelque part.

— Je ne sais rien sur son compte, répondit James en jetant à la dérobée sur l'étranger un regard qui n'était rien moins qu'amical, ce n'est pas moi qui l'ai invité : il parle à miss Adèle comme s'ils avaient été élevés ensemble, il la traite comme si elle était sa sœur, et cependant je suis certain qu'il n'en est rien.

— Cet homme a des cheveux admirables, dit Cook.

— Oui, de très-beaux cheveux, murmura James d'un ton qui exprimait le mépris; on dirait un paquet de filasse. Que dites-vous de son visage? c'est un vrai fromage à la crème qui suffirait pour vous ôter l'appétit, si sa présence ne l'avait pas d'abord fait perdre. »

Cette comparaison burlesque amusa Cook qui éclata de rire. Il était facile de deviner la cause de la fureur de James, et Adèle s'en aperçut sans doute, car tandis que Sanders s'évertuait à l'amuser, elle regardait James avec un sourire mêlé d'impatience. Elle ne put enfin résister au désir de l'appeler auprès d'elle

Pendant ce temps-là, mistress Dayton et les deux fermières causaient avec beaucoup d'animation au sujet du beurre, du fromage, des vaches et des cochons de lait.

« Monsieur James, dit Adèle en fixant le jeune homme avec ses beaux yeux pénétrants, ce qui le mit dans un embarras extrême, quoiqu'il eût résolu d'être aimable et de surmonter sa timidité : aussi ne put-il s'empêcher de tourner entre ses doigts son chapeau de paille pour se donner une contenance, monsieur James, vous m'avez promis, en route, de me conter l'aventure qui vous est arrivée dernièrement avec une panthère, probablement celle dont la

peau est suspendue à cet arbre. M. Sanders déclare qu'il est impossible qu'un homme, sans avoir d'autre arme qu'un couteau, puisse terrasser une panthère. »

James, qui croyait être trop outrecuidant en racontant des exploits de chasse devant une jeune personne, répondit en balbutiant :

« Mais....je ne suis.... monsieur Sanders.... peut être... ce serait....

— Plus facile d'attaquer une panthère que d'en parler, interrompit Sanders avec ironie. Lorsqu'il raconte un de ces hauts faits, le chasseur oublie en général de faire mention des chiens qui seuls affrontent le danger; on ajuste l'animal à une distance respectueuse, on fait feu, et lorsque la bête est à terre, bien morte, on lui enfonce deux ou trois fois son coutelas entre les côtes sans trop endommager la peau, afin de prouver par là quel a été le danger de la lutte. Oh! je connais ces tours-là. »

James regarda fixement son interlocuteur et frémit de rage en le voyant s'étendre négligemment à côté de la jeune fille auprès de laquelle, lui, se sentait gauche et timide.

Le commencement de la phrase de Sanders avait été fort obscur pour le jeune fermier, mais à mesure qu'il en saisit le sens, le rouge lui monta au visage, son embarras disparut, et il répondit les dents serrées :

« Lorsque j'affirme avoir tué une panthère sans autre secours qu'un couteau, cela signifie que je n'avais pas de chiens avec moi, et que je ne me suis pas servi de carabine. J'ignore, étranger, où vous avez entendu raconter certaines forfanteries du genre de celle dont vous parlez, mais ces subterfuges sont inconnus dans nos forêts. James Lively, ni aucun des membres de sa famille, n'est accoutumé à mentir!

— Mon cher monsieur Lively, répliqua Sanders après avoir réfléchi qu'une querelle entraverait ses projets, permettez-moi de vous dire que ce qu'on est convenu d'appeler des histoires de chasse, n'est jamais accepté comme un mensonge. Un chasseur a des priviléges de poëte, on lui permet, on lui demande même d'amplifier ses récits et au besoin d'en inventer.

— Je ne comprends rien à tout cela, j'ignore ce que vous voulez dire lorsque vous parlez d'inventer des aventures de chasse. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à la chasse je ne me sers d'un couteau qu'à la dernière extrémité. Quant à la peau de cette panthère, Cook a été témoin de l'affaire, et il pourra vous dire lui-même comment j'ai obtenu la peau de ce méchant animal.

— Votre histoire de couteau, fit le vieux Lively pour mettre un terme à cette espèce d'altercation, me rappelle une aventure qui est arrivée à mon père.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir près de moi, monsieur Lively, » dit Adèle au jeune fermier en reculant sa chaise de manière à lui faire place sur un banc qui se trouvait tout auprès d'elle.

James profita de la permission, et pourtant, dans la crainte de gêner sa belle voisine, il se tint à distance, et se plaça sur un tronc d'arbre assez raboteux et fort incommode, ce qui n'empêche pas qu'il n'eût point échangé ce siége contre la meilleure chaise à bascule de tous les États-Unis.

« Je disais donc que mon père.... reprit le vieux Lively.

— Allons, mon bonhomme, fit sa femme en l'interrompant, vous nous conterez votre histoire dans la maison. Il fait nuit, mes amis, le soleil est couché, et les dames de la ville s'enrhument facilement. Je serais désolée que ces chères créatures fussent venues chez nous pour y tomber malades.

— Ne craignez pas cela, ma bonne mistresse Lively, répliqua mistress Dayton, il fait un temps magnifique, et le paysage est si pittoresque....

— C'est vrai, dit la digne dame, mais il fait bien meilleur dans notre parloir. Allons James, aidez-moi à emporter tout ceci. Vous, Lively, prenez les tasses vides. Venez, mes enfants, suivez-moi, et dans quelques minutes nous serons confortablement installés : cela fait grand bien à une vieille femme comme moi de voir autour d'elle tant de visages amis. »

En disant ces mots, l'excellente fermière, se dirigea vers la maison ; les jeunes gens l'imitèrent, et bientôt tout le

monde fut confortablement assis autour de la table qui avait été tirée au milieu de la chambre. Le vieux Lively ne se fit pas prier pour raconter à ses hôtes des histoires de chasse et des anecdotes curieuses, tandis que sa femme allait et venait dans l'appartement. De temps en temps, elle interrompait ses occupations pour exprimer d'une manière amicale à mistress Dayton et à Adèle tout le plaisir que lui faisait leur visite, et elle leur déclarait qu'elles ne recouvreraient pas la liberté avant huit jours. Elle ajouta même qu'Adèle ne partirait point le lendemain pour aller voir son amie de l'État du Mississipi, et qu'au cas où M. Hawes, qu'elle déclara être un convive des plus aimables, voudrait passer outre, elle interviendrait d'un façon peu amicale et l'empêcherait d'emmener sa chère Adèle.

En attendant parler ainsi sa mère, le cœur de James battit avec force.

« Voilà donc, se disait-il, le projet de cet étranger à la langue dorée. Il veut emmener miss Adèle demain matin. Qu'est-il donc pour elle ? est-ce un amoureux ? »

Cette seule pensée faisait bouillonner le sang du jeune homme et le rendait furieux.

« Miss Adèle, dit enfin le pauvre garçon d'une voix tremblante d'émotion, avez-vous réellement l'intention de nous quitter demain matin ?

— Oui, monsieur Lively, répliqua celle-ci en souriant avec malice, M. Hawes m'emmène dans sa nouvelle plantation afin de rendre visite à sa sœur. »

Si le tonnerre fut tombé à ses pieds, James Lively n'aurait pas été plus consterné. Eh quoi ! la jeune fille allait chez M. Hawes pour y voir sa sœur. James se sentait perdu, et afin de dissimuler son trouble il se leva.

« Où allez-vous, James ? lui cria son père.

— Metire les restes du cerf hors de portée des chiens et des bêtes fauves.

— Ah ! c'est bien vu, j'avais oublié de prendre cette précaution. Tenez, monsieur Hawes, je veux vous conter une aventure très-comique qui est arrivée ici il y a environ quinze jours. »

Le prétendu Hawes, qui avait découvert avec une extrême satisfaction la cause du trouble et de la fuite de James, fit semblant d'écouter attentivement, avec tous ses détails, une histoire de chasse au daim tandis qu'en réalité il suivait la conversation très-animée de Mmes Dayton et Lively, qui parlaient d'une famille résidant dans la Géorgie, à laquelle mistress Dayton et Adèle étaient alliées.

« Soyez sûre de ce que je vous dis, mistress Dayton, Lively a reçu une lettre avant-hier. Il a habité ce pays-là pendant seize ans, et il connaît tout le monde. Le vieux Beavick n'a survécu à sa femme que trois jours, et d'après notre lettre, le testament a dû être ouvert mercredi. Vous aurez des nouvelles certaines avant peu.

— Mon mari a reçu deux lettres ce matin, au moment où nous allions partir, mais je suppose que c'étaient des lettres d'affaires, sans quoi il m'en aurait parlé.

— Ah! la loi a ses lenteurs, ma bonne dame ; les avoués et les hommes d'affaires ne sont jamais pressés, surtout lorsqu'il s'agit d'envoyer de l'argent. »

Les paroles que nous venons de reproduire avaient été entendues par Sanders, qui parut réfléchir ; aussi oublia-t-il la présence d'Adèle, et celle-ci, se voyant abandonnée par ses deux chevaliers, alla s'asseoir près de mistress Cook, qui venait de coucher ses enfants. La jeune fille prit même une part si active aux occupations maternelles de la fermière, que celle-ci s'écria en lui serrant tendrement la main :

« Ah! ma chère miss, je serais heureuse de vous voir devenir la femme d'un bon fermier et être une de nos voisines. Notre pays est un séjour très-agréable, surtout à l'époque du printemps et de l'été ; vous savez que pendant ces deux saisons les pauvres habitants des villes ont fort à souffrir de la chaleur et de la poussière.

— J'aime beaucoup la campagne et j'affectionne particulièrement l'ombrage des grands arbres, répondit Adèle en rougissant, mais nous autres pauvres filles, nous devons nous soumettre à notre destinée ! Nous sommes vraiment trop heureuses lorsqu'il nous est permis de suivre le penchant de nos cœurs.

— C'est là sans doute un rare bonheur. Mais quand l'amour existe on doit se soucier fort peu des superfluités de la vie. Tout vous paraît doux, et certains travaux que l'on trouverait pénibles deviennent, alors qu'on aime, un agréable passe-temps. Et puis on a des enfants et l'on se sent rajeunir avec ces chers petits êtres.

— Avez-vous regretté le séjour de votre ancienne ferme? demanda Adèle qui voulait détourner la conversation.

— Je ne saurais trop vous répondre; la terre était excellente à Fourche-la-Fave, mais mes parents et James étaient ici, et ils sont si bons, si parfaits, que nous avons pensé, mon mari et moi, qu'il valait mieux venir les rejoindre et nous établir dans leur voisinage. James trouvera peut-être une jeune fille qui l'aimera, et, dès qu'il sera marié, nous formerons une petite colonie. Ah! miss Adèle, que je voudrais vous voir venir habiter près de nous!

— Allons, mes enfants, il est temps de se coucher, » dit enfin le vieux Lively, qui avait fini ses histoires et se sentait fatigué. Ajoutons, en passant, que le vieillard avait arrangé sa vie d'une manière très-réglée.

Eu égard au peu d'espace des appartements, il avait été convenu que les dames seraient casées chez Lively et les hommes chez Cook.

Au moment où Adèle se levait, elle aperçut à ses côtés James, qui tenait les yeux fixés sur elle. Le jeune homme détourna promptement la vue comme s'il avait été surpris en flagrant délit de crimes; mais Adèle, qui craignait de l'avoir blessé, lui dit à voix basse :

« Eh quoi! monsieur Lively, seriez-vous fâché contre moi? Croyez-vous que je n'attache pas de prix à la gracieuse invitation de vos parents? J'ai seulement le plus grand désir d'aller rendre visite à une amie que je n'ai pas vue depuis son mariage; cependant à mon retour et bientôt si cela ne dérangeait pas mistress Lively, je reviendrais ici pour y demeurer.... longtemps, car je me plais bien mieux dans votre pays sauvage qu'à Héléna.

— Vous êtes trop bonne, miss, répliqua James ne pou-

vannt dissimuler son embarras, comment pourrais-je être fâché contre vous? Ah! vous ne savez pas....

— Bonsoir, mesdames, dit Sanders qui savança sans façon, bonsoir, miss Adèle; dormez bien, car la journée de demain sera fatigante. »

Et prenant la main de la jeune personne il la porta à ses lèvres; puis il quitta la maison.

James cependant était resté le dernier. Il s'aperçut que les dames attendaient qu'il prît congé d'elles. Il sortit donc promptement; mais, avant de quitter la ferme pour se rendre à celle de son beau-frère, il eut soin de s'emparer de sa carabine et de sa poire à poudre, qui étaient suspendues au-dessus de la porte. Il répondit à son père, qui lui demandait pourquoi il emportait cette arme, qu'il lui serait impossible de dormir s'il n'avait pas son *rifle* auprès de lui.

Lorsqu'il entra dans la chambre qui lui était destinée, le jeune chasseur accrocha sa poire à poudre au-dessus d'une chaise et plaça sa carabine dans le coin du mur le plus près possible de son lit.

XI.

L'embuscade.

La vallée du Mississipi et particulièrement le pays situé à l'ouest de ce fleuve imposant, consiste en une immense étendue de marécages entremêlés de canniers épais et de cotonniers rabougris. En plusieurs endroits la plaine aboutit à des lacs ou à des marais impraticables. Les champs sont admirablement fertiles; mais leur position géologique est si basse, qu'ils sont inondés, non-seulement par le Mississipi et par les affluents ses tributaires, mais encore par les pluies qui forment des étangs d'eau stagnante, dont le desséchement ne s'opère qu'à l'aide du soleil torrifiant d'août et de

septembre. Plusieurs milliers de lieues restent ainsi sous l'eau pendant huit ou neuf mois de l'année, et durant les trois autres mois les miasmes qui s'exhalent de ces paluds sont si pestilentiels, que le colon a toutes les peines du monde à échapper aux atteintes de la fièvre jaune.

La terre de culture et les endroits secs qu'on trouve çà et là rapportent à l'agriculteur européen des profits énormes, bien supérieurs à ceux que ses rêves les plus ambitieux lui avaient jamais laissé espérer. Aussi, le fermier cultive-t-il fort peu de terrain; il préfère élever des bestiaux. La fertilité du sol peut seule le décider à vivre au milieu de l'atmosphère étouffante et pernicieuse de ces marais; aussi place-t-il toujours sa maison sur le point le plus élevé de son domaine, afin d'être autant que possible à l'abri des émanations putrides de l'eau.

Telle était la cause de la prospérité d'Héléna, dont les alentours étaient fort peuplés et très-bien cultivés. C'était aussi le seul endroit élevé entre Saint-Louis et le golfe du Mexique, qui en était pourtant éloigné de treize cents milles. Les premiers pionniers avaient d'abord bâti quelques petites villes dans l'intérieur des terres; puis les émigrants, grâce à leur infatigable activité, avaient envahi peu à peu les plaines du désert et s'étaient construit une demeure partout où l'on pouvait poser le pied, en chassant devant eux les troupeaux de bisons qui broutaient impunément les herbes de leurs pâturages[1].

La ferme de Lively s'étendait sur le penchant de la montagne, à huit milles d'Héléna, du côté du nord. Les bâtiments dont elle se composait, contruits au sud-est de la propriété, n'étaient séparés, à l'est de la forêt touffue, que par un tout petit espace devant lequel on avait abattu les arbres. La barrière élevée était adossée à un épais taillis de merisiers, d'aubépines, de sassafras, de sumacs à fleurs

1. Il y a entre les deux rivières une étendue de marais si large et si impénétrable, que les chasseurs osent à peine s'y aventurer. On rencontre dans ce désert des troupeaux de bisons dont le nombre est si considérable, qu'on ne parvient pas à les détruire malgré la guerre incessante que leur font les colons et les chasseurs. (*Note du Traducteur.*)

rouges et de plantes aromatiques. Une petite rivière, qui prenait sa source à un demi-mille plus haut au centre des collines, vers le nord, passait devant la maison et allait se perdre dans le Mississipi, à une portée de fusil d'Héléna.

De l'autre côté de la rivière, exactement en face des bâtiments, à une distance d'environ deux cents mètres, il y avait un ancien monument funéraire indien, dont l'élévation suffisait pour que, de son sommet, on pût inspecter toute la colonie. Lively avait depuis peu conçu le projet d'y bâtir une espèce de pavillon d'été; c'est pour cela qu'il en avait arraché les arbustes et les broussailles. Le terrain était jonché de pièces de bois déjà préparées pour cette construction.

Les rayons argentés de la lune éclairaient les feuilles chargées de rosée; un seul endroit, obstrué par un massif touffu de houx et de mûriers sauvages, restait enseveli dans une obscurité profonde.

Ce lieu n'était cependant pas aussi désert qu'aurait pu le croire la société rieuse restée à la ferme de Lively, qui se promenait en causant le long des bâtiments pour jouir pendant quelques minutes encore de la beauté de la soirée, avant de se retirer dans la chambre respective destinée à chacun. Des myriades de lucioles voltigeaient sur la lisière de la forêt et jetaient çà et là des feux, des diamants, au milieu des ombres de la nuit.

Deux formes humaines rampaient derrière les buissons, en guettant les allées et venues des promeneurs sans défiance. Un de ces deux individus dit enfin à l'autre en lui parlant à voix basse :

« Que la peste étouffe les bavards! on les prendrait vraiment pour des Français, ou plutôt pour de vrais Indiens! M'entendez-vous, Dan? je n'aime pas cet endroit. Il nous arrivera malheur pour être venus ici; on dirait que tous les habitants du voisinage s'y sont donné rendez-vous et y ont amené leurs chiens. Si un de ces maudits limiers nous découvre, nous sommes perdus! M'est avis que nous nous exposons inutilement à de grands dangers. »

Un hideux sourire contracta les traits sombres de l'autre personnage qui répondit à son camarade :

« Vous vous effrayez à tort, Cotton (c'était le nom du bandit). La rivière coule ici près; en deux bonds nous pouvons y faire un plongeon et, avec le vent qu'il fait, il y a dix à parier contre un que nous ne serons pas dépistés. Ne craignez rien pour nous; j'ai souvent fait de pareilles croisières sans jamais être pris. Je vous l'ai promis et je vous tiendrai parole : vous aurez une carabine, vous pouvez y compter. Ce qui me chagrine, c'est que j'ai une faim d'enragé....

— Encore faim? Damnation! vous ne pensez qu'à manger.... Pour moi, si j'avais un fusil, je me soucierais fort peu des cris de mon estomac. »

Le mulâtre, car c'était lui, riposta brusquement à son compagnon :

« Quand et comment ai-je mangé? J'ai volé dans une grange du maïs fort dur et pour cette peccadille on m'a tiré un coup de fusil chargé à plomb dans les jambes : cette maudite grenaille est encore dans les chairs. Ne sommes-nous pas, depuis deux semaines, traqués comme des bêtes fauves et n'est-ce pas votre faute en grande partie? On aurait oublié nos plaisanteries depuis longtemps et nous aurions pu continuer notre voyage sans encombre. Mais, au lieu de rester tranquille, vous attaquez un voyageur sur la grande route! Vous vous étonnez ensuite que nous ayons à nos trousses la population de trois comtés; vous trouvez étrange que les autorités aient pris l'éveil! Mais, tudieu! vous êtes blanc et vous pouvez, sans éveiller aucun soupçon entrer dans une maison et y prendre un bon repas, tandis que moi, si j'osais montrer ma face bronzée, on me demanderait immédiatement mon laisser-passer. Or, comme je n'en ai pas, je verrais bientôt arriver le constable. Ah! voyez-vous, je ne puis mener plus longtemps une pareille vie, et je ne m'estimerai heureux que lorsque je serai bien loin de ce pays d'esclaves, et que lorsque je foulerai sous mes pieds la terre bénie du Canada.

— Il vous reste encore un chemin très-long à parcourir, mon pauvre Dan, et vous ne savez pas combien dans le Mis-

souri et dans l'Illinois, on est sévère pour les esclaves marrons. C'est chose difficile d'échapper aux chasseurs d'esclaves.

— Je le sais bien, répéta le mulâtre d'un air pensif, aussi me suis-je souvent dit qu'il vaudrait mieux retourner à l'île; les chiens y sont plus heureux que nous ne le sommes ici. Je trouve maintenant tout naturel qu'un homme placé dans ma position devienne de jour en jour plus mauvais, et qu'il n'estime pas la vie de son semblable plus que celle d'un loup ou d'une panthère.

— Vous ferez ce que vous voudrez, Dan, mais moi je ne remettrai les pieds dans l'île que si je n'ai pas la moindre chance de me sauver. J'apprécie autant que vous le bonheur de pouvoir en sûreté se reposer de ses fatigues et de ses privations, mais j'ai fait un serment!.... Et puis on donne là-bas de grandes récompenses aux espions qui rapportent une parole qui vous est souvent échappée par mégarde et sans intention. Cela ne me va pas. Au reste, tôt ou tard, le « Refuge » sera découvert, et j'ai acquis assez d'expérience dans le cours de ma vie aventureuse pour savoir que ce sont ceux qui ont le moins dansé qui payent toujours la musique. Il sera temps de nous décider à revenir dans l'île, si nous ne pouvons trouver un bateau pour échapper à nos persécuteurs. Il faut essayer de nous avancer du côté de l'est, car tout me porte à croire qu'ils ne songeront pas à nous chercher dans cette direction-là. Ainsi, voilà qui est convenu! Trouvez-moi une bonne carabine, et le reste ira tout seul; il nous faut de l'argent pour faire notre voyage et je ne puis m'en procurer sans arme. N'ayez pas peur pour vous-même; en compagnie d'un blanc, nul n'a le droit de vous demander votre laisser-passer, et nous aurons bientôt franchi les deux ou trois cents milles qui nous séparent du pays de la liberté.

— S'il ne vous faut qu'une carabine, fit Cotton, j'espère être à même de vous satisfaire cette nuit, si toutefois il y a une carabine dans l'une de ces deux maisons. Je ne sais pas pourquoi, mais je parierais qu'il y en a trois. C'est convenu, si je puis m'en emparer avant le point du jour, nous dirons adieu à l'Arkansas!

— N'oubliez pas surtout la poire à poudre et le sac à plomb, car sans cela nous n'aurions en nos mains qu'un morceau de fer inutile.

— Me prenez-vous pour un imbécile ? Tonnerre du ciel ! serons-nous obligés d'attendre encore plusieurs heures ? Ces gens-là semblent n'être pas pressés d'aller dormir.

— La tranquillité des chiens est une chose étonnante, fi Cotton, au bout d'un instant ; il y en a une douzaine, et pas un seul ne bouge.

— C'est facile à comprendre, répondit le mulâtre d'un air malin. On a suspendu à un arbre là-bas, derrière les bâtiments entre la maison et les jardins, ce cerf que nous avons vu rapporter par un des hommes avant le coucher du soleil. Les chiens de la ferme sont bien dressés et nul parmi eux ne touchera à la venaison, ou n'y laissera toucher son voisin. Ils sont tous occupés à se surveiller l'un l'autre, et je parie ma tête contre un sou que je me glisserai dans la maison sans attirer leur attention.

— Si je ne me trompe pas, nous sommes devant la ferme habitée par Cook et vous savez qu'il entend mal la plaisanterie. S'il vous attrape, c'est à votre cou qu'il s'en prendra. Êtes-vous armé ?

— Quelle question ! répondit le mulâtre en brandissant un long coutelas dont la lame étincela malgré l'obscurité. Un nègre désarmé par des blancs ! Ce serait à eux plus que de la témérité, ce serait de la folie. Celui qui me prendra se sera levé matin. Outre mon couteau de poche, j'ai aussi des pistolets chargés.

— Mais si les chiens aboient ? dit Cotton avec anxiété.

— Alors nous sauterons dans la rivière, ainsi que cela a été convenu, et nous nous retrouverons « Aux Trois Cyprès. »

— Et si la place n'est pas libre ?

— C'est peu probable : cependant cela pourrait arriver. Dans ce cas, nous retournerions à la maison que nous avons dévalisée la nuit dernière, et de là nous atteindrons facilement le Mississipi. Ah ! Cotton, si vous n'aviez pas versé le sang inutilement, nous n'aurions point été forcés de nous aventurer si loin dans les États du Sud, et nous serions déjà au Canada.

— Oh! assez de morale comme cela! Procurez-moi une carabine, le reste me regarde.... Mais, damnation! ils doivent être couchés à cette heure....

— Je le crois, mais donnons-leur le temps de s'endormir tout à fait. »

Cotton avait deviné juste ; les hommes étaient entrés dans la maison de Cook pour préparer leurs lits.

Il n'y en avait que deux dans la ferme; le premier fut abandonné au vieux Lively, et Cook partagea le second avec Sanders. James et le fils aîné de Cook, petit garçon de neuf ans, devaient dormir sur une peau d'ours au milieu de la chambre.

L'enfant se coucha le dernier; mais au moment où il s'étendait sur la fourrure qui lui servait de matelas, après avoir éteint la lumière, son père lui demanda s'il avait mis le verrou à la porte?

« Non, mon père, répondit l'adolescent, mais les chiens sont dehors.

— Oui, mais ils se trouvent tous derrière la maison, près de l'arbre où est la venaison.

— En quoi pourrions-nous craindre les voleurs? objecta Sanders en riant; nous sommes assez nombreux, et nous avons des armes.

— Oh! il n'y a pas à plaisanter, fit le vieux Lively en s'étirant de tout son long dans son lit. La semaine dernière plusieurs vols ont été commis et sans aller bien loin, avant-hier un de nos amis a été attaqué dans sa maison; n'est-il pas vrai, James? c'est vous qui nous avez rapporté cette nouvelle.

— Rien n'est plus certain, père. Il paraît que les voleurs cherchaient à s'emparer d'une carabine chez notre voisin Bowles, mais celui-ci est rentré à temps pour chasser de chez lui les bandits qui, la même nuit, se sont introduits chez Haswell, ont blessé gravement le vieux Haswell à la tête et ont ensuite emporté tout ce qui se trouvait sous leurs mains.

— Comme ils avaient hâte de fuir, ajouta Lively, ils n'ont pu prendre que des vêtements, des objets sans valeur et un pistolet.

— Oui, mais ils ont volé le portefeuille d'Haswell, continua Cook ; c'est du moins ce que m'a dit Draper. Il n'y avait point d'argent dedans, mais il contenait des papiers importants pour lui.

— Où avez-vous donc rencontré Draper ? demanda James à son beau-frère.

— Dans la forêt. Il a entendu mon coup de feu et c'est lui qui m'a aidé à placer sur mon cheval le cerf que j'avais abattu.

— N'a-t-on point d'indices sur les malfaiteurs ? demanda Sanders.

— On soupçonne un blanc nommé Cotton, et l'ancien esclave mulâtre d'Atkens, répondit Cook. On m'a assuré de plus que Cotton avait assassiné un homme dans le comté de Poinset. Ce qui est certain, c'est que les shériffs et les constables sont à sa recherche.

— N'a-t-on point découvert la direction prise par les assassins ? ajouta encore Sanders.

— Pas encore. Ils ont tenté de fuir vers le nord. On sait qu'en quittant Fourche-la-Fave, ils ont traversé l'Arkansas et gagné la route qui passe au-dessus du marais de Saint-Francis, entre Memphis et Batesville : c'est là qu'ils ont commis le meurtre. Mais une heure après, les colons, tous chasseurs de premier ordre, se sont mis à leurs trousses et c'est ce qui les a forcés à rebrousser chemin. Je ne saurais préciser si les voleurs qui sont dans notre pays appartiennent à une bande particulière, ou si ce sont les mêmes hommes qui rôdent aux environs afin de traverser le Missisipi. Mais nous sommes décidés, dès que nous découvrirons la moindre trace de leur présence, de nous lever tous en masse, et de traquer sans miséricorde ces maudits requins à deux pattes.

— Ils ont aussi dérobé quelque chose chez Heinze, il y a quelques jours, continua le vieux Lively à moitié endormi.... une paire de souliers.... et alors le vieux Heinze....

— Comment a-t-il découvert le vol ? demanda Cook.

— Hein ! quoi ? murmura le vieillard. »

Et le bruit de sa respiration sonore vint prouver à son fils qu'il dormait déjà profondément

Un quart d'heure après, tous les fermiers et leur hôte en faisaient autant. Cook dit bien encore deux ou trois paroles, mais enfin il ferma les yeux et fit entendre un ronflement des plus sonores.

Tout reposait dans la colonie de Lively. On n'entendait que le croassement monotone des grenouilles, de temps à autre, les cris des orfraies et des hiboux en quête d'une proie. La lune, obscurcie par de fréquents nuages, ne jetait que de faibles rayons.

Tout à coup une ombre silencieuse traversa, avec précaution, l'espace découvert qui séparait le taillis des bâtiments et s'arrêta quelques instants devant la porte qu'on avait eu l'imprudence de négliger de fermer. L'étranger prêta l'oreille avec un sentiment d'inquiétude; puis, ouvrant cette porte d'une main assurée, il se glissa mystérieusement dans l'intérieur de l'habitation.

XII

La chasse aux voleurs.

Dan le mulâtre, car c'était encore lui, s'arrêta prudemment à la porte, prêt à fuir dans le cas où un des habitants du logis, veillant sur le sommeil des autres, l'aurait entendu et se serait jeté sur lui à l'improviste. Son indécision fut si longue que, dans son immobilité, il ressemblait plutôt à une statue de marbre qu'à une créature vivante.

Tout était plongé dans l'obscurité ; les hommes, fatigués des travaux et de la chaleur de la journée, dormaient profondément. Le feu était éteint et, à travers les fentes du toit, la pâle lueur des rayons de la lune filtrait çà et là ; le mulâtre n'entendait que la respiration des dormeurs et celui des battements de son cœur qu'il comprimait à l'aide de sa main gauche.

Dan parvint enfin à surmonter cette crainte pusillanim dès qu'il comprit qu'aucun danger immédiat ne le men çait. Élevant la main au-dessus de la porte, où d'ordinai un fermier dépose sa longue carabine, il trouva avec u sentiment de joie cette arme tant souhaitée. Il ne lui fall plus que le sac aux munitions, lequel devait, selon l'usa des chasseurs, se trouver suspendu à la même cheville q la carabine.

Au grand étonnement du mulâtre, cet objet n'était poi à sa place. En quel endroit fallait-il le chercher? Un fa pas pouvait trahir sa présence; il n'y aurait plus pour l la moindre chance de salut, si une fois il était découvert traqué par les fermiers, que leur vie au milieu des forê rend si habiles à suivre une piste.

Dan refoula ces pensées au fond du cœur, car il n'igno rait pas que son compagnon blanc ne pouvait chemin sans être armé, poursuivi comme il l'était par des enn mis acharnés. Ainsi donc, les dents serrées et la ma droite sur son poignard, il longea la muraille en tâtant av sa main gauche, dans l'intention de trouver des munitio sur le dos d'une chaise ou près de la cheminée.

En s'avançant de la sorte, il atteignit le cabinet où étaie serrés les ustensiles de cuisine du modeste ménage Cook. La clef était sur la porte et Dan pensa avec joie qu' devait y avoir là quelques provisions. Cela arrivait à pr pos, car les déchirements de la faim le torturaient de tel sorte, qu'oubliant tout, jusqu'au danger qu'il courait, il ou vrit la porte du cabinet sans trop de précaution.

Il s'empara avec délices d'un grand bol de lait qu'il port avidement à ses lèvres desséchées; puis, cherchant quelqu nourriture plus solide, afin de l'emporter, il trouva pl sieurs morceaux de pain de maïs, les glissa dans sa blous et porta une seconde fois le bol de lait à ses lèvres.

« Laissez-en un peu pour moi, » dit soudain une voix côté du mulâtre, dont le saisissement fut si grand que bol massif faillit lui échapper des mains. Le voleur trem blait de tous ses membres, mais il eut la présence d'espr de rester immobile et de retenir son souffle.

« Monsieur Cook, repeta la même voix, monsieur Cook.

— Qu'y a-t-il? demanda celui-ci à moitié endormi. Chassez-le, il a sauté par-dessus la clôture.

— De qui parlez-vous? demanda Sanders avec surprise.

— C'est le cheval noir.... continua celui-ci.

— Allons, il rêve ; il parle de chevaux et de clôture, tout en dormant. Je vous croyais levé et je m'imaginais vous entendre boire.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? fit Cook en s'éveillant tout à fait. Ne m'avez-vous pas appelé?

— Je meurs de soif et je vous demandais à boire. Où pourrai-je trouver un peu d'eau?

— La calebasse est dehors, sur une tablette placée à gauche de la porte. Mais si vous préférez du lait, il y en a un plein grand bol dans le cabinet; buvez-en sans vous gêner : du reste il serait tourné demain matin. »

Le mulâtre qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, se hâta de poser le bol aussi doucement que possible et s'arma de son couteau. Il lui semblait désormais impossible d'échapper, car dans l'obscurité il aurait pu poser son pied sur quelqu'un ou sur quelque chose : aussi il n'osait pas faire le moindre mouvement.

« Je vous remercie, répondit Sanders à Cook. Je préfère un peu d'eau. Ah! Diable! on pourrait se casser le cou, à marcher ainsi sans lumière.

— Écartez un peu les cendres duf oyer ; dans le coin à droite, il y a des allumettes. »

Le mulâtre, le couteau à la main, espérait profiter de la première surprise, dès que le feu flamberait. Sanders soufflait de toutes ses forces sans produire aucune étincelle et les cendres lui volaient dans la figure ; enfin il se releva impatienté, en disant qu'il ne trouvait ni feu ni allumettes.

« Du reste, ajouta Cook, il est impossible de vous tromper; vous n'avez pas bessin de sortir pour trouver la calebasse : elle est à gauche, tout près du seuil.

— Quelle heure est-il? dit James qui s'éveilla à son tour.

— Il ne peut être fort tard, répondit Sanders.... Aïe! je viens de me heurter contre la batterie d'une carabine. Que veut dire ceci? la porte est ouverte! Un des chiens sera entré sans doute. Qui donc a laissé cette carabine contre la muraille?

— Ce n'est pas moi, répliqua Cook, car j'ai remis la mienne à sa place avant de me coucher.

— Allors celle-ci est descendue toute seule, grommela Sanders, puisque la voici et que j'en porte la marque sur la peau de mon tibia.

— Mon fils l'aura peut-être dépendue lui-même. Eh! Bill! s'écria le fermier.

— Oh! ne le réveillez pas, il dort trop bien. »

Et, en disant ces mots, Sanders remit la carabine à sa place, s'approcha de la porte et, trouvant la cruche, il but à même en faisant claquer sa langue contre son palais.

« Ah! dit-il en remettant la calebasse sur la planche, cela fait grand bien de boire. Lorsqu'on est réellement altéré, l'eau est préférable à toute autre boisson.

— Moi, je la préfère mélangée à du whiskey, fit Cook en s'approchant pour boire à son tour. Mais où sont les chiens? Hé! Nick, Ely, Beau, Watch, ohé! ici. »

Les chiens, qui se tenaient derrière la maison, arrivèrent aussitôt en bondissant et se mirent à sauter en caressant leur maître.

« Allez-vous-en là-bas! que faites-vous derrière la maison? Un seul suffit pour garder le cerf. Tout beau, Watch! sortez, canaille! à bas, Beau! hors d'ici tous!

— Mais qu'ont-ils donc? remarqua James,

— Ils veulent tous entrer dans la maison et flairent çà et là comme s'ils sentaient un chat sauvage au haut d'un arbre. »

Cook parvint à grand'peine à fermer la porte, car les chiens voulaient absolument pénétrer dans la maison; puis ensuite il se recoucha en grondant toujours les chiens qui continuaient à aboyer sous le porche.

Sanders ne tarda pas à se rendormir, mais Cook était tourmenté d'entendre ainsi les chiens redoubler leur tapage,

gratter à la porte, et hurler sous la cloison derrière laquelle se trouvait le buffet. Un d'eux, Beau probablement, qui connaissait mieux la maison que les autres, chercha à s'introduire à travers une fissure de la muraille de planches et continua à pousser des hurlements terribles.

« Mais c'est à rendre fou ! s'écria Cook en sautant à bas du lit ; s'ils ne se taisent pas, je vais en tuer un. Il y a quelque chose là-dessous ; je ne les ai jamais vus si furieux.

— Que pourrait-ce être ? grommela Sanders réveillé par le bruit ; j'avais votre carabine à la main lorsque je suis allé dehors, et ils croient peut-être que nous allons à la chasse. »

Cook ouvrit violemment la porte, et vociféra mille jurements inutiles contre la meute qui s'élançait vers lui ; jeta même sur les pauvres bêtes tous les objets un peu lourds qui lui tombèrent sous les mains.

« Voilà pour vous, brutes ! et si vous ouvrez encore la gueule, je vous assomme pour tout de bon. Ah ! c'est vous, Beau, qui essayez d'entrer malgré moi ! Allez au cerf, canaille, allez ! »

Les chiens obéirent avec une répugnance visible, et Cook ferma la porte pour la seconde fois.

« Quelle obscurité ! fit-il en tâtonnant pour trouver son lit ; où suis-je à présent ? Ah ! voici le cabinet ; il faut tourner à droite.

— Venez de ce côté, dit Sanders à son camarade de lit.

— M'y voici, répliqua Cook qui se trouvait alors à un mètre du mulâtre, toujours immobile contre la muraille et tenant son couteau levé. Un pas, un geste du fermier eussent suffi pour le mettre en contact avec lui et, dans cette extrémité, il n'aurait point hésité à se défaire de son ennemi. Le bon ange de Cook le protégea, car il regagna son lit sans accident et fut bientôt enseveli dans le plus profond sommeil.

Le silence ne fut bientôt plus troublé que par les ronflements des dormeurs. Une fois rassuré, le mulâtre acheva

de boire le reste du bol de lait et se glissa vers la porte. Son pied heurta une chaise que Cook avait placée au milieu de la chambre, et tout aussitôt deux dormeurs cessèrent de ronfler, ce qui prouva au malfaiteur qu'ils étaient sur le qui-vive. Il se tint donc immobile, et quelques secondes après les ronflements recommencèrent. Dan continua alors sa marche légère vers la sortie de la maison.

Tandis qu'il essayait de placer doucement la chaise de côté, ses doigts rencontrèrent une lanière de cuir. C'était la courroie à laquelle était suspendue le sac aux munitions, si ardemment désiré. Le mulâtre la passa à son cou, et quel ne fut pas son étonnement de trouver un autre sac.

Lequel était le bon ?

Afin de trancher la difficulté, Dan prit les deux gibecières, et, enlevant la carabine que Sanders avait remise à sa place, il tira doucement le verrou.

« Si les chiens sont encore aux aguets, je suis perdu, se disait-il ; une meute pareille à celle du fermier, qui a forcé et tué un ours de cinq ans, m'aurait bientôt mis en pièces. »

Le cœur du bandit battait à briser sa poitrine, mais à dire vrai, le sort le favorisait, car tous les chiens étaient retournés derrière la maison.

« Si j'ai cinquante pas d'avance, dit-il, je suis sauvé. »

Et il ouvrit doucement la porte.

« Est-ce vous, monsieur Sanders ? demanda James, qui fut réveillé par le courant d'air froid qui tomba sur lui. Est-ce vous qui ouvrez la porte ?

Cette question ne recevant point de réponse, James, qui n'entendait plus rien, crut qu'il avait rêvé.

Le voleur était sur le seuil ; il sortit. Le vent froid de la nuit vint rafraîchir son front brûlant ; il se glissa dans l'ombre et gagna le massif le plus proche. S'il évitait les chiens, il pourrait, pensait-il, disparaître inaperçu.

Dan atteignit la clôture, mais au moment où il la franchissait, son pied gauche rencontra une pioche qui y était appuyée et l'instrument tomba à terre en produisant un bruit sonore.

Beau aboya, Watch lui répondit, et en un instant tous les chiens entourèrent de nouveau la maison.

Sans lâcher la carabine, le mulâtre courut vers la forêt, et comme la meute était à ses trousses, il se précipita au plus épais du fourré. L'obscurité était trop profonde pour qu'il pût voir son compagnon, il se contenta donc de lui crier : « A l'eau! à l'eau! » et plongeant sans perdre de temps dans le fleuve, il se laissa aller au courant.

Il était à peine à une distance de quinze pas du bord, lorsque les chiens y arrivèrent en aboyant avec force, le nez à terre. Tandis qu'ils cherchaient à retrouver la piste, un des plus jeunes et des moins expérimentés donna de la voix; il avait sans doute trouvé la trace de quelque gibier. Beau et Watch ne firent d'abord aucune attention à cet appel, mais bientôt ils joignirent leurs aboiements à ceux de leur camarade et bondirent en tête de la meute.

« Ah! ah! se dit le mulâtre en écoutant les chiens; les gardiens vont s'exténuer pour rien. Mais le temps presse. Cotton, Cotton, où êtes-vous?

— Ici murmura l'autre bandit en nageant vers lui. Enfin, voilà! Vous l'avez, il me semble, échappé belle. Avez-vous la carabine?

— Certainement! prenez-la vite et voici même deux sacs au lieu d'un : l'un des deux doit être abondamment garni. Dépêchons-nous! si, jusqu'à présent, le vent a été bon pour nous, il va, je le crains, devenir mauvais.

— Gagnons la colline, nous pourrons ainsi déjouer la poursuite des chiens.

— Votre avis est bon, mais il nous faut rester au moins une demi-heure dans l'eau. Cook est un habile chasseur, et ses amis ne le sont pas moins que lui!

— Nageons alors, répondit Cotton tout en faisant jouer la batterie de son arme pour voir si elle était chargée. Chaque minute augmente nos périls et cependant, avec ce canon de fer dans mes mains, j'ai le cœur bien plus léger. »

Sans ajouter un mot de plus, les deux hommes remontèrent en toute hâte le fleuve, qui coulait en cet endroit entre deux berges élevées, et ils sortirent de l'eau lorsqu'ils s'a-

perçurent que le courant les portait trop vers l'ouest. Leur but principal était de gagner l'Arkansas.

Les deux rives du Mississipi étaient rocailleuses et escarpées : celle de droite se terminait en une plaine aride, tandis que celle de gauche aboutissait à des terres cultivées.

Les voleurs de nuit revinrent donc sur leurs pas et longèrent la berge qui devait les conduire à Héléna. Comme ils étaient inconnus daus cette ville et dans les environs, ils espéraient, s'ils parvenaient à arriver jusque-là, pouvoir ensuite traverser facilement le Mississipi.

« Quel tapage d'enfer ces chiens font cette nuit! s'écria James en se levant vivement; il n'y a pas moyen de dormir. Les entendez-vous aboyer?

— Halloa! qu'arrive-t-il? qui est là? exclama Cook en se réveillant. A qui parlez-vous, James? Qui est donc là, sur le seuil de la porte?

— Qu'est-ce qu'ont donc vos chiens? demanda Sanders.

— A qui je parle? répondit James en se frottant les yeux. Est-ce que je le sais? La porte était grande ouverte tout à l'heure, j'en suis très-certain. J'ai cru que c'était un de vous qui était sorti, mais j'avais un sommeil si profond, que je me suis remis sur l'oreiller. Un moment après les chiens ont encore donné de la voix, et à présent....

— La porte est ouverte et ma carabine n'y est plus! s'écria Cook, qui s'était dirigé à la hâte vers le seuil.

— Était-il possible d'ouvrir la porte du dehors? demanda Sanders.

— Certainement non, riposta Cook en frappant du pied. J'ai moi-même soigneusement bouché toutes les fissures; le verrou n'a pu être tiré que par quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur.

— Mais personne n'a remué, fit James.

— Alors il y avait quelqu'un de caché ici! Je comprends maintenant pourquoi les chiens étaient si furieux et pourquoi ils voulaient entrer. C'est moi qui, comme un sot, ai protégé la fuite du voleur.

— N'y a-t-il rien ici pour avoir du feu! demanda San-

ders. Il fait si noir, qu'on n'ose bouger de peur de se casser bras et jambes.

— Attendez, laissez-moi faire, dit James. J'aurai bien vite de la lumière, je sais où sont les allumettes, laissez-moi faire, vous ne les trouveriez pas. »

Pendant cette conversation rapide, Cook cherchait son sac à munitions.

« Bill! Bill! s'écria-t-il enfin. Tonnerre, comme il dort! Allons donc, Bill, levez-vous; où avez-vous placé ma poudre et mes balles? »

Bill s'agita sur sa peau d'ours en entendant prononcer son nom, mais il ne parut pas comprendre ce qu'on lui voulait. Ce fut James qui cessa un instant de souffler le feu pour répondre à son beau-frère.

« J'ai vu un sac de peau sur une chaise, à gauche près de la porte, et l'autre.... au diable les cendres, elles m'aveuglent.... sur le banc, mais ce sac-là est à moi.

— Sur quelle chaise? demanda Cook, qui se mit à tâter du haut en bas la première chaise qui lui tomba sous la main.

— Sur celle qui est entre la porte et le buffet.

— Ils n'y sont plus ni l'un ni l'autre! vociféra Cook en grinçant des dents, et il lança loin de lui la chaise, qui tomba sur Bill; aussi le pauvre garçon se trouva-t-il sur pied à l'instant.

— Quoi! les deux sacs ont disparu? demanda James effrayé, tout en élevant, pour éclairer l'appartement, une allumette flambante. Mon sac aussi? je l'avais mis là moi-même. La carabine n'y est plus, la porte est ouverte! Mais il n'y a pas à en douter, le voleur était caché ici et à cette heure il rit à nos dépens. »

Tandis que les trois fermiers et Sanders s'habillaient à la hâte, Bill allumait un feu brillant pour les éclairer. La rage de Cook ne connut plus de bornes lorsqu'il trouva le bol de lait vide.

Que devait-il faire? A en juger par l'éclat des étoiles, il n'était pas plus d'une heure après minuit. C'eût été folie de se mettre à la poursuite des voleurs, sans chiens, eu égard

à l'obscurité de la nuit : d'un autre côté, si l'on ne suivait pas la trace des bandits avant la pointe du jour, il serait plus tard inutile de chercher à les rejoindre.

« On n'entend plus les chiens, dit James en écoutant en dehors, peut-être ferais-je bien de seller mon cheval et d'explorer la forêt. Ces braves bêtes ont peut-être suivi la véritable piste, forcé l'homme à s'abriter sur un arbre et elles nous attendent dessous en aboyant comme des démons.

— Cela est impossible! répliqua le vieux Lively qui venait d'achever de se vêtir; si le drôle a passé la porte lorsque vous avez appelé, il a à peine deux portées de fusil d'avance sur les chiens et par conséquent il n'aura point pu s'échapper. Les chiens sont en défaut, soyez-en sûr et Dieu sait quand ils reviendront.

— Si je sonnais du cor, mon père, peut-être ne sont-ils pas trop loin pour entendre?

— Cela n'avancera pas à grand'chose : du reste, on peut essayer. Je serais vraiment content si les chiens avaient forcé le voleur comme ils forcent un cerf!

— Cela se pourrait bien; mais quoi qu'il en soit, grommela James, j'ai dans le canon de ma carabine une balle à l'aide de laquelle j'espère trouer la peau de notre visiteur nocturne. Allons, bon, j'ai perdu un de mes souliers. Je les avais pourtant mis tous les deux à côté de moi.

— Ah! ah! mon Dieu! où sont mes bottes? s'écria Sanders. Voilà le bouquet! le gueux a emporté nos chaussures!

— Elles doivent être dehors, répondit Cook en grognant. Il me semble que ce sont des bottes et des souliers que j'ai jetés aux chiens pour les faire taire.

— C'est agréable, dit Sanders qui se voyait forcé de marcher nu-pieds; pourvu que je ne me blesse pas maintenant au milieu des orties? »

James vint au secours du faux Hawes en l'éclairant avec une torche, et l'un et l'autre eurent bientôt réuni les objets dispersés.

Pendant ce temps-là Cook sonnait du cor : il allait renoncer à cet appel prolongé, lorsqu'un faible gémissement se

fit entendre et Beau, la queue entre les jambes, s'approcha en rampant, s'efforçant de montrer par son humilité combien il était honteux et affligé d'avoir failli au devoir d'un chien bien élevé. On eût dit qu'il voulait prouver ses regrets de la faute qu'il avait commise.

Mais Cook était trop enchanté du retour du fidèle animal pour lui faire des reproches. Il se contenta de lui adresser deux ou trois paroles assez brusques et Beau, rassuré, vint alors poser son museau dans la main de son maître.

« C'est bon, c'est bon, mon vieux, laissons courir les autres : toi et moi nous serons bientôt sur la piste du misérable voleur. Dès qu'il fera jour nous trouverons ses traces, car probablement, il n'a pas pu s'envoler

— Tout cela est bel et bon, mais où aller le chercher? répliqua James. Je ne comprends pas comment les chiens ont pu faire fausse voie.

— Le brigand a dû se jeter à l'eau, dit le vieux Lively. Le vent souffle dans la direction de la rivière, c'est ce qui a mis les chiens en défaut.

— Alors le coquin s'est laissé aller à la dérive dans le Mississipi, observa James, et s'il a trouvé un bateau amarré à l'endroit où le fleuve devient navigable, il est hors de doute qu'il est maintenant au milieu du Mississipi, tandis que nous le cherchons encore ici.

— Cela n'est pas probable, car il n'y avait aucune barque de ce côté-là hier soir, et j'en suis sûr, observa Cook, car je suis allé prendre du poisson avec Teaner, vers cinq heures du soir. Nous avons tous deux exploré tous les buissons du voisinage.

— N'avez-vous aperçu aucunes traces? demanda le père.

— Pas la moindre ; nous cherchions des huîtres tous les deux, et nous aurions certainement remarqué des pas d'homme s'il y en avait eu.

— Alors les brigands se sont cachés dans les collines, reprit Cook et si le mulâtre évadé est de la partie, comme cela est fort probable, nous ferons bien de seller nos chevaux sans perdre un instant de plus.

— M'est avis qu'il est inutile de poursuivre nos voleu pendant la nuit, dit Sanders, qui paraissait réfléchir e se tenait debout auprès du feu. Ne vaudrait-il pas mieu attendre le jour et aller ensuite porter plainte au juge d district?

— Et à quoi cela servirait-il? » dit d'un ton dédaigneu le vieux Lively tout en faisant de vains efforts pour réuss à fourrer son bras dans la manche de sa redingote qu était retournée à l'envers. « Non, James a raison, il fa poursuivre le voleur et sur-le-champ. Bill va chercher les ch vaux. Nous les avions heureusement, hier soir, attachés da le cannier, de l'autre côté du ruisseau, et si le mulâtre s'é tait approché d'eux pour s'en emparer, les chiens l'eusse happé au passage.

— Mon père a raison, répliqua Cook, tant qu'il fera nu nous conduirons nos chevaux par la bride, et nous examine rons les bords du ruisseau. Le plus important c'est que Bea comprenne le service que nous attendons de lui.

— Je crois qu'avec un seul chien nous n'irons pas vite objecta James. Beau ne peut quêter que sur un bord e peut-être le voleur est-il caché sur l'autre; en admetta toutefois qu'il ait suivi ce chemin; ce qui n'est pa prouvé.

— Il a dû le prendre, affirma Cook, autrement les chien l'auraient attrapé : du reste, de quelque manière que c soit, il faut toujours nous décider à tenter la chance. S nous restons ici, je ne suppose pas qu'il vienne nous chercher. Il me semble que sur ce point nous devons êtr tous d'accord. Allons, va, cours, Bill, et amène les chevau tous sellés. Venez-vous avec nous, monsieur Sanders?

— Certainement; quoique je ne sois pas très-bon chasseur, j'espère pourtant me rendre utile. Mais, encore une fois, ne vaudrait-il pas mieux avertir le juge? Dès que cela serait fait, nous pourrions....

— Nous n'avons pas le temps d'aller chercher un magistrat, s'écria James; le voleur est armé, parfaitement armé, car la carabine de Cook est une des meilleures au monde, et quand même nous ne pourrions atteindre le mulâtre,

ous devons, par égard pour nos voisins, le poursuivre de içon à l'empêcher de faire plus de mal.

— Oui, certes, il est bien armé, répondit Cook en serınt les dents et en bouclant le ceinturon auquel était apendu son couteau. Si je rejoins ce bandit, je jure de lui ıfoncer ce fer entre les côtes jusqu'à la garde. »

Et en disant ces mots, le fermier sortit à la hâte pour ider son fils à seller les chevaux.

Pendant ce temps-là, les chiens étaient revenus les uns près les autres. Les Lively avaient perdu toute confiance ans leur sagacité, aussi après une distribution de coups de ouet, on leur enjoignit de rester à la maison, car les chaseurs craignaient avec raison qu'ils ne confondissent les pies et ne missent de la confusion dans la quête. Le maître e Beau ne comptait que sur son chien, et encore doutait-il u succès de l'entreprise.

Le vieux Lively se rendit chez lui pour prendre sa caraine qu'il donna à son gendre, et il garda pour lui-même ne arme de petit calibre dont il se servait à la chasse aux cureuils. Sanders s'empara du fusil de chasse de Cook, que elui-ci avait troqué avec un colporteur allemand. Dès que s fermiers et leur hôte furent prêts, ils partirent à la reherche du malfaiteur.

La seule chose à faire était de mettre le chien sur la piste ès la sortie de la maison. L'intelligent animal comprit à erveille ce qu'on exigeait de lui et il conduisit son maître isqu'au bord de l'eau, où toutes les traces cessaient brusuement. On visita sans succès les deux rives sans laisser n endroit inexploré, et lorsque le crépuscule parut au-desıs des cimes ondoyantes de la forêt, les Lively et Cook 'étaient pas plus avancés qu'au départ.

Comme ils ne trouvèrent point non plus aucun indice 'embarcation, ils se décidèrent à remonter la rivière.

« Il ne nous reste plus, dit Cook avec découragement, u'à parcourir les collines : il fait assez clair pour cela. Qui ait si, en marchant dans l'obscurité, notre voleur n'aura as laissé des traces que nous trouverons et qu'il nous sera ıcile de suivre. Bill, tu conduiras les chevaux à l'embran-

chement du second sentier qui traverse les collines. Va-t'e jusqu'à l'arbre que nous avons coupé avant-hier pour no emparer de cette ruche, et attends-nous là. Si, comme l'espère, nos montures nous sont nécessaires plus tôt, sonnerai du cor. Si nous ne trouvons rien avant de te r joindre, alors nous irons chacun de notre côté avertir l voisins et faire lever en masse la milice. Il faut que ce mis rable soit arrêté; car, entrer de force dans la demeure d'u trappeur et lui voler ses armes, c'est là un de ces méfai d'une impudence inouïe, c'est un crime qui mérite un châ timent exemplaire. »

Le zèle déployé par les chasseurs contrariait Sander qui aurait préféré rester au logis. A vrai dire ses vêtemen de drap fin étaient peu convenables pour une chasse au mi lieu des bois. Mais il craignit que le fugitif n'appartînt l'île des Pirates, et que, se voyant capturé, il ne fît de fâ cheuses révélations. Au cas échéant, sa présence pourrai sinon empêcher des aveux, du moins les rendre sans dan ger. Il espérait même favoriser la fuite du voleur.

C'était dans ce but qu'il avait donné le conseil d'en réfé rer au juge du comté, car il savait bien que dans ce ca l'homme eût été à peu près en sûreté.

XIII.

Capture du mulâtre Dan.

Les chasseurs longèrent donc la rivière avec précaution Le vieux Lively et Cook, suivi de Beau, marchaient sur la rive gauche, c'est-à-dire du côté de l'ouest, tandis que Jame et Sanders s'avançaient sur la droite, qui était la passe la plus rapprochée des collines. Beau, malgré les fréquent encouragements de son maître, paraissait se soucier fort peu de suivre la voie.

« Il n'y a rien à faire avec ce chien, dit enfin Sanders à James au moment où l'un et l'autre venaient d'arriver au sommet d'un sentier pierreux et escarpé. Il est à moitié endormi.

— N'en croyez rien ! s'il trouve le plus léger indice vous le verrez se réveiller. Ne sommes-nous pas de même, nous autres hommes ? quand nous avons longtemps couru sans rencontrer de gibier, le mécontentement s'empare de nous, l'ardeur nous abandonne, mais aussitôt qu'une feuille remue, nous retrouvons nos jambes : cela m'est arrivé mille fois, à moi qui vous parle, pendant mes excursions de chasse.

— Tout cela est bel et bon, mais je ne devine pas quelle sorte de piste nous pourrions trouver ici. Une armée entière traverserait ces rochers sans laisser trace de son passage.

Vous croyez cela ? répliqua James d'un air triomphant. Les gentlemen de la ville sont autant dépaysés lorsqu'ils se trouvent dans une forêt que....

— Les gentlemen de la forêt le sont dans une ville, » riposta Sanders en souriant d'un air sardonique.

James ne put s'empêcher de rougir, car il s'avouait que M. Hawes avait raison. Tout à coup il indiqua du doigt à son compagnon un tas de pierres qui se trouvaient sur leur passage.

« Que pensez-vous de ceci ? lui demanda-t-il.

— Qu'y a-t-il donc là ! répondit Sanders qui se baissa pour examiner l'endroit. Je vois quelques feuilles, beaucoup de pierres et des brins d'herbe par-ci par-là.

— Eh bien ! il y a tout au plus un quart d'heure qu'un cerf a passé sur ce sentier.

— Comment le savez-vous ? je ne vois rien qui puisse justifier votre supposition.

— Quoi ? rien, vraiment ? dit James qui se baissa à son tour pour faire un plus complet examen. N'apercevez-vous pas cette petite pierre qui a été changée de place ? Il est facile de s'en convaincre en examinant le côté qui touchait à la terre humide et qui a été retourné. Le sabot de l'animal

qui a effleuré la mousse et la marque des pointes de ce sabot sont des indices suffisants pour un vrai chasseur. Mais qu'est ceci ! Aussi vrai qu'il fait jour en ce moment....

— Qu'y a-t-il? s'écria Sanders sans réprimer sa surprise Que voyez-vous d'extraordinaire sur cette pierre plate, à moins que le malheureux que nous poursuivons n'ait eu un ciseau sous la plante des pieds, il n'a pu laisser là une trace....

— James, avez-vous trouvé quelque marque ? cria Cook à son beau-frère.

— Venez par ici, répondit le jeune homme, il y a là quelque chose qui mérite vérification. »

Le beau-père et le gendre se hâtèrent d'accourir et se mirent sur-le-champ à examiner le terrain avec la plus minutieuse attention.

« Quand est-il tombé de l'eau pour la dernière fois demanda James.

— Dans la soirée d'avant-hier, lui répondit son père.

— Pensez-vous que depuis ce temps, cette pierre eût pu conserver de l'humidité ? demanda James en indiquant un endroit mouillé sur la pierre plate. Le vent ne l'eût-il pas séchée depuis longtemps ?

— Je crois que vous vous trompez, répliqua Sanders, e ceci est un endroit creux....

— C'est impossible, fit le vieux Lively, la pierre est inclinée, la pluie aurait coulé pour s'amasser au-dessous, dans cette fente, et, voyez, elle est tout à fait à sec. Sus ! sus ! mes garçons, nous sommes sur la vraie piste !

— Je le crois, s'écria joyeusement Cook. Voici la place où le brigand est sorti de la rivière, et l'empreinte de ses pieds n'a pas eu le temps de sécher.

— C'est l'idée qui m'est venu tout d'abord, répondit James ; nous allons voir si votre Beau a autant de valeur que vous voulez bien le dire. Nous avons passé la nuit à chercher, il doit se douter de quelque chose ; appelez-le e voyons ce qu'il va faire.

— Ici, Beau, ici, mon vieux, fit Cook à son chien ; qu'est-ce que tu penses de cette trace? cherche, ma bonne bête, attention ! »

Beau obéit, mais il n'avait pas l'air disposé à se donner
a moindre peine. On lui avait si souvent demandé son avis
lurant la nuit, qu'il rampa lentement vers la pierre, sans
laigner même flairer la terre.

« Quel fainéant! dit James d'un air déconcerté; voyez-le
omme il traîne ses pattes l'une après l'autre; je serais très-
tonné si.... Ah! il sent quelque chose. »

En effet, le chien venait de changer rapidement d'attitude.
l devint tout d'un coup animé, dressa les oreilles, regarda
droite et à gauche avec ardeur, flaira la pierre, se secoua,
oussa un hurlement, fixa avidement son maître et remua
ivement la queue.

« Allons! c'était un loup, dit James avec mécontente-
nent.

— Un loup ou un nègre, répliqua Cook; il les désigne
'un et l'autre de la même manière.

— Un nègre! alors ce doit être le mulâtre qui s'est enfui
le Fourche-la-Fave. Le misérable n'ira pas plus loin! Il
est temps de mettre un terme à ses crimes. Que fait le
hien? »

Les yeux intelligents de Beau observaient ceux de son
maître; ce dernier l'encouragea en lui passant la main sur
e dos. L'animal remua la queue, et, sur un ordre de
Cook, il gravit la colline à pas lents, en tenant le nez à
terre.

Cook sonna de la trompe, signal convenu avec son fils, et
celui-ci arriva bientôt avec les chevaux. Les hommes sau-
tèrent en selle; ils suivirent le chien qui les guidait et s'ar-
rêtait de temps en temps pour les attendre. Dès que l'animal
les vit tous à cheval, il fit entendre un aboiement sourd et
s'élança, à trois ou quatre reprises, par bonds saccadés,
puis il se mit à suivre la trace au grand trot.

La forêt n'était pas épaisse à cet endroit et les chevaux
pouvaient accompagner le chien de très-près. Beau, après
s'être dirigé en droite ligne vers le sommet des collines,
courait maintenant le long du ravin, du côté du Mississipi.
Sanders voulut faire de nouvelles observations : il soutenait
que le chien se trompait et que, certes, le fugitif n'aurait

pas quitté la forêt pour se jeter dans la partie la plus fré-quentée du rivage. Mais Cook lui répondit en souriant, qu'il fallait laisser l'animal tranquille, car il savait ce que voulait son maître et l'on ne devait pas craindre d'être con-duit sur une fausse voie.

Les chasseurs, à la vue desquels rien n'échappait, ne tar-dèrent pas à remarquer l'empreinte des pas d'homme sur le terrain marécageux. Désormais le doute n'était plus possi-ble, l'on suivait la route prise par le fuyard.

Tout à coup Beau s'arrêta, il regarda autour de lui et attendit son maître.

Cook et ses compagnons trouvèrent les traces d'une halte. L'endroit avait été foulé et abandonné depuis peu. On avait fait du feu; çà et là des plumes et des os disséminés sur le sol prouvaient que l'on avait fait cuire un dindon sauvage et qu'on s'était hâté de le manger.

« Eh bien! dit Cook en riant à son aise, le bandit ne s'est pas gêné, il a mieux déjeuné que nous. Mais comment se fait-il que nous ne l'ayons point entendu tirer, lorsqu'il a tué cet oiseau?

— Le maudit voleur a peut-être une grande avance sur nous, observa James : c'est sa gourmandise seule qui lui aura fait perdre du temps. On dirait vraiment qu'il s'ima-gine ne devoir être poursuivi par personne.

— Allons, sus! en avant! Ne perdons pas à bavarder un temps précieux! D'ailleurs Beau s'impatiente. »

Cook avait raison; le chien, debout près des charbons éteints, piétinait en regardant son maître, comme s'il eût voulu lui dire : « Dépêchons-nous, ne restons pas ici, c'est tout à fait inutile. »

Cook était descendu de cheval, il examinait le terrain avec précaution et s'écria tout à coup :

« Voici de nouvelles traces! Je parierais mon cheval con-tre un lièvre qu'elles ont été faites par deux hommes diffé-rents. Les uns sont l'empreinte de souliers et les autres, plus légères et arrondies, proviennent indubitablement de mocassins. Les souliers avaient de hauts talons. Si nous re-trouvons les mêmes marques sur le ravin, où la marche des

leux brigands a dû être plus rapide, nous n'avons plus besoin du chien, je me charge de suivre à la course les traces de l'homme aux souliers. »

Le fermier n'avait point trop vanté sa science, car une fois en selle, il partit comme l'éclair, courbé en avant pour mieux explorer sa route, tandis que Beau, plus animé que jamais, le suivait avec ardeur.

On pouvait désormais espérer les plus heureux résultats. Malgré la halte qu'ils avaient faite, les fugitifs ne s'étaient point trop attardés et les cavaliers durent suivre leurs traces au grand trot pendant plus d'une heure avant de rien retrouver qui fût digne de les arrêter. Mais enfin Beau s'arrêta : il releva ses oreilles et remua la queue en poussant un léger grognement : il était clair qu'il voyait quelque chose d'important.

Les cavaliers retinrent leurs chevaux en regardant de tous côtés. Cook fut le premier à pousser une exclamation. Il éperonna sa monture en criant à ses compagnons :

« Les voyez-vous courir? En avant, il faut les prendre vivants!

— Hurrah! répondit James, je vais enfin reprendre à ces drôles mon sac à munitions. Mais voyez donc comme ils courent! Bravo! mon bon chien, c'est bien là le meilleur gibier que tu aies jamais chassé. »

Les chevaux bondissaient avec une ardeur sans égale. Sanders n'était point accoutumé à cet exercice forcé, mais la bête qu'il montait ne lui laissait pas le temps de la réflexion et lui faisait arpenter, dans sa course folle, un terrain rocailleux, sur lequel ses sabots broyaient les pierres en les lançant au loin. Les fermiers et leur camarade gagnaient du terrain sur les fugitifs.

Depuis le moment où nous avons laissé Dan et Cotton fuir dans la direction du Mississipi, les deux bandits avaient éprouvé des tiraillements d'estomac et le hasard leur ayan fait rencontrer une volée de dindons, ils n'avaient pu résister à l'envie d'abattre un de ces oiseaux, de le plumer, de le faire rôtir et de s'en régaler.

D'ailleurs Cotton se croyait presque en sûreté, grâce à

l'arme que lui avait procurée son hardi compagnon. So avis était que l'un et l'autre pouvaient prolonger leur halte mais pressé par les vives instances de Dan, il finit par s décider à partir.

La colline au sommet de laquelle se trouvaient les deu fugitifs était celle au bas de laquelle était bâtie la ferme d Lively, et, dans leur ignorance de la topographie du pays ils avaient pris la descente qui menait à la ferme pour cell conduisant à Héléna. Cette erreur les força à faire u détour.

Le sentier qu'ils suivaient se terminait par un marais. L côté de la colline sur lequel ils marchaient était fort es carpé et bordé de buissons touffus de sassafras. A vrai dire s'ils n'avaient pas été poursuivis, le marais n'eût pas ét pour eux un obstacle sérieux, car, en prenant à l'est, il seraient arrivés sur les rives du Mississipi qui, en cet en droit, faisait un coude à l'ouest. Cotton se croyait dans l vrai chemin d'Héléna : il enveloppa donc la plus grosse por tion du dindon dans sa couverture et donna le reste à Dan lui conseillant de manger en marchant. Puis ensuite, mun de sa carabine, il partit d'un bon pas, accompagné du mu lâtre, qui, beaucoup moins insouciant que lui, regardait d tous côtés sans chercher à réprimer l'anxiété qu'il éprouvait

« Si vous aviez voulu suivre mon conseil, dit Dan à so camarade, nous aurions pris les chevaux et il y a longtemp que nous serions sur les bords du Mississipi.

— Bon moyen, en effet, nous aurions ainsi laissé derrière nous une trace que nos ennemis auraient pu suivre même au milieu du brouillard et de l'obscurité. Non, non, tou va bien! et d'ailleurs, aussitôt que nous aurons traversé le fleuve, comme je compte le faire, il nous sera facile de trouver une paire de chevaux. Qu'est-ce qui vous arrive encore Dan? vous êtes aujourd'hui plus peureux qu'une vieille femme! Vous vous arrêtez à chaque instant pour écouter et votre visage ressemble à celui d'un cadavre. Qu'y a-t-il encore? répondez donc! s'écria Cotton qui se sentait terrifier par l'expression de frayeur peinte sur la physionomie de son compagnon.

— N'entendez-vous rien, massa Cotton?

— Qu'est-ce donc que je devrais entendre? Allons! cro-
;odile, ouvrez vos énormes mâchoires, soufflez et parlez!
)amnation! dites ce que vous entendez?

— Le trot de plusieurs chevaux.

— Quelle absurdité, répondit Cotton avec fureur, tout en
›âlissant de crainte; de quel côté ce bruit vient-il? »

Le mulâtre, sans lui répondre, mit son oreille contre
erre, et se relevant aussitôt, il s'écria :

« Fuyons! fuyons! de par tous les saints on nous pour-
uit! » et sans attendre son camarade, Dan se mit à des-
endre la colline au pas de course.

Cotton s'élança après lui, et reconnut bientôt que les
révisions de Dan étaient justes, car à chaque instant le
ruit augmentait.

Tout en courant, Cotton réfléchit que la seule chance qui
ıi restât pour échapper à ses ennemis était de diviser leur
:tention. Il se souciait fort peu de voir prendre le nègre,
ɔurvu que lui pût sauver sa propre peau; aussi choisit-il
moment où Dan avait quelques pas d'avance sur lui, et
ımme il se trouvait au bord de l'escarpement, il fit un
ɔnd rapide et sauta de haut en bas, se frayant passage
travers un épais fourré de marronniers. Cotton espé-
iit ainsi déjouer ses ennemis et peut-être eût-il réussi,
r aucun cheval n'eût pu le suivre dans ce sentier;
ais un coup d'œil avait suffi à Cook, pour reconnaître
carabine, et dans l'homme qui la portait le fameux
ɔtton. Le fermier connaissait parfaitement tous les pa-
ges de la contrée; il rebroussa chemin et descendit
rdiment la colline, dans le but de couper la retraite au
leur.

Sanders, plus occupé du sort de l'homme blanc que de
lui du nègre, se hâta de le suivre en prenant toutes les
écautions possibles.

La route que Cotton avait prise, ardue et remplie de
erres, paraissait impraticable pour des cavaliers; mais
ıok ne s'émut point de ces difficultés. Habitué dès l'en-
ıce à la chasse aux ours, il avançait sans se préoccuper

du danger .Bien au contraire, Sanders se pendait à la bri
de sa monture, mais cette précaution ne servait à rien. L
deux chevaux semblaient courir pour leur propre compte
il ne resta plus à Sanders d'autre moyen de salut que cel
de se cramponner à sa selle.

L'inégalité du terrain avait donné à Cotton une avan
que les chevaux se hâtèrent de regagner lorsque le chem
devint praticable. Dès ce moment, la capture du fugi
parut inévitable. Cook, galopant sur ses talons, lui cria
de se rendre et de ne pas le forcer à se porter à des extr
mités fâcheuses. Il avait en outre mille difficultés à reter
Beau qui voulait saisir le bandit à belles dents.

Cependant Cotton avait pris en main son coutelas,
Cook devinait que son beau chien serait égorgé s'il appr
chait à portée du criminel. Cotton ne redoutait pas la ca
rabine de son persécuteur, qui n'avait ni le temps
s'arrêter ni celui de viser. Essayer de faire feu pendant cet
course vagabonde, c'eût été perdre inutilement son coup
carabine.

Cotton comprit pourtant que s'il n'entravait pas la cour
de son ennemi, il serait à sa merci dans quelques seconde

Le fugitif était un des plus habiles tireurs de l'Arkansa
il se retourna, mit en joue et lâcha la détente de son arm
Il avait visé juste, mais la rapidité de sa course avait agi
ses nerfs : de larges gouttes de sueur perlaient son fro
et tombaient sur ses paupières : c'est ce qui lui troubla
vue. La balle de son fusil effleura, sans l'atteindre, la temp
gauche de Cook et traversa le chapeau de Sanders.

Un cri de joie poussé par le fermier annonça au voleu
l'insuccès de son coup et il continua à fuir. Mais le momen
décisif était arrivé. Cook essaya de tirer à son tour, ma
voyant bien que c'était impossible, il saisit son arme pa
le canon et la levant en l'air, il se tint prêt à la faire re
tomber de toutes ses forces sur la tête du brigand. Pa
malheur, le cheval de Cook se prit le pied dans un cep d
vigne sauvage : l'animal trébucha et lança son cavalie
précisément aux pieds de Cotton, qui s'était jeté de côt
pour éviter l'attaque à laquelle il s'attendait.

La chance tournait d'une manière fatale contre le brave [C]ook : le misérable aux pieds duquel il gisait ne connaissait [p]as la pitié et il allait fondre sur son courageux ennemi, en [d]épit de la rage du chien, lorsqu'il vit Sanders s'approcher [à] la hâte.

Ce dernier n'avait certes pas les intentions que lui sup[p]osait le voleur, qui ne voyait en lui qu'un nouvel ennemi; [m]ais comme ses forces étaient épuisées et que l'instinct de [l]a conservation se réveillait en lui, il saisit sa carabine dé[c]hargée et la lança violemment sur le chien qui s'éloigna [e]n hurlant; puis, ramassant l'arme du cavalier désar[ç]onné, il se précipita sur la pente escarpée. Une fois arrivé [a]u bas il regarda derrière lui et s'aperçut avec étonnement [q]ue son second ennemi ne le poursuivait pas. Il eut alors [q]uelque espoir, et descendant une autre colline, il s'aven[t]ura sur le terrain marécageux.

La diversion de Cotton avait diminué de moitié le nom[b]re de ceux qui poursuivaient Dan, et celui-ci restait in[d]écis, ne sachant pas s'il devait suivre son compagnon, [c]ar ils n'étaient point convenus ensemble d'un lieu de [r]endez-vous, en cas de séparation. Mais on lui donna peu [d]e temps pour réfléchir, car il entendit bientôt James lui [c]rier :

« Ah chien! tu es à moi! »

Et le mulâtre recommença à fuir. Plusieurs pins abattus [o]bstruaient le passage, mais quoiqu'il franchît ces obstacles [e]n courant comme un désespéré, les chevaux allaient plus [v]ite que lui. Le misérable n'était plus qu'à vingt pas de ceux [q]ui le poursuivaient.

Ce fut dans ce moment qu'on entendit tirer au bas de la [c]olline. Dan crut que ce coup de feu allait décider la vic[t]oire en faveur de son compagnon, c'était là sa dernière [e]spérance. Il n'y avait derrière lui que deux hommes dont [i]l pourrait peut-être venir à bout. Il se jeta donc derrière [u]n pin, et tirant son pistolet, il s'écria d'une voix qui [t]rahissait la fatigue et l'émotion :

« Arrière, ou je brûle la cervelle au premier qui fait un [p]as de plus. »

Le père et le fils étaient trop courageux pour ne pas faire très-peu de cas de cette menace. Ils savaient bien que leur chasse était finie et que le fugitif ne pouvait plus leur échapper. Il était donc superflu de s'exposer étourdiment à la rage du bandit. Habitués à guerroyer avec les Indiens, les chasseurs adoptèrent la tactique des Peaux rouges. Dès qu'ils virent le mulâtre se réfugier derrière un arbre, ils descendirent aussi de cheval et l'imitèrent, afin d'avoir la possibilité d'éviter son feu. L'un et l'autre cachés par les arbres pouvaient surveiller ses moindres mouvements.

Dan espérait trouver le moyen d'échapper à ses bourreaux, mais heureusement pour lui, avant de tenter la fuite, il regarda tout autour et aperçut la carabine du vieux Lively braquée, immobile, comme si elle eût été vissée entre les deux bras de celui qui la portait. Le fugitif s'étendit à terre pour éviter la balle.

« James! cria le vieux fermier sans quitter son arbre, ce gueux-là va se tenir longtemps à couvert. Je ne puis apercevoir que le bout de son pistolet. Tâchez de lui tirer aux jambes, mais prenez garde à vous!

— N'ayez pas peur, mon père, il n'oserait pas faire feu. Je suis tout prêt et, si je puis seulement distinguer un pouce de sa carcasse, je suis sûr de l'atteindre. »

Les trois hommes gardèrent pendant quelque temps leurs situations respectives. Le père et le fils avaient entendu le coup de feu et ils auraient bien désiré, sans exposer inutilement leur vie, savoir, avant de changer de position, quel avait été le résultat de la poursuite de Cook.

Tous les deux étaient bien convaincus que le mulâtre ne pouvait plus leur échapper. James porta à ses lèvres l'embouchure de son cor de chasse et bientôt parut Sanders dont le cheval, couvert d'écume, arriva en bondissant à travers le fourré.

Dan, en entendant le galop de l'animal, se pencha en avant afin d'examiner ce nouvel assaillant : à l'instant même le vieux Lively lâcha la détente de sa carabine, et la forêt répercuta le bruit de son coup de feu. Le fermier

n'avait visé qu'un morceau d'écosse, dans le but d'effrayer le voleur et de le contraindre à se rendre. Dan, qui crut qu'il avait été en péril, se rejeta de côté, oubliant une minute la présence de son autre ennemi; James tira alors avec la rapidité de l'éclair et l'infortuné mulâtre, qui reçut la balle dans la jambe, tomba en poussant d'horribles gémissements.

Le trappeur voulait mettre le fugitif hors de combat et non le tuer. Dans ce moment même Sanders venait d'arriver sur le lieu du combat. Ses cheveux blonds en désordre flottaient sur son front et sa redingote de drap fin était en lambeaux. Il poussa un cri sauvage et brandissant son fusil, il se précipita à bas de son cheval, en s'approchant de l'homme blessé, résolu à lui briser le crâne avec le canon de sa carabine. Le mulâtre leva le bras et détourna en partie le coup qui pourtant suffit pour l'étourdir. Sanders allait redoubler, mais James lui arrêta le bras en lui disant :

« Arrêtez, monsieur! pouvez-vous frapper un homme blessé et ne pouvant se défendre?

— Laissez-moi l'écraser, hurla Sanders d'une voix creuse, en s'efforçant de s'arracher à l'étreinte de James. Voulez-vous donc épargner un seul des misérables qui font partie de la bande, lorsque votre frère est là-bas étendu sans vie au fond du ravin ?

— Quoi donc? Cook serait-il tué? » s'écria James épouvanté, tout en abandonnant le bras du faux M. Hawes.

Au moment où Sanders levait son arme pour la troisième fois, décidé à assener un coup mortel sur la tête du mulâtre, il fut rejoint par le vieux Lively qui, sans prendre de précaution oratoire, arracha le fusil de la main de ce forcené et le jeta au loin. Puis il s'interposa entre lui et le mulâtre évanoui, en s'écriant avec colère:

« Monsieur, lorsque vous êtes en compagnie d'honnêtes gens, conduisez-vous comme un honnête homme! Ce drôle est notre prisonnier.

— Mais il a assassiné votre camarade.

— Vous vous trompez, le voici qui descend la colline, » répondit tranquillement le vieillard.

Et en effet, Cook qui avait entendu tirer, parut à pied, et le front couvert de sang. Il avait à la main sa carabine reconquise sur le bandit Cotton.

Cook voulait savoir de Sanders pourquoi il ne lui avait pas porté secours, ou tout au moins par quelle raison il n'avait pas essayé de tirer sur le fugitif; mais Sanders répondit que l'homme était trop éloigné. D'ailleurs il avait cru Cook mortellement blessé.

« Alors c'était bien charitable à vous de me laisser ainsi au milieu des buissons, » riposta le fermier avec dépit.

Cook raconta en peu de mots ce qui s'était passé; il expliqua comment son cheval l'avait renversé au moment critique. Son avis était qu'il fallait renoncer à cette chasse à l'homme, car Beau se refuserait à suivre la piste d'un blanc. Et d'ailleurs, le coup que le chien avait reçu, lorsqu'il avait voulu saisir le voleur, avait endommagé son épaule sans néanmoins rien briser, et la pauvre bête ne se remuait qu'avec beaucoup de difficulté.

Il fut donc convenu qu'on transporterait d'abord le mulâtre à la ferme, car il y avait trop loin de l'endroit où l'on se trouvait à Héléna, et qu'une fois réunis chez Lively on tiendrait conseil.

La balle avait percé la cuisse du mulâtre et la blessure saignait abondamment. A vrai dire le coup de crosse de fusil était plus dangereux encore, car le bras était cassé au-dessus du poignet. Le sang tombait à terre et formait une mare tout autour du blessé. Le vieux Lively banda la plaie du mieux qu'il le put; mais le mulâtre était toujours sans connaissance et les faibles battements de son cœur prouvaient seuls qu'il respirait encore. On arracha deux couvertures aux selles du cheval de Cook et de celui de son beau-père, afin d'en faire un hamac dans lequel on plaça le malade, et de cette façon la petite caravane revint sur ses pas en traversant de nouveau le terrain pierreux et inégal.

James déclara qu'il ne voulait pas que Cotton en fût quitte à si bon marché et qu'il était décidé à suivre sa trace aussi loin qu'il le pourrait. Il pria son père de l'excu-

er auprès des dames, car cette affaire-là ne pouvait être emise et, jetant sa carabine sur son épaule, il sauta sur on cheval, puis après il suivit la piste du fugitif aussi vite ue le lui permettaient ses yeux de chasseur expérimenté.

Il ne tarda pas à rencontrer des gouttes de sang et il en onclut tout naturellement que Cotton devait être blessé. es taches de sang s'arrêtaient à une certaine pierre, où e fugitif, se croyant sans doute en sûreté, avait dû s'arrêer afin de bander sa plaie.

James comprit alors qu'il lui fallait mettre en jeu toute on habileté pour être guidé dans ses recherches et ne pas entrer vaincu au logis.

XIV.

L'orgie et la fuite de Mary.

A peu près à la même heure où Tom Barnwel quittait Héléna pour se rendre à Montgomery's-Point et y prendre des informations, une petite barque se faisait une issue à travers le rideau verdoyant des saules de l'île mystérieuse et cinglait vers le rivage de l'État d'Arkansas.

L'embarcation contenait deux personnes : le nègre Bolivar et le métis Olyo. Le premier ramait vigoureusement, le second se tenait paresseusement assis au gouvernail. Olyo portait une sorte de livrée de couleur grise, ornée de bandes écarlates sur toutes les coutures, et une casquette de couleur assortie était posée près de lui, tandis qu'il abritait sa tête contre les brûlants rayons du soleil à l'aide d'un large chapeau de paille. Bolivar, à l'encontre de son camarade, paraissait n'avoir nul souci de la chaleur ; on eût dit, bien au contraire, qu'elle lui était agréable, car il avait jeté de côté, chapeau, veste et chemise, et le soleil dardait ses rayons incandescents sur son torse noir et vigoureux.

On apercevait au fond du bateau, à côté de plusieurs lingots de plomb, quelque chose qui ressemblait à un sac.

Les deux bandits ne s'aimaient pas beaucoup ; aussi le nègre boudeur tenait-il ses yeux baissés sans adresser la parole à son compagnon, tandis qu'Olyo sifflait une chanson nègre en affectant un air de mépris.

Olyo, ainsi que nous l'avons déjà dit, appartenait à la race métis, c'est à dire qu'il avait dans les veines du sang espagnol et indien ; or, dans l'Amérique du Nord, cette variété de l'espèce humaine passe pour être supérieure à celle des nègres. Sa belle maîtresse, la femme du chef, le traitait en enfant gâté, aussi était-il d'une extrême arrogance même envers les pirates de race blanche qui demeuraient dans l'île.

Bolivar, le seul nègre faisant partie de la bande, était placé dans une condition inférieure à celle du jeune métis, dont il était souvent contraint de subir l'insolente tyrannie sans pouvoir obtenir justice du capitaine Kelly. Georgina elle-même se refusait à écouter ses plaintes. Aussi nourrissait-il contre l'adolescent une haine secrète. De temps à autre les yeux du nègre se fixaient sur son compagnon, pendant une seconde à peine, et ses lèvres grimaçantes trahissaient une expression de triomphe qui contrastait avec la jolie figure de l'enfant aux cheveux bruns. Ce sourire ne présageait rien de bon pour le pauvre Olyo.

Bolivar fut le premier qui rompit le silence ; il s'appuya sur ses deux avirons en grommelant ces paroles :

« Gouvernez droit, ou ne vous en mêlez pas. Grâce à votre inexpérience mon ouvrage est doublé et, tonnerre ! ce n'est pas chose aisée de ramer par une chaleur tropicale.

— Bah ! le soleil ne vous brunira pas le teint quoi qu'il arrive ! Vous pouvez bien donner quelques coups de nageoires de plus ; désarmez votre aviron de tribord : m'entendez-vous, Bolivar ? Cessez de tirer sur votre aviron de droite, imbécile ! Dieu, quelle tête ! Vous ne comprenez pas les plus simples expressions en usage à bord d'un steamer.

— Le débarcadère n'est pas si éloigné que vous le pensez, répondit le nègre ; il se trouve là-bas, vers ce bouquet d'arbres verts. Regardez bien, c'est justement à l'endroit où les roseaux avancent dans la rivière ; il y a là une petite baie, où nous pouvons laisser le bateau. Ainsi, attention au gouvernail, ou bien retirez-le et jetez-le au fond de la barque.

— Hue ! hue ! vieil ours mal léché. Ah ! que ne suis-je arrivé ? Je me verrai débarrassé de votre odieuse personne. Allons ! attention ! ramons droit ! Où trouverai-je le cheval ?

— Je vous montrerai l'endroit lorsque nous serons à terre.

— Connaissez-vous la route ?

— Vous la trouverez à l'ouest, à cinq cents pas plus loin.

— Y en a-t-il une autre, soit à droite, soit à gauche ?

— Non, dit sourdement Bolivar, vous ne sauriez faire erreur sur le chemin où vous allez voyager. »

Olyo se tint pour satisfait et donna toute son attention au gouvernail, tandis que Bolivar regarda les bateaux qui longeaient le rivage. Il n'y avait que deux ou trois schooners remontant lentement le fleuve. La petite embarcation suivit le courant qui était plus rapide près du bord, et Bolivar dut alors ramer de toutes ses forces.

« Pointez vers le milieu, cria-t-il encore au métis ; là..... bon, plus encore, ou le courant nous emportera sous ce cotonnier.

— La marée monte, répondit Olyo, qui contemplait l'écume jaunissante des vagues... Mais faites donc attention, Bolivar ; arrêtez-vous, maudit nègre ! Vous me conduisez sous les branches mouillées, s'écria tout à coup Olyo au moment où le nègre cingla vers l'étroite ouverture de la baie, qui était couverte de vigne vierge et de plantes grimpantes.

— Tu ne seras que trop mouillé tout à l'heure, » murmura Bolivar entre ses dents.

Une minute après avoir prononcé cette menace, le nègre

releva brusquement les avirons : le bateau se trouva lancé au milieu d'une verdure luxuriante et disparut aussitôt à tous les regards

Un cri aigu et une plainte sauvage, étouffée aussitôt qu'elle eut été rendue, retentirent derrière ce rideau de feuillage : puis on entendit le bruit d'une lutte désespérée. Les cannes élevées s'agitaient, l'eau de la petite baie bouillonna, comme si un grand poisson l'eût battue de sa queue formidable.

Tout à coup le bruit cessa ; les arbres reprirent leur immobilité, l'eau son calme. Le silence le plus profond succéda à ce mouvement insolite.

Et, quelques instants après, le batelet de l'île mystérieuse se fraya un chemin à travers la ramée touffue.

Le nègre s'y trouvait seul.

Les yeux lui sortaient de la tête : son visage ruisselait de sueur : il s'essuya le front et chercha à reprendre haleine, tandis que la barque suivait le courant. Bientôt il saisit les avirons et se dirigea vers la rive de l'Arkansas.

Il toucha enfin le bord et vint accoster un arbre abattu, aux branches duquel il attacha la barque. Puis il reprit sa veste et sa chemise, et dans ce moment deux lettres qu'il avait oubliées dans sa poche tombèrent au fond du bateau. Bolivar ne savait pas lire, et pourtant il examina longtemps l'adresse de ces lettres. Une d'elles était souillée de sang. Bolivar chercha à effacer cette tache à l'aide de son doigt mouillé, mais il ne fit que l'agrandir. Il eut alors grande envie de jeter dans la rivière cette missive accusatrice; pourtant, après mûre réflexion, il se décida à remettre les deux plis dans sa poche.

Au moment où le nègre allait s'éloigner du bateau, ses yeux rencontrèrent la place qu'avait occupée Olyo. Il y aperçut la casquette du métis et s'en empara. Puis ses yeux cherchèrent quelque chose qu'il ne trouva pas : le plomb et le sac n'étaient plus dans l'embarcation ; le chapeau de Bolivar et les deux avirons restaient seuls sur le banc.

« Il faut pourtant me débarrasser de ceci et l'envoyer au

fond de l'eau, » murmura le nègre en tâtant ses habits. En même temps il tira de sa poche un grand couteau à manche de bois, dont il ouvrit la lame massive en disant : « Il y a là-bas des poignards qui valent mieux que celui-ci. Voilà qui est fait. » Piquant aussitôt la lame dans la casquette, il jeta le tout à l'eau.

Les avirons retombèrent dans le courant et Bolivar cingla vers l'île d'où il était venu.

C'était jour de fête pour les bandits. Ils avaient fait la veille un butin considérable ; ils espéraient sous peu de jours réussir encore mieux et, pour tout dire, leurs chefs étaient absents.

Aussi cette bande effrénée s'abandonnait-elle, sans contrainte, aux plaisirs d'une folle orgie. Pierre, qui seul peut-être avait conservé sa raison, faisait de vains efforts pour contenir ses camarades. Il les suppliait de comprendre quelles funestes conséquences pourrait avoir le bruit de cette joie désordonnée, si quelque batelier venait à l'entendre en passant. Les brigands ne voulaient rien écouter; ils soutenaient qu'il leur était déjà arrivé de faire le même tapage et que personne ne saurait s'étonner des rumeurs qui partaient d'une île inexplorée, où quelques voyageurs pouvaient s'être arrêtés par hasard. Et d'ailleurs toutes les mesures n'avaient-elles pas été prises pour qu'il fût impossible de débarquer dans l'île ?

Pierre, ne sachant quel parti prendre, avait à plusieurs reprises conjuré la femme du capitaine de paraître au milieu des pirates afin de les rappeler à l'ordre, mais Georgina s'y était refusée, car elle était persuadée que Kelly reviendrait avant peu.

Pendant ce temps-là Bolivar avait pris terre et se hâtant de cacher sa barque, il s'achemina vers la « maison des célibataires, » où il fut reçu par de bruyantes acclamations Ordinairement Bolivar était morose, peu communicatif et se tenait à distance des blancs qui le méprisaient à cause de la couleur de sa peau, mais dans l'état actuel de sa conscience, cette orgie convenait à ses goûts. Ses yeux, brillèrent d'un éclat sauvage ; il poussa une espèce de cri de

guerre, comme s'il se fût trouvé sur un champ de bataille dans le Congo ou dans la Guinée, et saisissant le verre plein d'eau-de-vie qu'on lui offrait, il le vida d'un seul trait.

« Hurrah ! s'écria un grand drôle né dans l'Illinois. Hurrah ! gros vautour ! Mais si vous y allez de ce train, vous tarirez le tonneau d'un seul coup. Posez ce gobelet, beau flocon de neige, reprenez haleine et causons raisonnablement.

— Je préfère votre eau-de-vie à votre conversation, grommela le nègre. Donnez-moi la bouteille. Ce « brandy » a bon goût ; d'où vient-il ? de quelque État du Nord probablement ?

— Ha ! ha ! ce gentleman couleur de chocolat a bon nez ! riposta le citoyen de l'Illinois ; il flaire le rôti d'un bout de la table à l'autre. Il sait que nous avons arrêté au passage un grand bateau venant du Nord et il est si fin qu'il s'imagine que cette excellente eau-de-vie de pêche provient de la cargaison. Mais, mon digne ami, si vous voulez boire comme cela. il faut gagner votre part de prise.

— Pas de bêtises, Corny ; donnez-moi la bouteille, j'ai soif... Vous refusez ? alors gardez-la : je m'adresserai ailleurs. »

Bolivar tourna le dos au bandit et se dirigea du côté de sa demeure, bâtie à côté de celle de son maître, mais Corny lui barra le passage : il tenait la bouteille d'alcool de la main gauche et saisit le bras du nègre avec la droite en s'écriant :

« Arrêtez, mon bel Adonis d'albâtre, vous ne me quitterez pas ainsi ce soir. Au moment où vous êtes arrivé, je venais de vanter à mes camarades la force extraordinaire de votre tête et de votre crâne, non pas de votre cervelle, mon pauvre Bolivar, rien que de votre crâne, et je tiens à prouver la vérité de mon assertion. Vous rappelez-vous, vieux corbeau, avoir dernièrement séparé en deux un fromage à l'aide de votre front ? Croiriez-vous qu'ils ne veulent pas me croire, les mécréants !... J'ai parié vingt dollars que vous pourriez renouveler ce tour de force ; voulez-vous m'aider à gagner, belle boule de neige ? Nous partagerons l'enjeu, mon faisan argenté.

— Je ne suis pas d'humeur, ce soir, à faire de pareilles olies et surtout, Corny, pour vingt dollars! J'ai gagné plus l'argent aujourd'hui qu'il n'en tiendrait dans votre chapeau. Vingt dollars.... pouah! »

Et tout en disant ces mots, Bolivar fit un geste de mépris t essaya de se dégager. Le pirate Corny n'était pas disposé lâcher le nègre; aussi tint-il ferme, et cherchant dans ses oches, il en tira un magnifique coutelas, en s'écriant :

« Là, Bolivar, regardez ceci, mon pain de sucre blanc, na houppe à poudre, ma ravissante rose blanche, que ites-vous de ce petit couteau? hein! Consentez-vous, pour e gagner, à faire plaisir à un ami? »

Les bandits s'étaient levés et entouraient Bolivar. Quelques-uns cherchaient à le décider; d'autres prétendaient, n riant, être sûrs qu'il ne pouvait faire un pareil tour de orce : ils disaient même que Corny mentait comme un Canadien.

Bolivar, sans faire attention ni aux supplications ni aux arcasmes, s'empara du couteau, et fixa des yeux flamboyants sur la lame polie. C'était un yatagan turc à la lame l'une trempe de Damas, à la poignée d'or et d'argent curieusement émaillée. Un sultan eût été honoré de porter une arme pareille.

S'il eût eu toute sa raison, Bolivar eût conçu quelque soupçon en voyant Corny lui offrir un don si précieux pour un pari frivole. Mais la rasade d'eau-de-vie qu'il venait d'avaler et la privation volontaire qu'il s'était imposée, en etant son couteau, le firent changer d'avis à l'instant. Il lança un regard rapide autour de lui, roula ses yeux dans leur orbite, poussa un cri, et se débarrassa de son vieux chapeau de paille en s'écriant :

« Hurrah! mes enfants, Bolivar va vous montrer comment on insinue sa tête dans un fromage. Qui de vous ajoute encore quelque chose au pari? »

Le bruit redoubla et le tumulte fut, dès ce moment, à son comble. Bolivar s'élança au milieu des pirates en brandissant le yatagan; la noirceur de son visage contrastait avec la blancheur de ses dents, dont on entendait le grincement,

tandis qu'il chantait la célèbre ronde de *Jim'Crow*, en accompagnant chaque vers de bonds capricieux et en faisant entendre une voix aigre et stridente :

Chink! Dansez, moricauds; sautez, tourbillonnez!
Trémoussez-vous ce soir, amis, vous êtes libres!
Bientôt le gin brûlant fera mouvoir vos fibres ;
Chink! Chantons tous en chœur, du gosier et du nez,
La ronde que chante
En sautant très-haut,
De sa voie perçante,
L'Yolof Jim-Crow!

La note qui terminait la dernière syllabe de ce couplet était jetée d'un seul coup de gosier prolongé, tandis que Bolivar, se trémoussant, bondissait et tourbillonnait sur lui-même, afin de mieux mériter encore les applaudissements furieux des bandits qui avaient fait cercle autour de lui.

« Ne vociférez donc pas si fort, s'écria pourtant Pierre, qui parvint à saisir Bolivar par les épaules : vous vous époumonez et vous nous brisez le tympan. On entendrait votre voix d'un bord du Mississipi à l'autre. »

Mais le nègre ne fit aucune attention à la recommandation de son camarade : il se débarrassa de son étreinte et reprit sa chanson d'une voix plus pénétrante encore :

Je connais Dun le noir, à l'œil brillant et vif,
Dont tous les vêtements sont faits de nankin jaune.
J'aime à voir se dresser ses oreilles de faune
Sous son chapeau pointu planté droit comme un if,
Chaque fois que chante
En sautant très-haut,
D'une voix perçante,
L'Yolof Jim-Crow!

« Hurrah! hurrah! Chink! Chink!

— Bravo! sublime! s'écria la bande. Il faut que Pierre danse à son tour.... Hurrah pour Pierre!

— Silence, vous dis-je; silence! hurla Pierre dont la voix domina celle des autres.

— Qu'on apporte un fromage ! cria à son tour le bandit de l'Union ; Bolivar veut le saluer à la mode de Chine ; qu'on apporte un fromage ! »

Trois ou quatre hommes sortirent en courant et rentrèrent à l'instant, apportant un de ces fromages nommés *western reserve-cheeses*, de la qualité de ceux que l'on fait dans les États du Nord, particulièrement dans l'Ohio et dans la Pensylvanie, dont la forme est ronde et dont le diamètre est d'environ deux pieds, sur quatre à cinq pouces d'épaisseur. Ce fromage était couvert d'une croûte jaune-foncé, dure, élastique, et on comprenait qu'en le frappant avec force dans un certain endroit, on pût le briser par le milieu. Bolivar avait déjà plusieurs fois exécuté ce tour d'adresse et il lui était facile de réussir encore.

Une des particularités les plus remarquables de la race nègre est certainement la flexibilité et la dureté du crâne, lequel est insensible à des coups qui briseraient la tête d'un blanc comme une coquille d'œuf. Lorsque deux noirs se battent, leur tête est pour eux une arme aussi bien que le poing. Aussi, dès que deux moricauds sont aux prises, les voit-on se cogner la tête l'une contre l'autre, comme le font les béliers. Le bruit seul de ce choc suffirait pour donner la migraine à un blanc. Corny, qui haïssait Bolivar, se proposait de lui jouer un tour de jarnac.

Sur sa demande, un des hommes appuya le fromage contre un baril de sucre, et Bolivar, qui avait donné une cinquième accolade à la bouteille d'eau-de-vie, fit d'abord deux bonds fantastiques, tout en plaçant le poignard conquis à sa ceinture. Saisissant le fromage à deux mains, il rejeta ensuite sa tête en arrière, et donna du front contre le fromage avec tant de violence, que la croûte ayant cédé, sa tête crépue passa au travers.

Un tonnerre d'applaudissement accueillit le triomphe de Bolivar, qui jeta le fromage brisé aux pieds de ses camarades.

« Tenez, voilà votre lait caillé ! Mon nez suffirait pour casser une meule aussi tendre que celle-là.

— Vous avez raison, ceci n'est que du lait caillé, observa

un petit homme trapu, originaire de l'Indiana, mais il vous serait impossible de faire ce tour avec un véritable fromage de mon pays.

— Comment donc, s'écria Corny, un défi à Bolivar? Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans votre misérable pays! Qu'on apporte un fromage de l'Indiana; je le paye cinq dollars. Qu'on choisisse le plus dur qu'on trouvera, et je parie tout ce que vous voudrez que Bolivar, le brise-glace, cassera ce bloc aussi facilement que si c'était la boîte d'un chapeau de New-York. Hurrah! Bolivar; nous allons leur montrer ce que vous savez faire!

— Hurrah! balbutia le nègre qui avait le hoquet et dont les yeux étaient ternes et éteints; hurrah! apportez un de vos fromages. Allons donc, dépêchez-vous! Où est-il?

— Voici, mon bijou, répondit le petit homme en posant sur un buffet tout près de la muraille un fromage d'une nouvelle espèce : si vous parvenez à briser celui-ci, je consens à me laisser traiter de vieux fou!

— Hurrah! père Bolivar, s'écria Corny qui retint le nègre prêt à s'élancer vers son nouveau point de mire. Arrêtez, roi du pays des neiges, j'ai payé ce fromage en espèces sonnantes et je ne désire pas trouver entre mes dents des débris de votre tignasse de laine lorsque je le mangerai. Permettez-moi de couvrir l'objet à l'aide de mon mouchoir.

— Couvrez-le avec un drap si bon vous semble, » hurla le nègre.

Tandis que les autres s'empressaient autour de lui, afin de détourner son attention, Corny escamota prestement le fromage et le remplaça par une pierre meulière de même grandeur qu'il couvrit de son mouchoir.

« Empaquetez-le d'une couverture, vociféra de nouveau Bolivar, puisque vous ne voulez pas avoir d'échantillon de laine africaine.

— Empêchez-le d'y toucher avec ses mains, observa le petit homme de l'Indiana, sinon il pressera les bords, et alors le fromage éclatera par le milieu.

— Oh! oh! exclama le nègre, un fils de Guinée va vous

ontrer comment on coupe en deux un fromage de l'In-ana. Place, fainéants; place et regardez. » Puis il reprit chanson :

Avez-vous vu Dinah! C'est ma maîtresse à moi!
Chaque dimanche au soir le punch chez elle flambe,
Et lorsqu'elle m'embrasse en me pinçant la jambe,
Je pousse un cri joyeux, et siffle avec émoi
La ronde que chante
En sautant très-haut,
D'une voix perçante,
L'Yolof Jim-Crow!

« Hurrah! pour le vieux pays de Virginie, » s'écria Bo-var en terminant son chant furibond; et soudain, les cou-s rentrés, les yeux fermés et la tête en avant, il prit son an, tandis que les autres le contemplaient avec extase, en voyant se précipiter avec la rapidité d'une flèche sur la erre recouverte du mouchoir.

Le coup eût assommé un bœuf. Bolivar tomba à la ren-rse, comme frappé par un boulet de canon, et demeura endu sur le dos, complétement étourdi.... Quelques mi-ıtes après, il se releva lentement au milieu des huées de s cruels camarades. Il paraissait ne rien comprendre à ce ui venait de se passer. Il éprouvait sans doute une forte ouleur à la tête, car il pressait ses tempes entre ses mains ıissantes et fini par fermer les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, son regard tomba tout d'abord sur pierre, que ne recouvrait plus le mouchoir. Il jeta alors ı regard lent sur les bandits qui faisaient retentir la salle leurs rires désordonnés.

Le nègre comprit aussitôt, à ces airs gouailleurs et à ces ırcasmes, qu'il avait été victime d'une méchanceté sans areille. Corny s'approcha alors pour lui demander en rica-ant s'il ne croyait pas que le fromage eût trop longtemps éché au soleil?

Bolivar découvrit ainsi qui était celui qui avait inventé supplice atroce qu'on avait voulu lui faire subir. vant que personne pût le retenir, avant même qu'on ût pensé à un danger quelconque, il se rua sur Corny avec

la vélocité d'une flèche, et l'assomma d'un seul cou
de poing en lui enfonçant les dents jusqu'au fond de
gorge.

On s'élança au secours de Corny; mais Bolivar tena
ferme, et il fallut de nombreux efforts pour réussir à dél
vrer la victime, qui tomba sanglante dans les bras de s
camarades.

Le nègre se défendit avec un courage désespéré cont
ses nombreux assaillants; il s'efforça même de tirer
yatagan qu'il portait à sa ceinture, mais les pirates l'en em
pêchèrent : il fut enfin renversé et garrotté. Les amis pa
ticuliers de Corny demandèrent même la mort immédia
du noir qui avait osé porté la main sur un blanc.

Pierre avait tout fait pour mettre fin au désordre; ma
voyant qu'il n'obtenait rien, il alla de nouveau demand
l'assistance de Georgina, en la conjurant d'intervenir.
lui dit, afin de la décider, qu'il ne répondait pas des cons
quences de cette rixe.

A vrai dire, il n'y avait pas grand'chose à craindre d
bateaux qui passaient, mais le vent soufflait dans la dire
tien de l'Arkansas et il pouvait se trouver des chasseurs s
les rivages de l'un ou de l'autre État. Pierre ajouta mêm
que Kelly avait positivement défendu que l'on s'exposât
un danger inutile au moment où l'on était à la veille d'a
teindre le but désiré. Il finit par déclarer à Georgina qu'el
était la seule personne qui pût à cette heure, mettre un frei
à la rage de cette bande déchaînée.

« Mais que deviendra Mary pendant mon absence ?
dit Georgina avec anxiété.

La pauvre prisonnière que gardait la femme de Kelly éta
accroupie dans un coin, pâle et les yeux vides de larmes. Ell
avait fait pour s'enfuir plusieurs tentatives que Georgin
avait toujours déjouées. Grâce à cette vigilance, l'infortuné
n'avait pas fait un mouvement depuis le matin, et sembla
ne pas s'apercevoir qu'il y eût du monde autour d'elle.

« Ne craignez rien, elle demeurera tranquille à la plac
où elle se trouve, » observa Pierre, en jetant sur la pauvr
créature un regard courroucé. « Il ne manquait plu

raiment qu'un embarras de cette sorte : une femme ! une llle ! »

A peine Pierre achevait-il de parler, que de formidables lameurs retentirent au dehors et vinrent frapper ses reilles et celles de Georgina. Celle-ci se hâta de prendre n châle dont elle s'enveloppa, et sortit de sa maison pour oumettre, si faire se pouvait, ces furieux à l'obéissance.

A peine fut-elle entrée dans la salle, que les plus indiscilinés d'entre eux se levèrent respectueusement. Le bruit essa comme par enchantement. La taille imposante et mastueuse de cette belle femme était bien faite pour en imoser aux bandits ; et l'aspect de sa figure magique aux traits ccentués, l'éclat bleuâtre de ses cheveux noirs et soyeux, heveux dont les tresses retombaient sur un cou de cygne, a fixité de ses yeux ombragés de longs cils, tout cela paraisait être un défi à celui qui oserait méconnaître l'autorité ont elle était investie en l'absence de Kelly.

Le nègre luttait pour s'arracher aux mains de ses persécuteurs dont les efforts réunis résistaient difficilement à sa orce herculéenne.

« Que voulez-vous à cet homme ? dit enfin Georgina d'une oix sonore. Quelle est la cause d'un pareil tumulte ? »

Tous les bandits cherchèrent à répondre, et cela causa ne confusion à laquelle Pierre mit fin en racontant brièvenent ce qui s'était passé. Lorsqu'il parla de l'agression de Bolivar, plusieurs voix s'écrièrent :

« Mort à cette brute, qui se jette comme une panthère ur les hommes !

— Des hommes, où y en a-t-il ici ? s'écria Georgina en ixant hardiment les chefs de l'émeute. Eh ! quoi, vous ne ongez qu'à assouvir vos passions et à venger vos mesquines ancunes quand l'ennemi nous environne de toutes parts ? N'avez-vous pas cherché à irriter le nègre ? De quoi vous plaignez-vous ? Le serpent ne mord-il pas lorsqu'on le foule aux pieds ? Retournez à vos postes. Le capitaine peut arriver d'un instant à l'autre, et vous n'ignorez pas ce qui vous adviendrait si c'était lui qui fût ici à ma place. Allez cuver votre eau-de-vie, et tenez-vous tranquilles. Sachez

bien que celui qui désormais enfreindra nos lois sera pu
je le jure! et je tiendrai mon serment. Si le noir a eu t
Kelly le jugera. Je ne chercherai point à le protéger.
que le capitaine sera de retour il examinera l'affaire; m
d'ici là, je vous ordonne de rester tranquilles!

A ces paroles énergiques, les bandits obéirent avec
certaine répugnance; mais ils lâchèrent le nègre. Au
ment où Pierre se retournait pour l'emmener avec lui
aperçut la pauvre fille qui se glissait hors de la maison
Kelly. La malheureuse porta la main à son front livide
écarta ses cheveux en désordre. Pendant deux seconde
peine, elle fixa la foule assemblée devant la « Maison
célibataires; » puis, poussant un éclat de rire frénétiq
elle traversa rapidement l'espace vide, et disparut entre
cinquième et la sixième cabane.

Cette action fut si prompte, que Pierre ne savait s'il dev
en croire ses yeux; mais Georgina, dont le regard av
suivi celui du bandit, aperçut le vêtement de Mary au m
ment où elle disparaissait derrière la cabane; et, compr
nant ce qui venait de se passer, elle s'écria, en désigna
l'endroit où la fugitive avait passé:

« Courez! Pierre, Bolivar, Westley, sur votre vie, suive
la, et ramenez-la près de moi! »

Pierre obéit sans hésiter, et quelques-uns des pirate
moins ivres que les autres, le suivirent en trébuchant. Ce
qui restèrent, enchantés de trouver une occasion pour
retirer, rentrèrent chez eux. Bolivar seul demeura près
Georgina, car ses bras étaient liés avec des cordes.
femme de Kelly se hâta de le délivrer, afin qu'il pût cou
après la fugitive, car il était important de ne point la laiss
échapper. Mais l'Africain, enivré d'eau-de-vie, brisé p
l'horrible coup qu'il s'était donné et annihilé par les fat
gues de la lutte, fit quelques pas en avant et tomba lourd
ment sur le sol.

Georgina, vivement contrariée, frappa la terre de s
pied mignon, et courut à l'endroit où elle pensait que Ma
avait dû escalader la clôture. Elle attendit avec impatien
que sa captive lui fût ramenée, car elle n'avait pas

moindre crainte qu'une folle, qui n'avait que quelques pas d'avance, pût, au milieu d'un taillis où elle n'avait jamais mis le pied, échapper à des hommes qui en connaissaient chaque arbre et chaque buisson. Malheureusement, les brigands enivrés ne savaient ce qu'ils faisaient; ils couraient çà et là, et Pierre, croyant qu'ils avaient suivi le chemin qu'elle avait pris, tomba lui-même dans la même erreur. Il résulta de cela qu'ils explorèrent les bois sans apercevoir la moindre trace de leur prisonnière. Pierre déclara qu'elle devait s'être noyée, car autrement on l'aurait retrouvée, surtout si elle s'était cachée dans les broussailles.

Georgina ne se contenta point de cette supposition, et fit recommencer les recherches. La nuit les rendit à peu près impossibles. Il fallut se résigner, et Georgina essaya de se consoler en se berçant de l'espoir que la fugitive ne pouvant absolument pas sortir de l'île, il serait facile de la retrouver dès qu'il ferait jour.

XV.

Le long du Mississipi.

Le Mississipi est un fleuve gigantesque dont les ondes majestueuses s'écoulent avec lenteur jusques vers les eaux du golfe du Mexique. C'est au milieu des montagnes Rocheuses et dans les Alleghanies, aux pentes abruptes, aux lacs intérieurs, que commence la source de ce puissant courant d'eau. Maintes fois le « Méchescébé » rompt les digues qui enserrent son lit; il déborde dans les plaines, entraînant avec lui les arbres, les plantations, les barques et les navires. Tout alors est destruction, ruine et désolation. L'air même semble se ressentir de cet anéantissement général; la peste américaine, la terrible fièvre jaune, prend naissance

dans ce chaos universel et achève l'œuvre de mort que le fleuve a commencée.

C'est ainsi que dans ce monde tout ce qui est grand est un sujet de crainte pour tout ce qui est infime.

Tom Barnwell, après avoir dit adieu à Edgeworth sur le quai d'Héléna, poursuivait son voyage en ramant et en se reposant tour à tour. Après avoir descendu la rivière à peu près pendant dix milles, il rencontra une petite île située au milieu du fleuve. Le courant portant sa barque vers la droite, il laissa donc glisser son canot qui le porta vers la rive ouest. Les canniers touffus étaient si près de la rivière, sur ce côté du fleuve, que les premières tiges s'inclinaient sur l'eau. Il y avait aussi des branches, des racines et des souches entassées les unes sur les autres d'une si étrange manière, qu'aux yeux de tous un ours même aurait eu la plus grande difficulté à passer au travers. Tout d'un coup, il entendit un air joyeux exécuté sur le violon avec une précision et une habileté telles que, cédant à la surprise, il regarda autour de lui afin de s'assurer s'il était réellement sur le Mississipi, à quelques pas d'un cannier, dans un endroit désert, ou bien s'il venait, sans le savoir, d'arriver dans un séjour enchanté.

Tom voulut découvrir quel était l'artiste qui jouait ainsi du violon dans une forêt de l'Arkansas. Dans ce but, il s'approcha de la côte, attacha son bateau au tronc d'un sycomore et gravit la berge escarpée. Il n'y avait aucun sentier dans cet endroit, mais à l'aide de son couteau le jeune homme se fraya un passage jusqu'à la place où la musique se faisait entendre, et à force de couper, il atteignit le milieu d'un cannier où se trouvait un espace vide abrité par d'épaisses plantes rampantes. Là se tenait le musicien.

C'était un homme d'environ vingt à vingt-cinq ans, dont la chevelure, brune, disposée en boucles épaisses, ombrageait un cou hâlé par le soleil. Il portait un pantalon gris et une chemise bleue ; un large chapeau de paille était accroché à un roseau, et la hache dont il venait de se servir gisait à ses côtés. Appuyé fort commodément contre un tronc d'arbre, l'inconnu tournait le dos à Tom, et s'es-

rimait avec autant d'ardeur sur son instrument (qui n'était ien moins qu'un violon de Crémone) que s'il eût été forcé 'amuser un nombreux auditoire, comme si son honneur et a réputation de professeur émérite eussent été en jeu.

Le virtuose se retourna au bruit d'un éclat de rire qui artit derrière lui, et dit avec calme au nouvel arrivant, omme s'il eût attendu sa visite toute la matinée.

« Comment vous portez-vous, monsieur?

— Bravo! bravo! s'écria Tom en s'approchant du violo. iiste. Votre musique ferait danser ceux qui n'en auraient as la moindre envie. Comment avez-vous eu l'idée de venir ouer du violon dans ce lieu désert?

— Oh! c'est que j'ai le plus grand plaisir à me jouer à noi-même nos airs nationaux : le *Yankee doolde*, *Lord Iowe's hornpipe*, la *Marche de Washington*, et *Such a* *eeting ug stairs*, répondit le musicien en exprimant, grâce ı une modulation, la première note de chacun des airs ıommés, et cela sans paraître remarquer l'étonnement de Tom.

— Très-bien! mais, mon brave, reprit Tom, vous n'avez ans doute pas pris la peine de déblayer un espace de quatre ieds carrés dans le seul but de vous mettre à votre aise our jouer *Such a getting upstairs?* Êtes-vous seul? N'y a-t-il point de maisons aux alentours?

— Ma demeure est non loin d'ici, répondit le violoniste en regardant loyalement Tom en face et sans le perdre de vue avec ses grands yeux noirs. Oui, certes, il y a une maison ou du moins un semblant de maison. Voyez-vous ce sentier? Il conduit à une anse sur les bords du Mississipi : là j'ai échafaudé un sentier de bois coupé. Je fais des marchés avec les steamboats qui passent, ou plutôt avec ceux qui ne marchent pas. Allons, venez, mon camarade, je veux vous montrer mon palais. Mais, j'y pense, d'où venez-vous! J'ai d'abord cru que vous étiez tombé des nuages.

— Mon canot est tout près d'ici sur le Mississipi?

— Où donc? Serait-ce près de ma maison?

— Je n'ai vu aucune habitation, puisque j'ai traversé les broussailles.

— Ha! ha! ha! je ne m'étonne plus si vous avez é
surpris en m'entendant faire de la musique, puisque vo
avez rampé au milieu de ce fourré. Allons, venez par ic
ma demeure est pauvre, mais elle est commode, et je va
vous donner à manger quelque chose. Il ne faut pas vo
remettre en route l'estomac creux. Ce matin, j'ai fendu c
arbre pour en faire du bois de chauffage et le porter à
rivière. Couper sans cesse du bois est une occupation m
notone, voilà pourquoi j'emporte toujours mon violon av
moi. Lorsque je suis las de manier la hache, je prend
mon archet afin de m'assouplir le bras. Tenez, voici m
maison. »

Et en disant ces mots, le ménétrier de l'Arkansas écart
les roseaux et montra à Tom une toute petite cabane con
struite au moyen de troncs d'arbres superposés. On éta
forcé de se baisser pour franchir la porte basse, qui s'ou
vrait vis-à-vis du fleuve. Du seuil de cette demeure o
jouissait d'une vue très-étendue.

La hutte s'élevait sur ce qu'on appelait la seconde berge
A l'exception d'une cinquantaine de cordes de bois de frên
et de cotonniers qui étaient rangés en pile, rien ne trahis
sait, au fond de ce désert, la présence d'un homme o
l'existence d'une habitation.

Le pionnier artiste n'avait point arraché une ronce : n
la bêche ni la pioche n'avaient encore souillé la virginit
du sol, et l'emploi de la charrue était aussi étranger dan
ces parages que celui de la truelle et du rabot. La hach
seule avait aidé le musicien bûcheron à bâtir sa rustiqu
demeure dans ce lieu pittoresque, et c'est avec cette arm
qu'il avait chassé l'ours et la panthère, ses visiteurs ordinaires.

Ajoutons, en passant, que le nouveau personnage introduit par nous à nos lecteurs était un enfant de l'État du
Kentucky.

Il avait pour seuls compagnons de sa solitude deux grands
chiens robustes, d'un poil jaunâtre et couverts de cicatrices;
ces animaux, couchés devant la maison, ne daignèrent
même pas lever la tête à l'approche de l'étranger, car il

était accompagné de leur maître. En signe de reconnaissance, ils remuèrent faiblement leur queue qui était excessivement courte.

Le Kentuckien expliqua à Tom comment il se procurait dans la forêt la viande qui lui était nécessaire, et comment les bateaux à vapeur qui s'arrêtaient pour faire du bois, lui fournissaient le peu de pain dont il avait besoin. Une source d'eau limpide qui sourdissait à quelques pas alimentait sa calebasse, et le Mississipi lui servait de vivier. La hache du brave pionnier avait procuré à son maître une somme d'argent assez ronde, et il déclara à Tom qu'il était presque sûr de réaliser un capital suffisant pour pouvoir s'établir d'une manière plus convenable dans un pays plus rapproché des contrées civilisées. A vrai dire, il désirait que son plus proche voisin fût toujours à une distance d'au moins cinq milles de celle où il se trouverait.

Tom et son hôte entrèrent dans la maison, dont l'ameublement était des plus simples. Une barrique vide servait de table; on s'asseyait sur deux billots de bois; « car, disait le Kentuckien, il ne faut pas, lorsque je reçois la visite d'un ami, que je le fasse asseoir par terre. » Les ustensiles de la cuisine se composaient d'un pot de fer sans manche ni couvercle, d'une casserole de fer battu dans le même état, de deux fourchettes de canne et d'une espèce de cuiller faite de bois ordinaire. Mais ce dernier objet ne servait sans doute que dans les grandes occasions, car il était perché au-dessus de la cheminée et couvert de poussière. Le harnais de chasse du musicien était en meilleur ordre. Une superbe carabine avec son sac plein de munitions était suspendue au-dessus de la porte, tandis qu'un grand couteau de chasse était accroché à l'un des angles de la cabane.

Plusieurs peaux d'ours et une couverture de laine étendues à terre et surmontées d'un moustiquaire indiquaient l'endroit où se reposait le propriétaire, qui ne s'était point encore donné le luxe d'un lit. Il est vrai que sans moustiquaire, nul n'aurait pu fermer l'œil dans cette cabane, fût-ce même une minute. Le garde-manger était bien garni.

Plusieurs gigots d'ours, quelques cuissots de venaison e d'autres excellents morceaux déjà fumés, se balançaien suspendus au plafond. C'étaient là les provisions pour l'é poque où la coupe du bois presse et où la chasse est moin abondante.

« Allons, mon cher hôte, dit le Kentuckien à Tom e apportant un plat de bois rempli d'appétissantes tranche de venaison et de quelques morceaux de dindon rôti, qu avaient été abrités sous le moustiquaire, faites ici comm si je n'y étais pas, mettez-vous à votre aise. Voici quelque gâteaux de maïs qui ne sont point à dédaigner. La venai son est cuite à point, le dindon ne saurait être meilleur. A vrai dire un verre de whiskey pour aider à la digestion n serait pas mauvais....

— Oh! si vous manquez de whiskey, je puis vous e fournir; j'en ai pris à Héléna plus qu'il ne m'en faut pou une semaine, et mon voyage doit à peine durer une nuit. I ne n'agit que d'aller le chercher. Le barillet est dans mo canot, et je vais, en me glissant encore à travers les ronces...

— Ne vous donnez pas cette peine; puisqu'il y a du whiskey dans votre barque, je l'irai chercher moi-même, sans me traîner dans des buissons d'épines. Il s'agit seulement de prendre ma barque et ramener la vôtre. Croiriez-vous qu'avant de vous avoir aperçu, je trouvais l'air embaumé de l'arome du whiskey. Ah! j'ai le nez très-bon! Il y a encore les pressentiments.... et j'en avais.... »

Tout en disant ces mots, le Kentuckien courut au rivage, sauta dans son canot et disparut derrière la langue de terre qui avançait dans la rivière. Il revint, après une absence de quelques minutes, en ramenant la barque de Tom attachée à la sienne, et le jeune homme l'aida à remonter le barillet de whiskey jusqu'à sa cabane.

« Et maintenant, mon hôte, expliquez-moi où diable vous allez ainsi, tout seul, en compagnie d'un baril de whiskey? fit le bûcheron, tout en mangeant et en se préparant dans une tasse d'étain une forte dose de grog. Vous n'avez sans doute pas l'intention de ramer jusqu'à la Nouvelle-Orléans? Ce serait un exercice dangereux.

— Oh ! non, je vais seulement jusqu'à Montgomery's-Point m'informer des prix courants des denrées. Nous avons à Héléna un bateau plat chargé de divers produits, et comme notre timonier vante beaucoup le marché de Montgomery, je suis parti en avant afin de vérifier la vérité de ses assertions.

— Cela ne valait guère la peine. Oh ! s'il vous eût parlé de Napoléonville, sur les frontières de l'Arkansas, encore passe, je comprendrais sa prédilection, quoiqu'il n'y ait pas même grand'chose à faire là. Les habitants n'achètent que ce qui leur est nécessaire pour leur consommation, et se contentent de peu. M'est avis que vous auriez fait de meilleures affaires à Memphis, à moins que vous ne préfériez descendre jusqu'à Wicksburg ou à Natchez. Avez-vous pris terre à Memphis ?

— Non ; notre timonier a prétendu qu'on n'y ferait rien, et que les marchands de cette ville recevaient leurs marchandises du Kentucky, par l'Ohio.

— Quelle sottise ! votre donneur de conseils peut être un bon pilote, mais il ne connaît rien au commerce du Mississipi.

— Il s'y entend peut-être trop au contraire, et je le soupçonne d'avoir un ami à Montgomery's-Point à qui il désire nous faire vendre notre chargement. Mais s'il en est ainsi, il aura fait fausse route, et tant que j'aurai voix au chapitre, aucun individu recommandé par lui n'achètera la cargaison.

— Ce que vous dites là est bien possible ! J'ai beaucoup entendu parler dans le Kentucky des bateliers du Mississipi, et cela d'une manière peu avantageuse. Dans l'endroit où je demeure il est difficile de savoir à quoi s'en tenir, mais une chose qui m'étonne à l'excès, c'est d'entendre souvent des bateaux passer ici pendant la nuit. S'ils descendaient le fleuve, ce ne serait pas extraordinaire ; mais ils le remontent tous, et cela arrive toujours vers le matin. N'est-il pas étrange que ces rameurs intrépides soient si pressés qu'ils n'attendent pas le jour, et qu'ils ne s'accrochent pas à la remorque d'un steamboat, au lieu de

s'exténuer à ramer contre un courant des plus rapides. Peut-être y a-t-il à Héléna ou à Montgomery's-Point quelque maison de jeu clandestine, et ces imbéciles profitent du brouillard et de l'obscurité pour aller perdre leur argent. La nuit dernière j'ai hélé un de ces bateaux qui rasait la côte avec ses avirons enveloppés. Les voyageurs inconnus ont refusé de prendre à leur bord un voisin qui voulait aller à Victoria, sous prétexte qu'ils étaient déjà trop chargés. Ainsi j'ai été obligé de le conduire moi-même. Mais tout cela m'est fort égal. Peu m'importe que ces fous jettent leur argent par les fenêtres! cela les regarde. Je destine le mien à un meilleur usage, et lorsque ces insensés n'auront plus un coin de terre pour y reposer leur tête, je serai, moi, tranquille dans une bonne ferme, avec une fortune suffisante pour vivre heureux le reste de mes jours.

— Est-ce que vous gardez ici l'argent que vous gagnez? demanda Tom; ce serait peu prudent, car les rives du Mississipi sont mal famées.

— Oh! mon trésor est bien caché, on ne le trouverait pas facilement, et d'ailleurs ne vaudrait-il pas mieux risquer mon argent au jeu, que de le confier à la meilleure banque de ces contrées?

— Ma foi, je trouve imprudent d'habiter au milieu d'une forêt en compagnie d'une forte somme. On rencontre autant de cadavres flottants sur le *Père des eaux* que de tranches de pain dans une soupière, et je me soucierais fort peu d'être une de ces tranches.

— Ce que vous dites est très-vrai et cela arrive particulièrement dans les atterrages de Victoria; mais veuillez songer à la quantité de steamboats qui ont sombré depuis quelques années! C'est incroyable! Il n'est donc pas étonnant que les cadavres surnagent. Eh quoi, songeriez-vous à me quitter déjà? vous avez tout le temps nécessaire pour arriver à Montgomery de bonne heure.

— Pas autant que vous le croyez, dit Tom en avalant une dernière gorgée. D'ailleurs j'ai promis de remonter le fleuve et d'aller à la rencontre de mon vieux parent. Où mettrais-

de ce whiskey? je serais charmé de vous le laisser, puisque vous n'en avez pas.

— Vous êtes bien bon et j'accepte avec plaisir. Il y a ici plusieurs cannes creuses.

— Elles ne contiendront jamais tout. Mais, dites-moi, combien de temps faut-il pour arriver à Montgomery's-Point?

— Il y a environ quarante-cinq milles. Si vous ramez jusqu'à la nuit, et que vous laissiez de temps en temps votre canot aller à la dérive, vous arriverez demain matin.

— Alors gardez le baril. Votre canne creuse contiendra assez de whiskey pour moi, et une fois là-bas, j'en trouverai d'autre à bord de notre bateau plat.

— Quoi! vous me donnez tout le baril? Voilà une générosité!...

— Oh! je sais combien il est désagréable de rester seul sans une goutte de whiskey, et je plains fort ceux qui ont ce malheur. Je vous dirai que la majeure partie de notre cargaison consiste en whiskey, et vous pensez bien qu'une barrique de plus ou de moins est de peu d'importance. Adieu, mon cher camarade, il est tard et je voudrais terminer mes affaires demain de bonne heure. Adieu donc! Ah! j'allais oublier de vous demander votre nom.

— Robert Bradshaw. Et le vôtre?

— Tom Barnwell. »

En disant ces mots, le neveu d'Edgeworth laissa tomber ses avirons et le canot disparut bientôt derrière le cannier.

Tom s'était retardé plus qu'il n'eût voulu avec son nouvel ami. Il commençait à peine son voyage, car la modeste habitation de Bradshaw était située à sept milles d'Héléna le long du Mississipi et à six milles par terre. Le jeune homme comptait sur la force du courant plus encore que sur ses efforts pour le mener à destination.

Le soleil brillait au-dessus des cimes élevées des arbres, lorsque Tom sortit de la petite baie. Le crépuscule est court dans les régions chaudes de l'Amérique, et le voyageur, désirant profiter du reste de clarté, se courba courageusement sur ses avirons. L'île plate et déserte de *Rounds-Willow* se élevait à sa droite, et les bords en étaient déjà envahis par

l'eau, car la rivière montait. Au centre de cette oasis o apercevait une haie de saules épais, autour desquels croissa une forêt de jeunes cotonniers. Le courant portait vers l milieu de la rivière, dans la direction de l'île n° 61, qu partageait le fleuve et rejetait vers le rivage ouest la plu forte branche du Mississipi.

De nos jours, et même à l'époque où se passe notre drame tous les bateaux qui descendent laissent à gauche l'île mys térieuse et passent à l'est, entre les numéros 62 et 63 e l'État du Mississipi. Dans un seul cas, lorsque les eaux son hautes, les navigateurs cherchent à abréger en passant à l'es du numéro 61.

Tom, qui ne connaissait pas le sillage de la rivière, gou vernait au hasard, en allant d'un point à l'autre; mais lors qu'il vit que le fleuve inclinait notablement vers la droite, rama vigoureusement du côté de la rive est, dans le but d raccourcir la distance.

Lorsque la nuit arriva, un brouillard épais s'éleva à l surface du fleuve et en cacha les rives à tous les yeux.

Des compagnies de hérons, au plumage gris et blanc vinrent se percher au sommet des peupliers et des syco mores. Les merles s'envolèrent en gazouillant d'un bor du Mississipi à l'autre, et les corbeaux regagnèrent leur gîtes nocturnes. Une bande de canards sauvages mit e fuite un coucou timide, qui, revenant ensuite au perchoi qu'il s'était choisi, jeta aux échos une note plaintive. L croassement des grenouilles finit par dominer les bruits d la forêt, et de nombreux hiboux s'élancèrent dans les air en criant à tue-tête.

Tom ramait de toutes ses forces afin de ne point êtr emporté par le courant vers la pointe nord de l'île. Dè qu'il l'eut dépassée, il se laissa porter en avant, car s légère embarcation pouvait défier le danger des récifs. rentra donc ses avirons, et, mollement étendu sur son ban il se mit à contempler les étoiles qui resplendissaient dan l'azur foncé du ciel. Les arbres de la forêt frémissaien non loin de lui, tandis que les vagues écumantes venaien en murmurant se briser contre les parois de son batelet.

Tout à coup un profond soupir s'échappa de la poitrine du jeune matelot. Quel chagrin secret pouvait être le partage de ce jeune cœur! Pourquoi des larmes mouillaient-elles ses paupières et coulaient-elles sur ses joues?

Tom se releva vivement; il passa sa main sur son front en disant à mi-voix :

« Bah! l'heure du crépuscule pousse à la mélancolie. Il y a pourtant aussi des étoiles dans la forêt. Ces milliers de vers luisants qui vont çà et là, au lieu de rester immobiles, les astres du soir qui vous regardent fixement et d'un air triste, tout cela vous remue l'âme, quelque chevillée qu'elle soit dans le corps. »

Le jeune matelot replongea ses avirons dans l'eau, afin d'approcher davantage du bord, où des myriades de belles lucioles faisaient un contraste magique avec les sombres ombrages de la forêt. Tom continua à se parler à lui-même en disant :

« Quel paradis qu'un lieu pareil! Avec cet admirable climat et cette merveilleuse végétation, s'il n'y avait pas.... »

Mais il fit une pause, parut réfléchir et continua pourtant avec un ton chagrin :

« .... S'il n'y avait pas de moustiques et de mouches vertes!... Que la peste étouffe les insectes! ils feraient un enfer du paradis.... »

Au même instant, tout près de lui, du milieu d'une muraille d'arbres épais, un rire de jeune fille, rire joyeux et éclatant, se fit entendre à ses oreilles.

« C'est singulier! Une femme ermite se serait-elle établie de à l'exemple de bûcheron solitaire de là-bas? »

Et Tom dirigea machinalement son canot du côté d'où le son était parti.

« Ha! ha! ha! voyez les renards qui rampent au milieu des broussailles pour rattrapper l'oiseau envolé et le replacer dans sa cage dorée! Rame, batelier, rame, il se fait tard, et le vent froid de la nuit traverse mes vêtements légers. »

Tom, au comble de la surprise, jeta les yeux sur la

masse confuse de souches et de branches qui l'empêch d'avancer, et il s'efforça d'aborder. Il se trouvait alors à partie sud de l'île mystérieuse, tout près de l'endroit les habitants cachaient leurs bateaux, et les initiés seu connaissaient l'étroit canal qui y conduisait. Tom ne s'a tendait pas à rencontrer une créature humaine dans lieu où un écureuil eût hésité à s'aventurer. Tout à co ses yeux se portèrent sur un objet qui remuait dans brouillard.

A l'extrémité d'une branche de sycomore, suspendue s le fleuve écumant, une femme était accroupie, vêtue d'u légère robe blanche. Malgré la périlleuse position qu'el occupait, cette femme se penchait en avant et ne cessa pas de faire entendre un rire strident, tout en regardant batelier épouvanté, dont le sang se glaça et reflua ve son cœur, car il se crut d'abord en présence d'un être fan tastique.

« Hohé ! hohé ! batelier, approchez votre canot de rive, sans cela les rayons de la lune vont atteindre mo visage, qui demain sera couvert de taches de rousseu Allons, venez un peu plus près, par ici, là; maintenan prenez garde ! »

Avant que Tom eût eu le temps de lui tendre la main o d'amarrer son bateau, la femme inconnue se laissa tombe doucement près de lui.

Le bateau, poussé par le courant, glissa rapidement, e laissa bientôt l'île loin derrière lui.

Il faisait déjà sombre, et les étoiles répandaient à pein une lumière douteuse sur le Mississipi et ses sombres ri vages.

La jeune fille, soutenue par Tom, demeura quelques in stants sans parler, regardant l'île qui fuyait dans le loin tain. Elle se tourna ensuite vers son libérateur, le considér attentivement et lui dit tout bas, avec l'accent de la douleur

« Allons, Tom Barnwell, menez-moi sur l'autre rive, le vagues ont dû déjà y porter le corps de mon Edouard !

— Mary ! s'écria le jeune homme en frémissant ; Mary vous ici, et dans un pareil état ?

— Tom, mon ami, je sais que vous m'avez aimée, mais je ne pouvais être à vous ; Edouard.... Mais qu'est-ce qui flotte là sur la rivière ? Allons voir.... je crois reconnaître ce cadavre à la lueur des étoiles. Ce doit être celui de mon père....

— Que vous est-il donc arrivée, Mary ? demanda Tom en portant doucement la pauvre folle à l'arrière. Quels horribles événements se sont donc passés ? Où sont vos parents ? Qu'est devenu votre mari ?

— Mes parents ! mon mari ! »

La malheureuse ne comprit pas d'abord, mais bientôt le souvenir des malheurs qu'elle avait éprouvés dans cette horrible nuit lui revint à la mémoire ; elle se cacha le visage dans les mains, et, tremblante comme la feuille, elle gémit tout haut ces paroles déchirantes :

« Ils sont tous morts ! tous ! tous ! Leur tombe est une tombe sanglante, et pourtant la rivière a lavé leurs blessures. Quand mon Edouard reparut au-dessus de l'eau, il était blanc comme la neige, il était beau comme l'amour ; sa tête n'avait point été atteinte, et il riait ! Oh ! c'est ce rire qui m'a ôté la raison ! »

A ces mots, quelques larmes vinrent perler les cils de ces yeux brillants, et, dès ce moment, le chagrin de la pauvre Mary, quelque violent qu'il fût, devint moins dangereux pour ses nerfs.

Tom n'essaya point de tarir la source de ses pleurs. Debout devant la jeune fille qui sanglotait, il joignit convulsivement les mains, car il croyait faire un rêve affreux.

Mary, à qui son cœur fidèle avait juré une affection éternelle, Mary était là devant lui, folle, abandonnée ou violemment séparée de tous les siens. Le soin de protéger cette créature bien-aimée, pour laquelle il aurait avec joie donné sa vie, n'appartenait plus désormais qu'à lui seul.

Tom pensa qu'il fallait tâcher de découvrir les causes du malheur de cette infortunée. Mille suppositions lui vinrent à l'esprit ; une seule lui parut admissible : c'est qu'un bateau à bord duquel elle se trouvait avait fait naufrage quelque part près de l'île, et qu'elle seul avait été sauvée.

Quelques mots sans suite prononcés par la pauvre femme confirmèrent Tom dans cette croyance. Il se décida donc à descendre la rivière avec elle, jusqu'à ce qu'il eût rencontré un steamboat allant à Héléna, où il espérait, par ce moyen, arriver avant le départ d'Edgeworth. Son vieux parent connaissait Mary depuis longtemps, et, mieux que personne, il saurait ce qu'il faudrait faire pour elle.

Après avoir vogué pendant plusieurs heures, en tenant la tête de Mary sur son épaule, Tom découvrit enfin sur la route de l'est un steamboat dont l'équipage était occupé à charger du bois. Il déposa le plus doucement qu'il put son cher fardeau sur le banc du bateau, et commença à ramer dans la direction du vapeur, espérant l'atteindre avant qu'il se remît en marche.

Il eut à peine le temps de hisser Marie sur le navire, de la déposer sur le pont et d'amarrer solidement son canot à l'arrière. La machine commença à fonctionner, et le *Van-Buren*, tel était le nom du bâtiment, se mit à remonter le courant à toute vapeur.

XVI.

L'épée de Damoclès.

Le vieux Lively, son fils James, Cook et le faux Hawes-Sanders, qui n'étaient qu'à quelques milles de la ferme lorsque le lecteur a pris congé d'eux, avançaient lentement eu égard au fardeau qu'ils emportaient avec eux. Le mulâtre était presque inanimé, et poussait de temps à autre quelques faibles gémissements, surtout lorsque l'inégalité de la route faisait faire un faux pas à l'un des chevaux.

Lorsqu'on approcha de la ferme, on tint conseil afin de décider comment on pourrait introduire le blessé sans effrayer les dames. Sanders proposa de prendre les devants

afin de les préparer; mais Cook pensa qu'il valait mieux que ce fût quelqu'un de la famille, et surtout son beau-père Lively, qui se chargeât de cette mission. Le vieillard ne se fit point prier, et il se disposait à prendre le chemin de sa ferme à pied, la carabine sur l'épaule, lorsque Sanders lui offrit son cheval, qu'il accepta volontiers.

Tout le long du chemin, le vieux Lively se creusait la tête pour trouver le moyen d'apprendre ce qui s'était passé aux dames, sans les effrayer. Elles savaient, avant son départ et celui des autres membres de sa famille, que les bandits étaient armés; donc elles avaient dû comprendre qu'ils ne se rendraient qu'après une résistance désespérée. Quelque habile que fût l'excellent homme, lorsqu'il s'agissait de chasser dans la forêt ou d'agir dans une circonstance où la hardiesse et du sang-froid étaient nécessaires, il se trouvait dans cette occasion tout à fait désorienté, et ne savait point comment entrer en matière.

Il se décida pourtant à dire tout d'abord à ces dames que ses compagnons étaient bien portants et qu'ils le suivaient de près en ramenant un prisonnier. Charmé de sa trouvaille, Lively éperonna les flancs de son cheval avec ses talons nus, car, selon sa coutume, il n'avait ni bas ni souliers, et descendit vivement la colline au bas de laquelle se trouvait sa maison dont il apercevait déjà le toit.

Je ne chercherai pas à exprimer avec quelle mortelle angoisse les femmes attendaient le retour des chasseurs, bien que leurs parents et amis fussent tous armés; elle redoutaient un conflit, et pensaient avec raison qu'une chasse de ce genre ne se terminerait que par une lutte acharnée. Leur frayeur redoubla lorsqu'elles virent le vieillard revenir seul; aussi se hâtèrent-elles d'accourir à sa rencontre:

« Lively, qu'est-il arrivé? lui cria sa femme en se retenant à la barrière pour se soutenir. Où est.... où est James?

— Où est Cook? Mon père, où est mon mari? s'écria la fille du vieillard, en courant près du cheval pour saisir la main de son père. Que s'est-il passé? Ah! mon Dieu, j'aperçois du sang sur votre pied, et là aussi, sur votre genou

et sur votre jambe, puis aussi sur votre main; où est William?

— Où sont James et M. Hawes? Que sont devenus les voleurs? » demandèrent à leur tour Adèle et mistress Dayton.

Le vieux Lively, interrogé de tous côtés, ne put proférer une parole; il oublia tout naturellement le discours qu'il avait eu l'intention de faire pour rassurer ces dames, et son silence embarrassé augmenta leur terreur. Il parvint pourtant à se remettre, et balbutia en secouant la tête d'un air lugubre :

« Il n'est pas encore mort; on l'apporte ici.

— Qui? » demandèrent toutes les femmes à la fois, tandis qu'Adèle, pâle comme un cadavre, saisit convulsivement son amie par le bras, en s'écriant : « Qui apporte-t-on? où est James? où est William?

— Ils arrivent avec tout le monde, ils amènent le blessé.

— Qui donc est blessé? Est-ce James? cria mistress Lively.

— Est-ce William? demanda mistress Cook en pleurant.

— Mais, folles que vous êtes, répondit le vieillard avec un geste de colère, laissez-moi donc m'expliquer : c'est le mulâtre qu'on rapporte blessé. Cook et James se portent aussi bien que vous et moi; Cook a seulement une égratignure au nez; nous nous sommes emparés du mulâtre; l'autre s'est échappé, et James est resté dans le bois pour le suivre à la piste. Que diable, vous bouleversez les gens à force de les harceler!

— Calmez-vous, chère amie, disait mistress Dayton en soutenant la vieille mistress Lively, vos enfants sont sains et saufs. Nous avons simplement capturé un des malfaiteurs, et on l'amène ici.

— Pourquoi, au nom du ciel? dit la vieille dame à son mari d'un ton de reproche, êtes-vous venu nous effrayer ainsi?

— Ah! mon père! soupira mistress Cook, il me faudra au moins quatre semaines pour me remettre de la terreur que vous m'avez faite.

— Voilà le remercîment de mon empressement. Je prends les devants, afin de vous prévenir que tout va bien, et je tombe dans le feu comme un baril de poudre. Tout le monde se porte à merveille. Cook et Sanders seront ici dans un instant, et Beau avec le fils de Cook, non ! le fils de Cook avec le chien de Cook. Allons, je ne sais plus ce que je dis. Oh ! voici : Beau n'a pas voulu suivre la trace du voleur blanc ; en un mot, James ne reviendra qu'après avoir arrêté ce bandit, ou tout au moins lorsqu'il pourra savoir où il s'est sauvé. »

Le vieillard dut ensuite raconter en détail tout ce qui s'était passé ; car, lorsqu'il était parti avec ses camarades, il s'était borné à dire qu'ils allaient poursuivre un voleur qui avait dérobé une carabine.

Le récit du brave fermier avait un auditeur qu'il n'avait pas encore aperçu ; celui qui l'écoutait, arrivé le matin même, était tranquillement assis, occupé à manger le déjeuner qu'on lui avait préparé, lorsque les femmes se précipitèrent au-devant du vieux Lively. Ce personnage se nommait le médecin Munro, ou « le Docteur aux cadavres, » comme le désignaient les fermiers de ce pays sauvage. Après avoir hésité entre la faim et la curiosité, le docteur se décida à s'avancer vers le seuil de la maison, tenant un os de dindon à moitié rongé dans une de ses mains graisseuses, et un morceau de pain de maïs dans l'autre. Il parut apprendre avec satisfaction qu'on ramenait un homme blessé, et qu'il ne tarderait pas à arriver.

« Bonjour, mon cher monsieur Lively ! fit-il.

— Ah ! diable, le docteur Munro ! répliqua le vieillard surpris, et quelque peu effrayé de se trouver en ce moment en présence d'un individu qu'on évitait d'ordinaire, et qui, au dire des gens du comté, sentait un cadavre comme un vautour flaire une charogne.

— Vous arrivez à propos, et vous allez pouvoir exercer vos talents sur le corps d'un malheureux qui a la peau trouée en plus d'un endroit. Ah ! voici mon monde ; vous pourrez vous mettre à l'œuvre sur-le-champ. Où déposerons-nous le blessé, ma femme ?

— Faut-il le faire porter dans la maison?

— Il me semble que oui.

— Au fait, vous avez raison ; quoique ce soit un criminel que la main de Dieu a frappé, c'est un de nos semblables ; je suis pourtant indécis sur ce que je dois faire. Bah! mettez-le chez Cook; tout le monde viendra ici jusqu'à ce que ce bandit puisse être transporté ailleurs. Ah! ma chère mistress Dayton, faut-il que vous soyez venue pour être témoin d'un pareil spectacle! »

Au moment où mistress Dayton allait répondre à Lively, la cavalcade parut au détour du chemin. Cook et Sanders, aidés par le vieux fermier et le docteur Munro, portèrent doucement le blessé avec toutes les précautions imaginables, et on le fit passer par la même porte dont il avait si adroitement franchi le seuil la nuit précédente.

Le mulâtre poussa un gémissement sourd en ouvrant les yeux et en reconnaissant l'endroit où il se trouvait.

Pendant ce temps-là, le docteur Munro répondait aux questions du vieux Lively, en employant un jargon incompréhensible, au sujet de fractures, de contusions, de blessures faites par des armes blanches ou les coups de feu. Il termina enfin son discours, en ajoutant qu'il se plairait à lui donner de plus amples explications dès qu'il aurait sondé les plaies du malade. Il répétait à chaque instant que c'était le plus heureux hasard du monde qui l'avait amené si à propos ; et lorsque Sanders lui eut demandé s'il croyait que Dan reprendrait connaissance, il répondit, en se frottant les mains :

« Mais certainement; et j'espère bien prolonger sa vie de deux ou trois jours. En attendant, je vais le trépaner, et je me propose d'amputer son bras droit et sa jambe.

— Qu'entendez-vous par là? fit le vieillard stupéfait.

— Oh! laissez-moi faire, mon cher monsieur, ajouta le petit homme en se frottant les mains ; aidez-moi à placer mon nouveau client à cette place, là, près de ce feu. Quelques couvertures suffiront. Je ne demande pour ma peine d'autre salaire que le cadavre. Naturellement, vous me prêterez un cheval pour l'emporter à Héléna; j'aurai aussi

besoin d'un vieux sac pour le mettre dès que j'aurai fait l'autopsie. »

Le vieux Lively se hâta de sortir, car les discours du maudit docteur lui soulevaient le cœur. Cook eût volontiers suivi son exemple, mais sa présence était encore nécessaire pour quelques arrangements d'intérieur.

Sanders, qui gardait le silence près du grabat où l'on avait couché le blessé, déclara, au moment où le mulâtre ouvrit les yeux, qu'il resterait près de lui. Dans tout autre cas, Cook ne l'eût pas permis, mais, eu égard à la circonstance, il consentit à ce que demandait le faux Hawes, et tout en s'éloignant, il déclara qu'il serait promptement de retour, afin de prendre note des révélations que le mulâtre pourrait faire dès qu'il aurait repris ses sens.

C'était là justement ce que Sanders voulait empêcher. Aussi, dès qu'il fut seul avec le mourant et le docteur, il se promena de long en large, les bras croisés, réfléchissant aux mesures qu'il devait prendre en pareille occurrence.

Sa position était critique. Quelques mots prononcés par mistress Lively avaient modifié, sinon dérangé les projets qu'il avait à mettre à exécution pendant son voyage. Il avait compris, par la conversation de cette dame avec mistress Dayton, que les vieux Benwicks étaient morts. Or il n'ignorait pas qu'ils avaient élevé et toujours traité Adèle comme leur propre enfant, et il entrevoyait les intentions de Kelly. La jeune fille allait sans doute faire un brillant héritage. D'ailleurs Blackfoot ne lui avait-il pas dit que Kelly correspondait activement avec Simpson en Géorgie?

La somme qui lui avait été promise n'était pas, selon lui, une récompense suffisante pour un tel service, et avant ici seconder plus encore les desseins du capitaine, il résolut d'aller s'entendre avec lui, et de lui prouver qu'il connaissait à fond la question. S'il le trouvait intraitable, ii poursuivrait l'entreprise pour son propre compte. Il n'avait pas, il est vrai, une idée bien arrêtée des moyens qu'il emploierait pour réussir, mais cet orgueilleux débauché croyait que tout était possible dès que son intérêt personnel était en jeu.

Il se décida donc à suspendre l'exécution des ordres de Kell et il résolut de prendre lui-même des informations précise D'ailleurs, la capture du mulâtre lui servirait de prétex pour s'excuser du délai apporté à l'accomplissement de mission qui lui avait été confiée.

L'état du mulâtre ne lui dictait-il pas impérieuseme cette conduite? Il ne pouvait le quitter tant qu'il le croira en état de commettre quelque indiscrétion. Il lui importa surtout de savoir jusqu'à quel point il connaissait les secre de l'île mystérieuse. Si le mulâtre pouvait être dangereu le serment qu'avait fait Kelly l'obligeait (quoiqu'il ne s'e souciât pas beaucoup) de lui ôter tout moyen de nuire. Il s' gissait donc de se débarrasser de témoins importuns, et de do ner secrètement et à la hâte le coup de la mort au malad

Malheureusement cette combinaison ne put réussir, e égard à la manie du docteur de visiter scrupuleusement l blessures. Rien au monde ne put décider le praticien à qui ter la chambre, fût-ce même une seule minute. Ce chirurgie enragé commença à examiner minutieusement le corps, af de découvrir toutes les meurtrissures, et il procéda à cet visite, sans égards pour les tortures qu'il faisait subir a patient. Sanders essaya de mettre fin à cette cruauté, e rappelant au bourreau patenté qu'il lui fallait absolume des éclisses pour maintenir les membres brisés. Le docteu n'écoutait rien, et il déclara qu'il allait sur-le-champ fai l'amputation. A cet effet il tira de ses poches une foule d petites bouteilles et de petites boîtes, suivie d'un arsen complet de couteaux, de scies, de lancettes et d'autres ho ribles instruments. Toutes ces lames d'acier étaient fort bri lantes et en parfait état : leur vue seule suffisait pour donne la chair de poule.

Le docteur Munro se hâta de ranger les boîtes et les bou teilles sur la cheminée, de crainte d'accident; il étala ensuit les instruments sur la seule table qui se trouvait dans l chambre; aussi Cook, qui rentrait en ce moment, se pro-mit-il de ne plus jamais manger sur la planche de chên qu'obstruaient tous ces fers destinés à tailler dans le vif la chair du mulâtre.

Pendant que tout ceci se passait, on tenait conseil dans la maison de Lively afin de prendre des mesures sérieuses pour s'emparer de Cotton. Cook revint près de son beau-père et lui apprit que, d'après l'opinion du docteur le mulâtre ne guérirait pas.

Au même instant, James rentra au logis paternel et raconta que Cotton avait fui vers le Mississipi : il pensait, et cela d'après des indications certaines, que le bandit s'acheminerait vers le sud, ou traverserait le fleuve. Il fallait donc se mettre en mesure de lui couper la retraite, car il avait commis dans l'Arkansas un meurtre pour lequel sa tête était mise à prix. D'ailleurs, dans sa position actuelle, le vol et l'assassinat n'étaient-ils pas les seules ressources de ce misérable? Aussi, ne fût-ce que pour préserver les États voisins, et se mettre à l'abri des tentatives de ce malfaiteur, il fallait rassembler tous les fermiers du voisinage, et fouiller les bois qui avoisinaient le Mississipi.

Cook, nouvellement arrivé dans le pays, ne connaissait pas tout le monde; on convint donc que James irait à Héléna, et qu'il passerait chez tous les propriétaires voisins, tandis que le vieux Lively jetterait l'alarme dans une autre direction. Il fut décidé que chacun d'eux reviendrait chaque soir pour savoir les nouvelles; car il paraissait peu probable que le meurtrier essayât de s'échapper à la nage. Il était également impossible, aux yeux de Lively, qu'il se réfugiât à Héléna, car ce brave homme n'avait aucun soupçon des criminelles manœuvres qui se pratiquaient dans cette ville, comme il ignorait aussi la teneur des relations des bandits avec les États voisins.

Pendant l'absence du père et du fils, Cook, avec l'aide du docteur, devait s'efforcer de sauver la vie au nègre, qui, suivant les bons fermiers, avait suffisamment expié ses crimes par ses souffrances. On promettait à Dan son pardon, à la condition qu'il révélerait où avaient été cachés les objets précieux qui avaient disparu de Litte-Rock, et on lui laisserait la vie sauve s'il consentait à nommer ses complices.

Les dames Dayton firent leurs préparatifs pour retourner chez elles. James avait quelque raison de supposer que Ha-

wes les accompagnerait, puisqu'il était venu dans le d'emmener Adèle à sa plantation. Avant de monter à che le bon jeune homme s'approcha d'Adèle et de sa mère s'excusa de ne point cheminer avec elles une partie d route, car l'affaire était si pressante, qu'elle n'admettait un quart d'heure de retard. Il leur exprima l'espoir q avait de voir tout rentré dans l'ordre la semaine suivante alors, ajouta-t-il, il se rendrait à Héléna si les dames vaient aucune objection....

Ah! si James avait su combien son embarras le ren intéressant, il eût été encore plus embarrassé. Si Mmes D ton y consentaient, ajouta-t-il, il irait les chercher de n veau pour les ramener à la ferme faire une plus longue vis

On échangea mutuellement de chaleureuses poignées main, et on se fit de part et d'autre un adieu amical : p James sauta en selle et disparut au détour du chemin.

Le vieux Lively mit quelques provisions dans une gi cière, et, plaçant sa carabine en bandoulière, il se pré rait à partir aussi, en disant à la hâte : « Au revoir!

— Ah! Monsieur Lively, lui dit mistress Dayton en barrant le passage, vous voici encore nu-pieds : vous a été malade, cette habitude de marcher sans souliers vo sera fatale. Vous serez bien avancé lorsque vous au attrapé un gros rhume qui vous tiendra alité un m entier! »

Le vieillard se mit à rire, car une pareille maladie lui raissait étrange, et, selon lui, la chose était impossible. mettre au lit pour un mois! Un jour ou deux cela pouv arriver, en admettant qu'il fut atteint de la fièvre, mais rhume ne méritait pas qu'on y fît la moindre attention.

« Ne craignez rien pour moi, chère Madame, répond il, je suis habitué à marcher ainsi, et d'ailleurs je n'aime p à porter des souliers.

— Vous ne le persuaderez pas, ajouta sa femme en secoua la tête. Je l'ai souvent supplié de m'écouter, mais tout a é inutile : il préférerait laisser pourrir ses souliers plutôt q de les porter. Il ne fait d'exception à cette habitude que dimanche, lorsqu'il va avec moi à l'église. »

Le vieillard se sentait tout décontenancé et cherchait à s'en aller, lorsque Adèle s'empara de son bras en lui disant :

« Allons, allons ! Monsieur Lively, prouvez à votre femme que pour cette fois elle a tort et que vous savez céder. Vous mettrez vos souliers, n'est-ce pas ? Il pourrait pleuvoir, et si vous vous aventurez au loin dans la forêt sans chaussures, pieds nus, vous serez infailliblmeent mouillé et vous prendrez froid. »

Lively jeta un regard désespéré du côté de la porte, mais la jeune fille n'était pas facile à tromper. Elle fixait sur lui ses beaux yeux et déployait toutes ses séductions, si bien que le vieux fermier commença à essuyer l'une contre l'autre la plante de ses pieds. A cette vue, sa femme courut vers un cabinet où les *foot-squeezers* (les presseurs de pieds), ainsi que son mari les nommait, attendaient en vain depuis plusieurs mois que la fantaisie du maître daignât se servir d'eux. Elle posa devant lui les chaussures dénouées et bien brossées, et comme mistress Dayton et Adèle contiuainent à conjurer Lively de céder à leurs instances, au moins pour cette fois, il enferma d'abord son pied droit et ensuite le gauche dans les énormes souliers, de l'air d'un homme qui s'attendrait à trouver au fond de chacun deux jeunes vipères installées à demeure. Voyant ensuite que sa retraite était coupée par les trois femmes, il noua les cordons en poussant un soupir, tandis que sa femme tenait en main la carabine afin de laisser son mari tout à fait libre... de faire *sa* volonté.

Lively partit enfin, après avoir dit adieu une seconde fois à la compagnie ; mais au moment où il rencontra Cook, il se glissa derrière une auge, afin que ce dernier ne vît point sa chaussure. Le pauvre homme se sentait gêné et honteux d'avoir ses pieds emprisonnés de la la sorte.

« Vraiment, je suis fort heureuse, dit Adèle en riant quand le vieillard eut disparu dans la forêt, que votre mari ait entendu raison. A son âge, il est fort dangereux de s'exposer ainsi à toutes les intempéries de l'atmosphère.

— Je suis très-étonnée de l'avoir vu obéir, répliqua mistress Lively ; c'est à vous que revient tout l'honneur, ma bonne Adèle. Le brave homme m'aime beaucoup et pourtant

il ne mettrait pas ses souliers pour m'être agréable; dorén vant je tâcherai de l'accoutumer à cet usage, et lorsqu'il au porté sa chaussure pendant quelque temps, nous lui fero mettre des bas de laine. »

Au moment où la bonne femme se réjouissait de prétendue victoire, certes, elle ne se fût point hâtée de fo mer des projets pour l'avenir, si elle avait pu savoir à qu s'occupait son mari loin de tous les regards.

Le vieux Lively cheminait dans la forêt, encore chauss suivant le désir de sa femme, de ses souliers abhorrés. avançait avec autant de précaution que s'il eût marché s des œufs; mais à peine eut-il quitté la lisière du bois, qu s'étant retourné afin de voir s'il n'était pas surveillé, il jeta tout d'un coup au beau milieu du fourré.

Sans tarder un moment de plus, il posa soigneusement carabine contre un arbre, détacha les cordons de ses soulie les ôta, et les suspendit à une grosse branche. Puis détira ses jambes comme si elles avaient été aux prises avec u crampe, il reprit son arme et continua sa route, joyeux content. Celui qui l'eût rencontré n'eût pas pu s'empêch de partager sa joie, quoiqu'il l'eût vu marcher pieds nus s les feuilles sèches et le bois mort.

A dater de ce jour Lively ne refusa jamais de mettre s souliers, dès que sa femme l'en priait; on aurait seulemen pu remarquer qu'il ressortait toujours de la forêt à l'endro même où il était entré.



XVII.

Les révélations du mulâtre.

Les préparatifs de départ de mistress Dayton et de ses filles furent assez rapides. Les chevaux ayant été amenés devant la porte, les deux dames n'attendaient plus que Sanders. Celui-ci savait fort bien qu'elles comptaient sur lui, car il était naturel qu'après les avoir escortées pour venir, il prît la peine de les reconduire, et cependant, comme nous l'avons expliqué précédemment, il ne tenait pas à partir. Il lui fallait donc trouver une excuse valable ; ses habits déchirés n'en étaient pas une, car Cook lui eût à l'instant offert de mettre sa garde-robe à sa disposition. Dans cette extrémité il pria mistress Dayton de lui accorder une entrevue particulière, et là, entre deux yeux, il annonça à la bonne dame que le docteur Munro était un insigne charlatan, qui ne demandait qu'à couper et à rogner. Aussi, comme il avait étudié la médecine il était persuadé que le blessé était perdu sans ressources, s'il l'abandonnait aux soins de ce bourreau.

Sanders avait touché la corde sensible. Mistress Dayton le conjura de ne point quitter le malheureux Dan, et elle remercia le faux Hawes de la sympathie qu'il témoignait pour un infortuné, qui, quoique criminel, n'en était pas moins un homme. Dans le but de rassurer Sanders, elle ajouta que le chemin d'Héléna lui était familier et elle termina son discours en lui disant qu'elle espérait le revoir bientôt, porteur de bonnes nouvelles.

Sanders promit d'aller lui rendre visite avant peu de jours ; il supplia galamment miss Adèle, que mistress Dayton venait d'instruire en quelques mots, de ne pas lui en vouloir de son manque de politesse, et il acheva en assurant ces dames qu'il comptait soigner le malade de façon

qu'il pût bientôt se passer de ses soins. Alors il se hâ-
rait aussitôt de retourner à Héléna pour prendre miss Ad
et la conduire vers son amie.

La jeune fille ne trouva rien à blâmer dans ces arran-
ments; elle savait les bruits sinistres qui couraient su
docteur Munro, et elle éprouvait elle-même, comme tou
monde, une violente répulsion pour cet horrible hom
A vrai dire, lorsqu'elle s'élança sur son cheval, il était
cile de voir qu'elle éprouvait une certaine tristesse. En p
nant congé de mistress Lively et de sa bru, elle promit
revenir bientôt, et, frappant son cheval, elle s'élança v
la forêt, suivie de la bonne mistress Dayton.

Adèle, tout en ne voulant pas se l'avouer, était à la
mécontente d'elle-même et d'une autre personne.... La
ment que montait la jeune fille eut à souffrir de ce méc
tentement, et elle reçut un coup de cravache si violent e
peu mérité, qu'elle fit un bond et s'élança au galop d
l'étroit sentier de la forêt. Mistress Dayton eut fort à fa
pour suivre sa compagne.

Pendant que ces deux dames retournaient à Héléna,
docteur Munro, assis près du mulâtre, guettait avec une
tisfaction qui eût pu être prise pour de la bienveillance l'
pression de douleur peinte sur le visage du malade. S
ders appuyé contre la cheminée rongeait ses ongles p
mieux cacher sa colère.

Le chirurgien parut à la fin avoir pris une résoluti
car il se dirigea vers la table et commença à affiler une p
tite scie. Cook, qui entrait en se moment, se retira en f
missant, et, pour ne pas entendre les cris du patient,
s'élança au plus épais de la forêt.

Sanders était si absorbé par ses propres pensées q
ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. Le mulâ
venait à l'instant de recouvrer ses sens et paraissait tre
bler d'épouvante; il regarda le docteur d'un air égaré, p
il retomba sur son lit en poussant un horrible gémisseme
A ce signe de vie inattendu, Sanders courut à lui, mais
moribond avait déjà refermé les yeux; son corps était red
venu immobile et roidi par une convulsion.

« Dites donc, monsieur Hawes, fit le docteur en considérant Sanders par-dessus ses lunettes et en souriant comme si quelque chose de fort comique venait de s'offrir à sa pensée, n'est-il pas vraiment bizarre que dans la pratique l'homme le plus expérimenté commette souvent des erreurs très-originales? L'affilage de cette scie me fait songer qu'il y a à peu près.... mais vous ne m'écoutez pas....

— Si fait, répondit à la hâte Sanders désespéré, tout en se retournant du côté du feu, où son regard rencontra la rangée de boîtes et de bouteilles, ornées de leurs étiquettes bariolées de mots latins, ou tout au moins de termes qu'il lui était impossible de comprendre, car il avait menti à mistress Dayton en lui parlant de ses études médicales.

— Dans ce cas je continue, répliqua le docteur en ricanant. Les médecins de Little-Rock (je crois que c'était en 1830) publièrent dans les journaux une annonce par laquelle ils donnaient un tarif du prix que devaient coûter leurs visites et leurs consultations. Jusque-là tout allait à merveille, car dans ce temps-là on se souciait fort peu d'avoir de la science, de l'abnégation et du zèle. Tout ce qu'on voulait c'était de l'or, et beaucoup d'or. Les médecins laissaient enterrer sous leur nez les plus beaux cadavres du monde sans se soucier de les disséquer. Leur coupable négligence allait jusqu'à ne point faire usage des corps des suppliciés. Ce qu'il y a de curieux c'est que les prix fixés par ces praticiens étaient si élevés, que les gens riches avaient seuls le moyen de recourir à eux. Ainsi, par exemple, les soins donnés à une dislocation ou à une fracture coûtaient cent vingt-cinq dollars. Vers cette époque j'arrivai un beau matin à Little-Rock, et je commençai à exercer à des prix beaucoup plus modérés. En dépit de fréquentes menaces d'assassinat qui me furent faites, je tins ferme pendant trois mois et j'obtins un succès incroyable. Mais les médecins qui me portaient envie profitèrent d'une très-simple erreur que j'avais commise : ils excitèrent contre moi le peuple ingrat et me forcèrent à quitter la contrée plus tôt que je ne l'aurais voulu. J'avais réalisé plusieurs centaines

de dollars, mais ces charlatans poussèrent si loin l'animosité qu'ils me firent perdre tout mon argent. Ils réussirent même à tuer tous mes clients dans un temps donné ; bien plus, ils eurent l'impudence d'attribuer leur mort au mode de traitement adopté par moi.

— Dites-moi, docteur, ce qu'il y a dans ces petites bouteilles, » demanda Sanders qui n'avait pas entendu un mo du récit qui précède.

Le praticien ainsi interpellé regarda par-dessus ses lunettes et s'écria tout aussitôt :

« Prenez garde ! n'ôtez pas le bouchon. C'est de l'arsenic la fiole de verre jaune contient de l'acide nitrique, et la grande bouteille du calomel.

— Et celle couverte de papier bleu, et coiffée d'un baudruche?...

— Renferme de l'acide prussique, le plus dangereux de tous les poisons. N'y touchez pas ! je n'ai que cette petit provision, et si par maladresse vous la laissiez tomber, ell se briserait et j'en serais désolé. Où en étais-je donc ? oh je me souviens. »

Ajoutons en passant qu'entre chaque phrase le docteu Munro donnait un coup de lime à sa scie, en manière d'accompagnement.

« Certain jour, continua-t-il, un marchand de Little-Rock reçut un coup de feu pendant une dispute. La balle suivit une étrange direction, car après avoir traversé la partie charnue de la cuisse droite, elle alla se loger entre les muscles et l'os de la jambe jauche, juste au-dessus du genou, d'où je parvins, non sans difficulté, à l'extraire Le jeune homme supporta l'opération avec un courage héroïque, et pendant tout le temps qu'il resta entre mes mains il mâcha un gros morceau de gomme élastique. La blessure de la jambe droite n'était dangereuse qu'à cause de la perte du sang; je posai soigneusement un appareil de bandelettes sur cette jambe, comme aussi sur l'autre où la balle était logée, mais j'acquis bientôt la conviction que l'amputation était indispensable, pour éviter la gangrène Le jeune homme consentit à tout, pourvu qu'il eût la vi

sauve. Il était nouvellement marié et espérait vivre heureux avec une seule jambe. Je me mis donc à l'œuvre sans plus tarder. Le pauvre diable était couché sur le dos et regardait le plafond, car il n'avait pas voulu se laisser attacher. »

Parvenu à ce point du récit, le docteur posa sur la table les outils qu'il avait à la main, et ôta ses lunettes.

« Tandis que je taillais dans le vif, le malheureux s'écria tout à coup (il me semble le voir encore, quand il me saisit par le bras) : Docteur, vous vous trompez de jambe! Je fus frappé d'horreur, car j'avais déjà tranché les muscles et j'allais scier l'os; jugez de ma consternation lorsque je m'aperçus qu'il avait raison! En pareil cas il faut savoir se décider promptement et montrer du sang-froid. Si j'avais avoué mon erreur, j'étais perdu. J'eusse été lapidé sans merci. Je payai d'audace, et quoique le marchand dût être estropié pour le reste de ses jours, je lui ris au nez et lui démontrai que, d'après la position qu'il occupait au moment où il avait reçu le coup de feu, la balle devait être dans la jambe droite. Le pauvre diable s'évanouit, et je sciai l'os.

— Quoi! s'écria Sanders pétrifié, vous lui avez coupé la jambe saine ?

— Certainement, et l'opération tourna à l'avantage de mon client, continua le docteur, car la contraction des nerfs fut telle, que la balle sortit toute seule de l'autre jambe. Le jeune homme n'aurait rien su de tout cela, si les médecins, mes rivaux jaloux, ne s'étaient mêlés de l'affaire. Ah! si j'avais appartenu à leur clique, ils eussent gardé le silence; mais comme ils avaient juré de m'expulser de Little-Rock, ils s'acharnèrent tous contre moi et prouvèrent que je m'étais réellement trompé de jambe. Je fus donc obligé de quitter la ville, au milieu de la nuit, abandonnant une excellente clientèle et des malades inconsolables de mon départ.

— L'acide prussique est-il le plus violent de tous les poisons? interrompit Sanders, enseveli dans ses pensées, et tenant toujours la bouteille à la main.

— Certainement, c'est le plus terrible moyen de destruc-

tion instantanée que l'on ait découvert jusqu'à présent, ré-pliqua le docteur qui se remit à ajuster sa scie ; cette liqueur occasionne la mort par une paralysie subite et universelle du système nerveux. Oh ! c'est un remède très-dangereux en médecine; et pour peu que la dose soit trop forte... crac !... (et le petit homme regardant Sanders par-dessus ses lunettes, fit le geste de tourner sa main afin d'exprimer la mort subite.) Je pourrais vous conter deux merveilleuses histoires à ce sujet. J'ai eu deux fois du malheur avec l'acide prussique ; oui, deux fois! La première victime fut un de mes meilleurs amis et sa perte me causa un vif chagrin ; la seconde était tout simplement un Allemand. Mais il vaut mieux ensevelir ces détails dans le silence ; on ne gagne rien à les dévoiler, car il en résulte souvent de fâcheuses amplifications.

— Ainsi vous êtes sûr que ce poison tue sur le coup, demanda Sanders.

— Mais remettez donc cette bouteille à sa place, je vous en prie, cria le docteur alarmé en s'élançant vers lui. Vous ferez quelque malheur : c'est un poison mortel ! une personne sans expérience doit s'abstenir de toucher à ces choses-là. »

Sanders fut forcé de poser la bouteille sur la cheminée.

« Je vous avouerai, continua Munro, que j'ai toujours désiré posséder la jambe d'un mulâtre. Je voulais couper celle d'un négrillon appartenant à mistress Dayton, mais le Squire s'y est opposé, et peut-être a-t-il eu raison, car le moricaud a guéri naturellement. »

Tout en disant ces mots, le docteur s'approcha de Dan et posa ses instruments sur une chaise élevée. Il tâta le pouls du blessé, lui posa la main sur le front en disant :

« Je crois qu'il va mieux, c'est le bon moment pour commencer l'amputation.

— Et croyez-vous vraiment qu'il guérisse?

— Très-probablement ; son pouls est meilleur et sa respiration plus régulière. Ah ! s'il devait mourir, j'aimerais mieux garder son cadavre entier, mais puisqu'il doit en réchapper, je me contenterai d'une jambe, et pour le dédom-

mager je lui remettrai le bras en parfait état. Il n'aura pas moins de valeur pour son futur maître; il est vraiment fort agréable de posséder un nègre qui a deux bras pour travailler et une seule jambe pour ne pas s'enfuir. Allons bon! j'ai laissé mes éclisses chez moi, je les remplacerai avec des morceaux d'écorce d'arbre. Puis-je vous prier, monsieur, de veiller sur le malade, pendant que je vais à l'arbre le plus proche chercher ce qu'il me faut! je reviens à l'instant.... Ah! mais j'y pense, je n'ai pas ce qu'il me faut pour enlever l'écorce. »

Au moment où le docteur se retournait pour chercher un instrument convenable, Sanders se saisit de la petite bouteille de poison et la cacha dans sa poche.

« Voilà un marteau qui fera mon affaire, dit le docteur en ramassant dans un coin une masse de fer. Ah! j'aperçois M. Cook, continua-t-il en gagnant la porte, et je vais le prier de m'accompagner. »

Dès que Munro fut sorti, Sanders déchira le papier qui entourait la fiole et prit son couteau afin de couper la baudruche : il n'y avait pas une seconde à perdre, on pouvait revenir l'interrompre.

« De l'eau! de l'eau! » murmura plaintivement le mulâtre.

C'était le premier mot qu'il prononçait, et Sanders éprouvait une terrible anxiété. Le docteur avait aussi entendu cette demande, car il revint d'un pas pressé en compagnie de Cook.

« Eh quoi! quoi! s'écria le docteur, il vit, il respire, il a une parfaite connaissance de sa position, ses yeux brillent, sa respiration est libre, il a retrouvé un peu de force. Ah! monsieur Hawes, je n'aurai que la jambe. Je vais donc opérer sur-le-champ.

— De l'eau! répéta le malheureux. Je brûle.... Je veux avouer.... tout;... seulement.... donnez-moi.... de l'eau.... de l'eau! »

Malgré son espoir et ses désirs, le docteur comprit que les révélations du blessé pourraient être importantes pour le fermier. Aussi releva-t-il la tête du pauvre diable, que ce mouvement fit crier de douleur, et porta-t-il à ses lèvres

desséchées une tasse d'étain pleine d'eau, laquelle se trouvait à sa portée.

Sanders, ivre de rage, grinçait des dents; il enroulait à la hâte, derrière son dos, sa fiole de poison dans un morceau de papier, mais la baudruche avait été entamée par le couteau et une forte odeur d'amandes amères se répandit dans l'appartement.

« Ah! l'acide prussique, s'écria le docteur qui ne pouvait abandonner son malade; l'acide prussique! A force de toucher à cette bouteille, vous avez fini par la briser. L'odeur du poison remplit toute la maison! Certes, mon cher Cook, vous arrivez à propos; cet homme semble avoir un remords sur la conscience; qu'il dise ce qu'il a à dire, puis nous verrons ce que la science peut pour lui.

— Vit-il encore? a-t-il parlé? demanda Cook en s'approchant du lit; comment va-t-il?

— Mal, massa Cook, soupira le patient lui-même, très-mal? Ma tête! oh ma tête!

— Oui! oui, c'est une vilaine blessure, dit le docteur; le crâne est sérieusement endommagé, le cerveau est aussi compromis. A vrai dire, le crâne des mulâtres est étonnamment dur. L'instrument avec lequel le coup a été assené doit être redoutable. Ayez la bonté, monsieur, de vous hâter de l'interroger, tandis que j'apprête les instruments pour le trépaner. Les hommes de l'art n'ont point encore déterminé combien de temps un homme peut supporter la vue du trépan sans perdre connaissance.

— Massa Cook, dit le mulâtre en étendant la main vers le jeune fermier, je vous connais depuis longtemps; vous êtes très-bon, mais si j'avoue tout, me ferez-vous une grâce?

— Parlez, Dan, dit Cook ému de compassion, tout en faisant encore boire le mulâtre, car il voyait que ses yeux se troublaient; la blessure que vous avez reçue vous a fait assez souffrir pour être comptée comme un châtiment. Si vous avouez tout, il ne vous sera rien fait de plus.

— Promettez-vous que cet homme, dit le mulâtre en désignant le docteur qui était connu dans tout l'Arkansas et que

Dan craignait comme tout le monde, me promettez-vous que le « docteur aux cadavres » ne me découpera pas en morceaux?

— Allons! la tête déménage! il m'appelle le « docteur aux cadavres! il parle de couper par morceaux, s'écria le chirurgien exaspéré; il est certain que je ne vais pas conserver sa carcasse dans du papier de soie.

— Maître Munro ne vous fera rien, Dan, je vous en donne ma parole; il ne vous touchera ni avec le couteau ni avec la scie. Mais aussi, vous confesserez loyalement tout ce que vous savez?

— Monsieur Cook, répliqua Munro avec vivacité en s'adressant au jeune fermier, vous venez de faire une promesse inconsidérée, et vous ne songeriez pas à la tenir si vous saviez ce que c'est que la science et quels sont ses heureux effets. Du reste, je suis persuadé que le blessé ne peut guérir sans l'intervention de la scie.

— Alors, laissez-moi mourir, dit le mulâtre, qui s'évanouit en disant ces mots.

— Écoutez-moi, docteur, fit Cook qui voyait que le malheureux avait vraiment besoin de repos pour pouvoir être ensuite en état de répondre aux questions qu'on pourrait lui faire, je veux aller consulter ces dames. Soignez le malade, et faites-moi le plaisir, s'il revient à lui avant mon retour, de ne pas lui parler d'amputation et de trépan : ces mots seuls suffisent pour épouvanter un homme en bonne santé, à plus forte raison doivent-ils impressionner fâcheusement un malade retenu sur son lit de douleur. »

Cook sortit, tandis que le docteur faisait sauter ses breloques de sa montre et avait l'air furibond.

« Hum! dit-il en prenant dans sa tabatière d'argent une énorme prise de tabac, hum! c'est extraordinaire qu'un pareil butor vienne me donner des ordres; me défendre de me servir de mon couteau ou de ma scie! Eh! quoi, je n'instrumenterais pas cette noire carcasse? Et à quel autre usage ce diable-là est-il donc bon? »

L'impatience de Sanders était à son comble; que fallait-il faire? Le meurtre du mulâtre eût éveillé les soupçons; et

d'ailleurs, il ne pouvait songer à fuir ensuite, car il avait vu, le matin même, comment les fermiers de l'ouest s'y prennent pour suivre une piste. Du reste était-il certain que le mulâtre connût l'existence de l'île ? S'exposer inutilement eût été de la folie. Les dernières paroles du fermier et la colère du docteur inspirèrent au bandit d'autres idées; il pensa qu'il lui serait peut-être facile d'obtenir le concours de Munro. Il s'agissait d'abord de flatter sa passion dominante.

Le faux Hawes se tourna du côté du docteur furieux en lui disant :

« Il n'y a rien d'étonnant, mon cher monsieur, qu'un homme qui en fait de médecine ne connaît que l'huile de castor, se montre indifférent à la science. Mais qu'est-ce qui nons empêche d'agir à notre gré ?

— Qui est-ce qui nous empêche? s'écria Munro avec aigreur ; avez-vous vu les poings de cet homme ? aurai-je la moindre chance de réussir par la force?

— Non, dit Sanders en riant, mais on pourrait user de ruse.

— Quel est votre projet? demanda Munro en jetant un regard significatif du côté du blessé.

— Cook vous a défendu de toucher l'homme de son vivant.

— Oui! Eh bien!

— Et si le blessé venait à mourir.

— Oui! mais il ne mourra pas, répondit tristement le docteur; ces mulâtres tiennent de la nature du chat; et je ne crois pas qu'il y ait un seul d'entre eux qui soit jamais mort d'une fracture au crâne. Ils sont de bronze, c'est leur estomac seul qui les mène de vie à trépas.

— Qui vous retient d'essayer par l'estomac?

— Qui me retient? que voulez-vous dire?

— C'est facile à expliquer. Pourquoi portez-vous partout avec vous les poisons que voici?

— Ce n'est pas pour empoisonner les gens, monsieur! » s'écria le docteur avec énergie.

Et Munro disait vrai! il avait la passion de disséquer les

cadavres afin de se procurer des notions scientifiques qu'il n'avait aucun moyen d'obtenir autrement : pour exercer son talent, pour amener une victime entre ses mains, tous les expédients lui paraissaient bons; mais il n'avait jamais, pour satisfaire sa sinistre manie, osé commettre un meurtre. Il n'en avait même jamais conçu la pensée, car il examina pendant quelques secondes le faux Hawes avec une expression d'horreur mêlée de surprise et de stupéfaction.

Sanders s'aperçut qu'il s'était avancé trop loin, et voulut se rétracter.

« Ne vous méprenez pas à mes intentions, monsieur, lui dit-il : ce n'est point d'une potion mortelle que j'ai voulu parler, mais seulement d'un somnifère produisant une insensibilité momentanée. De cette manière, le fermier le croirait mort, et vous pourriez alors emporter le corps. Le lendemain, pour le triomphe de la science et de votre talent, vous le rappelleriez à la vie et à la santé.

— Ah! vraiment! c'est donc cela que vous vouliez dire? Hum!... Mais oui!... C'est possible.... On pourrait par exemple.... »

Les réflexions de Munro furent interrompues par l'arrivée de Cook qui apportait au malade une boisson rafraîchissante préparée par mistrses Lively.

« Dan, Dan, dit-il au blessé, comment vous sentez-vous?

— Mieux, murmura celui-ci après avoir bu et en remerciant le fermier. Ah! massa Cook, que vous êtes bon! ajouta-t-il en soupirant profondément et en retombant sur sa couche; mais faites sortir ces deux hommes, j'ai quelque chose de très-important à vous dire.

— Pourquoi faut-il éloigner ces messieurs, Dan? Auriez-vous à me révéler quelque secret à moi seul?

— Non, murmura le blessé qui s'exprimait avec beaucoup de peine, mais je désire ne parler qu'à vous. Ce que j'ai à vous révéler touche tout le pays. Les méchants sont en grand nombre? Restez seul avec moi pour m'écouter. »

Cook pria donc Munro et Sanders de sortir un instant, et ce dernier, malgré sa répugnance, tout en produisant divers

prétextes, fut contraint de se soumettre aux désirs du mulâtre qui se refusait surtout à articuler une seule parole en sa présence.

Cook verrouilla la porte afin de n'être point interrompu, puis il eut avec Dan une longue conférence

Lorsque le malade, épuisé par l'émotion et la fatigue, fut retombé dans son premier état d'anéantissement, le jeune fermier alla chercher les deux femmes qui pansèrent ses blessures, sans que le docteur daignât les aider. Pendant ce temps-là, Cook faisait part au faux Hawes de ce que le mulâtre lui avait appris.

Dan connaissait l'île mystérieuse parce qu'un nommé Atkens y avait envoyé plusieurs chevaux, et que lui-même y avait pénétré une fois. Il savait que le repaire n'était pas très-éloigné d'Héléna, mais il lui était impossible d'en préciser la distance ni d'en d'écrire la position. Il était certain que les habitants de cette île avaient commis des crimes épouvantables.

Cook ajouta qu'il attendrait le retour de son beau-père et de James afin de prendre avec eux de promptes mesures, non-seulement pour détruire ce nid de brigands, mais encore pour surprendre les bandits eux-mêmes et leur infliger le châtiment dû à leurs forfaits. Le fermier, tout en causant, avait appris que M. Hawes connaissait très-bien le Mississipi, et il lui demanda quel était son avis au sujet des plus sûrs moyens à employer pour arriver à ce repaire, et surtout pour mettre un terme aux sanglants méfaits des bandits qui y demeuraient.

Tandis que Cook lui parlait, Sanders avait tenu ses yeux baissés, se disant que ses craintes étaient confirmées, que la retraite de ses camarades était connue, et la vie de tous menacée. Le traître lui-même n'était-il pas à l'abri de sa vengeance? Il n'avait pas le temps de réfléchir au meilleur parti à suivre; aussi ne voulut-il pas d'abord essayer de faire croire à Cook que cette révélation était mensongère. Il alla même jusqu'à dire que le mulâtre avait inventé ce récit absurde et effrayant dans le but d'obtenir sa grâce et d'avoir la vie sauve

Cook n'accepta point cette supposition, et Sanders se vit réduit à inventer un autre stratagème.

Si Sanders eût été seul avec Cook au milieu des bois, il n'eût pas hésité à l'assassiner, car Cook seul était possesseur du secret; mais ce moyen douteux était plein de dangers pour lui-même : il suffisait du reste de retarder la découverte de l'île pendant deux jours encore, car dans la nuit du samedi suivant, chaque bandit devait recevoir sa part de gain. Sanders avait en outre économisé une somme considérable qui était entre les mains de Kelly, et il était décidé à renoncer à sa dangereuse profession et à aller s'établir dans le Mexique ou dans la Californie. Le dimanche matin, il pouvait être en sûreté. Il ne songea donc plus qu'à agir de manière que ce retard de deux jours parût convenable à Cook lui-même.

« Eh bien! mon cher monsieur, dit-il au fermier, si vous êtes réellement convaincu que ce malheureux ait dit la vérité, et si vous êtes décidé à faire main basse sur la bande qu'il vous a signalée, croyez que ce ne sera pas un jeu d'enfant. Si ces gens existent, ils se battront comme des désespérés. Il faut les attaquer avec des forces suffisantes, ou sinon vos tentatives n'auront d'autre résultat que de les faire tenir sur leurs gardes. Lorsque vous pénétrerez dans leur île, vous trouverez leur repaire abandonné. Je connais trop bien les rives du Mississipi, et vous aussi sans doute, pour n'être pas d'avance persuadé que toute poursuite serait vaine. Si vous souhaitez réussir, entendez-vous aujourd'hui même avec vos amis; avertissez vos voisins demain matin, et allez, le soir, ou dimanche de bonne heure, à Héléna. Je vais y retourner moi-même à l'instant, et je ferai ma déclaration au juge. Je partirai la nuit prochaine pour Sinkville, et là je rassemblerai tous les hommes en état de porter les armes. Je serai de retour à Héléna dimanche après midi, au plus tard, et il faudra alors marcher sans délai. »

Ce plan parut raisonnable au jeune fermier, qui n'avait aucune raison de suspecter la bonne foi de Sanders. Il savait parfaitement qu'il serait à peu près impossible de

rassembler des forces imposantes en moins de temps qu n'en proposait le prétendu Hawes. Il promit donc d'arrive de son côté à Héléna dans la matinée du dimanche, et de s faire accompagner de ses voisins, qui tous seraient bie armés et pourvus de munitions.

Sanders, qui voulait avant tout prévenir ses camarade du danger qui les menaçait, prétendit ne pas vouloir perdre une minute ; il se hâta donc de harnacher son cheval et, après avoir pris congé de mistress Lively, de sa fille e de Cook, il sauta en selle et s'avança aussitôt dans la direction d'Héléna.

Dès qu'il ne fut plus en vue de la maison, il précipit sa course avec une ardeur éperonnée par la crainte et l désespoir.

XVIII.

Départ d'Edgeworth. — Le fugitif.

Le vendredi, dès le matin, le timonier du bateau d'Edgeworth montrait un empressement extraordinaire pour partir de bonne heure. Il prévoyait un orage et il annonçait le brouillard. A vrai dire, Edgeworth écoutait peu ses avis, car il ne voyait aucun présage de mauvais temps, et n'avait nulle idée du danger que l'on court sur le Missisipi quand le fleuve est couvert de brouillard. Il avait rencontré à l'hôtel de Smart un vieil ami, son ancien voisin dans l'Indiana, et bavardait avec lui sur la piazza de la taverne.

Maître Smart, assis au bout de la table, les jambes croisées l'une sur l'autre, écoutait la conversation des deux amis. Il était question non-seulement de chasse, mais encore des guerres avec les tribus indiennes et des embuscades de cette race ennemie des blancs.

Blackfoot vint interrompre cette causerie pour dire à Ed-

geworth qu'il était urgent de partir immédiatement, car il avait promis de rendre les marchandises le lendemain matin, et il était indispensable de se mettre en route sur-le-champ, s'il voulait qu'elles fussent arrivées à leur destination avant le jour.

Le citoyen de l'Indiana approuva fort l'avis de Blackfoot, et il assura Edgeworth qu'il ne devait pas perdre de temps s'il voulait arriver de bonne heure à Victoria.

Le timonier Bill se présenta à son tour quelques minutes après Blackfoot ; il marcha droit au comptoir sans faire attention aux autres, en disant au fermier que s'il n'était pas décidé à partir tout de suite, il profiterait de ce retard pour aller rendre visite à un vieux camarade qui était établi à peu de distance de la ville.

« Oh ! non ! cela ne se peut pas, mon brave, s'écria vivement Blackfoot. C'est impossible maintenant ; vous avez eu toute la nuit pour songer à cela. Nous allons partir à l'instant, car, si je n'amène pas demain la cargaison à Victoria, notre marché ne tient pas.

— Fort bien, ça m'est égal ! grommela le timonier qui vida son verre, et sortit avec toutes les apparences d'une mauvaise humeur concentrée.

— Quel homme désagréable, dit le faux acheteur à Edgeworth en regardant sortir le bandit ; est-il depuis longtemps à votre service ?

— Depuis quinze jours : il vient de l'Indiana, mais nous allons bientôt nous séparer. Je ne saurais dire pourquoi j'ai de l'antipathie pour lui, car au fond c'est un bon pilote qui sait son métier et connaît le fleuve comme moi ma ferme. Je dois même dire qu'il m'a très-bien conduit jusqu'ici, et pourtant, chose étrange ! je serai bien aise d'être débarrassé de lui. Il y a dans la physionomie de cet homme quelque chose de repoussant qui ne m'est point sympathique ; je dirais même plus, je me sens porté à le haïr. Ah ! mon cher hôte, dit encore Edgeworth en s'adressant à Smart, qui pendant ce temps-là regardait activement Blackfoot, l'armurier a-t-il renvoyé ma platine ? il avait promis de ne pas manquer de parole.

— Votre carabine est là, » répondit Smart sans se déranger.

Et, appelant un des garçons de l'hôtel, il ajouta :

« Francis, apportez l'arme à laquelle Toby a travaillé.

— Avez-vous soldé la facture ?

— Oui, répliqua l'hôtelier, j'ai donné un demi-dollar Le ressort était cassé et il manquait une vis.

— Oh ! je sais cela, et pourtant j'ai lieu de m'en étonner, car je n'avais fait que nettoyer l'arme et la recharger, puis je n'y avais plus touché. Je ne comprends vraiment pas comment la vis aura pu tomber. Enfin, je suppose que ma carabine est en état maintenant. Je voudrais pourtant m'en assurer en la chargeant et en tirant un coup de fusil. Où puis-je sans danger faire un essai ?

— Oh ! nulle part, car il est défendu de se servir d'armes à feu à Héléna. A vrai dire, nous n'y regardons pas de si près. Tirez seulement très-haut. Il y a justement un pic sur cette branche.... Là, plus haut.... le voyez-vous ?... Vous pouvez appuyer votre arme contre le pilier de la porte. »

Pendant le discours de Smart, Edgeworth avait franchi le seuil, tenant en main son fusil tout armé et cherchant des yeux l'oiseau indiqué.

« Appuyer ma carabine ! fit-il en riant, m'appuyer à quatre-vingt-dix pas ! Allons donc, si la batterie est en état, le pic est mort. »

En disant ces mots, Edgeworth visa, le coup partit, et le petit oiseau, rebondissant en l'air, tomba aussitôt au pied de l'arbre.

« Bon, bon ! ça ira, s'écria le vieillard. A cette heure que nous n'avons plus occasion de tirer sur les Indiens, nous abattons des pics. Ainsi va le monde. L'homme, s'il n'est pas le plus grand, est certainement le plus dangereux des animaux féroces. Il tue pour le plaisir de tuer. Mais voilà mon marchand qui s'impatiente. Prenez les devants, dit-il à Blackfoot. Je charge ma carabine. Je paye mon compte, et je vous rejoins à l'instant. »

Le pirate fit un signe d'assentiment, et pria seulement Edgeworth de ne pas s'attarder, puis il sortit.

A peine la porte se fut-elle fermée sur Blackfoot, que Smart s'approcha d'Edgeworth et lui dit d'une voix rapide :

« Connaissez-vous cet homme depuis longtemps?

— Non. Pourquoi me faites-vous cette question?

— Quel marché avez-vous conclu avec lui?

— Je l'ai rencontré dans votre hôtel ; vous étiez présent. C'est Bill qui l'a rencontré je ne sais où dans la ville.

— Bill! qui est Bill?

— Mon timonier.

— Ainsi, dit l'hôte après un moment de réflexion, c'est votre Bill qui vous l'a recommandé. Écoutez-moi, monsieur Edgeworth, j'ai un sentiment de répulsion pour cet homme.

— Pourquoi cela? Est-ce parce que vous ne lui trouvez pas les allures d'un marchand? Que cela ne vous inquiète point. Les commerçants de l'Indiana ressemblent plutôt à des chasseurs ou à des traqueurs qu'à des marchands, et ils savent se servir d'une arme, aussi bien que des poids et mesures.

— Croyez-moi, ces deux hommes sont ligués ensemble.

— Le marchand et Bill? Ce n'est vraiment pas possible, car cet individu m'a offert un bon prix de mon chargement, et m'en a payé la moitié d'avance comme garantie de sa parole.

— C'est que, voyez-vous, j'ai surpris certains regards, ajouta Smart en se levant. Ces hommes se connaissent mieux que vous ne le pensez. Prenez garde; il y a de mauvais garnements sur le Mississipi; nous en savons quelque chose à Héléna. Pouvez-vous au moins compter sur vos gens? car ici les étrangers trouvent peu de protection.

— Je suis sûr de mes gens, certainement, mais je compte encore plus sur moi-même. N'ayez pas peur! le vieil Edgeworth est assez courageux pour tenir en respect une troupe de bandits. Ah! j'ai encore quelque chose à vous dire, monsieur Smart. Une jeune femme de la ville, ayant appris que j'allais à Victoria, m'a prié de la prendre à mon bord. C'est une certaine mistress.... mistress Everett, à ce

que je crois. Elle quitte Héléna pour s'établir à Victoria Est-ce une honnête personne ?

— Parfaitement honnête ; son fiancé a péri tout récemment sur le fleuve, et j'ai acheté ses terres ; je lui avais offer mes services, mais elle a obstinément refusé de rien accepter. J'ignorais qu'elle voulût se rendre à Victoria.

— C'est du moins ce qu'elle m'a dit. Allons, adieu, faut partir; dans le cas où je ne rencontrerais pas Tor Barnwell, dites-lui, si vous le voyez, de venir me rejoindr sur-le-champ, Si la cargaison était déchargée avant so arrivée, je l'attendrai. »

Edgeworth donnna une poignée de main à Smart, mit s carabine sur l'épaule et s'achemina vers le bord du fleuve où il trouva mistress Everett qui l'attendait avec tous se paquets.

La nouvelle venue, habillée de noir des pieds à la tête était jeune et jolie; mais sa pâleur et sa maigreur con trastaient avec la distinction de ses traits sur lesquels o lisait une expression de souffrance indicible. Des cheveu châtains ombrageaient le visage de mistress Everett : d temps à autre une larme perlait ses cils et coulait silencieusement sur sa joue.

Le haquet à deux roues qui contenait les effets de la dam s'était arrêté sur le débarcadère, et le charretier, après avoi jeté par terre son fouet et son chapeau, se préparait à transporter tout à bord, lorsque Bill l'accosta et lui demand qui l'avait autorisé à amener à son bateau des voyageur accompagnés de leurs bagages. Il ajouta même que ce n'était point un bateau de voyageurs, et qu'on n'avai besoir de personne.

« Mêlez-vous de vos affaires, Bill, fit Edgeworth qui arrivait sur ces entrefaites. Nous laissons madame à Victoria. Le temps est beau et ses malles peuvent rester surle pont. »

Le timonier murmura quelques mots inintelligibles et retourna à la barre. Un spectacle inattendu vint tout à coup attirer son attention. Sept bateaux construits dans l'Ohio, et il n'y avait pas moyen de s'y méprendre, descendaient paisiblement le courant. Ceux qui les montaient ne

paraissaient pas disposés à débarquer, car la plupart des marins étaient étendus sur le tillac, couchés au soleil, et les pilotes négligemment appuyés sur le gouvernail contemplaient la ville avec indifférence.

« Bon ! nous aurons de la société, dit Edgeworth. Allons, mes gars, un coup demain pour embarquer les effets de madame, et à l'aide de quelques coups d'aviron, nous rejoindrons ces camarades de route. »

Cet ordre contrariait les projets de Bill, qui répondit aussitôt que, non loin d'Héléna, il y avait une île le long de laquelle le canal était fort étroit. On était pourtant forcé de prendre cette route, car elle raccourcissait la distance de sept à huit milles. Mais il était à craindre que si plusieurs bateaux passaient ensemble, ils n'allassent se jeter, l'un poussé par l'autre, sur les récifs du fleuve.

Il fallait donc laisser ces bateaux marcher seuls, car ils trouveraient plus bas de bons pilotes à qui le plus court chemin était connu, et, en agissant ainsi, on atteindrait Victoria en même temps que les embarcations de l'Ohio.

Blackfoot appuya ce raisonnement, et l'on se disposa à couper la corde. Au moment où l'on plaçait à bord les derniers paquets de mistress Everett, et quand elle allait s'embarquer elle-même, un incident tout à fait inattendu vint encore retarder le départ.

Mistress Bradford descendait Mainstreet et avait reconnu la jeune veuve en deuil. Persuadée qu'elle quittait Héléna avec tout ce qu'elle possédait, elle s'élança comme la déesse de la haine, en admettant que l'on puisse représenter un déesse quelle qu'elle soit, avec un vieux chapeau de soie fripée, couvert de fleurs artificielles fanées, un mouchoir de cou sang de bœuf, une robe de coton rayée jaune et vert et des souliers montants en cuir.

La mégère s'élança sur mistress Everett, s'empara de son poignet gauche et commença à lui adresser un torrent d'injures si effroyables, que la pauvre jeune femme, toute tremblante, fit de nombreux efforts pour s'arracher aux griffes de ce dragon femelle.

Mistress Bradford, dont la rage était sans pareille, me-

naçait la pauvre femme de son poing fermé et lui criait d'une voix étouffée par la colère :

« Ah ! vous voulez vous échapper, infâme créature ! vous cherchez à vous sauver comme une voleuse, au milieu de la nuit, hein ? Où avez-vous passé ces derniers jours, madame ? je vais vous le dire : vous vous êtes cachée dès le matin, afin de crocheter les portes pendant la nuit, et pour espionner les gens par le trou de la serrure !

— Au nom du ciel, protégez-moi contre cette folle ! » s'écria mistress Everett en implorant du secours.

Les spectateurs de cette scène s'imaginaient assez naturellement que cette jeune femme s'était rendue coupable de quelque délit, puisqu'elle était assaillie de la sorte au milieu de la rue : aussi hésitèrent-ils à intervenir.

« Ah ! je suis folle en vérité ? » hurla mistress Bradford qui trouva son honneur compromis par cette qualification ; et, rejetant en arrière pour la vingtième fois son chapeau qui lui retombait sans cesse sur les sourcils, elle continua : « Je suis folle ! madame, parce que je soutiens mon droit ! parce que je ne veux pas qu'on visite ma maison, la nuit, à mon insu ! Venir ainsi chez moi, pauvre veuve ! Car moi aussi, je suis seule au monde, mais au moins je me conduis convenablement, je vis retirée et ne cours point les champs la nuit, et ne suis pas fiancée à chaque batelier qui s'est noyé dans le Mississipi. Louisa, disait mon cher défunt, Louisa, vous....

— Mon bon monsieur Edgeworth, s'écria avec désespoir la pauvre femme en deuil, protégez-moi ! cette créature veut me tuer.

— Arrière, vous que je ne connais pas ! vociféra la vieille folle en repoussant le vieux fermier. Que l'on aille chercher le juge ; il faut que le Squire Dayton vienne ici ; courez vite, amenez un constable. On fouillera tous ses paquets. Je veux savoir pourquoi elle a voulu forcer mes serrures. Je veux savoir pourquoi les femmes estimables comme moi sont exposées à être dérangées, lorsqu'elles vont tout tranquillement prendre une tasse de thé chez une amie. Qu'on amène un constable, vous dis-je !

— N'y a-t-il donc personne qui veuille prendre mon parti? » dit encore mistress Everett avec découragement.

Bill et Blackfoot suivaient les phases de cette altercation avec une satisfaction évidente. Ils supposèrent tout d'abord que la vieille sorcière voulait amener la jeune femme devant un magistrat, parce qu'elle l'avait surprise en flagrant délit.

Edgeworth que sa connaissance du cœur humain rendait assez bon appréciateur des mérites de chacun, pensa que le visage pâle et rempli de noblesse de mistress Everett n'annonçait aucun sentiment de bassesse, et il découvrit en même temps, que rien n'était plus répulsif que toute la personne de celle qui accusait. Il trancha donc le différend, et saisissant le poignet de mistress Bradford, il le serra si fort qu'elle fut forcée de lâcher prise. Sans permettre à la sorcière de répondre un seul mot, il lui déclara que mistress Everett étant sa passagère, il ne pouvait permettre qu'elle fût insultée plus longtemps. En même temps il donna le bras à la femme en deuil, la fit promptement passer sur son bateau, et ordonna aux bateliers de couper le passage à mistress Bradford, afin de l'empêcher de se précipiter à bord.

On se hâta de retirer la planche et de détacher les cordes, et *la Tortoise* s'éloigna lentement du bord, malgré les efforts des hommes qui ramaient vigoureusement. Bientôt pourtant, la barque atteignit le courant et se vit entraînée dans la direction de l'île de Round-Willow.

Nous renoncerons à raconter l'accès de rage auquel fut en proie Louisa Bradford en voyant sa victime lui échapper ainsi pour toujours d'une manière si inattendue.

Cette méchante femme était, sans la moindre raison, intimement convaincue que mistress Everett et la femme que Smart prétendait avoir vue rôdant autour de sa maison et s'efforçant de crocheter ses portes, n'étaient qu'une seule et même personne. La perte de quelques effets, égarés sans doute pour le moment et qu'en réalité elle ne put retrouver, avait accru cette conviction.

Elle courut chez le Squire Dayton pour lui demander

justice, et exiger l'arrestation du bateau. Nancy, la domestique, répondit à mistress Bradfort du haut d'une fenêtre, que le Squire était à la campagne et avait emmené madame et mademoiselle.

Mistress Bradfort n'avait plus d'espoir que dans le constable, et elle alla le chercher à l'autre bout de la ville. Pour arriver plus vite, elle suivit une route étroite qui passait à travers un fourré ayant poussé sur l'emplacement d'une ancienne clairière. La mégère pressait le pas dans ce sentier et avait déjà franchi la moitié du chemin, lorsqu'elle fut arrêtée par un tronc d'arbre qui barrait le passage et se vit obligée de faire un circuit. Tout à coup elle se trouva en présence d'un homme dont l'apparition dans cet endroit écarté l'effraya au suprême degré.

La barbe de cet individu n'avait pas été faite depuis une semaine, ses cheveux retombaient en désordre sur ses épaules, et ses habits étaient en lambeaux. La transpiration, le sang et la malpropreté souillaient le visage et les mains du bandit, et c'en était un, car le mot *meurtre* était écrit sur son front, comme on le lisait aussi dans ses yeux.

Mistress Bradfort poussa un cri strident, tandis que l'homme, debout devant elle, jetait sur elle un regard investigateur.

« Que voulez-vous, monsieur? Je suis à la recherche du constable qui demeure tout près d'ici ; le juge est sur mes pas, » balbutia-t-elle en essayant de s'éloigner.

L'étranger ne remua pas, il la suivit de l'œil, et, au moment où elle allait passer devant lui, il murmura doucement ces deux mots :

« Mistress Dawling ! »

Si ces paroles eussent été prononcées par un enchanteur et qu'elles eussent eu le pouvoir de condamner celle qui les entendit à une immobilité qui eût duré trois ou quatre mille ans, elles n'eussent vraiment pas pu produire plus d'effet. La vieille femme regardait avec terreur et surprise l'individu qui se trouvait en possession d'un secret si dangereux pour elle ; mais ce dernier, sans paraître attacher la

moindre importance à l'effet qu'il avait produit, s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

« Le juge vient-il réellement derrière vous ?

— Non, balbutia mistress Bradford en tremblant; non, il ne vient pas.

— Tant mieux, car il faut que vous me cachiez. On est sur mes traces, et je ne puis échapper plus longtemps à mes persécuteurs; ils m'ont suivi à la manière indienne; mais me voici hors de la forêt, sur un grand chemin, il ne m'est pas possible d'aller plus loin; un simple retard peut m'être fatal! Ainsi, dépêchez-vous, et conduisez-moi dans votre maison.

— Est-ce bien vous, Henri Cotton? Mais oui! sur mon âme, c'est vous! Tout le monde vous cherche dans l'Arkansas, et vous voulez venir chez moi, dans ma maison, cela ne se peut pas! Allez-vous-en bien vite!

— Impossible! traqué comme je l'ai été, épuisé de lassitude, je tomberais bientôt entre leurs mains sans pouvoir me défendre. Il me faut au moins un jour de repos. Depuis deux semaines on m'a poursuivi comme une bête fauve, et je n'ai pu trouver une occasion favorable pour m'échapper. La misère et le besoin m'ont contraint à voler et à assassiner. Vous le voyez, il faut me cacher dans votre maison jusqu'à ce que je sois en état de traverser le fleuve ou que je puisse trouver un bateau pour retourner au Refuge de l'île. Je suis las d'une existence pareille et ne veux plus courir les risques d'être pendu.

— Mais vous ne pouvez pas venir chez moi, mon cher monsieur. Je suis toute seule, et si....

— Allons donc! ne dites pas de pareilles sottises : pas tant de mots, et mettez-moi en sûreté.

— C'est impossible, vous dis-je, répliqua la dame exaspérée. Avez-vous seulement songé à la sensation que vous feriez en traversant la ville dans l'état où vous êtes. Le plus léger indice suffirait pour faire à l'instant retrouver vos traces. Et si on fouillait ma maison.... Oh non! cela ne se peut pas.... Restez ici quelque part dans le bois, je viendrai vous chercher le soir, et vous ferai

conduire à l'île sain et sauf. Je ne puis, ni ne veux en faire davantage.

— En vérité! il faudra bien pourtant que vous m'obéissiez : voyons, le temps presse, je suis poursuivi, et si vous ne me cachez pas avant la nuit, je tomberai inévitablement au pouvoir de mes ennemis; vous pouvez me sauver. Si vous refusez, acceptez les conséquences de ce refus. Mais ne vous imaginez pas que je ferai le héros, le martyr, et que je me laisserai envoyer à la potence pendant que vous vivrez et que l'on vous prendra pour une femme honorable. Oh! non pas! je causerai avec les juges..., et alors, vous comprenez?

— Êtes-vous fou? Vous voulez donc nous perdre tous?

— Certainement non, à moins que vous ne m'y forciez. Si j'entrais à Héléna, vêtu comme je le suis, j'attirerais sur moi l'attention : je sais tout cela; aussi irez-vous me chercher des habits, et vous savez fort bien où en trouver. J'attendrai votre retour caché dans ce buisson; mais ne soyez pas longtemps à revenir; si je suis découvert, ce sera votre faute, et vous supporterez les conséquences de ce malheur.

— Mais, au nom du ciel, où trouverai-je des habits? Je ne sais vraiment pas....

— C'est votre affaire, interrompit Cotton avec indifférence. Pensez à Dawling, ou bien faudra-t-il que je prononce un autre nom; celui-là, cependant, devrait vous suffire.

— Quel homme terrible! soupira mistress Bradford.... Vite! vite! j'entends des pas, cachez-vous! »

Cotton entendait aussi marcher depuis quelques instants sans être certain de quel côté venait le nouvel arrivant. A la fin cependant, ne pouvant plus douter du danger qu'il courait, il s'éloigna avec rapidité, mais avant de disparaître derrière les broussailles, il adressa à mistress Bradford un geste impérieux et menaçant.

Une minute après, Jonathan Smart tournait l'angle du sentier, les mains enfoncées dans les profondeurs de ses poches. Mistress Bradford avait à peine eu le temps de se remettre de la terrible émotion causée par la subite appari-

tion de Cotton, lorsque le promeneur importun se présenta à ses côtés, lui souhaitant un bonjour si laconique, que la vieille, sans lui répondre, se précipita dans la direction de la ville.

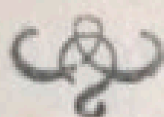
« Vous êtes diantrement pressée, madame, s'écria le Yankee en riant. Oh! vous avez sans doute d'importantes affaires! une visite à rendre à une amie que vous allez torturer toute la soirée, peut-être est-ce une calomnie à colporter, ou bien mieux, une querelle à soulever entre un mari et sa femme. Je ne voudrais certes pas faire un métier pareil au vôtre.... Mais que faisait-elle ici, bon Dieu! se dit-il enfin à lui-même; était-elle venue à un rendez-vous. ou bien l'ai-je rencontrée par l'effet du hasard? Pourquoi s'est-elle montrée si troublée à ma vue? »

Smart examina l'endroit du sentier où il avait d'abord aperçu mistress Bradford : il y reconnut bien l'empreinte d'une chaussure d'homme, mais quelle conclusion devait-il tirer de cette découverte! Un chasseur des bois eût seul pu deviner. Il se contenta de secouer la tête, et remettant ses mains dans ses poches, à leur place ordinaire, il continua lentement sa marche, en sifflant l'air que l'apparition subite de mistress Bradford l'avait forcé d'interrompre.

Une heure plus tard, mistress Bradford se trouvait pour la seconde fois dans le même sentier, et se dirigeait encore à la hâte vers sa maison. Un fait digne de remarque, c'est qu'elle ne faisait plus la moindre attention à ce qui se passait autour d'elle.

Au moment où elle franchissait le seuil de sa demeure, un homme se présentait à l'autre extrémité de la rue, habillé comme un campagnard et la tête recouverte d'un chapeau de paille à larges bords résolûment enfoncé sur les yeux.

Cet homme suivit la dame dans l'intérieur du logis; la porte retomba promptement derrière lui, et l'on entendit le bruit d'une clef qui tournait à double tour dans la serrure.



XIX.

Ruses de ménage.

Nous avons laissé Tom Barnwell et la pauvre Mary à bord du steamboat *le Van Buren*. Le bon jeune homme, afin d'éviter des questions embarrassantes, présenta la folle comme sa sœur, en ajoutant qu'il la conduisait à Héléna, dans sa famille, pour y être soignée. L'infortunée Mary, accablée par la douleur, ne songeait même pas à le contredire, et l'intendante de la cabine des dames, qui eût pu montrer quelque étonnement à voir le délabrement de la passagère et l'air égaré avec lequel elle regardait autour d'elle, ne prit même pas garde à cet état de choses. Une jeune fille blanche a-t-elle jamais intéressé une mulâtresse? Cette femme avait pour mission l'entretien de la cabine, et non pas de s'occuper le soir de l'état mental des passagers. Elle se contenta donc de préparer un lit pour la pauvre folle, puis elle l'abandonna à ses divagations et à ses rêves.

Le Van Buren appartenait à la ligne de ces steamboats de première classe qui naviguent entre Louisville, Cincinnati et Saint-Louis. Rien n'est plus prodigieux que la rapidité avec laquelle quelques-uns de ces bâtiments franchissent de très-grandes distances, en remontant le courant du Missisipi. *Le Van Buren* avait mis une demi-heure de plus que *la Diana* à son dernier voyage en venant de la Nouvelle-Orléans à Louisville, mais, il faut dire que pendant cette demi-heure, il avait été engravé sur un banc de sable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en cinq jours et vingt-trois heures et demie, *le Van Buren* avait franchi une distance de mille trois cent cinquante milles contre le courant.

Le Van Buren avançait avec une effrayante rapidité, et son capitaine espérait arriver à Héléna avant une heure et

demie au plus. Le pilote, à qui l'Ohio était connu parfaitement, naviguait sur le Mississipi pour la première fois, à l'aide des indications du *Navigator;* aussi s'approcha-t-il trop près du rivage, et ne tarda-t-il pas à toucher, en passant près de l'île de Round-Willow.

La carcasse était si profondément ensablée qu'elle ne put se relever, malgré les nombreux efforts de l'équipage. La nuit arrivait à grands pas et la rivière montait d'heure en heure. Il fallut donc se résoudre à attendre le jour pour essayer de remettre le bâtiment à flot. Le capitaine envoya la chaloupe à terre pour amarrer un câble destiné à retenir le steamboat et à l'empêcher d'aller à la dérive, au cas où il se remettrait à flot par la seule impulsion du courant.

Lorsque les hommes de l'équipage voulurent fixer les cordes, ils s'aperçurent de la difficulté de l'entreprise, car quoique l'île fût très-boisée, tous les arbres étaient à peu d'exception près des cotonniers dont les branches n'avaient pas la force de retenir un bateau plat, et à plus forte raison celle nécessaire pour arriver au steamboat.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les rives de l'île étaient couvertes de jeunes rejetons aux tiges touffues, croissant dans un marais à travers lequel la chaloupe ne pouvait se frayer un passage. Le premier rang d'arbustes pliait lorsque le batelet, à forces de rames, s'élançait sur lui, mais il se redressait comme un ressort d'acier, dès que les marins cessaient de ramer. On fut enfin obligé de renoncer à ce travail : les hommes sautèrent dans l'eau, qui avait tout au plus trois pieds de profondeur. Ils traînèrent le câble sur un terrain sec, l'enroulèrent autour de plusieurs branches, et revinrent à bord attendre le jour.

On ne laissa que deux hommes sur le tillac pour faire le quart et pour entretenir le feu sous la chaudière. Leur garde fut d'abord vigilante, mais après minuit, ils se couchèrent sur un tas de bois, en face du fourneau, et commencèrent à raconter des histoires afin de se tenir éveillés. Bientôt le dernier narrateur s'assoupit, et le silence se fit, au milieu d'une complète obscurité.

Tout le monde était endormi à bord du *Van Buren.* De

temps à autre, les hommes de quart relevaient leur tê
alourdie pour regarder la position des étoiles et jeter l
yeux sur les saules de l'île; mais bercés par le murmu
monotone de la rivière, ils se rendormirent bientôt, malg
la dureté du lit de repos sur lequel ils étaient couchés.

Pendant ce temps-là, grâce à la force de l'eau qui mo
tait, le steamboat se mit à flotter, entièrement dégagé d
sillon de sable où sa quille était enfouie. Les arbres rési
tèrent d'abord à la tension, mais enfin les secousses devi
rent si violentes et furent si souvent renouvelées, que c
faibles branches se rompirent avec éclat.

La secousse qui rendit le steamboat libre, fut si terribl
que le navire en fut ébranlé de la poupe à la proue. Les deu
hommes de quart se réveillèrent en sursaut, ne sachant
que cela voulait dire, car en regardant le ciel, ils voyaie
toujours les étoiles à la même place. Et pourtant ils conçu
rent des craintes sérieuses, lorsqu'ils remarquèrent que l
cimes des cotonniers qui devaient être sur le côté se tro
vaient maintenant derrière eux; tandis que les saules dispa
raissaient au loin dans l'obscurité.

Il n'y avait plus qu'un doute à éclaircir, et les mari
s'élancèrent sur la corde; elle était détendue et trempait da
l'eau.

« Le bateau va à la dérive ! » s'écrièrent les deux homme
en sonnant la cloche d'alarme : au même instant, des pas
sagers qui, à cause de la chaleur, dormaient sur le tillac, s
réveillèrent et se mirent à courir çà et là, se heurtant le
uns contre les autres. Ceux-ci tiraient la corde, ceux-là ap
pelaient le pilote, et personne ne songeait au seul parti
prendre, qui était d'attiser le feu, car un steamboat ne peu
pas marcher sans vapeur, et c'était là le seul moyen d'échap
per au danger.

Le capitaine parvint enfin à rétablir l'ordre parmi les gen
de son équipage. Il fit attacher un câble à l'anneau d'un
petite ancre, et on la jeta à l'eau afin de ne plus être en-
traîné. Quelques chauffeurs allumèrent du feu sous chaqu
chaudière, tandis que d'autres les remplissaient d'eau pou
empêcher qu'elles n'éclatassent, ce qui eût été un malheu

lus grand encore que celui du moment. Si toutes ces pré-
autions avaient été prises à temps, elles eussent suffi à
aettre le bâtiment à même de continuer sa route; mais l'im-
étuosité du courant l'avait poussé beaucoup plus loin qu'on
e l'avait cru d'abord, et il portait rapidement vers la côte
uest du Mississipi.

« Saisissez les anspects! s'écria tout à coup le contre-
aaître, et en avant, le long du bordage pour les fixer contre
es arbres. Bon, mes gars, poussez ferme! »

Les matelots obéirent en un clin d'œil et se jetèrent sur
es anspects et les gaffes, sans aucun égard pour les passa-
ers qui se trouvaient sur leur passage : ils les placèrent
ans la direction du rivage, dans le but d'atténuer le choc
névitable auquel on s'attendait. On se hâta de jeter plu-
ieurs ancres, mais elles « n'arrapèrent » point dans le ter-
ain mouvant du fleuve, et *le Van Buren* alla enfin échouer
e côté sur la rive.

La secousse fut si violente, que les tambours furent bri-
és en morceaux. Les passagers effarés couraient çà et là,
mportant leurs valises et leurs sacs de nuit, prêts à profiter
e la première occasion qui se présenterait pour descendre
terre ou se jeter dans une chaloupe. Les gens de l'équi-
age eux-mêmes étaient fort alarmés, car on ne savait pas
ncore quelle était la gravité de l'avarie.

Enfin le charpentier du bord, après s'être livré à un mi-
utieux examen, déclara qu'il n'y avait de mal qu'au gou-
vernail, aux bordages, et à la roue gauche. Le dommage
était assez fâcheux sans doute, mais on pouvait le réparer;
et la première chose à faire était de relever le gouvernail.

Le soleil était déjà levé depuis longtemps lorsque ce tra-
vail fut achevé; on fabriqua avec des planches et des
chaînes une façon de gouvernail qui devait permettre de se
rendre à Héléna, où le dégât pourrait être aisément réparé.

A la tombée de la nuit, *le Van Buren* parvint enfin à sa
destination; et l'on se hâta de commencer sur-le-champ les
opérations du raccommodage.

Tom Barwell, en proie à une pénible anxiété, s'était
promené tout le temps sur le pont, examinant avec soin

tous les bateaux plats qui passaient sur le fleuve; ma
toutes ces embarcations se ressemblaient si bien entre ell
qu'il lui fut impossible de reconnaître celle du vieil E
geworth. Du reste, Tom se flattait d'arriver encore ava
le départ de son parent.

Une fois cependant, certains indices que l'œil seul d'u
marin peut reconnaître, lui firent croire que le bateau qu
cherchait passait à deux cents mètres du *Van Buren*.
cependant, ce ne pouvait être *la Tortoise*, car il y avait
bord de ce bateau une femme et un nombreux bagage to
à fait inconnu au jeune homme : tout concourait donc
faire croire à Tom qu'il arriverait à temps.

Cet espoir fut pourtant déçu; on lui apprit à Héléna qu
le bateau d'Edgeworth était parti depuis quelques heure
Il n'y avait qu'une décision à prendre, celle de mettre Ma
en lieu sûr. La pauvre fille se laissa conduire avec soumis
sion. Tom la conduisit à l'hôtel de l'Union; et, pour to
simplifier, il dit à maître Jonathan Smart ce qu'il avait d
à bord du steamer : que Mary était sa sœur, et qu'elle arr
vait de la Nouvelle-Orléans.

Il restait encore à Tom une difficulté à soulever : maîtr
Smart, qui l'avait suivi jusque dans la chambre où il éta
monté, s'aperçut à l'instant du déplorable état de la jeun
personne et il déclara franchement à son ami que, pou
ce qui lui était personnel, il recevrait et soignerait volon
tiers la pauvre créature. « Mais ajouta-t-il, cette demoi
selle a grand besoin de la surveillance d'une personne d
son sexe, et par malheur, ma femme se trouvant accablé
d'ouvrage, n'est pas d'une humeur couleur de rose. » L'hô
telier Smart assura Tom que, si on priait la maîtresse d
logis de se charger de cette enfant, non-seulement elle s'
refuserait, mais encore exigerait-elle le départ immédiat d
la malade.

« Où puis-je donc aller avec cette pauvre malheureuse
demanda Tom avec tristesse, après avoir fait à l'hôte u
récit détaillé des circonstances fantastiques de sa rencontr
avec Mary. Le bateau d'Edgeworth est parti, et il me fau
le rejoindre; toute ma fortune est à bord, et j'y ai tou

aissé, tout jusqu'à mes habits. Je ne puis pas, non plus, abandonner cette infortunée dans l'état où elle est, au milieu d'une ville étrangère, sans amis, sans protecteurs. Il m'est impossible de l'emmener. Veuillez la garder ici, monsieur, et soyez convaincu qu'en revenant dans quelques jours je vous récompenserai généreusement. »

La conversation des deux hommes fut interrompue par un bruit insolite occasionné par la voix de mistress Rosaly Smart, qui s'emportait en termes énergiques contre certains marins, au visage malpropre, aux habits en loques, qui osaient amener des drôlesses dans sa maison.

« Sa sœur! s'écriait-elle en répondant probablement à quelque remarque du domestique Scipion. Sa sœur! En vérité, ils amèneront bientôt tous leurs sœurs ici. Elle est un peu folle, dites-vous? De mieux en mieux! comme si je n'avais pas déjà assez d'ouvrage. Moi qui n'ai de repos ni le jour ni la nuit: il faudra m'exténuer à servir les voyageurs bien portants; et maintenant que ma servante s'est enfuie à l'instigation de cette maudite mistress Bradford, je serais forcée de devenir garde-malade? Non, certes, non; il faut que cette pécore s'en aille, et sur-le-champ. Je voudrais bien savoir qui a le droit de disposer des appartements? Est-ce moi ou M. Smart? Que mon mari prenne sur lui le soin de gronder les servantes et de faire les lits, ma présence deviendra désormais inutile. Je travaille plus qu'une esclave, et vraiment.... »

Le reste de la phrase se perdit dans l'espace, car mistress Smart montait l'escalier; et il était évident qu'il restait peu de chances à Tom de terminer cette affaire à l'amiable.

« Je vais aller parler moi-même à mistress Smart, dit-il enfin en prenant son chapeau. Elle n'osera pas me refuser, je suis certain que son cœur comprendra la sympathie qu'elle doit au malheur. »

L'hôtelier, qui réfléchissait en se caressant le menton, arrêta Tom par le bras et lui dit d'une voix rapide :

« Arrêtez! vous pourriez tout gâter. Ma femme a bon cœur; mais nous avons eu tort de vous indiquer une cham-

bre sans lui en demander permission : c'est là un empiéte-ment sur son autorité qu'elle ne pardonne jamais. Si main-tenant vous allez lui demander d'accorder ce que nou[s] venons de régler ensemble, il est important que je m'éloi-gne; vous vous attirerez d'abord la plus atroce bordé[e] d'injures que vous ayez reçue de votre vie, et par-dessus l[e] marché elle vous refusera net, je le crains.

— Que faire alors? répondit Tom avec désespoir; vou[s] êtes la seule personne dans Héléna à qui je puisse confie[r] la pauvre créature, et vous refusez de la recevoir! Vou[s] craignez peut-être que je ne revienne pas acquitter ma dette Ah! vous ne savez pas combien autrefois j'ai chéri cett[e] infortunée!...

— Il ne s'agit pas de cela; je comprends votre situation mon brave; mais je connais ma vieille femme, répliqu[a] Smart, il n'y a absolument qu'un moyen pour la décider et ne fût ce que pour faire un essai, il faut en user.

— Quel est ce moyen?

— Oh! c'est mon secret. Attendez un instant. Oui, c'es[t] cela! ajouta-t-il en regardant autour de la chambre. Main-tenant, mon cher monsieur, sautez par la fenêtre!

— Qu'est-ce à dire, monsieur Smart? fit le jeune mari[n] avec étonnement.

— C'est le seul parti à prendre pour réussir! Il faut u[n] peu jouer la comédie. Sautez donc par la fenêtre, et ne re-venez pas avant ce soir.

— C'est impossible! répondit Tom. Je ne puis quitter l[a] pauvre Mary tant que je ne serai pas convaincu qu'elle es[t] en mains sûres; et, d'ailleurs, je ne vous comprends pas Expliquez-moi ce que vous prétendez faire?

— Bien! bien! n'y pensons plus, dit Smart avec insou-ciance, en enfonçant ses mains dans ses poches. Je n'ai pa[s] d'autre expédient à vous offrir; s'il ne vous convient pas j'en suis fâché. Peut-être le Squire Dayton se chargera-t-il d'elle.

— Qui est le Squire Dayton?

— Le juge de paix! C'est un homme marié, qui a ave[c] lui une parente éloignée de sa femme.

— Pensez-vous que je le trouve à cette heure?

— Non; il n'est pas à Héléna, et les deux dames sont bsentes comme lui. »

Pendant que Smart achevait ces derniers mots, Tom se mit à marcher dans la chambre avec agitation.

« Croyez-vous, dit-il enfin, que vous pourriez décider otre femme à garder Mary pendant deux ou trois jours?

— La persuader, non! Personne au monde ne peut se anter d'avoir jamais rien persuadé à ma femme. Mais je ourrais l'y amener, du moins je l'espère; et c'est tout ce ue vous demandez, je pense. Ainsi donc, s'il vous plaît.... autez par la fenêtre.

— Mais pourquoi cela?

— Afin que vous ne vous rencontriez pas avec ma femme. Ne vous est-il pas possible de faire un saut de cinq pieds out au plus? »

Tom allait répondre encore; mais il se contint, et ouvrant a fenêtre, il se tourna vers l'hôte en lui disant :

« Oh! monsieur, si vous pouviez seulement comprendre.... »

On entendit un bruit de pas dans le corridor.

« Voici ma femme! » dit le Yankee en faisant semblant le saluer le marin.

Tom comprit ce qu'il voulait dire; et, sans ajouter un mot de plus, il appuya sa main droite sur le rebord de la croisée en s'élançant dans la rue.

Une minute après la porte s'ouvrit, et mistress Smart entra, le visage aussi empourpré que le jour où le lecteur a eu l'honneur de faire connaissance avec elle. Cette fois-ci pourtant, l'agitation de la dame avait une cause bien plus pointilleuse, en matière d'autorité conjugale.

Smart, les mains derrière le dos, commença à arpenter la chambre d'un pas rapide.

« Qui a amené cette demoiselle?... » Telles furent les premières paroles prononcées par la maîtresse de l'hôtel, qui mit ses poings sur ses hanches, comme si ce mouvement devait aider sa colère à s'exhaler. Elle s'arrêta court pourtant, lorsqu'elle s'aperçut que son mari était seul dans

l'appartement. Elle était pourtant convaincue d'avoir entendu des voix, car elle ajouta: « Avec qui causiez-vous Je suis sûre d'avoir entendu parler.

— C'est possible! répondit le mari. Je puis m'être adressé la parole à moi-même, fit-il en regardant sa femme Cela m'arrive quelquefois! Je ne veux rien avoir à démêle avec des vagabonds, et je vous prie, madame, de m'aver tir préalablement lorsque vous voudrez recevoir du mond dans notre maison. Ne l'oubliez pas, surtout lorsque c personnes seront malades. »

Mistress Smart se tint immobile, muette d'étonnemen

« C'est fort bien d'être charitable, continua le mari san paraître remarquer le saisissement de sa femme; mais ne veux pas habiter sous le même toit que ces marins d'ea douce. Personne au monde n'a plus que moi d'embarras de tracasseries avec eux, et personne....

— Est-il possible! interrompit à la fin mistress Smar — car Jonathan avait touché la corde sensible, — en vérité monsieur a du tracas avec les marins: c'est lui probable ment qui fait la cuisine, qui arrange les lits et tient l chambres propres, c'est lui qui veille au linge. A-t-o jamais entendu chose pareille? D'où vient cette jeun femme? qui l'a amenée? que peut-on faire pour elle?

— Elle n'a pas de garantie pour payer ses dépenses, tranquillement Jonathan en regardant sa femme av calme.

— Qui l'a amenée dans ma maison, je veux le savoi s'écria mistress Smart avec fureur.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire: cette folle e venue en compagnie d'un jeune fermier de l'Indiana; l'a présentée comme sa sœur et il ne connaît person dans la ville. Cet homme se dit obligé de partir, il préten que la jeune fille périra misérablement si quelque femm obligeante n'a pas pitié d'elle. Qu'est-ce que tout cela no fait? je n'ai pas envie d'avoir dans ma maison des malad à soigner.

— Taisez-vous! vous ne dites que des sottises! répliqu la matrone: voilà comment les hommes traitent une pau

vre malheureuse femme, et tout cela parce qu'elle n'a pas une robe de soie et un chapeau à plumes. Vous n'avez pas besoin de vous occuper des malades. Certes! ils seraient bien soignés par vous? Voyons! répondez-moi? où est ce garçon qui amène si lestement sa sœur dans la maison des autres ?

— Il est parti! c'est là ce qui me met en fureur. Nous voilà forcé de garder cette fille ; le drôle ne m'a-t-il pas dit que je n'avais rien à voir à tout cela, que cela regardait l'hôtesse seule, et que la générosité de mistress Smart était bien connue.... Enfin, un tas de balivernes!... Et puis il s'en est allé à Little-Rock, ou autre part pour ses affaires. Eh! que diable, s'il se met peu en peine de la santé de sa sœur, je m'en soucie encore moins que lui. Elle n'a pas d'effets, pas une chemise, pas une paire de bas.

— Monsieur Smart! monsieur Smart! je vous prie d'être plus mesuré dans votre langage, surtout en ma présence. Je suis une dame aussi bien élevée que celles qui habitent New-York ou Philadelphie! Dites-moi seulement quel mal voit mon seigneur et maître à ce que je loge la malade ?

— Je m'y oppose! Scipion, va la mettre à la porte, et elle ira où elle voudra; pas un mot de plus! je ne veux plus entendre parler de cette affaire.

— Nous ne pouvons pas la renvoyer! ce serait manquer à l'humanité et à la charité chrétienne ; et je ne veux pas qu'il soit dit qu'une pauvre créature a été chassée de notre maison parce qu'elle n'avait ni argent, ni vêtements, et qu'elle était malheureuse de toutes manières. D'ailleurs vous avez raison, cela ne vous regarde pas; je ne demande pas mieux que de la garder quelques jours. Si elle se rétablit et qu'elle se conduise bien, nous verrons ce que nous pourrons faire pour elle. A moins que vous ne souhaitiez me voir mourir de fatigue, il me faudra quelqu'un pour m'aider. Vous allez à vos affaires, ou à vos plaisirs, sans vous inquiéter des tourments de votre pauvre femme. Vous ne comprenez rien aux pénibles sensations d'une infortunée qui est orpheline et seule au monde! Vous autres hommes, vous êtes tous des égoïstes et des sans cœurs, et nous

femmes, toujours affectueuses et compatissantes, nou
sommes forcées de vous obéir ! Allons ! c'est convenu, n
vous mêlez plus de rien ; la jeune fille restera avec nou
jusqu'à ce qu'il me plaise de la renvoyer. »

En disant ces mots, mistriss Smart, sortit de la cham
bre en faisant frapper la porte contre le chambranle. El
monta tout droit chez la jeune malade, mais ce fut av
des intentions bien différentes de l'hostilité qu'elle ava
d'abord manifestée.

Jonathan, suivant son habitude lorsqu'il était préoccup
ou très-content, enfonça de nouveau ses mains dans ses po
ches et se promena de long en large dans l'appartement, e
sifflant de toutes ses forces l'air national de *Yankee doodl*

XX.

Trois contre.... tous!

Tout à coup Jonathan se trouva interrompu par un
visite qui vint détourner le cours de ses réflexions agréabl
et absorber son attention. Une de nos anciennes connais
sances se présentait devant lui, au moment où il y pensa
le moins.

« Halloo! mais vous aviez disparu O'Toole ! où diabl
vous étiez-vous donc caché depuis hier?... Quelle étrang
mine vous avez ! s'écria Smart tout d'une voix.

— J'ai disparu, moi ? pas tout à fait; je me suis seule
ment éclipsé et pour cause. Écoutez, Smart, j'ai quelqu
chose à vous dire, mais, à vous l'avouer franchement, j'ai
merais mieux causer en plein air. Je m'imagine toujour
lorsque je parle dans une chambre qu'il y a des voisins qu
peuvent entendre, et comme je ne me soucie pas que tout
la ville sache ce que j'ai à vous communiquer, je préfére
rais aller me promener sur le bord de la rivière.

— Oh ! oh ! des secrets. Dans ce cas, je vous suis, de quoi s'agit-il ? »

— Avant tout, sortons, je parlerai dehors. »

Et sans ajouter un mot de plus, O'Toole sortit suivi de Smart.

« Pourquoi courez-vous ainsi, dit enfin l'hôtelier en prenant Pat par le collet et en le retenant. Me conduisez-vous donc à pied dans l'État d'Arkansas, que vous faites des pas pareils à ceux de « l'Ogre aux bottes de sept lieues? »

— Smart, répondit O'Toole qui s'arrêta enfin, vous rappelez-vous avoir vu comme moi le soir, il y a quelques jours, un bateau qui se dirigeait vers l'autre rive ?

— Oui ! Eh bien?

— Eh bien, ce bateau ne se rendait pas chez Wealthorpe.

— Prodigieux ! Et puis ?

— Voilà tout ce que je sais ? s'écria l'Irlandais en frappant du pied de colère.

— Il ne valait pas trop la peine de me dire cela comme s'il s'agissait d'un secret; et pourtant je vous donne ma parole d'honneur, sans arrière-pensée, que je n'en parlerai à âme vivante ; dussé-je subir la torture ?

— Les choses sont plus sérieuses que vous ne croyez, Smart, et quoique je n'aie encore rien découvert de positif, je n'en suis pas moins sûr qu'il y a du mystère dans la manœuvre de ce bateau. Il n'a pris terre nulle part, et on m'a dit partout où j'ai pris des informations, qu'aucune embarcation n'aurait pu passer inaperçue, à moins d'être manœuvrée avec des avirons enveloppés de linge. Pourquoi donc les marins qui montaient ce bateau se sont-ils dirigés vers l'autre bord, s'ils n'avaient pas l'intention d aborder ? C'est tout bonnement afin de faire croire qu'ils allaient là, tandis qu'ils avaient un tout autre but. J'en suis presque convaincu, et, ce que je voudrais vous persuader, c'est que ces gens-là ont établi quelque part dans le marais, ou peut-être du côté de l'Arkansas, une de ces maisous de jeu où vont se ruiner plus d'un honnête homme, en admettant que ce ne soit pas pire encore Mon pauvre frère a été volé

de tout son avoir, même de sa chemise dans un de le repaires, et on l'a ensuite jeté à la porte. Ce serait u œuvre méritoire que de détruire un de ces refuges et forcer ces brigands à quitter le voisinage. La maison *Grizly-Bear*, ainsi qu'on l'appelle, est aussi une de cavernes, mais j'espère bien qu'elle sera emportée à prochaine crue des eaux.

— Ainsi soit-il, répondit Smart après un long silen car il se rappelait en même temps ce que Tom Barnwell avait dit le matin. Et êtes-vous sûr que le bateau n'a abordé sur l'autre rive ? Chez Miller, par exemple, où i a aussi un sentier qui traverse les marais ?

— J'y avais pensé, et, pour m'en assurer, j'y suis a moi-même. Le nègre de Muller, vous le connaissez, r assuré n'avoir pas quitté le bord de la soirée, et il n'av pas vu un chat. Les gens du bateau ne seraient pas al non plus dans les canniers, en aval du Mississipi, sa avoir des raisons particulières pour en agir ainsi. J'ai f ensuite une visite à l'Allemand Brander, qu'on disait malade, qu'il avait fallu appeler le médecin au milieu la nuit. Il y a plus de huit semaines qu'il n'a pas eu moindre colique ou le plus petit dérangement d'estoma Mais voici un de ces bandits; taisons-nous, nous repre drons notre conversation lorsqu'il sera loin. »

Smart s'était retourné vivement et avait reconnu dans nouvel arrivant notre ami Tom Barnwell, qui, après av amarré son bateau, se promenait sur le bord du fleuv Dès qu'il vit l'hôte, Tom pressa le pas en s'écriant :

« Eh bien, monsieur, comment cela s'est-il arrang Avez-vous eu pitié de la pauvre créature ? ou bien persiste vous à la renvoyer.

— Je voulais le faire, mais ma femme ne l'a pas pe mis; elle a voulu garder la pauvre enfant, et aura so d'elle jusqu'à son complet rétablissement. Alors seuleme votre parente pourra, si elle le veut, l'aider dans les tr vaux de la maison.

— Êtes-vous réellement parvenu à faire entendre rais à mistress Smart? dit Tom avec joie.

— Dites plutôt que c'est ma femme qui m'a forcé la main. Allons, ne parlons plus de cela ; veuillez seulement avoir l'obligeance de raconter encore, en présence de M. O'Toole, un homme très-honorable qui est de nos amis, comment, et surtout dans quel endroit vous avez trouvé la jeune femme, et répétez-nous aussi tout ce qu'elle vous a dit ? »

Tom ne se fit pas prier : il fit de nouveau le récit de sa rencontre avec l'infortunée Mary, sans omettre le moindre détail.

O'Toole écoutait avec la plus grande attention.

Smart demanda enfin à Tom :

« N'avez-vous donc pas pu apprendre d'elle comment on l'avait amenée dans l'île ? Ne vous a-t-elle point dit sur quelle embarcation elle se trouvait ? A-t-elle fait naufrage ? A-t-elle échoué sur des récifs ? ou bien a-t-elle été attaquée ?

— Je ne sais rien de tout cela, répliqua Tom ; et, d'ailleurs, dans son état actuel, il est difficile de se fier à ses paroles. A vrai dire, pourtant, quelques mots échappés de sa bouche me causent d'horribles soupçons. Elle a parlé de têtes fendues, de cadavres sanglants, de son mari sortant des flots sans avoir été blessé. J'espère qu'à mon retour la pauvre enfant se portera mieux, et qu'elle pourra alors nous raconter plus clairement ses malheurs. Il est possible qu'il soit arrivé à sa famille quelque épouvantable catastrophe dont elle a été témoin et que cela ait troublé sa raison. J'ai entendu dire qu'il y avait des Indiens non loin de la rivière.

— Ainsi, elle ne vous a point raconté ce qui lui est arrivé, demanda l'Irlandais.

— Les premiers mots qu'elle a prononcés avaient trait à un oiseau qu'on voulait rattraper pour le mettre dans une cage dorée ; elle me proposa ensuite de ramper dans les buissons, afin de le surprendre. Mais, comme elle était alors assise sur une branche d'arbre, tout me porte à croire qu'elle divaguait.

— Certes, si elle avait été reprise par ses ravisseurs, fit Smart, elle n'aurait pas été mise dans une cage dorée.

— Sur quelle île l'avez-vous trouvée? ajouta Patrick Était-ce sur le 63?

— Je ne saurais répondre exactement, répliqua Tom mais ce devait être sur la seconde ou la troisième, à parti d'Héléna.

— N'y avait-il pas deux îles assez proches l'une de l'autre

— Oui, je le crois. La première était de forme ronde couverte de jeunes pousses de cotonniers. C'est là que s'es arrêté le steamboat pendant la nuit.

— Oui, je sais, cette île n'a point de numéro, et elle es inhabitée, fit l'Irlandais.

— Celle où j'ai trouvé Mary est située au-dessous, e plus loin il y en a deux à côté l'une de l'autre. C'est dans c chenal que j'ai navigué en allant à Montgomery's-Point.

— Je vois cela d'ici. Ces îles portent les numéros 62 e 63; l'autre devait être le 61. Elle a été ravagée par un ou ragan. J'ai essayé certain jour d'y prendre terre, mais j n'ai pu y parvenir; les arbres abattus par le vent m'on barré le passage.

— Vous avez raison, c'est bien cette île là; mais com ment ma pauvre Mary avait-elle pu pénétrer à travers u pareil labyrinthe de pierres et de branchages? C'est u miracle incompréhensible!

— Mon ami Smart, le bateau dont je vous ai parlé doi être mêlé à toute cette affaire.

— Cela se pourrait bien, répondit Smart à O'Toole, e pourtant je ne puis le croire.

— Quel bateau? demanda Tom. »

O'Toole fit alors part à Barnwell des soupçons qu'il avai conçus.

« N'était-ce pas mercredi soir que cela est arrivé?

— Oui, au milieu de la nuit.

— Un bon fermier, nommé Bradshaw, que j'ai rencontré en descendant la rivière, m'a raconté qu'il avait, précisément ce soir-là, hêlé un bateau monté par plusieurs hommes.

— Bradshaw! En effet, il habite de ce côté-ci de l'eau, mais à six ou sept milles plus loin.

— Justement. Il m'a conté hier ce que je viens de vous dire. Il a ajouté que souvent, pendant la nuit, il voyait passer des bateaux, et qu'il croyait que ces gens profitaient de l'obscurité, de crainte d'être découverts et punis; son opinion est qu'il doit y avoir des maisons de jeu à Héléna ou à Montgomery's-Point.

— C'est singulier! dit Smart; d'ordinaire les marins d'eau douce ne craignent pas tant les lois! Bien au contraire, ils s'en inquiètent moins que qui que ce soit.

— Smart! s'écria Pat, j'ai juré de découvrir à qui appartenait ce bateau et je veux tenir ma parole. J'irai d'abord chez Bradshaw pour voir un peu ce qu'il sait; je fouillerai ensuite l'île de Round-Willow et celles qui viennent après, et, si je trouve quelque chose de suspect, je reviendrai chercher du secours; si je ne découvre rien, je visiterai les marais dans tous leurs méandres.

— Quand partirez-vous? demanda Tom.

— A l'instant; voulez-vous m'accompagner?

— Il me faut descendre le fleuve, mais je ne me mettrai en route que demain; je ne puis quitter cette pauvre Mary aujourd'hui. J'y serai demain de bonne heure; j'arriverai à Victoria avant que mon ami Edgeworth ait déchargé son bateau.

— Eh bien! au fait, il vaut peut-être mieux que nous ne partions pas ensemble, ajouta O'Toole; je serai moins remarqué pour commencer mes explorations. Mais il me faudrait des provisions.

— Vous pouvez-en prendre à la maison; allez trouver ma femme et dites-lui que....

— Juste ciel! mon cher Smart, connaissez-vous assez peu votre chère dame, pour croire qu'elle acquiescerait à une pareille demande? Elle a des égards pour moi, et sait fort bien que dans le but de lui plaire il n'est rien que je ne fasse; mais aujourd'hui elle est de si mauvaise humeur, que je me soucie fort peu de l'approcher.

— Dites-lui que vous m'avez demandé cela à moi et que je vous ai refusé avec beaucoup de brutalité.

— Je puis en agir ainsi, et cela vaudra mieux que de

dire que je viens de votre part. Ainsi donc, messieurs, au revoir. Oh! nous allons avoir un terrible brouillard, mais cela m'est égal, pourvu qu'il ne soit pas trop épais. Ah! j'y songe, j'ai perdu ma boussole il y a peu de jours et je vais en aller emprunter une au Squire, qui en a toujours un assortiment. »

Dès qu'O'Toole fut parti pour se rendre chez le Squire Dayton, Tom dit à Smart :

« Puis-je aller avec vous? je voudrais revoir Mary, et pourtant je n'ose pas rester trop longtemps loin de mon bateau.

— Oh! ne vous présentez pas si vite à ma femme; elle a bon cœur, mais elle aime à agir à sa tête; je ne la contrarie jamais, tant que ses projets ne dérangent pas les miens. D'ailleurs rien ne presse, le bateau plat d'Edgeworth ne peut pas arriver à Victoria aujourd'hui; il est sans doute, à l'heure qu'il est, arrêté quelque part et amarré à un sycomore, car le brouillard est fort dense sur le Mississipi. Le plus habile des pilotes n'oserait pas avancer, car ou il échouerait sur un banc de sable, ou il serait forcé d'attendre la crue de l'eau, ou enfin, ce qui serait pis, il risquerait de se briser sur un récif. Ayez donc patience ce soir; demain matin, de bonne heure, nous verrons ce qu'il y a à faire. »

Tom Barnwell comprit que le conseil de l'excellent Yankee était bon à suivre. Il se promena donc sur le port d'Héléna avec l'espoir de rencontrer quelque ancienne connaissance à bord des bateaux plats, mais n'ayant trouvé aucun visage ami, il s'achemina lentement vers la ville.

Tout à coup un piétinement de chevaux vint frapper ses oreilles; il se retourna et aperçut deux dames qui se dirigeaient vers le fleuve. Après avoir longé le bord pendant une centaine de pas, elles tournèrent à droite, du côté de l'habitation du Squire Dayton.

Tom s'arrêta pour laisser passer les deux amazones. Il aurait bien voulu savoir qui elles étaient, mais la largeur des bords de leurs chapeaux l'empêcha d'abord d'apercevoir

leurs traits. Bientôt pourtant la plus jeune des deux dames fixa ses regards sur lui, et il crut se souvenir avoir déjà vu ce visage quelque part.

Mistress Dayton et Adèle, que le lecteur a su reconnaître, disparurent avant que Tom eût pu rassembler ses souvenirs; il était du reste absorbé par tant d'importants intérêts, qu'il poursuivit solitairement son chemin jusqu'à la ville, sans songer davantage à la belle inconnue.

XXI.

L'amie de la pauvre folle.

Au moment où mistress Dayton s'arrêta devant la piazza de sa maison, elle demanda au jeune mulâtre qui vint prendre les chevaux si son mari était chez lui.

« Le Squire est sorti à cheval, répondit-il. M. O'Toole est venu le demander. Je crois que monsieur doit être à Héléna, car il y a tout au plus une heure qu'un matelot a ramené le cheval, en disant que mon maître allait bientôt rentrer. »

Les deux dames montèrent l'escalier sans prononcer une parole, et tandis que mistress Dayton passait dans sa chambre, Adèle entra au salon, ôta son chapeau, secoua les longues boucles soyeuses de ses cheveux et ouvrit le piano.

Pendant ce temps-là mistress Dayton, aidée par Nancy, avait ôté son amazone, et revenue près de la jeune fille, elle s'était assise commodément dans un fauteuil à bascule, où elle méditait sans aucun doute, car elle tenait son gracieux visage enseveli entre ses deux mains.

« Qu'avez-vous, Adèle? demanda-t-elle enfin à voix basse en réprimant un imperceptible sourire. Pourquoi êtes-vous ainsi maussade?

— Qui! moi, maussade! ce que j'ai? quelles étranges questions, Lucy. Je n'ai jamais été plus gaie qu'en ce moment. Que pourrais-je avoir? ah! vous vous êtes sans doute imaginée que du moment où je jouais cette sotte mélodie *Les jours d'absence*, ha! ha! ha! mais cet air est venu au bout de mes doigts. J'ai même envie de danser. A propos Lucy, avez-vous remarqué ce jeune homme que nous avons rencontré sur le rivage? Eh bien! je crois me rappeler qu'il ne m'est pas inconnu : j'ai songé à lui en m'éloignant. Il n'habite point Héléna, à coup sûr; je suis certaine d'avoir vu cette figure-là ailleurs, et sous un autre costume.

— Moi, je ne le connais pas; à en juger par ses vêtements il doit faire partie de l'équipage de quelque bateau. Où peut être Dayton? Plût à Dieu qu'il voulût mettre à exécution le projet dont il m'a parlé il y a un mois, c'est-à-dire quitter Héléna. Je ne saurais dire pourquoi, mais je ne me plais pas dans l'Arkansas. Ce mouvement ne me va pas, et puis, à quelques rares exceptions près, le peuple y est grossier et égoïste. Mon cher Dayton est si recherché de tous côtés, qu'il passe sa vie hors de chez lui : il désire autant que moi se retirer à New-York.

— Je vous y accompagnerai, dit Adèle qui quitta le piano et s'approcha de la fenêtre. Je n'aime pas non plus cet endroit-ci et je m'en irais volontiers. D'ailleurs l'Arkansas est un pays très-malsain et je m'étonne que vous y soyiez restée si longtemps.

— Il est certain que le climat d'Héléna n'est pas merveilleux, mais pourtant un peu plus avant dans les terres, près des collines, on respire un air....

— Regardez donc, Lucy! Voici l'étranger qui vient de ce côté, s'écria Adèle en interrompant mistress Dayton.... Je suis vraiment curieuse de.... mais c'est Tom Barnwell! Tom Barnwell de l'Indiana. Je le croyais en Afrique ou en Europe.

— Qu'est-ce que c'est que Tom Barnwell?

— Un ancien ami, qui fut autrefois très-amoureux de Mary Morris, aujourd'hui mistress Hawes. Cette passion malheureuse fut cause de son départ, mais il a été promptement de retour.

— Il vient de ce côté.

— Je vais lui parler. Tom est un excellent garçon, qui avait gagné l'affection et l'estime générales. Mary n'a pas su le comprendre, à ce que je crois, et lorsque Tom se vit préférer un rival, il se retira sans se plaindre et quitta le pays. Je voudrais savoir s'il sait que Mary demeure près d'ici. Voyez donc, il passe sans nous regarder. Il faut qu'il soit bien affairé, sans cela il remarquerait notre maison. Nancy! Nancy! courez vite, et dites à ce jeune homme qui va tourner le coin de la rue, qu'une ancienne connaissance désire lui parler. »

La mulâtresse exécuta l'ordre, et Tom fort étonné de l'invitation qu'il recevait dans une ville qu'il ne connaissait pas, se hâta néanmoins d'obéir. Il se trouva bientôt en présence d'Adèle qui lui tendit amicalement les deux mains.

« Soyez le bienvenu dans l'Arkansas, monsieur Barnwell, lui dit cette jeune fille. C'est fort bien à vous de ne pas avoir abandonné les États-Unis.

— Eh quoi, c'est vous miss Dunmore? s'écria Tom en saisissant les mains qu'on lui tendait. N'est-ce pas un rêve? vous ici, à Héléna! Avez-vous appris.... mais non; comment pourriez-vous savoir que Mary....

— Que voulez-vous dire? qu'y a-t-il? vous êtes d'une pâleur effrayante. Auriez-vous vu Mary?

— Oui, répondit Tom en poussant un soupir, la pauvre femme est ici!

— Oui, tout près d'ici, à Sinkville....

— A Sinkville? Mais non, Mary est à Héléna.

— Mary ici! et son mari?

— Oh! miss Dunmore, dit Tom sans répondre à cette question et peut-être même sans l'entendre, vous avez toujours été pour Mary une amie tendre et sincère, ne l'abandonnez pas dans son affreux malheur.

— Que lui est-il arrivé? » s'écria la jeune personne alarmée.

Le pauvre marin raconta alors les événements de la soirée précédente et supplia les deux dames de prendre Mary sous leur protection.

Mistress Dayton, qui avait écouté ce récit avec la plus grande attention, s'apercevant de l'émotion de son ami, interrompit Barnwell pour lui dire que Mary serait la bienvenue dans sa maison.

Adèle, hors d'état de parler, saisit la main de la charitable amie pour la remercier.

« Comment allons-nous apprendre cette terrible nouvelle à M. Hawes? dit-elle enfin. Quel mystère étrange! Mary se trouvait hier soir sur la rivière, et pourtant son mari l'a laissée hier matin dans sa plantation?

— Qui? Édouard Hawes? mais il était avec elle dans le bateau, car Mary parle sans cesse de son époux : elle raconte qu'il a été tué en même temps que ses parents.

— Est-il possible! s'écria Adèle; Mary est folle! Ses parents sont morts et Hawes est ici en parfaite santé. Comment se peut-il que d'aussi terribles événements se soient accomplis en quelques heures? oh! ma tête se brise lorsque je viens à penser que toutes ces horreurs peuvent être vraies?

— Calmez-vous, chère enfant, dit mistress Dayton; il y a sans doute erreur. Votre amie Mary Hawes, que M. Hawes a laissé hier matin dans sa plantation....

— Est ici, à Héléna, malade et presque folle dans l'hôtel de M. Smart. Je voudrais bien me tromper, ajouta Tom en soupirant, mais hélas! ce n'est que trop vrai!

— Je veux aller la voir! s'écria Adèle. Accompagnez-moi, Lucy.

— Certainement, chère Adèle, et j'espère que Georges viendra nous rejoindre. Il lui donnera ses soins comme médecin et peut-être comme magistrat, car je crains bien que la pauvre créature n'ait besoin de son assistance.

— Dépêchons-nous, chaque minute de retard peut lui être fatale. Venez, Lucy! venez. »

Adèle s'empressa d'aider mistress Dayton à mettre son châle, et, prenant elle-même son chapeau à la hâte, elle descendit l'escalier en courant. Lucy recommanda à Nancy de prévenir son mari, dès qu'il rentrerait, et lui dire qu'elle était allée avec son amie voir une personne malade à l'hôtel de l'Union.

Le domestique de mistress Smart répondit aux deux visiteuses que sa maîtresse était en haut auprès de la dame malade. Smart était sorti, et sa femme avait donné l'ordre de ne laisser entrer personne, excepté le docteur.

« Très-bien, Scipion, très-bien, répliqua Adèle en lui mettant un demi-dollar dans la main; il faut absolument que nous parlions à cette pauvre dame.

— Ah! mademoiselle, puisque vous le voulez, je vous obéis, fit le nègre en riant. Ma maîtresse m'a expressément défendu de laisser entrer qui que ce soit, pas même mon maître; mais s'il faut.... »

Et, en disant ces mots, Scipion salua gauchement les dames et les laissa monter. Tom allait les suivre, mais Scipion le saisit par le bras et lui déclara que, sous aucun prétexte, il ne lui permettrait de monter.

Tom, qui avait tiré de sa poche une pièce d'argent, répondit, tout en l'offrant à ce gardien incorruptible, qu'il était le frère de la jeune malade, et qu'il voulait aussi la voir. Il écarta le nègre d'une main ferme et suivit les dames.

« Quelle bonne idée a eu ma maîtresse de me placer là, » se dit Scipion en mettant dans sa poche les deux demi-dollars, et en se retirant.

Les deux dames et Tom frappèrent discrètement, et mistress Smart vint ouvrir ou plutôt entr'ouvrir la porte, de manière à voir qui était l'importun qu'elle se préparait à recevoir comme il le méritait; mais l'orage menaçant se dissipa dès qu'elle eût reconnu mistress Dayton et la gentille miss Dunmore, à qui elle portait une cordiale affection. Elle se rangea pour les laisser passer, tout en leur recommandant, par un geste expressif, d'observer le plus rigoureux silence.

Mary dormait; elle était encore vêtue de sa robe blanche déchirée, et ses longs cheveux noirs qui flottaient en désordre sur ses épaules, faisaient ressortir la pâleur de son teint. Sur sa main gauche reposait sa tête gracieusement courbée, tandis qu'elle tenait la main droite appuyée sur son cœur. Une respiration saccadée, et la crispation fré-

quente de ses lèvres prouvaient que, même durant son sommeil, son esprit ne pouvait être calme.

Adèle contemplait son amie avec effroi. De grosses larmes inondaient son visage, elle ne put retenir ce cri d'angoisse et de pitié :

« Oh! Mary! pauvre Mary! »

Ces mots, quoique prononcés à voix basse, parvinrent pourtant aux oreilles de la jeune femme. Elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle avec étonnement. Puis elle se souleva sur sa couche, écarta les cheveux qui ombrageaient son front, et tendit la main à Adèle en souriant.

« Ma chère amie, s'écria alors Adèle en se jettant sur le lit. Mary, malheureuse enfant, où avez-vous été? Que vous est-il arrivé?

— Que vous êtes bonne d'être venue me voir, dit celle-ci en embrassant son amie. Ah! Tom Barnwell est là! Pauvre Tom, ajouta-t-elle avec attendrissement et en lui tendant sa main qu'il pressa en silence.

— Mary, voulez-vous répondre à ma question? ajouta Adèle en s'efforçant de maîtriser son agitation. Voulez-vous nous expliquer un fait qui nous intéresse l'une et l'autre?

— Très-volontiers; pourquoi pas! fit-elle en riant. »

Elle parlait d'un air très-calme, mais son regard égaré indiquait le désordre de ses idées.

« Bien, continua Adèle en s'efforçant de retenir ses larmes. Quand avez-vous quitté Sinkville?

— Sinkville! Sinkville! Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là; il n'y a pas dans l'Indiana un seul endroit qui s'appelle ainsi.

— Mais c'est votre plantation dans l'État du Mississipi?

— Ma plantation.... dans l'État du Mississipi? répondit Mary en riant; vous rêvez, ma belle amie, je n'ai jamais mis le pied dans ce pays-là.

— Édouard n'a-t-il pas acheté une plantation près de Sinkville? »

Jusque-là Mary avait été tout à fait tranquille et paraissait avoir oublié les terribles événements dont elle avait été la victime. Le lieu inconnu où elle se trouvait, les personnes

étrangères qui l'entouraient, les noms nouveaux qu'on prononçait devant elle, tout conspirait à éloigner de son souvenir les horreurs de cette nuit, où elle avait échappé à la mort.

Le nom d'Édouard fut un talisman qui rompit le charme. En l'entendant prononcer, elle fit un mouvement rapide, pressa fortement ses tempes avec ses mains, et fixa un regard d'angoisse sur son amie. Puis, se levant toute droite sur le lit, elle montra du doigt la fenêtre, et, ouvrant les yeux, sans abaisser ses paupières un seul instant, elle s'écria :

« Là, là, voyez-le, il se lève, ses cheveux sont mouillés ; mais son rire sinistre retentit sur le tillac. Édouard ! Édouard ! protégez votre femme. Ha ! ha ! ha ? mes gars, courage ; jetez le cadavre à l'eau. Édouard, venez à l'aide de votre Mary ! Édouard ! ha ! ha ! ha ! »

Et la lèvre crispée dans une horrible convulsion, la pauvre femme retomba à la renverse sur le lit : elle avait perdu connaissance.

Les femmes étaient terrifiées, et le cœur de Tom battait à se briser dans la poitrine, tandis qu'il écoutait les cris douloureux d'un être qu'il avait jadis si tendrement aimé et qu'il chérissait encore.

Mistress Smart fut la première à pouvoir s'occuper de la malade. Grâce à ses soins, Mary revint bientôt à elle, et, lorsque cette crise fut passée, elle s'abandonna à une douce mélancolie. Elle pleura dans les bras d'Adèle et supporta patiemment les consolations que celle-ci essaya de lui donner ; mais tous les efforts échouèrent pour obtenir d'elle des explications plus claires sur ses affreux malheurs.

Il était nécessaire que M. Hawes fût immédiatement informé de l'état de sa femme ; aussi Adèle se décida-t-elle à lui écrire de venir la voir, car il était prudent de le préparer à cette funeste nouvelle.

On résolut d'envoyer un exprès à la ferme des Lively pour porter la lettre. Mistress Dayton et mistress Smart se concertèrent ensuite pour savoir quelle était la manière la plus sûre de transporter Mary chez le Squire.

La bonne femme de maître Jonathan se refusa d'abord à

laisser partir son hôte, mais elle céda dans l'espoir que la jeune malade se remettrait plus facilement en la compagnie de son amie. Il fut décidé que la carriole de l'hôtel servirait de moyen de transport.

Le messager qui se rendait à la ferme reçut l'ordre de s'arrêter en passant chez mistress Dayton pour dire à Nancy de préparer la petite chambre du second étage, afin que tout fût prêt lorsque les dames arriveraient. A peine Scipion, qu'on avait choisi pour remplir cette mission, avait-il quitté la maison du Squire pour se rendre à la ferme, que M. Dayton lui-même rentra. Lorsqu'il apprit ce que sa femme avait ordonné à sa servante, il lui dit :

« Une amie malade? Qui est-ce donc? s'écria-t-il.

— Ma maîtresse ne m'a rien dit ; mais Scipion qui vient de partir pour se rendre chez les Lively, m'a assuré que c'était la sœur d'un batelier qui avait été amenée sur un steamboat de la Nouvelle-Orléans. »

Le Squire ne fit aucune observation et monta dans sa chambre. Il enferma un très-grand paquet de papiers dans son secrétaire, en prit la clef, et dévoré d'inquiétudes, il se dirigea d'un pas rapide vers l'hôtel de Smart.

Mary était devenue plus calme, et Adèle s'efforçait de lui faire croire qu'elle avait simplement fait un rêve terrible, qu'Édouard vivait, se portait bien, et serait avant peu dans ses bras.

« Crois-moi, ajoutait-elle, ces grands arbres, cette femme merveilleusement belle et fière, et cet homme méchant qui menaçait ta vie, tout cela n'était que le résultat d'une imagination en délire, et tu feras bien de te garder contre de pareilles hallucinations. »

Des pas résonnèrent dans ce moment sur l'escalier, et presque aussitôt on entendit la voix du Squire qui s'informait de la malade. Ces paroles, qui parvinrent aux oreilles de Mary, parurent lui faire horreur, car elle s'élança violemment hors de son lit.

« Mary ! Mary ! qu'avez-vous? s'écria Adèle.

— Où est cette femme ? Est-ce dans cet appartement ? demandait le Squire.

— Le voici! c'est lui! s'écria Mary d'une voix déchirante; c'est l'homme terrible. Sauvez-moi! il va me reprendre encore!

— Calmez-vous, chère Mary; c'est le docteur Dayton, le mari de cette dame, un bon, un digne homme, qui, loin de vous opprimer, vous protégera au contraire contre tout danger. »

En ce moment la porte s'ouvrit et le Squire entra. Mary le regarda fixement, lorsqu'il se tourna vers elle après avoir échangé quelques mots avec sa femme. Le docteur lui prit la main et lui parla du plus doux accent de son séduisant organe : aussi les terreurs de l'enfant diminuèrent-elles graduellement. Elle se renversa sur son oreiller et resta tranquille et immobile.

Lorsque la voiture fut prête, les dames accompagnèrent Mary, tandis que Tom demeura avec le Squire et lui raconta en détail sa position relativement à la jeune fille. Il lui dit aussi comment il l'avait trouvée, et pourquoi il soupçonnait qu'un crime avait été commis, quoique jusqu'alors il n'eût encore rien découvert. Il conclut en disant que la présence de M. Hawes éclaircirait probablement toutes choses.

« Vous croyez donc avoir trouvé cette infortunée sur une île? demanda le Squire qui avait écouté le récit de Tom avec le plus vif intérêt.

— Non-seulement je le crois, mais encore j'en suis certain. C'est la seconde en descendant le fleuve, et, d'après le calcul de l'Irlandais, ce serait le n° 61.

— De quel Irlandais parlez-vous? Est-ce celui qui fréquente l'hôtel?

— Je ne saurais vous répondre. J'ai causé avec lui et M. Smart sur le bord de l'eau, et il est parti aussitôt après pour aller explorer les îles voisines.

— Comment, tout seul?

— Oui; il nous a dit que ses soupçons avaient été éveillés depuis peu par plusieurs circonstances; il est d'avis qu'il y a quelque part dans ce voisinage une maison de jeu fréquentée par des gens sans aveu. Le fait lui paraît si certain, qu'il est allé lui-même s'en assurer. Et moi-même,

dès que je serai rassuré sur la santé de ma protégée, je remonterai dans ma barque afin de gagner au plus vite Victoria et y rejoindre Edgeworth. Chemin faisant j'aborderai à l'endroit où j'ai trouvé la pauvre créature, et il ne me sera sans doute pas difficile de découvrir certaines choses cachées jusqu'ici à tous les yeux.

— Irez-vous aussi seul?

— Mon Dieu oui! je suis forcé d'être à la fois mon rameur et mon pilote. Plût au ciel que le brouillard se dissipât un peu!

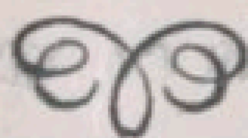
— Je vous conseille, en effet, d'attendre que le brouillard tombe. Peut-être alors trouverez-vous des compagnons de route. Il y a souvent ici des gens qui ont affaire à Victoria.

— Oh! à vous dire vrai, j'aime autant voyager seul. Si le brouillard est trop épais, je laisserai mon canot aller à la dérive et je me tiendrai près du rivage. Mais je me souviens qu'il me faut aller surveiller mon embarcation. Je n'ai pris aucune précaution pour l'amarrer solidement, et vous le dirai-je, je n'ose me fier à personne dans Héléna.

— Ne partez pas sans me dire adieu; je vous donnerai une lettre pour le juge de paix de Sinkville; si vous trouvez quelque indice suffisant pour exciter vos soupçons, il vous prêtera main-forte. Quant à votre amie, la jeune femme, vous pouvez compter qu'elle sera entourée de tous les soins réclamés par sa triste position.

— J'ai peu d'espoir pour elle, ajouta Tom en s'acheminant lentement vers le fleuve. »

Le Squire demeura quelques instants encore perdu dans ses réflexions. Mais sa méditation fut interrompue par l'arrivée d'un petit garçon qui lui apporta une large enveloppe fermée de plusieurs cachets. Après avoir lu la lettre, le docteur Dayton la plaça soigneusement dans sa poche, remonta à petits pas Main-Sreet et s'achemina du côté droit de la rue.



XXII.

La taverne de l'Ours Gris.

Il y avait au nord de la ville d'Héléna une petite maison située dans Front-Street: tel était du moins le nom de la rue que l'on pouvait lire, peint sur une planchette clouée au tronc d'un chêne. Les terrains du voisinage avaient été achetés par des spéculateurs et divisés par lots, et pourtant ils restaient incultes, car les colons préféraient s'établir dans la ville de Napoléon, à l'embouchure de la rivière d'Arkansas. Le pays était d'ailleurs plus florissant et communiquait au moyen de ce cours d'eau avec tout le territoire de l'ouest des États-Unis, tandis qu'Héléna étant presque isolée eu égard à sa position topographique, bâtie comme elle l'était sur le bord d'un immense marais, il était impossible de communiquer autrement que par les collines avec Little-Rock et Batesville.

Little-Rock voyait presque toute l'année des steamboats s'arrêter sur sa plage; mais Basteville ne donnait asile qu'aux bâtiments de petite dimension, car il leur était toujours facile d'aborder, même au temps des plus basses eaux.

Le premier propriétaire de ces terrains s'était sans doute imaginé que les constructions se feraient très-vite, car il avait élevé une maison assez spacieuse, éclairci la forêt et défriché un champ, comme le font souvent les pionniers et les trappeurs des solitudes américaines. Bientôt pourtant l'endroit ne fut plus à son gré: Héléna ne s'embellissait pas aussi promptement qu'il l'avait espéré, et il vendit sa propriété à un marinier pour une somme qui couvrait à peine ses débours. Le nouveau colon obtint du juge une patente pour vendre des liqueurs à tout le monde, excepté

pourtant, suivant les lois et les réglements, aux Indiens aux nègres et aux soldats.

Certaine rumeur répandue de bouche en bouche pa la ville, faisait croire que chaque nuit une table de je s'organisait dans cette maison et qu'on y perdait de forte sommes. A vrai dire le juge et les constables avaient fa plusieurs descentes sans rien trouver de suspect. D'ailleur la maison était fort à l'écart de toute habitation, et, comm le bruit des orgies nocturnes ne pouvait incommoder per sonne, on finit par ne plus s'en occuper. L'hôtelier n'ayar affaire qu'aux mariniers des bateaux plats, ne venait pres que jamais en ville, et la plupart des habitants ne le cor naissaient pas, même de vue.

Vers l'après-midi du jour où viennent de se passer le événements racontés dans le dernier chapitre, le temps éta triste et sombre, le brouillard couvrait la rivière et s'épais sissait de moment en moment.

La maison du rivage était enveloppée dans les ténèbres mais les joyeux bateliers qui y étaient installés, en attendan le retour du soleil, se souciaient fort peu du temps qu'i faisait ; leurs cris et leurs chants furent à peine interrom pus par l'arrivée inopinée d'un homme élégamment vêtu qui entra, traversa rapidement la chambre, sans regarde à droite ou à gauche, et disparut par une porte donnan sur le derrière de la maison.

Au moment où il pénétrait dans une chambre basse don nant sur la rivière, une autre personne essayait de s'enfui sans bruit par une porte opposée. Mais le nouvel arrivan l'avait aperçue, et il s'arrêta comme frappé de la foudre.

« Venez ici, Waterford, s'écria d'une voix sévère l'homme bien vêtu, restez. Je ne vous demanderai pas dans ce mo- ment pourquoi vous avez quitté votre poste ; j'ai besoin de vos services, et plus tard vous aurez à rendre compte de votre désertion. Toby est-il arrivé?

— Non, capitaine Kelly, répondit humblement l'individu arrêté dans sa fuite, dont l'aspect était des plus sauvage, car l'absence d'un œil perdu dans une rixe de cabaret augmentait la férocité de sa physionomie.

— C'est bien! Il faut alors que quelqu'un aille le trouver; il doit être en chemin et sera ce soir dans l'île. Envoyez Bellew, il n'est pas pesant et ne fatiguera pas le cheval noir. Faites-lui passer la rivière sans délai, et vous lui enjoindrez de courir à franc étrier. Lorsque vous apercevrez les fusées qui servent de signal, vous n'aurez pas besoin d'attendre d'autres ordres; vous savez ce que vous aurez à faire. Hâtez-vous d'expédier tous les hommes que vous pourrez rassembler, et que chacun se prépare à une fuite immédiate. Allez! »

Waterford disparut et le capitaine se promena à grands pas dans l'appartement. Il s'arrêta enfin, lorsque Thoresby, le propriétaire de cet antre de brigands, se présenta devant lui et écouta, le bonnet à la main, les paroles du capitaine :

« J'attends un messager qui arrivera bientôt du lac; il faut qu'il me suive dans l'île sans perdre une minute, fût-ce Sanders lui-même. Il faut que je lui parle aujourd'hui. Du reste, demeurez tous tranquilles jusqu'à demain; cachez ce qui pourrait être suspect, au cas où la maison serait fouillée, et ayez l'œil plus ouvert qu'à l'ordinaire. »

Kelly prêta l'oreille, le piétinement d'un cheval se faisait entendre devant la porte. Thoresby sortit pour aller recevoir le voyageur et revint un instant après ramenant Sanders exténué et vêtu d'habillements étrangers. Le bandit avait perdu son chapeau dans la forêt et paraissait bouleversé.

« Envoyez un exprès à Kelly! Tels furent les premiers mots qu'il dit tout bas à l'hôte. Vite! dépêchez-vous

— Le capitaine est ici, répliqua Thoresby, et il s'est déjà informé si votre messager était arrivé. »

En apprenant cette nouvelle, le jeune homme repoussa l'hôte de côté et se précipita dans la salle qui était encombrée de bateliers. Ces gens le reçurent avec acclamations et plusieurs lui offrirent leurs verres. Sanders en prit un, le vida, et, sans remercier personne, il franchit le seuil et verrouilla la porte derrière lui.

L'hôte se retira, tandis que Kelly regardait Sanders avec

sévérité. Celui-ci s'approcha du capitaine et lui dit à voix basse :

« Nous sommes trahis ! »

Au grand étonnement de Sanders, Kelly apprit cette nouvelle avec calme : il continua à le fixer, et lui demanda à son tour :

« Pourquoi n'avez-vous pas rempli votre mission ? »

Sanders, pris à l'improviste, ne sut que répondre ; et Kelly, qui avait l'expérience des hommes, comprit sur-le-champ la pensée de son subordonné. La surprise du jeune scélérat provenait plutôt de la conduite de Kelly que de sa question ; aussi reprit-il promptement son sang-froid, et il raconta aussi brièvement et aussi succinctement que possible, ce qui s'était passé chez les Lively et le résultat de la confession du mulâtre. Les raisons pour lesquelles il avait cru ne pas devoir quitter le moribond étaient assez importantes, pensait-il, pour ne pas songer à aucune autre démarche.

Kelly ne fit aucune observation ; il s'approcha de la fenêtre ouverte et considéra l'épais brouillard qui couvrait toute la surface du fleuve. Sanders marchait de long en large avec impatience. A la fin, comme ce silence lui était pénible, il s'adressa à Kelly en lui disant d'un air insolent qui trahissait un sentiment d'inquiétude :

« Eh ! bien, monsieur?

— Eh ! bien, monsieur? répéta le capitaine en se tournant lentement vers lui. Ce que je redoute depuis longtemps est arrivé ; je suis seulement surpris que ces pionners, dont l'expérience et l'adresse de chasseur est si justement célèbre, n'aient pas déjà depuis longtemps découvert notre secret. A cette heure même, ils nous laissent assez de temps pour échapper à leurs griffes.

— Hâtons-nous, alors ! Le cas me paraît urgent ; j'attends avec anxiété la part qui me revient dans la répartition de notre trésor qui doit se faire demain ; les fonds sont dans la caisse générale qui est entre vos mains, et je vous avouerai, capitaine, que je suis tellement à sec, qu'il me serait impossible de payer mon passage d'ici à la Nouvelle-Or-

léans. Vous avez l'air de ne pas trop faire attention à ce que je vous dis; mais savez-vous bien que ces gens-là sont à nos trousses? Je suis forcé de vous demander une avance; personne ne peut prévoir ce qui va arriver, et il n'est pas mal, le cas échéant, d'avoir en poche de quoi faire un petit voyage impromptu. Donnez-moi cinq cents dollars; vous les retiendrez sur ma part demain soir. Il faut que je me fasse habiller des pieds à la tête, et je vais aller tout à l'heure à Héléna; j'ai l'air d'un vrai brigand, et il me serait impossible de me présenter ainsi devant vos dames.

— Vous feriez mieux aujourd'hui de vous tenir à l'écart, car j'ai appris qu'elles ont reçu une visite.

— Une visite, et laquelle? Lively serait-il déjà arrivé?

— Non, c'est une dame que l'on nomme mistress Hawes de Sinkville.

— Quelle plaisanterie! Au moment où nous avons le couteau de Damoclès suspendu sur nos têtes, vous êtes là, à plaisanter et à goguenarder, comme si nous étions à mille lieues de l'Amérique, à bord d'un bon vaisseau. Quant à moi, je ne suis pas d'humeur à rire en aucune façon.

— Qui vous dit que je plaisante? Ce que je vous raconte est très-sérieux, monsieur. A l'heure qu'il est, mistress Hawes est chez mistress Dayton, soignée par elle et par miss Dunmore. Cet après-midi, l'Irlandais O'Toole est allé aborder au n° 61, dans l'intention d'explorer cette île qui lui paraît suspecte. Dans une heure d'ici, un autre jeune marinier va s'embarquer dans le même but. Telles sont les nouvelles que j'ai reçues. Mes espions sont habiles, qu'en pensez-vous?

— Mais comment se peut-il que Mary....

— Laissez-moi parler. J'ai deviné ce qui est arrivé. Rien n'est encore désespéré! Nous serons obligés d'abandonner l'île, mais nous ne serons point pris. Je suis ici précisément pour déjouer les projets de nos ennemis. Ne vous montrez pas dans la ville pendant le jour; et même, lorsqu'il fera sombre, vous ferez bien de porter votre mouchoir sur votre visage. Je pars pour l'île, afin d'y prendre des

mesures indispensables ; il est heureux que nous ayons été avertis à temps, car autrement le coup eût été terrible.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'un jeune batelier allait partir pour visiter l'île ?

— Oui, répondit Kelly en souriant d'un air de mépris. Telle est du moins son intention. Mais on peut l'en empêcher. Il ne quittera pas la ville: c'est la moindre des choses. Rien n'est plus facile que de rendre un pareil personnage inoffensif pendant quelques jours. Pourquoi les lois sont-elles donc faites?

— Les lois?

— Cela me regarde; j'ai déjà pris mes précautions.

— Très-bien ! Mais l'Irlandais?...

— Il n'aura pas encore quitté l'île lorsque j'y arriverai; et, eût-il même échappé à nos yeux, avant que les tribunaux puissent être saisis de sa plainte, nous serons tous hors de danger.

— Les lois ? les lois ? et vous croyez que nos voisins et ennemis vont attendre les résultats d'un procès ?

— Tant pis pour eux, s'ils n'agissent pas avec calme; ils ne nous prendront jamais vivants, et il leur sera impossible de nous suivre dans notre asile, au milieu des marais. En tout cas, nous aurons assez de temps pour fuir; je crois que nous pouvons être tranquilles jusqu'à demain soir. D'ailleurs, nous sommes préparés à tout. On nous avertira du danger à l'aide de fusées. Mes plans sont prêts à être exécutés : si on veut user de violence, on verra bien vite de quel côté se trouve la force supérieure. Nous sommes plus redoutables qu'ils ne le croient. »

Kelly prononça ces derniers mots en se parlant à lui-même plutôt qu'à son compagnon.

Sanders, perdu dans ses réflexions, entaillait la table avec son coutelas.

« Quelle honte! murmura-t-il au bout d'un instant, d'être obligés de quitter notre jolie petite colonie. Si seulement cette catastrophe était arrivée un ou deux jours plus tard ! Allons ! il le faut. Eh bien! capitaine, me donnez-vous de l'argent?

— Je n'ai pas sur moi une somme aussi importante, fit Kelly en se dirigeant lentement vers la porte. Venez ici à huit heures et vous aurez ce qu'il vous faut ; jusque-là il n'y a aucun danger. Je n'ai pas besoin de vous recommander encore la plus grande prudence. »

En disant ces mots Kelly sortit de la chambre.

Sanders, absorbé par une sombre méditation, demeura les sourcils froncés et les yeux fixés sur la porte qui venait de se refermer.

« Vraiment ! dit-il enfin en se levant, après avoir enfoncé son couteau d'un pouce dans la table ; vos plans sont arrêtés et vous n'avez pas cinq cents misérables dollars pour celui qui, depuis un mois, a fait entrer d'immenses sommes dans votre bourse particulière ! Il me faut attendre ici jusqu'à huit heures, et peut-être alors recevoir, au lieu d'argent, une nouvelle mission scabreuse. Non, non, Dieu me damne ! vous paraissez vous être déjà occupé de votre personne : vous permettrez alors que j'en fasse autant. Il est impossible que mistress Bradfort connaisse déjà le danger qui nous menace. Je vais aller la faire chanter ; le mot cabalistique que Blackfoot m'a appris n'aura sans doute pas le pouvoir de la faire taire, mais je crois bien qu'il m'aidera à lui arracher quelques centaines de dollars. D'ailleurs la vieille sorcière a assez gagné par mon entremise. Allons, à l'ouvrage ; excepté les Dayton, personne en ville ne me connaît : je pourrai facilement éviter de passer près de leur demeure. »

Malgré les ordres du capitaine, Sanders quitta la maison et disparut au milieu de l'épais brouillard qui avait envahi la ville entière.



XXIII.

L'arrestation d'un innocent.

Tom arpentait impatiemment le pavé de Front-Street. Il avait promis au Squire de l'attendre, et ce dernier ne pa-raissait point. Son bateau, paré pour le départ, était amarré près du steamboat le *Van Buren*, dont les désastres étaient réparés, et qui devait reprendre son service le lendemain vers onze heures.

Déjà, à deux différentes reprises, Tom avait monté et descendu Walnut-Street sans apercevoir le Squire. Parvenu à l'angle de la rue, il s'arrêta court, en se disant à lui-même :

« Je vais faire encore une fois le même trajet, et si après M. Dayton n'est pas venu, je quitterai Héléna sans son chiffon de papier. D'ailleurs, à quoi me servirait-il? si ma cause est bonne, le constable de Victoria doit m'aider sans recommandation, si au contraire elle ne l'est pas, tout serait inutile. »

Le brave garçon redescendit Walnut-Street; mais lors-qu'il parvint au coin de Front-Street, il se trouva soudain face à face avec un homme qui, aussitôt qu'il le vit, se hâta de porter son mouchoir à sa figure, comme s'il souffrait du mal de dents, et qui passa près de lui, la tête basse et en pressant le pas.

Tom, malgré l'obscurité et l'épaisseur du brouillard, re-connut parfaitement l'individu qui se cachait le visage. C'é-tait Édouard Hawes, que ses cheveux blonds et bouclés décelaient au premier coup d'œil; c'était l'homme qui l'a-vait replongé dans les froides réalités du monde en détrui-sant ses plus doux rêves, au moment où il espérait trouver près de la charmante Mary Morris toute sa part de bonheur sur la terre.

Mary n'avait jamais soupçonné l'amour du jeune fermier, elle l'aimait comme un frère ; Hawes, qui se présentait avec sa beauté et sa richesse, avait exercé tout d'abord sur l'esprit simple et innocent de la pauvre enfant une séduction irrésistible, et elle lui avait accordé sa main presque sans comprendre l'importance de cette résolution.

Lorsque Tom, désespéré, vint prendre congé de Mary, elle comprit sa douleur profonde, mais il était trop tard. Le jour suivant, le vieux juge Morris, oncle de la fiancée, qui aimait Tom Barnwel comme son fils et avait compté sur son mariage avec sa nièce pour faire la joie de ses vieux jours, fut forcé de signer le contrat qu'il couvrit de ses larmes, et de presser sur son cœur la jeune épouse tremblante et baignée de pleurs.

C'était donc en présence de ce Hawes, dont les traits étaient imprimés en caractères ineffaçables dans sa mémoire que Tom se retrouvait à cette heure.

S'il se cachait le visage, c'est qu'il craignait d'être aperçut

Pourquoi cela?

D'affreux soupçons vinrent à la pensée de Tom Barnwell.

Ainsi donc, Hawes était en ville tandis qu'on lui écrivait à la campagne. Était-il venu de son propre gré ou bien par un effet du hasard ? Ces réflexions se croisèrent dans la tête du jeune homme pendant qu'il regardait fuir l'individu aux cheveux blonds. Il prit aussitôt la résolution de ne pas perdre Hawes de vue : s'il ignorait l'état de sa femme il fallait qu'il le connût, et s'il en était informé, il s'agissait de....

Il se précipita sur les pas du bandit et le vit tourner à gauche ; puis, lorsqu'il arriva à cet angle gauche il aperçut Hawes arrêté, deux maisons plus loin, devant une porte à laquelle il avait sans doute frappé sans s'être douté qu'on le suivait.

Dans cet endroit de la rue, les habitations étaient éloignées les unes des autres de manière à former une espèce de place ; sur la gauche il y avait une rangée de maisons particulières, et sur la droite s'élevaient le palais de justice et la prison.

La maison où le prétendu Hawes s'était arrêté se trouvait précisément en face de ces deux bâtiments. Tom hâta le pas, mais Hawes était si préoccupé qu'il n'entendit pas le bruit imperceptible des légers brodequins du marinier. Impatienté, sans doute, de ce qu'on ne lui ouvrit pas sur-le-champ, il se baissa vers le trou de la serrure en criant avec colère :

« Mistress Bradford, c'est moi ; Sanders, j'ai d'importantes.... »

Dans ce moment, le bandit tressaillit, car il fut effrayé d'entendre des pas derrière lui : il se retourna et aperçut le visage impassible de Tom. Celui-ci, quoique fort surpris des paroles qu'il avait entendues, était trop tourmenté au sujet de Mary pour y faire grande attention. Il était certain que l'homme qu'il avait devant les yeux était bien Hawes ; aussi, lorsqu'il le vit se rejeter en arrière, la physionomie toute bouleversée, et regarder dans la rue comme s'il se disposait à fuir, se méprit-il sur la cause de son trouble et lui dit-il d'une voix calme :

« Ne vous alarmez point, monsieur, vous n'avez rien à craindre de moi, je puis vous assurer que je n'ai point de rancune contre vous et alors même qu'autrefois mes sentiments vous auraient été hostiles, ils doivent aujourd'hui changer de nature. Savez-vous que mistress Hawes est à Héléna?

— Moi, oui.... je.... je le sais.... et je vais de ce pas la rejoindre, balbutia ce misérable, qui, d'ordinaire, était d'une rare impertinence, mais à qui l'apparition inopinée d'un homme qui lui sembla sortir de dessous terre faisait perdre toute présence d'esprit.

— Quoi? vous le savez? vous allez chez elle? Je ne vous comprends pas, monsieur Hawes. Qui donc habite cette maison?

— Mais, le Squire Dayton, probablement, s'écria Sanders un peu remis de son émoi, pas assez toutefois pour oser regarder Tom en face.

— Le Squire Dayton, répéta Tom en appuyant sur ces mots et en concevant de nouveaux soupçons. Il me semble

pourtant que vous avez prononcé un autre nom. N'avez-vous pas nommé une dame à laquelle vous aviez quelque chose d'important à communiquer?

— Erreur! Je vous dis que je vais chez le Squire Dayton, continua Sanders, qui parvint assez bien à maîtriser son émotion. Je voulais voir la femme qui demeure ici parce que je désirais qu'elle vînt soigner ma femme; mais il paraît qu'elle n'est point chez elle.

— En effet, répondit froidement Tom, décidé à ne pas quitter M. Hawes avant d'avoir eu l'explication de son étrange conduite. Connaissez-vous la maison du Squire Dayton?

— Certainement, elle est à l'autre bout de la ville. Voudriez-vous, monsieur Barnwell, me faire le plaisir de prévenir ces bons amis que j'arrive à l'instant? J'espère avoir la bonne chance de vous revoir là-bas. »

Sanders, tout en achevant cette phrase, avait fait le geste de saluer et cherchait à s'éloigner.

« Arrêtez, monsieur, lui répondit Tom en lui saisissant le bras; je ne puis vous laisser partir ainsi. Mary, monsieur Hawes, est tout près d'ici, à moitié folle. Vous le savez, dites-vous, et cependant vous vous promenez par la ville, vêtu d'habits qui très-évidemment ne sont pas les vôtres.

— Vous confondez la cause avec les effets, monsieur, répliqua Sanders d'un air hautain. Il m'est impossible de vous dire ici, au milieu de la rue, comment il se fait que je sois accoutré de la sorte; mais si ces détails vous intéressent, l'ami Lively pourra vous les donner demain. Comme je tiens, tout d'abord, à me débarrasser de ces haillons, je vais, de ce pas, en acheter d'autres, de façon à pouvoir me présenter convenablement devant des dames, chez le Squire Dayton. Je vous suis reconnaissant des soins que vous avez pris de mistress Hawes, mais je vous ferai observer en même temps que, puisque me voici de retour, et que je puis m'occuper moi-même de ma femme, je dois vous décharger de ce devoir ou de ce plaisir, comme il vous plaira d'appeler ces marques d'intérêt. »

Sanders avait fini par recouvrer son impudence accoutu-

mée; en toute autre occasion cet aplomb eût trompé le brave Tom; mais l'embarras qui l'avait frappé tout d'abord, l'accoutrement bizarre de ce brigand, les paroles qu'il avait prononcées en se croyant seul, tout avait soulevé dans l'âme de Tom des soupçons qu'aucune effronterie ne pouvait plus détruire. Il lâcha pourtant le bras de cet homme, car les voisins, curieux de connaître la cause de la dispute qu'ils entendaient dans la rue, commençaient à se mettre aux fenêtres.

Dans la maison de mistress Bradford, à une ouverture du premier étage, on vit bientôt apparaître la dentelle d'un bonnet, accompagnée d'un front rouge et de deux yeux gris, mais tout cela disparaissait dès que les interlocuteurs levaient les yeux de ce côté.

« Vous avez raison, monsieur, dit Tom, la rue n'est pas un lieu convenable pour s'expliquer; je vais donc vous accompagner chez le Squire Dayton, où j'espère que vous ne refuserez pas à donner à ces dames et à votre femme les renseignements que je vous demande en leur nom et en qualité de leur ami.

— Je ne sais de quel droit vous vous attachez ainsi à mes pas, objecta Sanders d'un accent contraint et fâché ; votre société ne m'est pas assez agréable pour que je veuille cheminer avec vous. Je vous ai déjà dit que j'allais faire ma toilette, et, tant qu'elle ne sera pas faite, je vous proteste que je ne m'approcherai pas même du voisinage de la maison du Squire. J'aime à me flatter de l'espoir que vous m'avez compris?

Parfaitement, dit Tom dont les traits s'assombrirent. Ah! vous ne voulez pas venir avec moi. Eh bien ! je vous jure, sur mon âme, que je vous forcerai à me suivre. Il y a un secret au fond de tout ceci, et je veux le découvrir.

— Monsieur !

— Ah! par bonheur voici le Squire! A présent, monsieur, il est inutile de résister davantage. Faites ce que je veux, croyez-moi, ne fût-ce que pour éviter le scandale. »

Sanders était indécis. Comment pourrait-il se justifier sur les événements dont Mary devait déjà avoir fait le récit?

Devait-il s'enfuir dans la forêt? Le taillis n'était qu'à cent pas de là, et, agile comme il l'était, il ne devait pas craindre d'être atteint par son ennemi. Mais c'était placer tout son enjeu sur une seule carte et le perdre. Il préféra courir une autre chance et garder la fuite pour dernière ressource. Ne savait-il pas d'ailleurs qu'une détention à la prison d'Héléna ne l'empêcherait pas de rentrer dans l'île?

« Allons, monsieur Barnwell, répondit-il enfin, je cède à votre surprenante exigence. Plus tard vous consentirez à me rendre raison de votre conduite que je ne puis attribuer pour le présent qu'à une monstrueuse impertinence.

— Assez de phrases, répliqua Tom exaspéré. Monsieur Dayton, j'ai l'honneur de vous présenter M. Hawes.

— Ah! vraiment! je suis heureux de vous rencontrer, monsieur; je suppose que la lettre que je vous ai écrite vous a rencontré en route? Je suis allé vous chercher près de votre barque, monsieur Barnwell, et les gens du steamboat m'ont dit que vous étiez de ce côté.

— Mon Dieu, oui! c'est grâce à ce hasard, que j'ai eu le bonheur de rencontrer M. Hawes.

— Le bonheur est pour vous seul, monsieur, riposta Sanders, car je n'ai pas recherché votre compagnie.

— Messieurs, fit Dayton, je ne puis rien comprendre....

— Voici l'homme que nous cherchons, monsieur Nickelton, s'écria dans ce moment une voix inconnue qui partait du milieu de la rue; et, un instant après, deux hommes qui passaient s'approchèrent du juge et de ses compagnons.

— Est-ce l'homme au chapeau de cuir bouilli? demanda celui qui s'appelait Nickelton et qui était le constable d'Héléna.

— Oui, c'est lui-même; empoignez-le, serrez fort, et mettez-le à l'ombre.

— Monsieur, vous êtes mon prisonnier! dit le constable en mettant la main sur l'épaule de Tom. Au nom de la loi, je vous arrête! »

Le pauvre garçon, surpris de ces paroles inattendues, regarda autour de lui. Il était resté jusques-là si préoccupé d'avoir decouvert le mari de la jeune malade, et cette arres-

tation était tellement imprévue qu'il n'aperçut les nouveaux venus que lorsqu'ils lui adressèrent la parole.

« Ceci est une erreur ! fit-il en riant, en s'adressant au constable.

— N'avez-vous pas hier descendu le fleuve, et n'êtes-vous pas revenu précipitamment à bord d'un steamboat? demanda la personne qui accompagnait M. Nickelton.

— Certainement; eh bien ! après?

— Je le savais, je le savais ; faites votre devoir, constable, et prenez garde que votre prisonnier ne s'échappe !

— C'est peut-être une méprise, monsieur, iuterrompit le juge Dayton en arrêtant le constable par le bras ; monsieur s'appelle Tom Barnwell de l'Indiana ; il est connu de ma famille, et sans doute....

— Je suis très-fâché de vous interrompre, Squire, mais l'amitié a des bornes, et d'ailleurs vous avez signé vous même le mandat d'amener.

— Oui, pour arrêter un homme qui s'était introduit dans votre maison, et qui avait ouvert votre caisse, mais non pas....

— Cet homme, c'est lui ! répondit l'accusateur en regardant Tom d'un air furibond; voilà le traître qui pénètre clandestinement dans les maisons isolées le long du Missis-sipi, pour voler les gens qui sont au travail dans la forêt? Si ma montre d'argent n'est pas dans sa poche, il finira par avouer dans quel endroit il l'a cachée. »

Le bruit de cette discussion avait attroupé une foule de curieux autour du juge et du constable, et, comme la nuit était venue, Sanders, comprenant que l'occasion était favorable, essaya de se retirer inaperçu derrière Barnwell. Mais ce dernier, malgré l'accusation si étrange formulée contre lui, ne quittait pas Sanders des yeux. Le faux Hawes comprit qu'à moins d'un éclat il ne pouvait tenter de s'éloigner de Barnwell.

« Je ne saurais m'offenser du langage de cet homme, dit Tom au juge Dayton avec le calme d'un homme innocent; on lui a sans doute dérobé quelque chose dans sa cabane, et, par suite d'une méprise que je ne m'explique pas, il a

conçu sur mon compte des soupçons fâcheux. Ce contretemps désagréable pour moi ne doit pas empêcher M. Hawes de nous donner les éclaircissements qui nous sont nécessaires. Si ces hommes ont peur que je ne leur échappe, ils viendront avec nous. Votre présence, Squire, est une garantie suffisante, et d'ailleurs la plainte portée contre moi sera facile à approfondir.

— Tout cela est bel et bon, s'écria avec colère l'accusateur de Tom; mais moi, je n'ai pas envie de me promener par la ville avec ce garçon, pour qu'il trouve moyen de nous échapper. Faites votre devoir, constable! Juge Dayton, je requiers votre assistance; si l'homme s'enfuit, je vous rends responsable de ma perte.

— Pouvez-vous prouver que monsieur est bien réellement celui que vous cherchez?

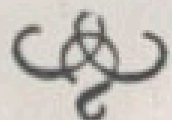
— Suivez-moi sur le bord de l'eau; si vous doutez de ma parole, deux de mes gens l'ont vu et sont prêts à le déclarer sous serment. »

Tom Barnwell comprit que cette accusation qu'il avait d'abord considérée comme une erreur absurde, prenait une tournure fort sérieuse, et menaçait d'entraver sa liberté: aussi réclama-t-il la protection du juge. Mais le fonctionnaire lui répondit, en haussant les épaules, qu'il ne pouvait agir contrairement à la loi; que M. Nickelton, ajouta-t-il, savait bien ce qu'il avait à faire, et que son intervention était inutile.

Tom se vit donc forcé de céder à la force; mais n'oubliant pas, même dans son malheur, les intérêts de Mary, il conjura le juge d'emmener M. Hawes chez lui, et de lui demander des explications sur tout ce qui était arrivé.

Dayton le lui promit, et, se faisant jour à travers la foule qui s'écarta sur son passage, il se dirigea vers sa demeure, accompagné de Sanders.

Le constable écroua Tom dans la prison d'Héléna et le laissa livré à ses réflexions dans une cellule étroite où il n'y avait qu'un grabat, deux chaises et une table.



XXIV.

La carabine enclouée.

Revenons au vieux Edgeworth, que nous avons laissé moment où il avait coupé l'amarre de son bateau, après av repoussé la mégère qui attaquait la pauvre mistr Everrett.

« Allons, mes garçons ! s'écria-t-il, jouez des nageoire il s'agit de se dépêtrer du milieu de ces carcasses emboué et de gagner le milieu du fleuve. Par Jupiter ! on dirait q tous ces bateaux sont accrochés au rivage.

— C'est un effet de brouillard, répliqua Blackfoot en r gardant en arrière sur la plage où se démenait encore m tress Bradford plus furieuse que jamais : ces bateaux sc en route, comme nous, mais ils tiennent le milieu du co rant. »

Le timonier qui cherchait, au milieu du brouillard, éviter un choc contre d'autres embarcations voisines, par satisfait de l'ordre que donnait le vieillard ; et pour sa pa il obéit avec promptitude, et gouverna de manière à gagn le large.

Les bateaux plats du Mississipi sont de lourdes machine dont la spécialité est d'aller à la dérive en suivant le cou de l'eau. Les gens de l'équipage ne se servent des aviro que pour éviter les écueils ou pour entrer dans un po Aussi les matelots détestent-ils de ramer, quoiqu'ils soie payés pour cela seulement.

Les marins aux gages d'Edgeworth eurent à peine don quelques *poussées*, qu'ils commencèrent à murmurer. B ne se gêna pas pour les appeler des chiens paresseux q aimeraient mieux se rôtir les côtes au soleil que de rempl leur devoir.

Bill avait une prestance athlétique qui n'inspirait à per-nne le désir de se quereller avec lui; aussi nul d'entre les ariniers n'osa lui répondre.

« Bien, cela suffit! ajouta le vieux fermier, dès qu'il vit n bateau dans le courant; nous sommes assez éloignés des itres. Doucement, mes gars, doucement, ou nous irons houer sur le banc de sable signalé dans ces parages par le *avigateur*.

— Il n'y a pas de danger, grommela Bill; le banc de ble est à moitié submergé, et d'ailleurs nous l'avons dé-issé depuis longtemps : il est là-bas, où vous voyez le ouillard si épais. Il vaut mieux continuer à ramer jusqu'à que je vous prévienne de cesser, la manœuvre sera en-iite beaucoup plus facile.

— Sommes-nous encore loin de l'autre banc de sable? emanda Edgeworth en montrant la carte qu'il tenait à la ain.

— Il y a encore un bon mille d'ici là, répondit Blackfoot n intervenant dans la conversation, le timonier a parfaite-ient raison; en ramant encore un peu, nous ne risquons en. Le brouillard augmente à chaque instant; il ne serait as plaisant d'être forcé à nous servir des avirons en guise e sondes.

— Oh! nous n'en sommes pas encore réduits à cette ex-émité, riposta Edgeworth, on peut distinguer presque oute la largeur du fleuve : on aperçoit même les arbres ir les deux rives; que le vent du soir s'élève et le brouil-ird tombera tout à coup.

— Je le souhaite, fit le prétendu marchand en s'appro-hant lentement de la poupe où Bill, les mains dans les oches et appuyé contre la barre du gouvernail, paraissait éfléchir.

— En voilà assez! dit enfin un des rameurs en ramenant on aviron sur le pont du bateau, et immédiatement les utres suivirent son exemple.

— Eh bien! qu'est-ce à dire? s'écria le timonier. Vous i-je dit de cesser? Bob, Johnson, Dick, reprenez à l'instant os rames.

— Le capitaine a dit que c'était assez, repondit inso
ment le premier marin, un indigène de l'Indiana, de h
taille et d'une force sans pareille : si M. Edgewor
changé d'avis il nous le dira. »

Bill quitta le gouvernail, et s'élança vers le batelier
se mettant en garde, comme pour boxer, l'attendit de
ferme en disant :

« Voyons, nous allons rire ! Prenez garde à vous. F
comme à la noce : déployez vos ailes de moulin à v
vous allez voir que j'ai assez d'argent pour vous rend
monnaie de votre pièce.

— Arrêtez ! cria Blackfoot qui se mit entre les deux c
battants. On ne se bat pas à bord d'un bateau. Quelle ho
allons, reprenez vos avirons, faites votre devoir, et v
ouvrage sera promptement achevé.

— Je ne remuerai pas d'une semelle, répliqua le ma
de l'Indiana, à moins que M. Edgeworth ne me l'ordo
Nous sommes las d'obéir à cet homme. Pourquoi
était-il si tranquille lorsque Tom Barnwell était là ? il
maintenant pouvoir nous tracasser à plaisir, mais i
trompe, et avant de nous séparer je serais bien aise de
gler mes comptes avec lui. »

Bill paraissait disposé à ne pas abandonner la quere
il regardait son antagoniste avec des yeux où se lisai
sentiment de haine sauvage. Mais Blackfoot lui lança
coup d'œil qui le retint ; aussi retourna-t-il en bouda
son poste.

Edgeworth n'avait pas ouvert la bouche pendant cette
tercation : il se souvenait des avertissements de Smar
examinait le visage des combattants. Le coup d'œil écha
entre son acquéreur et le timonier ne lui échappa pa
vint confirmer ses craintes. Il était certain que ces d
hommes s'entendaient ensemble. Mais il les soupçon
seulement d'avoir fait un pacte pour acheter sa cargai
à bas prix, aussi se promit-il d'être prudent en livrant
marchandise, et d'être très-sévère pour la question d'arge

Pendant ce temps-là le bateau descendait lentement
courant : l'équipage se reposait çà et là sur le tillac, tan

le Bill et Blackfoot, retirés sur le banc de quart, causaient voix basse.

Blackfoot admonestait son confrère sur l'étourderie de sa nduite, et lui disait, en indiquant le rivage opposé, comme l parlait d'un objet qu'il y aurait vu :

« Il faut que vous soyez fou, Bill, pour aller entamer une ierelle dans ce moment ; ne pouviez-vous donc pas vous tenir encore un peu, au lieu de vous abandonner ainsi à tre colère, au risque de tout perdre? pourquoi ne vous es-vous pas lié d'amitié avec ces gens-là? peut-être quelles-uns d'entre eux se seraient laissé gagner, et auraient-ils nsenti à nous aider.

— C'était impossible ! ils m'ont tous pris en haine. Il n'y pas jusqu'au chien qui gronde à mon approche. Dernièment j'ai voulu le caresser, et il a failli me sauter à la rge. Depuis longtemps j'aurais voulu me débarrasser de t animal en le noyant, mais il ne quitte pas les talons de n maître.

— Ainsi nous n'avons rien de bon a espérer d'aucun eux?

— Bien loin de là ! mais peu importe. Tâchez seulement une manière ou d'une autre de vous emparer de la carane du vieillard. Voici quelques menus clous : il s'agit d'en urrer un dans la lumière ; je ne vois pas quelle nécessité y aurait à risquer notre peau, si on peut éviter cela.

— Bon ! j'essayerai ; mais je ne pense pas que ce diable homme me laisse toucher à son arme. Cela n'empêche pas essayer.

— Il me vient une idée. Si vous alliez lui offrir d'échanger sa carabine contre la vôtre? elle est richement travaillée n argent fin ; dites-lui surtout qu'elle porte à merveille. a sienne est vieille, il se laissera facilement persuader ; ans ce cas vous n'oublierez pas d'insérer le clou dans la ôtre.

— Hum ! cela vaut la peine d'y réfléchir. Ces gens-là sont oujours prêts à faire des échanges ; je demanderai un appoint en argent.

— Ne demandez pas trop peu, cela lui paraîtrait suspect.

— Non! non! je saurai m'y prendre; quel signal emp-
rons-nous cette fois-ci?

— Le même qu'à l'ordinaire, un coup de feu; et pour
je n'aime pas ce moyen-là.

— C'est pourtant ce qu'il y a de mieux, dit Bill; d
leurs on n'est pas convenu d'autre chose, et quel autr
gnal pourrait-on faire par un pareil brouillard? car
pouvez être sûr à l'avance qu'il épaissira au lieu de se
siper pendant la nuit.

— J'espère que nos camarades seront prêts avant qu
gens du bateau n'aient le moindre soupçon.

— Oh! ne craignez rien, nous aurons tout le temps
nous faudra; si nous touchons sur le sable, dans l'obscu
il n'y aura pas moyen de se dégager avant le jour et E
worth est trop sage pour vouloir tenter quelque chose a
d'y voir.

— Êtes-vous sûr de reconnaître l'île à travers ce bro
lard? demanda Blackfoot, qui contemplait avec inquié
l'épaisse humidité dont ils étaient entourés. M'est avis
nous ferions mieux de nous arrêter quelque part :
allons peut-être dépasser le but.

— Mais non! Lors de mon dernier voyage, pendant
vous étiez à Wicksburg, on aurait pu couper le brouil
au couteau, et j'ai cependant touché juste au but, com
s'il avait fait le plus beau soleil. Si je ne réussis pas su
banc en amont de l'île, le courant nous portera sur le b
du milieu, et dans ce cas il n'en résulterait d'autre mall
que celui d'avoir un peu plus de besogne. Vous connai
la digue en bois qui se trouve à la hauteur de l'île
Round-Willow? si nous ne la voyons pas, nous entendr
le bruit de l'eau à deux milles en deçà. Il faut ramer s
relâche pour éviter le n° 61 ou plutôt notre digue artificie
dont il est question dans le *Navigateur*, qui en parle com
d'un banc de sable récemment découvert.

— Très-bien; dans ce cas nous nous approcherons
l'île dès qu'il fera sombre; la farce sera bientôt jouée
nous pourrons aller nous coucher tranquillement. M
dites-moi, Bill, ce nigaud qui est parti en avant dans

haloupe, ne va-t-il pas nous donner de l'embarras? S'il ne etrouve pas sa pacotille, il fera très-certainement certaines lémarches pour savoir ce qu'elle est devenue.

— On s'est arrangé pour l'en empêcher, répondit Bill en iant, soyez tranquille à ce sujet. Mais silence, le vieillard ious observe; allez donc un peu écouter ce qu'il dit à cette emme. Nous causerons plus tard de nos projets; du reste out dépend des événements. »

Et en disant ces paroles, Bill retourna vers le gouvernail.

Mistress Everett était assise au milieu de ses bagages qui avaient été déposés à l'avant; elle frémissait encore au souvenir de la scène qu'elle avait eue à subir. Wolf, le chien fidèle d'Edgeworth, s'était glissé au milieu des paquets pour se coucher aux pieds de la bonne dame. Celle-ci éprouvait un grand plaisir à se voir sous la garde de cet animal, car en présence de ces gens grossiers et inconnus, le bienveillant intérêt du chien lui semblait être une consolation inespérée.

Un instant après Edgeworth s'avança près de la veuve, et s'étant assis sur une des malles, il lui dit avec bonté :

« N'ayez aucune crainte, madame; les marins sont généralement assez mal élevés. L'un des miens est surtout un méchant homme, je le crois; mais notre voyage ne sera pas long. Si le brouillard n'était pas si épais, nous eussions pu atteindre Victoria ce soir même. Quand il fera tout à fait nuit, je vous arrangerai une petite tente avec ma couverture, et vous pourrez dormir jusqu'au moment de notre arrivée.

— Avez-vous quelques amis à Victoria? demanda mistress Everett à Edgeworth.

— Non, madame, répondit-il tout en caressant son chien, je vais à Victoria pour la première fois.

— Ainsi vous êtes tout à fait étranger à ces parages; vous ne connaissez pas le fleuve et les dangers qu'il recèle? Ne craignez-vous point avec ce brouillard d'échouer sur un banc de sable ou sur des récifs?

—Le danger n'est pas si grand que vous le supposez; nous

avons un très-bon pilote qui navigue depuis longtemps su
le Mississipi : d'ailleurs, nous ne tarderons pas à arrive
J'ajouterai même que l'homme à qui j'ai vendu mon charge
ment est à bord, et qu'il connaît aussi le fleuve, ce qui m
fait croire que nous aurions tort de nous inquiéter.

— Que de gens ont péri dans les eaux du Mississipi, re
pliqua la pauvre femme en soupirant.

— Il est vrai, fit le vieillard en secouant tristement l
tête ; les morts se comptent par milliers sur ce beau fleuve
comme sur les rivières de l'ouest ; mais ce ne sont pas le
courants d'eau qu'il faut craindre, il y a aussi de méchan
hommes.

— Eh quoi ! vous aurait-on parlé de ces bandits qui exer
cent leurs déprédations sur le Mississipi ? demanda mistres
Everett d'un accent alarmé et en baissant la voix ; peut
être pourriez-vous me donner certaines indications?

— Je ne comprends pas bien, madame, ce que vous vou
lez dire.

— Vous avez dû apprendre à Héléna que mon fianc
s'était noyé dans le fleuve, il n'y a pas longtemps ?

— Hélas ! oui ; maître Smart m'a parlé de ce trist
événement.

— On a prétendu que le bâtiment avait fait naufrage su
des récifs.

— C'est ce qu'il y a de plus probable ; tant de pauvre
bateliers meurent de cette horrible mort !

— Eh bien ! moi, je ne le crois pas, répliqua mistress
Everett, en baissant encore la voix.

— Que voulez-vous dire, madame ? s'écria Edgeworth au
comble de la surprise.

— Non, je ne crois pas que le bateau de Holk ait éprouvé
un accident naturel. J'ai d'horribles soupçons, et je vais à
Victoria, où mon frère exerce la profession d'avocat, pour
savoir s'il n'y aurait pas moyen de découvrir ces infâmes
malfaiteurs.

— N'auriez-vous pas mieux fait de vous entendre avec le
fils de Holk, qui, m'a-t-on dit, vient de vendre les proprié-
tés de son père ? Dans votre position, seule, femme comme

vous l'êtes, il vous sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'agir contre de pareilles gens, si, en effet, ils existent.

— Holk n'avait pas de fils; je gagerais ma tête que celui qui a joué ce rôle était un imposteur. J'ai souvent causé avec Holk au sujet de sa famille; il m'a toujours assuré qu'il était seul au monde, et que son bonheur à venir dépendait de moi seule. S'il avait eu un fils, eût-il manqué de me l'apprendre? Non! car il était loyal comme un honnête homme.

— Silence, madame! murmura Edgeworth qui tourna machinalement ses regards vers les deux bandits qui paraissaient causer confidentiellement. Je voudrais bien que Tom fût ici; et, en vérité, je me repens de l'avoir envoyé en avant. Bob-Roy, ajouta-t-il en appelant le matelot le plus proche qui se trouva être celui qui s'était querellé avec Bill. Que pensez-vous de ce brouillard? Vous devez vous y connaître, car ce n'est pas la première fois que vous naviguez sur le Mississipi.

— Je pense, répondit l'homme d'un ton sec, que nous devrions, sans tarder, aborder quelque part, ou bien jeter l'ancre. Continuer à marcher au travers d'un nuage pareil est une insigne folie, et si un steamboat arrivait sur nous, nous serions perdus; d'une autre part, nous courons un danger presque certain : celui d'échouer. Si j'étais le maître, j'aimerais mieux, par un temps pareil, sentir le sable du Mississipi sous mon bateau, que les eaux profondes du courant.

— Ainsi, vous croyez qu'il vaut mieux aborder, si le brouillard s'épaissit?

— Certainement, c'est le plus sage parti, puisque vous me demandez mon avis; n'est-il pas fort désagréable de ne pas voir où l'on va et d'être forcés de se fier à un individu de cette trempe-là? » ajouta-t-il en faisant un geste avec sa main, dans la direction du timonier.

Edgeworth ne répondit pas, car au même instant Blackfoot s'était assis à ses côtés.

« Le brouillard augmente, dit celui-ci en indiquant la rivière d'où l'humidité s'élevait à vue d'œil. Nous devons nous estimer heureux d'avoir à bord un habile pilote.

— En effet, répliqua Edgeworth avec une expression d'inquiétude, cela va mal ! Les brouillards du Mississipi durent-ils longtemps?

— Cela dépend ! Mainte fois la plus légère brise du soir suffit pour les dissiper en un instant ; et bien souvent, au contraire, ils restent suspendus sur le fleuve comme un vaste linceul. Mais, à vrai dire, je crois que le temps se remettra au beau lorsque la lune se lèvera. En tout état de choses, nous pouvons encore aller ainsi une heure ou deux, jusqu'à ce que nous arrivions au n° 63. C'est là que les bateaux s'arrêtent d'ordinaire.

— Ainsi, vous n'êtes pas d'avis d'arrêter maintenant? j'en aurais pourtant envie.

— Pourquoi perdre son temps, lorsque ce n'est pas absolument nécessaire? ajouta Blackfoot. N'ayez pas peur, monsieur; vous sentez que la sûreté du bateau m'intéresse autant que vous, et que pour rien au monde je ne voudrais nous exposer à un danger, vous et moi. Goddam! fit-il ensuite, vous avez là une belle carabine. A-t-elle été fabriquée dans la Pensylvanie, ou dans le Kentucky? »

La carabine d'Edgeworth était appuyée contre un tonneau, et, lorsque Blackfoot avait parlé de son arme au vieux fermier, celui-ci s'était hâté de la prendre en main, flatté, comme tout chasseur, de cet éloge inattendu.

« Oui, dit-il, en la posant en travers sur ses genoux et en ayant soin de diriger le canon du côté de l'eau; il n'y a peut-être pas dans les États de l'oncle Sam de meilleurs canons que ceux de cette arme si simple en apparence ; elle a tué plus d'un cerf et plus d'un ours; elle m'a servi en mainte occasion à repousser les attaques des Peaux Rouges de la prairie!

— Dans ce cas, vous ne voudriez probablement pas échanger votre carabine contre une autre qui paraît meilleure et dont le travail est plus riche? ajouta Blackfoot en présentant au fermier son arme qui était damasquinée en argent, et dont la batterie était protégée par un mécanisme de sûreté tout à fait inconnu au vieillard.

— Hum ! dit Edgeworth en prenant le fusil et en le me-

surant à son épaule. C'est un magnifique travail, et l'arme est juste à ma couche. Cela doit avoir coûté cher? Porte-t-elle bien?

— Je parie de percer à soixante pas une pièce de vingt-cinq cents.

— En vérité? Mais alors c'est une carabine parfaite; pourquoi voulez-vous donc vous en défaire?

— A vous dire vrai, j'ai quelque peine à m'y décider, mais j'ai résolu de la vendre. Cette arme m'a été donnée par un ami que j'aimais fort, et sa vue réveille trop souvent en moi des souvenirs douloureux. Aussi je veux l'échanger; et, du moment que je suis résolu à cela, j'aimerais autant qu'elle appartînt à un connaisseur. Profitez de l'occasion; je suis disposé à vous en faire bon marché.

— Je ne suis pas homme à profiter d'une occasion semblable, répliqua Edgeworth; gardez votre carabine. Votre manière de voir diffère de la mienne; car je me complais dans les souvenirs pénibles, tandis que vous, vous voulez les chasser. Je ne me séparerais de mon fusil à aucun prix; il a servi à un fils que j'ai perdu. Cette arme a été fabriquée dans le Kentucky, et mon pauvre enfant.... Mais, pardon; enfin, c'est le seul souvenir qui me reste de lui, et elle ne me quittera jamais, ni dans des jours heureux, ni dans le malheur.

— Ainsi, vous ne voulez point l'échanger avec la mienne?

— Non, certes, votre carabine fût-elle aussi couverte d'or qu'elle l'est d'argent!

— Ah! monsieur Edgeworth, vous savez mieux que moi, que quand il s'agit d'une bonne arme, l'argent signifie peu de chose. La valeur d'un fusil ne consiste pas dans ses ornements. Voulez-vous me permettre d'examiner le vôtre? Le nom du fabricant est-il gravé sur le canon?

— Je n'en sais rien : je n'y ai jamais regardé. Qu'est-ce que cela fait que l'ouvrier s'appelle Jacques ou bien Jean, pourvu que son ouvrage soit bon!

— Vous avez raison. Mais, comme je connais plusieurs armuriers dans le Kentucky, je serais curieux de savoir si le nom de votre fabricant m'est connu. »

Et, tout en parlant ainsi, Blackfoot examinait la carabine en tous sens, cherchant surtout à déchiffrer quelques marques imperceptibles qui se voyaient sur le cylindre ; enfin, il ouvrit le bassinet.

« Prenez garde ! s'écria Edgeworth, vous allez renverser la poudre.

— Bah ! le brouillard l'a rendue humide ; je vais y mettre une charge fraîche. »

Blackfoot tenait la carabine de la main gauche, et avait dans la droite un des clous que lui avait donné Bill. Mais Edgeworth ne perdait point de vue ses moindres mouvements.

« De quelle poudre vous servez-vous ? demanda-t-il au faux marchand.

— De la superfine, comme vous le pensez bien ; ouvrez votre main et examinez cela : qu'en dites-vous ? »

Edgeworth essaya la poudre en la frottant avec le doigt, et, pendant ce temps-là, Blackfoot glissa le clou dans le bassinet qu'il referma soigneusement après avoir mis une pincée de poudre fraîche.

« Voilà une bonne poudre : elle est surtout d'une très-grande pureté, fit le bonhomme qui en avait mis quelques grains sur le bout de sa langue ; on s'en procure rarement d'aussi bonne dans l'Indiana. J'en rapporterai un barillet en revenant chez moi. »

En achevant ses mots, il avait repris sa carabine des mains de Blackfoot et l'avait placée près de lui.

Mistress Everett était restée assise près des deux hommes et les avait regardés en silence.

« Voyez donc, monsieur ! s'écria tout à coup Blackfoot, cette dame est malade ; elle est pâle comme la mort !

— Mistress Everett, dit vivement Edgeworth, qu'avez-vous ? Vous êtes, en effet, d'une pâleur effrayante.

— Cela va se passer, répliqua celle-ci d'une voix entrecoupée et en tenant soigneusement son mouchoir sur ses yeux ; mon indisposition provient sans doute de l'émotion que j'ai eue avant de partir, ou peut-être aussi de l'humidité.

— C'est probable, dit Edgeworth. Cela devait être, et c'était à moi à y songer plus tôt. Attendez, je vous aurai bientôt fait une tente. »

Et le vieillard, sans écouter les objections de mistress Everett, prit sa carabine, se dirigea vers l'avant, et disparut dans l'entrepont. Il remonta promptement l'échelle, armé d'une grande couverture qu'il étendit avec l'aide de Blackfoot, de manière à former une espèce de tente, sous laquelle la jeune femme pût se reposer, sans être aperçue, ni dérangée. Ajoutons en passant que cette galanterie envers la femme est réellement instinctive chez les plus sauvages du désert américain. Du moment que l'on appartient à ce que l'on est convenu d'appeler la plus belle moitié du genre humain, on peut traverser les États-Unis sans inconvénient. Une femme trouverait au besoin un protecteur désintéressé dans le premier homme venu.

Mistress Everett, tout en remerciant le fermier de l'obligeance qu'il avait pour elle, paraissait peu disposée à se retirer sous l'abri préparé à son intention; elle resta sur le pont et se mit à observer l'équipage.

Les marins étaient disposés de côté et d'autre ; plusieurs étaient couchés nonchalamment. Un d'entre eux était dans l'entre-pont, occupé à préparer le souper à ses camarades, et il ne se montrait que de temps en temps, tantôt pour aller chercher un morceau de bois, tantôt pour respirer un peu d'air frais, car il étouffait dans la cuisine.

« Holà ! quelle est cette terre? demanda tout à coup Edgeworth qui, malgré le brouillard, aperçut sur la gauche une grande masse noire. Est-ce le bord de l'eau?

— C'est l'île de Round-Willow, répondit laconiquement Bill qui donna un coup de gouvernail pour éloigner le bâtiment, car il redoutait de s'ensabler comme cela était arrivé au stemboat *le Van Buren*.

— Nous ferions bien de jeter l'ancre, dit Edgeworth, au moins jusqu'à ce que le brouillard se soit dissipé.

— Cela ne se peut pas, répliqua Bill. Il est impossible d'approcher de l'île à plus de cent brasses. Le sable avance dans la rivière. Jetez la sonde, et vous verrez que j'ai raison. »

Edgeworth se convainquit promptement de l'assertion de son pilote ; la rivière avait tout au plus huit pieds de profondeur; il n'y avait pas moyen d'approcher plus près du rivage. Mais, en consultant le *Navigateur*, il vit que le courant se dirigeait vers l'Arkansas pendant environ quatre ou cinq milles, et qu'il suivait le milieu du fleuve. Le n° 61, ainsi que nous l'avons déjà dit, était situé à peu près à treize milles de l'île de Round-Willow.

Le vieux fermier secoua la tête d'un air préoccupé, en voyant le jour s'éteindre et la cime des arbres s'effacer dans l'ombre et le brouillard ; le bateau flottait au hasard et sans guide. Il se tenait à l'arrière écoutant le moindre bruit: mais un silence de mort régnait autour de lui : le vent était tombé, le brouillard enveloppait la surface de l'onde, et la lourde embarcation naviguait lentement au milieu d'une eau fangeuse.

Une demi-heure s'écoula. Edgeworth, en proie à la plus vive anxiété, allait tantôt causer avec le timonier sur les dangers qu'il redoutait, tantôt il arpentait le pont avec agitation, ne sachant pas ce qu'il voulait faire, ignorant s'il devait se fier à l'avis du pilote, ou bien ordonner, bon gré mal gré, de ramer jusqu'au rivage le plus proche, afin d'y attendre que le brouillard cessât.

Blackfoot ne le quittait pas ; il espérait toujours éloigner le soupçon de l'esprit du vieux fermier. Mais, comme le moment critique était proche, et qu'il était nécessaire de se concerter avec son complice, il adressa tout haut au timonier une question relative à la probabilité d'un danger, et, lorsque celui-ci eut répondu, il entama tout bas avec lui une conversation que nul n'entendit.

Mistress Everett s'était pourtant retirée sous sa tente, mais elle guettait M. Edgeworth, et, dès qu'elle le vit seul, elle alla le rejoindre, après s'être assurée, au préalable, que personne n'était à portée d'entendre ce qu'elle avait à lui dire.

« Eh quoi, madame ! dit celui-ci, dès qu'il entendit le bruit de ses pas, vous êtes encore debout? Je comprends que l'on n'ait pas envie de dormir, lorsqu'on ne sait où l'on

est, et qu'à tous moments on peut rencontrer des dangers inconnus; aussi, vous le voyez, je reste sur le pont à faire moi-même le quart.

— Je ne crains point les dangers que l'on peut rencontrer sur le fleuve, murmura mistress Everett à voix basse, et en regardant autour d'elle; un plus grand malheur nous menace tous. Plaise à Dieu qu'il vous reste assez de temps pour l'éviter.

— Que voulez-vous dire, madame? D'où vient votre trouble? Parlez! Qu'avez-vous découvert? Que craignez-vous?

— Tout! tout! vous dis-je, à moins que vous ne puissiez avoir une entière confiance dans les gens de votre équipage.

— Mais je ne puis comprendre....

— Où est votre carabine?

— En bas, près de mon hamac.

— Allez en examiner la batterie.

— La batterie ?

— Ne perdez pas une minute; l'heure qui s'écoule est peut-être la dernière qui nous soit accordée !

— Mais que craignez-vous, et qu'est-il arrivé à mon fusil?

— M. Blackfoot l'a eue tout à l'heure entre les mains. Moi qui ai été élevée au milieu de la forêt, et qui ai dû souvent me servir d'armes à feu, surtout lorsque mon mari s'absentait pendant des semaines entières, j'ai par hasard regardé cet homme, tandis qu'il changeait l'amorce de votre carabine. Si je n'étais pas exercée au maniement des armes, je n'aurais rien remarqué d'extraordinaire dans sa manière d'agir. Il avait à la main un objet pointu avec lequel il a ouvert le bassinet : ce qui m'a donné quelque soupçon, c'est qu'il a alors lancé un coup d'œil narquois de votre côté. Je me suis aperçue de cela et me suis hâtée de couvrir mon visage avec mes mains pour l'examiner à travers mes doigts. Tandis que vous regardiez la poudre, il s'est détourné et je l'ai vu mettre quelque chose dans le bassinet. Je ne saurais dire si c'était du bois ou du fer; mais sa main remuait si fort, qu'une partie de la poudre s'est répandue

sur le pont. Un tremblement convulsif s'est emparé de moi; j'ai senti mon pouls s'arrêter comme si j'allais m'évanouir. Vous savez le reste. Depuis lors, il m'avait été impossible de trouver l'occasion de vous avertir. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour déjouer les horribles projets de ce misérable. »

Edgeworth était demeuré muet pendant quelques instants, ne sachant pas s'il rêvait ou s'il dormait. Il dit enfin à mistress Everett :

« Retournez sous votre tente, ma bonne dame. Je vous remercie sincèrement de l'avis que vous m'avez donné; il faut avant tout faire en sorte que ces bandits ne puissent pas s'apercevoir que nous avons des soupçons. Je comprends tout maintenant et je regrette bien que Tom ne soit pas avec moi. Mais nous tâcherons de nous tirer d'affaire sans son aide. Je vais avant tout aller visiter ma carabine et la remettre en état. Surtout, n'ayez pas peur; mes hommes de l'Indiana me sont dévoués. Au revoir. »

Edgeworth se dirigea vers l'entrée de l'entre-pont où se trouvaient les hamacs de l'équipage. Cette entrée était large d'environ trois pieds carrés, et on y descendait à l'aide d'une échelle fort courte, le long de laquelle Edgeworth se laissa glisser et disparut bientôt à tous les yeux

---

XXV

L'amarre.

Le brouillard augmentait toujours, et quelques branches de bois flottaient tout autour du bateau. Blackfoot, qui ne connaissait pas les atterrages du fleuve aussi bien que son complice, se tourna vers lui, sans pouvoir maîtriser son inquiétude en lui disant à voix basse :

« Entendez-vous la rafale, Bill? cela se gâte. Êtes-vous

bien sûr de trouver l'île? le courant est plus fort que de coutume et l'eau monte. Au lieu d'être jetés sur le banc de sable, nous serons probablement entraînés.

— Ne craignez rien, répondit le brigand, notre île a trois milles de long, et nous entendrons infailliblement les vagues se briser sur les troncs d'arbres; il nous sera alors facile, lorsque nous reconnaîtrons ce bruit-là, de persuader à ces idiots d'amarrer leur radeau; ils commencent déjà à être inquiets. On dirait, Dieu me damne! qu'ils ont des pressentiments.

— Mais je crois que vous avez raison. Sommes-nous encore éloignés de la pointe?

— D'après mes calculs il n'y a plus qu'un demi-mille; allez à l'avant et écoutez bien si vous entendez le bruit de la chute d'eau. Ah! un mot encore : êtes-vous sûr que la carabine éclatera?

— Parfaitement certain. Quelle bonne invention! mais c'est peut-être aussi une précaution superflue, car il a emporté son arme dans sa cabine, afin de préserver la poudre de l'humidité. Le pauvre diable n'a pas songé qu'elle lui serait bien plus nécessaire sur le pont. »

En disant ces mots le pirate se prit à sourire d'un air narquois, et il se dirigea du côté de mistress Everett, qui était assise sur une de ses malles, la tête appuyée sur ses bras croisés. La bonne dame n'avait pu se décider à rentrer sous sa tente, car elle appréhendait d'horribles choses en pensant à l'astuce du faux marchand, et elle tremblait comme si elle eût eu la fièvre.

« Eh bien! madame, lui dit Blackfoot, n'êtes-vous donc pas encore remise de votre indisposition qui a eu indubitablement pour cause votre altercation avec mistress Bradford? Ah! c'est une femme fort tenace lorsqu'elle croit qu'on lui a fait du tort. Qu'est-ce qui avait donc pu exciter ses soupçons?

— Je n'en sais vraiment rien, monsieur, répondit mitress Everett en s'efforçant de paraître calme. Il y a eu sans doute une méprise, car je ne lui ai jamais adressé la parole, et je n'ai de ma vie mis le pied dans la maison d'Héléna.

— Cette mistress Bradford est une créature incompré-hensible, mais elle a bon cœur, surtout quand cela peut lu rapporter quelque chose. Oh! alors elle se sacrifie pour se amis, à la condition que cela favorise ses projets. Elle s'ef face avec une abnégation sans pareille, en admettant qu'ell ait tout ce qu'il lui faut, et elle sait se rendre utile. Ah vous ne sauriez croire, mistress Everett, combien elle es serviable! »

Le misérable était évidemment d'une humeur joviale

Il se dirigea vers l'avant et se pencha sur la bordure d bateau pour écouter avec attention. Aussi n'entendit-i point Edgeworth qui montait l'échelle accompagné d grand matelot, le reste de l'équipage était resté dans l'en-tre-pont.

« Tiens! c'est vous, dit Blackfoot, qui se retourna et vi à ses côtés le vieillard qui avait sa carabine à la main Vous vous proposez sans doute de tuer des corbeaux égaré par le brouillard? je me disposais à porter mon fusil en bas, de peur de la rouille, et voilà que vous remontez le vôtre!

— Oh! c'est une vieille habitude. Je ne me crois pas en sûreté quand je n'ai pas ma carabine avec moi, et comme mon intention est de me coucher sur le pont, je la garderai à mes côtés. Le bassinet ferme bien; aussi la charge fraîche que vous avez eu l'obligeance d'y mettre ne prendra pas d'humidité.

— C'est fort probable. Toutefois je ne vous conseille pas de dormir ici : le brouillard est malsain, et à votre âge....

— Oh! je suis aguerri contre toutes les intempéries de l'atmosphère, et j'ai souvent dormi en recevant la pluie sur le dos. Allons, Bob-Roy, appelez les autres, je veux jeter l'ancre, car il est dangereux de continuer à marcher au milieu du brouillard.

— Jeter l'ancre à présent? s'écria Blackfoot; il est trop tôt, Bill assure qu'il n'y a rien à craindre.

— C'est possible, mais je n'attendrai pas que Bill me signale la présence du danger. Que nous avancions ce soir un ou deux milles de plus ou de moins, cela m'est fort in-

différent. J'entends la hache d'un bûcheron à quelques mètres d'ici, donc la terre est à proximité, et je ne veux pas attendre que le courant nous ait portés au milieu du fleuve. Voilà qui est décidé. Je ne bougerai pas de place avant que le jour ne soit levé et que le brouillard n'ait disparu. »

L'équipage était remonté sur le pont, et les rameurs avaient pris leurs avirons, prêts à s'en servir dès que le bâtiment serait mis dans la bonne direction. Bill qui debout près du gouvernail observait ce qui se passait, s'écria d'une voix courroucée :

« Qui vous a dit de ramer? voulez-vous donc lancer le bateau sur les brisants?

— Je veux mettre en panne, répliqua Edgeworth, qui posa sa carabine près de la tente, devant laquelle son chien Wolf s'était couché; j'entends toujours le bruit d'une hache, et je suis sûr que nous sommes près du rivage.

— Allons donc! grommela Bill, cela n'a pas le sens commun; si nous nous écartons de notre route, fût-ce d'une ligne, nous sommes perdus; laissez là les avirons, et voguons ainsi encore une heure ou deux, il y a un admirable débarcadère dans l'île n° 62. Je crois même qu'on pourrait trouver sur le n° 61 un bon endroit pour y attacher solidement les câbles.

— Tout cela m'est fort égal, Bill, répondit le vieillard avec calme : gouvernez dans la direction de l'Arkansas; il vaut mieux être prudent que perdre le bateau, la cargaison et ceux qui sont à bord.

— Et moi, monsieur, interrompit Blackfoot avec colère, je suis d'avis que nous ne devons pas perdre sans raison un temps précieux. J'ai besoin de votre chargement demain matin, et je veux arriver à Victoria au point du jour, ou bien il me deviendra inutile.

— Qu'est-ce à dire, monsieur, fit Edgeworth d'un ton sérieux. Personne autre que moi n'a ici le droit de dire « je veux. » S'il ne s'agissait que de la cargaison, je pourrais me risquer; en cas de malheur ce ne serait qu'une perte d'argent; mais la vie de mon équipage est compromise, et nous n'avons point de chaloupe. Qui plus est, voici une dame qui

s'est confiée à moi avec tout ce qu'elle possède, nous devons donc agir avec la plus grande prudence....

— Mais vos marchandises ne vaudront plus rien pour moi.

— Ne nous disputons pas pour si peu; si je ne vous livre pas les marchandises à Victoria à l'heure convenue, notre marché sera nul. Je ne suis pas en peine de placer ailleurs macargaison. Allons Bill, virez de bord. »

Blackfoot frappa du pied avec rage; Bill restait indécis mais cependant, au bout de quelques instants, il se décida à obéir et les matelots, comprenant l'imminence du danger, firent force de rames.

« Bill! allez-vous donc écouter ce vieux fou? murmura Blackfoot, qui se tenait tout auprès de son complice, tandis que les hommes travaillaient aux avirons; si nous restons en panne jusqu'au jour, il y a dix à parier contre un que le coup est manqué. Le brouillard se dissipera; nous rencontrerons d'autres bateaux plats et des steamboats, et, dans ce cas, nous aurons travaillé pour rien »

Le timonier, après avoir donné quelques ordres aux marins, répondit à voix basse à Blackfoot :

« Pouvons-nous à nous deux résister à tout ce monde? Il est prudent de ne pas exciter leur défiance.

— Fort bien, mais alors comment?...

— Ayons l'œil au guet, et obéissons pour le moment. Vous vous êtes déjà rendu suspect à Edgeworth, et c'est un tort. Dans deux heures nous serons au lieu désigné. Lorsqu'ils auront solidement attaché le bateau, les hommes iront se coucher et, pendant leur sommeil, rien ne sera plus facile que de couper la corde. S'ils ne s'en aperçoivent pas, il ne sera pas difficile de les faire dormir.... pour toujours; si, au contraire, ils se réveillent, eh bien! il faudra se battre. Mais ne craignez rien! le vieillard n'a pas de boussole, et l'embarcation ira à la dérive.

— C'est une épreuve dangereuse à tenter, répliqua Blackfoot d'un ton brusque. Mais pourquoi diable ce bûcheron travaille-t-il ainsi la nuit? ce vieux fou ne s'est mis en tête d'arrêter qu'au moment où il a entendu le bruit de sa hache.

— Préparez une corde. » dit à son camarade Bill, qui commençait à apercevoir les arbres.

Edgeworth debout à l'avant, tâchait de voir à travers le brouillard, car il craignait avec raison les atterrages de la rive hérissée de dangers. Tout à coup le tronc d'un sycomore se montra au-dessus de l'eau; un peu au delà de cet obstacle le courant tournait dans la direction du milieu du fleuve. Il s'agissait d'éviter ce danger, et l'on ne pouvait encore espérer d'atteindre la rive qu'en redoublant d'efforts et peut-être même tout cela serait-il infructueux.

— Hurrah! fit Blackfoot à mi-voix, la chance devient meilleure que je ne l'avais espéré. Je ne croyais pas que nous fussions si près de la pointe. Il leur sera impossible de gagner la terre, et dès que nous aurons perdu le rivage de vue, vous n'aurez qu'à gouverner un peu plus bas : nous toucherons alors sur le banc, à l'ouest de notre île. »

Bill approuva ce plan : il allait agir en conséquence et s'éloigner du sycomore; mais Bob-Roy qui l'observait, tenant à la main un câble tout préparé, s'écria d'une voix stridente :

« A bâbord la barre! allons donc, à bâbord tout! voulez-vous donc rendre notre manœuvre inutile?

— Tais-toi donc, » vociféra Bill qui continuait de gouverner vers le côté opposé.

Tout à coup Edgeworth s'élança et força le timonier à exécuter le mouvement. Bill eût d'abord envie de résister, mais il en fut empêché par Blackfoot, qui revenait près de lui, après être allé voir ce que Bob-Roy faisait avec son câble. Pendant ce temp-là les rameurs qui avaient retiré leurs avirons, s'étaient rapprochés du vieux fermier, prêts à le protéger au besoin. La chance était donc contraire aux pirates et Bill crut devoir céder.

« Gare! mes amis, gare! s'écria Bob-Roy; attrapez la corde..., ahoy! » et, avant que personne pût comprendre son intention (car il parlait comme si quelqu'un était là pour prendre la corde), il jeta le câble de toute sa force au delà du sycomore et s'élança dans l'eau.

Les gens de l'équipage attendaient avec anxiété le résul-

tat de cette tentative hardie : il était clair que si Bob ne réussissait pas immédiatement à attacher le câble à l'arbre, le pauvre malheureux serait entraîné au milieu des branches et se noierait infailliblement. Mais Bob était sûr de son fait. Il saisit une grosse branche et y fixa son câble : tout aussitôt le bateau amena avec une violence telle qu'il était à craindre de voir l'arbre déraciné. Heureusement il résista, mais aussitôt l'équipage poussa un cri d'horreur: Bob-Roy venait de disparaître dans l'eau.

L'angoisse ne fut pas de longue durée : l'arbre avait plié, mais il sortit peu à peu de l'eau, et la corde que Bob avait attachée avec tant de courage, suffit pour maintenir le bateau. Un moment après le visage du marin reparut au-dessus d'une vague : Bob saisit la corde pour éviter le danger d'être écrasé sous la quille, et dès qu'il fut à portée, tous les bras de ses camarades se tendirent vers lui pour venir à son aide.

Ces divers incidents avaient eu lieu en bien moins de temps qu'il n'en a fallu pour les raconter. Les gens de l'équipage discouraient encore sur ce fait de haute bravoure, lorsque Bob reparut sur le pont revêtu d'habillements secs, et vint s'étendre sur sa couverture.

On avait interrompu le souper pour songer à la manœuvre ; aussi les mariniers retournèrent-ils autour de la table. Le danger était passé, et les hommes du bateau, avec leur insouciance ordinaire, s'abandonnèrent à la joie que le whiskey contribua à rendre bruyante. Ils pensaient qu'au matin le brouillard serait dissipé, et qu'il leur serait alors facile d'achever tranquillement leur voyage.

Blackfoot dissimulait son mécontentement et se promenait sur le pont, tandis que Bill alla rejoindre les mariniers, la joie sur les lèvres et de la meilleure humeur du monde.

Edgeworth se tenait à l'écart ; de temps en temps il adressait une parole à Bob-Roy, lorsque celui-ci passait près de lui. Quant à mistress Everett, elle s'était retirée sous sa tente et priait Dieu avec ferveur pour qu'il éloignât le péril qui, à ses yeux, était d'autant plus redoutable qu'il était inconnu.

Peu à peu le bruit cessa sur le pont, et l'équipage se retira dans la cabine. Bill se coucha près du gouvernail et Blackfoot à l'avant, la tête posée sur le rouleau de chanvre dont faisait partie le câble qui maintenait le bateau. Quant à Edgeworth, il s'était établi avec Wolf au milieu des bagages.

Le fermier était immobile, mais il veillait, l'oreille attentive au moindre son. Ce qu'il avait vu durant la journée, lui prouvait que son pilote et le marchand étranger s'entendaient ensemble et voulaient peut-être recourir à la force. Il ne les craignait pas, mais il était important de déjouer leurs plans, et de parvenir à saisir les criminels, afin de les livrer à la justice.

Les heures s'écoulaient au milieu du silence et de l'obscurité. Les vagues clapotaient contre la proue et, à travers le brouillard, quelques pâles étoiles tamisaient une lumière indécise. Dans les marais voisins, on entendait croasser les grenouilles.

Bill, qui avait plusieurs fois relevé la tête pour écouter, rejeta enfin sa couverture et se leva sans bruit. Tout était calme et il ne distinguait que les formes indécises de Blackfoot et d'Edgeworth. Il rampa jusqu'à l'avant et prêta l'oreille. Son intention était de parvenir à démarrer le bateau, que le courant entraînerait alors indubitablement contre la digue artificielle de l'île n° 61, et là, à moins d'efforts surhumains, il devait toucher sur les brisants. Il n'y avait qu'un danger à craindre, celui du réveil des mariniers, si la secousse était trop forte. Dans ce cas, s'ils trouvaient la corde coupée, ce qui était inévitable, leurs soupçons pouvaient avoir des suites funestes pour les deux pirates. Il était aussi probable qu'à l'aide des indications du *Navigateur*, les matelots rameraient alors avec énergie pour se maintenir dans le courant.

« Est-il temps, dit Bill à Blackfoot, qui conserva la plus grande immobilité.

— Oui, et cependant j'hésite, répondit Bill à voix basse, tout en regardant son camarade qui, sans dire un seul mot, allongea les bras. Le pilote entendit aussitôt l'imperceptible grincement de l'acier sur le chanvre.

— Bien, très-bien, murmura-t-il, mais.... »

Blackfoot fit un signe significatif à son camarade, car il ne fallait pas attirer l'attention, si par hasard quelqu'un se réveillait. Bill le comprit et se retira silencieusement. Il s'enveloppa dans sa couverture et se plaça de manière à pouvoir manœuvrer dans la direction de l'île à l'instant même où le bateau irait à la dérive.

Lorsque le pilote avait quitté sa place, Edgeworth, saisissant sa carabine, s'était levé à moitié pour mieux voir ce qu'il faisait. Grâce au calme de la nuit, il entendait le murmure de la conversation des bandits sans comprendre le sens des paroles. Lorsqu'il vit Bill se recoucher, il crut pouvoir en faire autant et le sommeil ne tarda pas à s'emparer de lui. Un rêve confondit bientôt, dans sa tête, les événements actuels avec des souvenirs qui le reportèrent sur les bords de la Wabash, près de la tombe de son fils, au-dessus de laquelle le monotone frémissement du feuillage des saules et des chênes formait un concert sauvage et lugubre.

Pendant ce temps-là l'énorme corde qui retenait le bateau fixé à l'arbre, cédait brin à brin à la lame affilée du bandit. Blackfoot était toujours immobile.

Enfin le dernier fil se rompit et le bateau fortement ébranlé glissa avec rapidité sur le fleuve, laissant le vieux sycomore bien loin derrière lui. L'arbre délivré du poids confié à sa force, s'agita follement, comme pour témoigner la joie qu'il éprouvait d'avoir recouvré sa liberté.

XXVI.

Les pirates à l'œuvre.

Le danger était imminent, car le bateau courait vers l'île, c'est-à-dire à sa perte certaine. Les pauvres marins, que la mort menaçait, reposaient en paix, oubliant les appré-

hensions qui leur avaient causé une si grande inquiétude la veille.

Bill se leva et alla rejoindre son complice qui, à son approche, fut lui-même promptement debout.

« Nous ne sommes pas éloignés de l'île, murmura Bill, j'entends les vagues qui se brisent contre notre digue.

— Je le crois comme vous, répondit Blackfoot à mi-voix, mais il me semble que nous sommes trop sur la droite; il faudrait donner un tour de roue au gouvernail.

— Impossible, le craquement du bois réveillerait l'équipage, ou tout au moins le vieillard. Chut ! le chien grogne. Ah ! si je pouvais seulement jeter à l'eau ce gredin-là !

— J'aperçois la terre ! fit Blackfoot avec précipitation. Ce doit être l'île; voyez à quelle distance le courant nous a entraînés ! Ne ferions-nous pas bien d'appeler les mariniers aux avirons? Qu'en pensez-vous? Comme ils sont à moitié endormis, lorsqu'ils verront la corde coupée, ils nous conduiront eux-mêmes sur le banc de sable.

— Oh ! répondit Bill en secouant la tête, si nous en étions sûrs, le coup serait admirable ! Mais s'ils refusent, nous nous compromettrons et nous risquerons d'être tués par-dessus le marché. Non, à un mille d'ici, ma carabine les réveillera. Il s'agit d'abord de pousser cette lourde caisse que voici au-dessus de l'écoutille; je ferai en sorte que personne ne puisse monter. Pendant ce temps-là, vous nous débarrasserez de ce vieux entêté. Votre coup de carabine servira de signal. Vous n'avez rien à craindre de son arme, et nous ferons ainsi d'une pierre deux coups. Puis ensuite vous vous servirez de la crosse de votre carabine, en vous tenant près de la fenêtre de la cuisine, pour assommer le premier qui essayerait de monter sur le pont. Grâce à ce moyen, nous tiendrons ces diables-là, dans une souricière, et nous les expédierons l'un après l'autre, à notre aise. Nos amis doivent être prêts, là-bas.

— Oh ! certainement; la chaloupe est parée depuis qu'on a reçu votre lettre : aussitôt le signal donné, elle partira. Un second canot la suivra de près. Il n'y a rien à craindre, si nous descendons un peu plus bas, car aussitôt que nos

hommes seront à bord, ils travailleront aux avirons pour nous tirer d'affaires.

— Ne perdons pas de temps, reprit Bill, cette caisse est lourde. Tâchons de ne pas faire de bruit.

— Cela suffit, dit Blackfoot, il y a à peine un demi-pouce de vide.

— Poussez la caisse plus loin; il ne faut pas laisser le moindre jour, » répliqua vivement Bill.

Edgeworh avait été un instant anéanti par la fatigue, mais il ne dormait pas si profondément que le croyaient les pirates; les pas du pilote et les grognements de son chien l'avaient réveillé. Sans changer de position, il écoutait les chuchotements des deux hommes, mais il ne soupçonnait pas que son embarcation fut entraînée. Tout à coup il aperçut à peu de distance une longue ligne sombre; il se redressa prestement : c'était la terre à quelques mètres du bateau, et il comprit alors que *la Tortoise* courait à la dérive.

A l'instant même, il saisit sa carabine et chercha des yeux les deux mécréants qui s'occupaient activement à placer la caisse sur l'écoutille.

« Holà! cria-t-il en frappant violemment du pied sur le tillac (c'était le signal convenu pour faire monter Bob), nous sommes entraînés par le courant !

— Voici le moment, murmura Bill à Blackfoot. Dépêchez-vous d'en finir avec lui !

— Pourquoi ne répondez-vous pas, Bill? le bateau va à la dérive. Que faites-vous donc avec cette caisse ?

— Vous le saurez tout à l'heure, » dit Blackfoot en s'élançant pour reprendre sa carabine qu'il avait dû déposer un instant pour remuer la caisse.

Edgeworth était à demi caché par un grand porte manteau qui se trouvait posé sur un colis; aussi le pirate fut-il obligé de faire un pas pour viser le vieillard au cœur.

« Eh! là-haut! cria Bob-Roy d'en bas. Qui donc a bouché l'écoutille? Ouvrez, misérables, ou sinon.... »

Le brave marin fit en même temps un effort terrible pour soulever le lourd fardeau qui obstruait le passage, mais l'é-

chelon sur lequel il se tenait se brisa à l'instant. A vrai dire, cette tentative suffit pour convaincre Bill que les efforts du batelier et ceux de ses camarades réunis triompheraient de l'obstacle; aussi cria-t-il à la hâte à Blackfoot:

« Feu ! Donnez le signal; il nous faut du secours. »

A peine ces mots furent-ils sortis de sa bouche, qu'il entendit résonner la batterie d'une carabine.

Il se retourna pour voir le résultat du coup de feu, et fut fort surpris de voir son complice lever sa carabine en l'air, trébucher et tomber lourdement sur le pont. A peine le vieux chasseur avait-il vu son ennemi jeter le masque et s'emparer de son fusil, qu'il avait armé promptement le sien, et, avec sa précision habituelle, lui avait envoyé une balle dans la tête.

Mais cette victoire n'était pas suffisante, car Edgeworth comprenait bien à cette heure que son pilote était contre lui; aussi s'élança-t-il pour saisir l'arme encore chargée de Blackfoot. Mais Bill, qui savait que dans ce cas, il allait être à la merci du fermier, et que celui-ci le tuerait infailliblement avant l'arrivée de ses amis, s'élança pour prévenir Edgeworth, en criant avec rage:

« Attendez un instant, vieux coquin : c'est moi qui ai aidé votre fils à passer dans l'autre monde, et je vais vous envoyer le rejoindre. »

Tout en disant ces mots, il arracha l'arme des mains du vieillard avec tant d'impétuosité, que le coup partit, et que la balle se perdit en l'air sans atteindre personne.

La lutte aurait pû devenir fatale à Edgeworth, car la crosse d'une carabine américaine est une arme aussi dangereuse que le canon lui-même, surtout lorsqu'elle est maniée par un bras puissant; mais les paroles du pilote produisirent sur le vieillard un effet terrible.

« Assassin ! » s'écria le pauvre père, en sautant à la gorge du scélérat avec tant de promptitude, que celui-ci se sentit pris à l'improviste.

Bill retenait le vieillard d'une main, tandis que de l'autre il brandissait la carabine au-dessus de sa tête, lorsqu'un nouveau combattant prit part à la mêlée.

Au bruit du coup de feu, le bon chien Wolf avait bondi d'abord d'un côté du bateau, et ensuite de l'autre, prêt à s'élancer à l'eau pour rapporter le gibier de son maître, car Edgeworth s'amusait souvent à tirer sur des canards sauvages; mais, quand il entendit la voix furibonde du fermier, il s'élança sur le pilote qu'il avait pris en haine, et le força à lâcher la carabine. Et tous les trois tombèrent sur le tillac, en se débattant.

Cependant l'équipage, emprisonné dans l'entre-pont, n'était pas resté oisif. Les matelots avaient roulé un tonneau à la place de l'échelle, et, à grands efforts d'épaules, ils étaient parvenus à déranger la caisse, de façon à ce qu'un homme pût se frayer une issue. C'était là ce que Bill avait craint, et, s'il avait pu rester à son poste, il aurait défendu le passage avec succès sans courir le moindre danger. A mesure que la tête d'un homme aurait paru à la portée de son bras, il l'eût fracassée d'un coup de crosse.

Bob-Roy passa le premier par l'étroite ouverture, et se hâta de voler au secours de son maître. La lutte fût bientôt terminée. Mais, quoique le matelot fût parvenu à rendre Bill incapable de nuire, en lui arrachant son coutelas, il ne put parvenir à persuader au vieillard de lâcher prise. Edgeworth tenait d'une main convulsive les habits du meurtrier de son fils, tandis que de l'autre il cherchait en tâtonnant son couteau tombé sur le pont pendant la mêlée. Ses yeux semblaient sortir de leur orbite.

Wolf, aussi bien que son maître, se refusait à lâcher le mécréant; il le tenait par la cravate comme s'il eût voulu l'étrangler.

Lorsque les autres hommes de l'équipage furent montés sur le pont, ils garrottèrent Bill, malgré sa résistance; mais ce fut en vain que les mariniers demandèrent à Edgeworth d'abandonner le misérable.

« Silence! j'entends des rames de ce côté, s'écria tout à coup Bob-Roy.

— Hohé, du bateau! hurla Bill qui fit un effort désespéré pour porter à sa bouche un sifflet appendu à son cou. Hohé! hohé! »

Cette dernière syllabe fut étouffée sous la main de Bob-Roy, qui retomba appuyée sur les lèvres du bandit, comme pour l'étouffer.

« Arrêtez! silence? dit Bob à voix basse en s'adressant à ses amis. Je commence à comprendre ; apportez-moi un bâillon, vite... et, si vous tenez à votre peau, que personne ne souffle mot. »

Un sifflement aigu répondit au cri de Bill et vint confirmer les appréhensions du marin. Ce bruit ressemblait à celui que fait le hibou.

« Que personne ne bouge, ce brigand appartient à la bande qui se dirige vers notre bateau. En nous tenant tranquilles, peut-être, à la faveur du brouillard et de la nuit, pourrons-nous échapper à ces pirates. Tenez les pieds à celui-ci, il veut faire du bruit. Monsieur Edgeworth, au nom du ciel, empêchez votre chien d'aboyer, où nous sommes perdus.

— Hohé! eh! cria encore une voix de la barque inconnue. Hohé! Eh! Bill, pourquoi ne répondez-vous pas? »

Edgeworth prêta l'oreille et se décida enfin à lâcher le pilote que les matelots maintenaient de façon qu'il ne pût ni remuer, ni crier.

Bob-Roy, entendant grincer la barre du gouvernail, se hâta d'aller la relever ; elle lui parut plus lourde qu'à l'ornaire. Il se pencha pour chercher à voir quelle en était la cause, mais il ne put distinguer, eu égard à l'obscurité, qu'un objet indéfinissable.

« Hohé! Eh! cria-t-on encore de la barque qui paraissait s'éloigner; hohé! Eh! Bill! Bill! où êtes-vous? »

Bill fit encore un effort désespéré pour signaler sa pré sence ; mais, maintenu, comme il l'était, par quatre hommes vigoureux, il lui fut même impossible de heurter sa tête sur le pont.

Pendant ce temps-là le bruit des avirons se rapprochait et l'équipage éprouvait une angoisse cruelle. Les pirates étaient à peine à vingt pas d'eux; ils s'attendaient à chaque instant à ouïr un cri de victoire qui annoncerait la découverte de leur bateau.

Bientôt, pourtant, le mouvement des rames cessa de se faire entendre ; les pirates se concertaient entre eux.

Les embarcations naviguaient si près l'une de l'autre, qu'on saisissait au vol des phrases entières entremêlées d'odieux blasphèmes.

Enfin, les rames retombèrent dans l'eau ; les bandits passèrent à dix pas de *la Tortoise*, en se dirigeant du côté de la terre. Le cri de hibou retentit encore une fois, mais le bateau plat glissa silencieusement en suivant le courant du fleuve, tandis que le bruit des embarcations des pirates s'éteignait dans l'éloignement.

XXVII.

La vengeance d'une femme.

Quelques heures plus tard, et le soir même où Kelly donnait des ordres à la taverne de l'*Ours gris*, sinon pour détourner le coup qui menaçait ses associés, tout au moins pour en retarder les effets jusqu'au moment où la compagnie pourrait se rire de ses ennemis, Georgina, la reine de cette colonie de bandits, se promenait avec agitation dans son splendide appartement, s'arrêtant de temps à autre près de la fenêtre, et prêtant l'oreille au moindre bruit.

Les yeux animés par la colère, les lèvres contractées, les narines dilatées et les sourcils froncés, elle frappatt impatiemment le plancher de son petit pied gracieux. Kelly avait, l'avant-veille, quitté l'île au point du jour, et il n'était pas encore de retour. Le métis à qui elle avait donné une mission, ce jeune garçon qu'elle avait élevé, et qui lui était uniquement dévoué, n'était pas revenu non plus et pour cause, comme le savent nos lecteurs. Marie, sa captive, avait pris la fuite, et tous ces incidents réunis suffisaient pour mettre hors d'elle une personne d'un caractère violent

comme l'était Georgina. Elle avait fait chercher partout le métis, et nul n'avait pu lui apprendre ce qu'il était devenu. Pierre, le dernier de ceux qu'elle avait expédiés à sa recherche, était encore absent, et elle l'attendait avec un redoublement d'impatience, car elle espérait obtenir par lui un résultat favorable.

A un moment donné, il devint impossible à Georgina de supporter plus longtemps son incertitude ; elle se disposait à se rendre à la *Maison des célibataires*, lorsqu'elle aperçut à travers le brouillard Pierre qui s'avançait de son côté.

Georgina fit un signe au bandit, dont la physionomie troublée n'annonçait rien de bon. Celui-ci hésita d'abord à parler ; mais la femme de Kelly, après avoir regardé le pirate avec angoisse, s'empara de l'une de ses mains et l'attira près de la lampe. Là, comme pour diminuer l'effet de la réponse qu'elle craignait d'entendre, elle lui dit à voix basse :

« Où est Olyo ?

— Je n'en sais rien, répondit-il sourdement.

— Où est Olyo ? répéta-t-elle d'un ton impératif. Regardez-moi en face, Pierre, et répondez. Où est Olyo ?

— Je vous ai déjà dit que je l'ignorais, murmura le pirate, qui cracha, sans cérémonie, une feuille de tabac sur les chenets dorés du foyer. J'ai exploré la forêt d'un bout à l'autre, sans trouver aucun vestige de lui.

— Vous êtes allé dans la forêt ? Et pourquoi cela ? C'est à Héléna qu'il fallait le chercher, et non pas dans les bois.

— Il doit être quelque part, assurément, car il n'a pas pu s'envoler. Où diable pourrait-il être, si ce n'est dans la ville ou dans la forêt ? Et pourtant je ne l'ai aperçu ni dans l'un ni dans l'autre endroit.

— Avez-vous regardé dans l'eau, Pierre... dans l'eau ? murmura faiblement Georgina.

— Dans l'eau ? répéta Pierre en regardant autour de lui avec terreur. Qu'est-ce qui vous fait penser à cela ? »

Georgina remarqua l'inquiétude de son émissaire avec épouvante, et elle s'écria :

« Oui, dans l'eau ! Vous l'avez trouvé dans l'eau ? Parlez, parlez ; ne me réduisez pas au désespoir !

— Mais non! non, je vous assure, répondit Pierre.

— Puisque vous l'avez cherché là, vous aviez alors certains soupçons : vous pensiez l'y trouver. Parlez, et délivrez-moi de mon incertitude.

— Mais, vraiment, vous me faites dire ce que je n'ai pas même pensé. Pourquoi aurais-je fait cela? Harris croyait....

— Quoi! Qu'est-ce qu'Harris croyait? demanda Georgina en s'efforçant de paraître calme.

— Il croyait.... que le métis n'avait pas débarqué, continua le pirate en toussant à plusieurs reprises, comme si les paroles eussent tenu au fond de sa gorge. Lorsque Harris vit arriver la barque, il voulut parler à Olyo. Le seul sentier que le métis pouvait prendre pour parvenir jusqu'à lui traversait la clairière, et pourtant Harris ne l'aperçut pas. Quand il l'appela, il ne reçut aucune réponse.

— Olyo s'était peut-être caché; il ne reconnaissait pas la voix de notre camarade.

— Harris s'imagina d'abord la même chose, continua Pierre enhardi par le calme apparent de Georgina. A vrai dire, il fut étonné de voir le nègre repartir sur-le-champ; car il aurait dû accompagner Olyo assez loin pour qu'il lui fût impossible de se perdre. Bolivar s'était laissé aller à la dérive pendant quelque temps, avant de reprendre les rames. Il était occupé à quelque chose qu'Harris ne put distinguer, vu la distance. Notre associé alla ensuite visiter la petite baie où la barque était entrée pour découvrir dans quel endroit elle avait abordé; mais il n'aperçut aucune trace, et, cependant, le gazon touffu aurait dû conserver l'indice du passage d'un homme.

— Eh bien? ensuite? » demanda Georgina qui vit Pierre indécis.

Celui-ci ne remarqua pas l'émotion contenue de la jeune femme, le frémissement de ses lèvres et sa main crispée qui serrait le dossier d'une chaise; il ne vit que sa pâleur mortelle et ses yeux calmes et fixes qui l'interrogeaient; aussi poursuivit-il, mais en hésitant :

« Il n'y avait pas d'indices sur le rivage, mais.... dans l'eau.

— Dans l'eau ? répéta Georgina.

— Oui !... il a pu se tromper, pourtant, » dit Pierre qui chercha à suspendre son récit.

Il se rappelait l'attachement profond de Georgina pour le métis ; et, comme il comprit qu'il ne pouvait alléguer aucune bonne raison pour justifier ses soupçons, il ne voulait pas se laisser arracher le récit d'une histoire qui pourrait avoir pour lui une issue désagréable.

Mais Georgina n'était pas d'humeur à le tenir si aisément quitte. Elle était convaincue que Pierre en savait plus qu'il ne voulait l'avouer.

« Harris a sans doute vu flotter quelque chose sur l'eau, n'est-ce pas? dit-elle d'un ton calme; qu'a-t-il vu? Ne me cachez rien, tout ceci ne fût-il même qu'une supposition.

— Bah ! il n'a rien vu, ou du moins il s'est trompé, « murmura Pierre, tout en cherchant la porte des yeux; mais, de quelque côté qu'il se tournât, le regard fixe de la jeune femme ne le perdait pas de vue : aussi, lorsqu'il vit qu'il lui était impossible d'échapper à cette fascination, Pierre s'écria tout à coup, en tortillant son chapeau dans sa main :

« Eh bien ! puisque vous voulez le savoir, et, après tout, cela m'est égal, il croit avoir vu du sang, ou plutôt des goutelettes sanguinolentes, au-dessus de l'eau; mais le mouvement de la vague a bientôt confondu cette couleur rouge avec celle de la boue du fleuve.

— Harris a-t-il retrouvé le corps? demanda Georgina d'un ton si bas, qu'elle fut forcée de répéter sa question.

- Le corps? Non certes, car tout ceci n'est qu'un simple soupçon. Peut-être Olyo reviendra-t-il aujourd'hui ou demain, et vous vous serez inutilement tourmentée.

— Pierre, dit-elle après un court silence, en s'appuyant des deux mains au dossier d'une chaise, je veux savoir ce qu'est devenu Olyo.

— Le nègre seul peut vous en instruire, répondit Pierre avec brusquerie ; et, à vous dire vrai, je désirerais n'être point mêlé dans cette affaire. Le....le capitaine pourrait être mécontent....

— Supposeriez-vous donc?...

— Rien, mais il n'aimait pas beaucoup le métis, et il n'ignorait pas qu'il vous servait d'espion.

— Serait-il vrai? Et alors vous pensez qu'il lui aurait été agréable d'être débarrassé de ce garçon, et que peut-être.... c'est par son ordre....

— Oh! madame, un moment, un moment, répondit Pierre d'une voix alarmée. Aussi longtemps qu'il me restera un grain de bon sens dans la tête, je me garderai bien de produire une assertion semblable. D'ailleurs ce sont des affaires qni ne me regardent pas; je fais mon devoir et m'occupe peu des autres, pourvu qu'ils me laissent en paix moi-même.

— Et en agissant ainsi, Pierre, vous avez parfaitement raison. Mais, dites-moi, refuseriez-vous de me rendre un service que je vous demanderais avec instance, et pour lequel je vous offrirais une récompense.... royale?

— Qui, moi! refuser un service à une dame? Certainement non.

— Très-bien! Vous me promettez donc de m'accorder ma requête?

— De tout mon cœur, si cela m'est possible.

— Donnez-moi votre main droite, comme gage de votre promesse. »

Pierre hésita, car les choses prenaient une tournure sérieuse, et il regretta d'avoir donné sa parole. Mais Georgina jetait sur lui un regard de prière et tendait vers lui ses mains blanches aussi froides que du marbre. Il ne put prolonger cette anxiété, et il s'empressa de presser ces doigts mignons dans sa main calleuse.

« Vous m'avez donné votre parole; c'est bien! Sachez tenir votre promesse. Vous allez emporter avec vous des cordes et des harpons; la baie dont vous m'avez parlé n'est pas très-profonde; retrouvez le cadavre. »

Elle s'arrêta et laissa tomber son visage dans ses mains.

« Lorsque vous l'aurez trouvé, apportez-le ici. Olyo aura au moins une sépulture de chrétien. M'obéirez-vous?

— Oui!... Mais si pendant ce temps-là le capitaine revenait? s'il me demandait?

— Je saurai trouver un motif à donner à votre absence. Voyons, voulez-vous vous charger de faire les recherches que je désire?

— J'y consens, la baie a tout au plus dix pieds de profondeur, peut-être même moins. Mais où déposerai-je.... le.... cadavre?

— Ici, dans ma maison, dans ce cabinet. Le reste me regarde. Ah! encore un mot : où est le nègre?

— Il est garotté et on l'a enfermé dans l'écurie. Corny est mort aujourd'hui de la morsure que lui a faite Bolivar; cette brute lui avait probablement déchiré une veine, et on n'a pas su la rattacher. Nous attendons le capitaine, et il décidera ce qu'il faut faire de cet être indomptable. Oh! si Bolivar n'avait pas été un nègre, on n'aurait pas même fait attention à cette escarmouche, car véritablement Corny l'avait trop irrité. Mais un nègre doit être puni, lorsqu'il ose frapper un blanc. L'impunition serait un fâcheux précédent. Kelly décidera la question, mais il lui sera impossible de l'absoudre, car tous les amis sont exaspérés contre cette horrible peau noire.

— Allez chercher Bolivar, et amenez-le ici, dit Georgina après avoir réfléchi un moment.

— Y pensez-vous, madame?

— Oui! conduisez Bolivar, garroté tel qu'il est, et envoyez-moi en même-temps deux hommes, des amis de Corny.

— Si vous croyez le forcer à avouer, répondit Pierre, qui comprit bien que cet ordre pouvait être fatal au nègre, vous êtes dans l'erreur; Bolivar est entêté comme une mule. Je vais pourtant faire ce que vous désirez. Mais, de votre côté, accordez-moi aussi une grâce. Lorsque le capitaine arrivera, ne lui dites rien de tout ceci! »

Pierre sortit en prononçant ces paroles.

Aussitôt que Georgina se vit seule, elle se laissa tomber sur l'ottomane, et, délivrée de toute contrainte, elle versa un torrent de larmes. Mais le désespoir de cette belle créature, au caractère passionné, ne pouvait être apaisé par une simple démonstration : elle ne savait pas souffrir avec résignation; il fallait qu'elle se vengeât de celui qui avait osé l'of-

fenser. Autant elle était susceptible d'éprouver un amour sans bornes, autant sa haine connaissait peu d'obstacle. Du reste, l'indignation de Georgina était doublée par les tortures de la jalousie; elle sondait son cœur et frémissait en découvrant l'excès de son attachement pour Richard Kelly, à qui elle avait tout sacrifié, dont elle avait partagé les dangers, avec qui elle avait supporté la misère et la persécution, et qu'elle avait suivi dans son dernier refuge, pour vivre avec lui et pour lui au milieu du rebut du genre humain. Georgina avait vraiment rompu avec le monde et n'espérait qu'en Kelly, car il était le seul être sur la terre à qui elle demandât de l'affection et en qui elle dût avoir confiance. C'était la première fois que la pauvre femme avait soupçon de la trahison de son amant, et ce soupçon prenait les proportions d'une certitude. Sa tête s'égarait et son sang bouillait. Pourquoi, s'il n'était pas coupable, Kelly aurait-il craint la présence du métis? Pourquoi, — et cette idée seule faisait frémir Georgina, — pourquoi, s'il n'était pas traître à son amour, avait-il fait assassiner le pauvre enfant?

« Oh! si j'étais certaine de ce qu'est devenu Olyo, disait-elle, je saurais ce qu'il me reste à faire. Monsieur Richard, n'essayez pas de vous jouer de moi! »

Au même instant, un bruit confus de voix se fit entendre derrière la porte, et, lorsqu'elle s'ouvrit, une demi-douzaine de pirates armés de torches parurent sur le seuil, amenant au milieu d'eux le nègre garrotté. Bolivar, à qui l'on avait enlevé son couteau, gardait une contenance impassible. Son visage, ou plutôt son œil, était très-enflé, et un foulard enveloppait sa tête meurtrie.

Georgina s'avança vers lui, et le considéra d'un air scrutateur. Bolivar riposta par un regard moitié timide, moitié insolent, et, au même instant, la femme de Kelly, prenant un petit pistolet de poche, l'arma et ajusta le bandit en lui disant :

« Vous êtes en mon pouvoir; je connais votre crime, Bolivar, et rien ne pourra vous soustraire au châtiment que vous avez mérité. Je sais aussi qu'une autre personne a participé à ce meurtre infâme, mais votre vie a moins d'importance à mes

yeux que la découverte du nom de votre complice. Misérable! vous avez massacré le jeune garçon qui avait été confié à votre garde et jeté son cadavre dans la baie. Vous voyez que je sais tout; si vous voulez avoir la vie sauve, avouez les motifs qui vous ont poussé à agir ainsi. Ce pauvre Olyo ne vous avait jamais fait de mal; il était quelquefois espiègle comme on l'est à son âge, mais c'était un enfant. Il est tombé entre vos mains, comme la tourterelle dans les serres du vautour. Qui vous a engagé à commettre cet acte odieux? A quels ordres avez-vous obéi? Parlez! je sais tout, sans doute, mais vos aveux doivent compléter ma conviction.

— J'ignore qui vous a mis toutes ces folies en tête, répliqua Bolivar. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans cause, injustement, on m'a indignement traité; si Massa Kelly était ici....

— Il prendrait votre parti, je le crois; mais vos tergiversations ne vous sauveront pas; avouez, ou je vous fais sauter la cervelle. Vous n'ignorez pas que lorsque je fais une menace, je sais l'exécuter.

— Je le sais; je vous connais parfaitement; mais je fais peu de cas de votre colère. La vie que je mène ici est pire que celle d'un chien. Tirez donc, et n'essayez pas de m'effrayer comme un enfant, ce serait inutile! »

Georgina se mordit les lèvres jusqu'au sang.

« Déliez-lui les mains, s'écria-t-elle, et attachez-le à un arbre. Nous allons voir s'il n'est pas possible de lui arracher une parole. Fouettez-le, jusqu'à ce qu'il avoue, dussiez-vous lui enlever la dernière parcelle de sa hideuse peau noire. S'il refuse de parler, qu'il meure sous le fouet!

— C'est là le supplice qu'il aurait fallu appliquer depuis longtemps à cette bête fauve, fit un des hommes qu'on appelait Tusky, l'homme à la « défense, » à cause d'une dent qui lui sortait d'entre les lèvres et lui donnait un air farouche. J'y avais songé et j'avais apporté le fouet avec moi; nous allons voir si son sang est aussi noir que l'épiderme sous lequel il coule. Sus! sus! beau prince d'ébène; à bas la chemise, et faites-moi le plaisir de ne pas demander grâce trop tôt, afin que notre divertissement dure plus longtemps.»

Bolivar répondit par un regard de défi, sans qu'une parole s'échappât de ses lèvres Il supporta la torture en silence, quoique le sang eût coulé au second coup de fouet. Immobile, les dents serrés, il écouta sans sourciller les injures que les bandits adressaient à lui, à sa race et à sa famille. On lui crachait au visage, et il accueillait, par un mutisme dédaigneux, les menaces de Georgina, qui le contemplait, la colère dans les yeux, oubliant la douceur ordinaire à son sexe, et s'emportant en horribles blasphèmes. Bolivar persistait à ne faire aucun aveu, et, d'ailleurs, à quoi cela lui aurait-il servi? Le fouet avait coupé les chairs dont toutes les fibres frémissaient de douleur, ses genoux fléchissaient, mais il eût plutôt avalé la langue que d'accorder à ses ennemis la satisfaction qu'ils désiraient. Ses yeux défiaient toujours la femme inexorable, mais bientôt ils devinrent troubles, une faiblesse insurmontable s'empara de lui, et, malgré les courageux efforts qu'il faisait pour résister, il fut obligé de s'appuyer contre l'arbre auquel il était attaché ; un nuage de sang s'étendit sur sa vue, et il se laissa tomber à genoux à demi-évanoui.

« Est-ce que cette brute va faire sa prière? s'écria Tusky. Allons, debout, chenapan! nous n'avons pas le temps d'écouter ton oraison ; tu invoqueras tes dieux noirs lorsque tu seras au pied de la potence. Le moment n'est pas encore venu. »

Et les coups de fouet recommencèrent à pleuvoir sur ses épaules.

« Arrêtez! » s'écria tout d'un coup un personnage qui arrivait près de Tusky.

— L'accent de cette voix était si impérieux, que les bourreaux de Bolivar suspendirent leur œuvre sanguinaire. Georgina, dans sa surprise, tourna les yeux vers l'endroit d'où provenait cette voix si connue.

Kelly était là, enveloppé dans un manteau mexicain. Un chapeau à larges bords ombrageait son front.

« Quel est le misérable, dit-il en désignant l'homme au fouet, qui ose exécuter une punition que je n'ai point commandée?

— C'est moi qui ai donné cet ordre, riposta Georgina en saisissant la main étendue de Kelly. J'ai condamné Bolivar, parce qu'il a assassiné Olyo, l'enfant que j'avais élevé et que je chérissais, et vous n'oserez pas m'empêcher de punir ce brigand! Non, vous ne l'oseriez pas, répéta-t-elle d'un accent terrible que l'émotion rendait plus énergique encore; à moins que vous ne vouliez passer pour son complice!

— Emmenez cet homme, dit le capitaine froidement, sans répondre à Georgina; emmenez-le vous dis-je, j'examinerai l'affaire.

— Elle est tout examinée, riposta Georgina avec fierté. C'est moi qui l'accuse, et je prends Dieu à témoin qu'il est coupable de meurtre! Aurez-vous l'audace de lui rendre la liberté et de le protéger?

— Emmenez cet homme, dis-je, répéta Kelly d'une voix menaçante; et vous, Georgina, retirez-vous : votre place n'est point ici. Damnation! tout le monde me désobéit-il donc, aujourd'hui? »

Georgina, à cet élan de colère, se retira pâle comme une morte.

Tusky, lui, se tourna insolemment vers le capitaine, en s'écriant :

« Ce misérable a attaqué un blanc à coup de poing et à coups de dent; ainsi donc, il faut qu'il soit pendu! La subordination est une belle chose, mais elle ne doit pas être poussée trop loin. Nous sommes tous citoyens américains, nés libres; or la majorité a résolu que Bolivar subirait le châtiment. Aussi, capitaine, moi, je ne lâche pas le nègre. »

Prompt comme l'éclair, Kelly tira de son fourreau un coutelas dont la lame étincela à la lueur des torches et alla s'enfoncer dans la poitrine du rebelle. Tusky demeura debout, les yeux fixes, pendant plusieurs secondes; puis, il étendit les bras et tomba mort. Au même instant, les autres bandits, prêts à s'élancer sur Kelly, poussèrent un cri de défi.

« Insensés! dit celui-ci d'un ton impassible. Voulez-vous

donc courir à votre perte? La trahison nous entoure, notre retraite est découverte, des espions nous cherchent sur le fleuve; nos vies, notre butin gagné au prix de tant de dangers et de fatigues, sont exposés. Allons! livrez-vous à tous les excès? Secondez la jalouse fureur d'une femme, et révoltez-vous contre celui qui seul peut vous sauver! Brigands, fous et imbéciles que vous êtes! retournez à vos postes et écoutez bien ceci : un bateau vient d'atterrir sur notre île; celui qui se trouvait à son bord est peut-être caché à quelque pas de nous; il nous épie! Il ne faut pas qu'il puisse sortir d'ici. Allons! retirez-vous et attendez mes ordres à la *Maison des célibataires*. Je vous y rejoindrai tout à l'heure. Mais avant, délivrez Bolivar; et qu'ensuite deux d'entre vous emportent cette charogne et aillent l'enterrer derrière la clôture. La mort de ce misérable Tusky a été trop douce; il avait pris à Héléna l'engagement de nous vendre. L'espoir seul d'obtenir une récompense plus élevée a retardé la mise à exécution de ses projets. Emportez ce serpent! Quant à vous, Bolivar, attendez-moi ici; je reviens dans quelques instants. »

Les hommes obéirent en silence, et Kelly rentra dans sa maison pour aller rejoindre Georgina. La belle créole le reçut avec un mécontentement qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

« Où est la jeune fille malade que vous avez voulu garder avec vous? lui dit Kelly en promenant autour de la chambre son regard inquisiteur.

— Où est Olyo? lui cria Georgina dont la colère grandissait eu égard à la faute qu'elle avait commise. Où est Olyo? N'est-ce pas par vos ordres que cet infâme noir l'a poignardé? Où est l'enfant que j'avais élevé, le seul être qui eût pour moi un amour sincère et dévoué, et dont l'unique crime a été de m'être trop fidèle? Vous vous êtes joué de moi, Kelly, et je crains d'être trahie par vous que j'ai aimé plus que tout au monde.

— Tout cela est de l'exaltation, répondit tranquillement Kelly en jetant son large chapeau sur la table. Comment puis-je savoir où est Olyo? Pourquoi l'avez-vous laissé sor-

tir de l'île? Ne vous ai-je pas toujours conseillé de le lui défendre? D'ailleurs, peut-être reviendra-t-il aujourd'hui ou demain. Qui vous dit que le petit drôle, à qui vous avez donné sa volée, ne profite pas follement de sa liberté pour s'amuser à Héléna? Damnation! voilà notre existence à tous qui se trouve ainsi à la merci de l'étourderie d'un enfant. Répondez! où est la jeune femme? je veux la voir.

— Olyo! Olyo! Vous dites qu'il reviendra? Oui, c'est-à-dire son cadavre. Pierre l'a retrouvé là-bas, dans la baie où le nègre l'avait jeté. Ah! cher enfant! mourir ainsi enseveli dans les profondeurs du fleuve. Hélas! tes indiscrétions ne sont plus à craindre! »

Le désespoir de Georgina, longtemps contenu, éclata dans ce moment, et son visage fut bientôt inondée par un déluge de pleurs. Elle se cacha le visage dans ses mains et sanglota à faire pitié.

Kelly, confondu, la contemplait en silence.

« Qu'était donc Olyo pour vous? dit-il enfin à la pauvre femme éplorée. Un métis à qui vous ne pouviez être attachée que comme on l'est à un serviteur. Ah! Georgina, je ne vous ai jamais questionné sur la naissance de cet enfant, et je désirerais aujourd'hui en savoir quelque chose.

— Le sang des nobles chefs de la race des Séminoles coulait dans ses veines, répondit-elle. Le nom du père d'Olyo était le cri de guerre d'une nation, et ce nom est immortel dans l'histoire de son peuple.

— Et comment s'appelait sa mère? » murmura ironiquement Kelly.

Puis, sans attendre une réponse, il se tourna vers le cabinet où, jusqu'au jour précédent, Marie avait été confinée, et il ajouta d'un air indifférent :

« Où est la folle? Est-elle dans sa chambre?

— Oui! elle dort, ne la dérangez pas; elle a besoin de repos.

— Je veux la voir, répliqua le capitaine en s'approchant du rideau qui séparait le cabinet du salon.

— Non! car vous la réveilleriez; obligez-moi de ne point la déranger. »

Kelly regarda fixement Georgina, comme s'il eût voulu

scruter sa pensée; mais elle soutint ce regard sans manifester la moindre émotion. Puis il souleva le rideau sans proférer une parole. Le lit était placé en face de la porte, et la malade y était étendue, le dos tourné et couverte d'un drap. On apercevait distinctement le bras droit allongé sur la couverture, une partie de son cou, et ses cheveux déroulés. La régularité de sa respiration annonçait qu'elle dormait profondément.

Kelly parut d'abord extrêmement surpris; il fit un mouvement involontaire comme pour se livrer à un examen plus minutieux, mais il sut se contenir à temps, et, après avoir jeté un regard scrutateur dans la direction du lit, et ensuite sur le visage pâle de Georgina, il sortit sans prononcer une parole.

Une fois hors de la maison, le capitaine passa à côté de Bolivar qui était accroupi au pied de l'arbre où il avait été si cruellement flagellé, et se dirigea vers la *Maison des célibataires*. Il n'y avait pas une minute à perdre, le danger était imminent; aussi donna-t-il rapidement à ses subordonnés des ordres auxquels il fallut obéir sans réplique. Quelques-uns des pirates se dispersèrent dans le fourré, tandis que d'autres se dirigèrent vers le rivage, pour y trouver la barque de l'étranger. Il était entendu que, dans le cas où l'on découvrirait la barque, on se cacherait aux alentours, afin de s'emparer de cet audacieux. Les autres bandits se chargèrent des préparatifs nécessaires pour pouvoir quitter l'île; et, cependant, rien ne prouvait encore tout à fait que le refuge fût connu dans les pays. L'avis général était que l'on devait se défaire des deux hommes qui s'étaient mis à faire des recherches. Si l'on réussissait à s'en emparer, c'eût été folie de quitter la place avec précipitation, car on ne trouverait jamais dans tous les États-Unis une cachette équivalente. Quoi qu'il en fût, il fallait tâcher de s'y maintenir jusqu'à ce que tout le butin de la compagnie eût été transporté au Texas ou au Mexique. Il serait alors loisible aux ennemis des pirates de fouiller l'île; ils trouveraient le nid abandonné, car les vautours se seraient envolés.

Kelly se décida à retourner immédiatement à Héléna,

d'où il reviendrait sans tarder, si la fuite devenait indispensable ! « Enfin, se disaient les bandits, si le danger était inévitable, nous nous ferions jour l'arme au poing, avant que les assaillants pussent savoir quels étaient nos moyens de défense et le nombre des habitants du refuge. »

Comme on le voit, les pirates comprenaient si peu l'imminence du péril qui les menaçait, qu'ils traitaient la chose fort légèrement, et se fiaient entièrement sur leur force numérique. La longue impunité de leurs criminelles opérations rendaient ces hommes téméraires ; plusieurs d'entre eux disaient même qu'il leur importait peu d'être découverts, car ils seraient assez curieux de voir de près le visage de ceux qui oseraient venir les attaquer dans leur fort.

Le capitaine Kelly pensait tout autrement : il connaissait parfaitement le danger et les moyens qui lui restaient pour y échapper ; aussi était-il fort inquiet de ne point savoir ce qu'était devenu le bateau d'Edgeworth. Cette proie assurée aurait dû déjà arriver, et il n'expliquait ce retard que par l'épaisseur du brouillard. Peut-être, se disait Kelly, le vieux fermier avait-il craint d'exposer son chargement, ou bien Bill lui-même, de peur de manquer le but et de risquer de perdre une si riche prise, avait-il préféré différer le voyage. Certains pronostics le portèrent à croire que le brouillard allait se dissiper ; un vent léger soufflait de la terre, ce qui était un bon signe, et, dans ce cas, le bateau arriverait au point du jour.

Tandis que les bandits exécutaient les ordres de leur chef, celui-ci alla retrouver le nègre et lui toucha légèrement l'épaule. A ce contact, l'Africain tressaillit. Kelly avait frolé, sans y songer, une des blessures faites par le fouet. Dès qu'il reconnut son maître, Bolivar se leva sans prononcer une parole.

« Bolivar, lui dit le capitaine à voix basse, tandis qu'il examinait l'aspect affligé de son nègre fidèle, on t'a maltraité, parce que tu m'as été dévoué, n'est-ce pas ? »

Le nègre grinça des dents, et jeta un regard de colère dans la direction des fenêtres, brillamment éclairées, de la demeure de Georgina.

« Je sais tout, ajouta Kelly avec l'intention de l'apaiser ; peut-être vaut-il mieux que cela se soit passé ainsi. En tous cas, tu ne t'en trouveras pas plus mal. Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, tu ne peux pas rester ici ; Georgina sait ce que tu as fait, et ses projets de vengeance pourraient devenir dangereux. Il faut tous les deux nous tenir en garde. Tu vas aller faire un paquet de ce que tu veux emporter, et tu viendras avec moi. »

En entendant ces paroles, Bolivar, saisi d'étonnement, regarda le capitaine sans mot dire, car il soupçonnait un motif funeste dans le départ du chef. Kelly abandonnerait-il les habitants de l'île et Georgina ?

« Ne devons-nous plus revenir ici ? demanda le nègre à Kelly, au moment où il s'éloignait.

— Toi, du moins, tu ne remettras pas les pieds ici de quelque temps. Quant à moi, peut-être serai-je de retour demain. Mais, hâtons-nous ; les instants sont comptés, et nous avons à faire une longue traversée.

— Il m'est impossible de ramer ; mes bras sont inertes et sans force, grâce aux lacérations du fouet !

— C'est bien ! tu resteras au gouvernail. Tu as assez souvent ramé pour moi ; tu peux te reposer aujourd'hui. A dater de ce moment, Bolivar, c'est toi seul qui me suivras partout. Veux-tu t'attacher à mon service ? Sauras-tu avoir pour moi une fidélité à toute épreuve ? Voudras-tu m'obéir, quels que soient les ordres que je te donne ?

— Vous avez vengé mon injure, répondit le nègre ; le sang de ce scélérat, répandu par votre main, a rejailli sur moi, et chaque goutte a été un baume réparateur pour mes cuisantes blessures. Croyez-vous donc que je puisse jamais oublier cela. »

Kelly fixa sur Bolivar un regard pénétrant, et répliqua après un instant de silence :

« Bien parlé ! je crois à ta parole. Va te reposer dans le bateau qui est amarré à sa place ordinaire. »

Au moment où Kelly continuait sa marche, le nègre l'arrêta en lui disant :

« Massa, voici deux lettres que le métis avait dans sa poche. A vrai dire, je ne crois pas qu'elles vous fussent destinées.

— Très-bien! répliqua Kelly en s'en emparant; je te remercie. »

Et il sortit de la cour du refuge par la porte du nord-ouest.

Bolivar se glissa jusqu'à sa cabane, rassembla quelques objets, et sans prononcer la moindre parole à qui que ce fût, il s'éloigna des habitations, en suivant, autant que le brouillard le permettait, le sentier qui conduisait à l'endroit où il devait attendre son capitaine.

XXVIII.

Les aventures d'O'Toole.

Lorsque Patrick O'Toole avait quitté Smart et Barnwell sur le bord du fleuve, il s'était rendu chez le juge, bien moins dans le but de lui faire part de son projet que dans celui de lui emprunter une boussole, parce que le brouillard paraissait devoir prendre de la consistance. A vrai dire il ne croyait pas avoir sitôt besoin de l'assistance de la justice. Le Squire n'était pas chez lui, et les domestiques de Dayton n'ayant pas pu lui dire quand leur maître serait de retour, O'Toole se décida à s'aventurer sans perdre de temps et à partir sans boussole.

Une fois embarqué, il déploya la voile et se dirigea vers la rive où était situé l'ermitage de Bradshaw, dans l'espoir d'y arriver en moins d'une heure : tout alla bien tant qu'O'Toole demeura en vue du bord. Son embarcation était trop légère pour qu'il eût rien à craindre des écueils : d'ailleurs il ramait avec courage et il atteignit promptement a baie ouverte en face de la demeure de Bradshaw. Ce

dernier lui donna avec plus de précision encore les détails qu'il avait déjà confiés à Barnwell, et O'Toole demeura plus que jamais convaincu que ses soupçons étaient fondés et qu'il était sur la trace des brigands contre lesquels son cœur nourrissait une haine insurmontable.

Bradshaw essaya de dissuader le brave Irlandais de se risquer ainsi, seul, par ce temps de brouillard, d'autant plus qu'il lui serait presque impossible de découvrir l'île. O'Toole n'en persista pas moins, disant avec assez de raison que si l'île était, en effet, le refuge des bandits, ce temps obscur était le meilleur qu'on pût choisir, parce qu'ils seraient moins sur leurs gardes que par un beau soleil

Afin de ne pas perdre un temps précieux, l'Irlandais quitta Bradshaw, qui le força à emporter une grosse couverture de laine, au cas où il serait obligé de rester sur le fleuve plus longtemps qu'il ne le pensait.

O'Toole remonta donc à bord de son canot, en assurant le bûcheron qu'il entendrait bientôt parler de lui, et qu'il se vengerait des mauvais traitements que lui avaient fait subir ces infâmes brigands.

Bradshaw resta sur le rivage jusqu'à ce que le batelet eût disparu dans l'épaisseur du brouillard.

O'Toole continuait à ramer; en se fiant à sa bonne cause et sans avoir l'air de s'inquiéter une minute des dangers qu'il courait. Il avait pour toute arme un couteau ordinaire qui était plutôt destiné à l'usage de la table qu'à servir d'arme défensive.

Le soir approchait, et quelque propice que fût l'obscurité pour notre aventurier, puisqu'elle devait lui être favorable en cas de surprise, le brouillard n'en rendait pas moins d'autant plus difficile son arrivée dans l'île des pirates, car il l'empêcherait peut-être de l'apercevoir. En tous cas, O'Toole était sûr de ne pas en être éloigné, puisque le nº 61 était situé à huit mille à peu près de l'île de Round-Willow. Tant qu'il fut près du bord tout alla bien, mais bientôt le fleuve décrivit une courbe très-prononcée vers l'ouest, et notre chercheur d'aventure dut s'éloigner de la rive.

Jusqu'à ce jour O'Toole n'avait jamais navigué sur le

Mississipi par un temps de brouillard, car autrement il ne se serait point hasardé à voyager sans boussole. Il s'était embarqué avec la conviction que le courant et les morceaux de bois flottants suffiraient pour lui indiquer sa route D'ailleurs l'île n° 61 était longue et large, et il croyait qu'en se tenant toujours au milieu du fleuve, il finirait par y arriver. Une seule chose manquait à ce plan assez bien conçu: c'était un guide pour observer la direction du courant.

Une heure après avoir quitté Bradshaw, O'Toole comprit qu'il avait perdu son chemin. L'obscurité était complète et il désespéra de trouver l'île, et de rencontrer même un autre rivage pour s'y arrêter.

Il cessa de ramer afin d'essuyer la sueur qui perlait à son front. Bientôt pourtant il reprit les avirons, mais il fut bien vite convaincu que ses efforts étaient inutiles et que ce qu'il pourrait faire de mieux, c'était de retourner sur la rive de l'Arkansas, afin d'y attendre que le brouillard se fût dissipé.

A vrai dire, il était aussi difficile de gouverner du côté de l'État d'Arkansas que dans la direction de celui du Mississipi. L'épaisseur des ténèbres qui enveloppaient le pauvre O'Toole lui firent croire qu'il se trouvait au milieu du fleuve. Le moindre croassement de grenouille lui eût fait pressentir le voisinage de la terre, mais un silence de mort régnait autour de lui.

A la fin pourtant, épuisé de fatigue, il releva ses avirons et se coucha sur l'avant, sans se soucier de ce qui arriverait: il savait bien qu'il aborderait infailliblement quelque part, ou bien qu'il entendrait le bruit de quelque bateau ou celui des vagues déferlant sur la côte.

Quelque temps après il lui sembla ouïr croasser une grenouille. Il prêta l'oreille et surprit un son pareil à celui du clapotement de l'eau sur le rivage. Avant qu'O'Toole eût pu se rendre compte de quel côté venait ce bruit, son canot se heurta contre la cime d'un chêne renversé, et il eut toute la peine du monde à empêcher son embarcation de chavirer.

Enfin il avait rencontré la terre ou tout au moins un arbre, et il était sûr désormais de ne pas être entraîné par

le courant. Mais il lui était impossible de deviner s'il se trouvait ou non sur une des îles, du côté du Mississipi ou de l'Arkansas. Ce dont il était sûr, c'est qu'il était au moins à cinquante ou soixante milles d'Héléna.

Où pouvait-il être? il songea d'abord à faire un appel qui serait peut-être entendu de quelqu'un dans le voisinage: mais d'autre part, s'il était parvenu aux environs de la retraite des brigands, quelle réception pouvait-il attendre de la part de gens qui lui avaient donné récemment encore d'incontestables preuves de leur inimitié?

Comme il était probable que la brise du matin dissiperait le brouillard, il résolut d'attacher sa barque en lieu sûr et de se reposer jusqu'au point du jour.

Ce projet n'était pas du reste très-facile à exécuter, car un amas confus de branches et de broussailles obstruait le passage, mais après un travail fort pénible, O'Toole parvint dans un endroit où un arbre déraciné formait une petite baie et il y fit entrer son bateau. Dès qu'il se sentit en sûreté, succombant à la fatigue qui l'accablait, il se roula dans sa couverture et s'endormit profondément.

Il y avait fort peu de temps qu'il était assoupi, lorsqu'il lui sembla, malgré son engourdissement, entendre une conversation animée. Il écouta d'abord sans comprendre, car son imagination enfantait mille rêve ; à la fin pourtant il revint à lui et fut bien étonné lorsqu'il découvrit en quel lieu il se trouvait.

O'Toole n'était pas tellement enthousiaste de la vie aventureuse qu'il ne préférât à la planche humide de son canot la mollesse d'un lit bien chaud. Il eut la prudence de ne pas manifester sa présence aux gens qu'il entendait parler, car dans la périlleuse entreprise qu'il poursuivait, il voyait un pirate, un voleur ou un meurtrier dans chaque homme qu'il rencontrait. Il rampa donc sur la terre, avec toute la précaution possible, et se glissa entre les branches et les souches, en se dirigeant d'après le murmure des voix.

Les sons provenaient tous du même endroit et O'Toole, croyant qu'il devait y avoir là une ferme, s'efforçait de trouver le sentier qui devait y conduire. Il avait traversé, à

grand'peine, une partie considérable du fourré, lorsque tout à coup les voix cessèrent, et on n'entendit plus que le croassement des grenouilles et le bruit du grillon. Pat avançait toujours, lorsque soudain il aperçut devant lui deux formes vagues qui se détachaient en noir au milieu du brouillard. Il eut à peine le temps de s'accroupir derrière un buisson, afin de n'être point vu.

« Je vous dis, Jones, qu'il vous est impossible de quitter l'île avant d'avoir prêté serment, disait l'un des individus à son compagnon; nous avons à cet égard les ordres les plus sévères.

— Je ne demande pas mieux que de prêter serment, répondit l'autre avec colère; je suis prêt à le faire quand vous voudrez, que puis-je dire de plus ? c'est vraiment une honte de me retenir ici malgré moi, tandis que je pourrais faire une très-bonne affaire dans l'Etat du Mississipi.

— Vous savez bien que ce serment se prête d'une manière solennelle et en présence de toute la bande, afin d'éviter les hésitations et les subterfuges ; or, il faut que vous preniez patience; notre assemblée générale n'a lieu que demain soir.

— Très-bien, et quand le partage du butin, dont a parlé le capitaine sera fait, quel bénéfice en retirerai-je ? ma peau est aussi compromise que celle des autres; j'appartiens à la bande, et si nous étions pris, je serais pendu en votre compagnie, quelque innocent que je sois !

— Vous! innocent ?

— Certainement; pour les affaires qui vous concernent au moins. Voyons, Ben, donnez-moi une barque ; je vous prêterai serment à vous, cela doit vous satisfaire à tout événement.

— Pas le moins du monde. Je ne risquerai pas ma tête pour vous être agréable, répondit Ben, qui se retourna vers l'endroit où O'Toole était étendu; dès l'instant que vous avez promis de jurer, vous êtes... Ohé ! s'écria-t-il au moment où son pied venait de heurter O'Toole.

— Qu'y a-t-il? » demanda Jones effrayé.

O'Toole ne bougeait pas, la frayeur avait paralysé tous

ses membres, car la conversation qu'il avait entendue lui prouvait qu'il était précisément arrivé au but qu'il s'était proposé; il ne savait quel parti prendre; s'il essayait de fuir, ces gens, qui avaient sur lui l'avantage de connaître le terrain, l'atteindraient en une minute. D'un autre côté, la résistance était impossible : il était sans armes, et ses ennemis étaient certainement pourvus de pistolets et de coutelas.

Il feignit de dormir, afin qu'en cas de découverte ces hommes pussent supposer qu'il n'avait rien entendu : peut-être alors le renverraient-ils sans lui faire de mal, afin de l'empêcher d'avancer davantage dans l'île.

Ces pensées vinrent rapidement à l'esprit du pauvre Pat, mais quelques mots prononcés par Ben lui révélèrent bientôt le danger qu'il courait. Celui-ci prit le bras de Pat en s'écriant :

« Ces chiens de paresseux se sont contentés de poser Tusky ici, et nous serons obligés de le traîner jusqu'à l'endroit où nous devons le mettre en terre. Ma foi, nous pouvons bien l'enterrer ici : il y sera tout aussi bien qu'à cent pas plus loin. »

Et en disant ces mots, le bandit jeta ses outils près du cadavre supposé et se mit à creuser la terre avec une pioche.

« Tandis que vous travaillez, je vais aller voir s'il n'y a pas de barque amarrée quelque part, dit Jones à son camarade; vous savez que c'est l'ordre de Kelly.

— Ah ! vraiment ! vous allez courir sans moi à la recherche de la barque, afin de vous y jeter et vous descendrez ensuite tranquillement le fleuve, riposta Ben en contrefaisant la voix de Jones. Vous nous prenez donc pour une troupe de crétins, que vous croyez nous tromper si facilement. Vous resterez ici; on vous y a envoyé avec moi pour creuser cette fosse d'abord, et ensuite pour chercher la barque de l'Irlandais, et attrapper ce drôle, si cela se peut. Ainsi donc mettez-vous à l'ouvrage, et ne vous flattez pas de vous jouer de moi. »

O'Toole tremblait de tous ses membres : on creusait à deux pas de lui une fosse où on allait l'enterrer vivant. Il restait immobile, car tout lui prouvait qu'il avait été trahi.

Par qui? comment cette nouvelle pouvait-elle être parvenue si vite à une si grande distance d'Héléna? Il avait fait le voyage avec la plus grande célérité et n'avait parlé de son projet qu'à des amis, et cela au moment même du départ? Du reste il n'avait pas trop de temps pour réfléchir, car chaque pelletée de terre avançait la péripétie de sa situation dramatique.

Une prompte décision pouvait seule le tirer du danger. S'il prenait tout à coup la fuite, les deux hommes qui pensaient avoir un cadavre près d'eux pourraient être si étonnés qu'il aurait le temps d'atteindre son canot, avant qu'ils revinssent de leur surprise. Autant qu'il en pouvait juger dans l'obscurité, un des hommes était petit et faible; aussi, en cas de lutte, un coup de couteau suffirait pour le mettre hors de combat. Pat tira son couteau de sa gaîne avec toutes les précautions imaginables; il se rappelait le chemin qu'il avait suivi en rampant, et il crut qu'il ne courait pas le risque d'être vivement poursuivi. Dès qu'il aurait atteint le fleuve, grâce à l'épaisseur du brouillard, il serait sauvé....

Un des hommes se trouvait entre Pat et le tronc d'arbre qu'il lui fallait franchir; il voulut, avant de commencer l'attaque, attendre que la route fût libre. Ben, celui qui le gênait, venait de jeter la pioche et de prendre la seconde bêche. Le bandit était retourné à sa place, et le moment paraissait propice à l'Irlandais. Tout à coup une voix s'éleva dans la direction de son bâteau.

« Ben ! criait-on, et tout aussitôt on entendit le craquement des broussailles.

— Eh bien! répondit le pirate en quittant son ouvrage, qu'y a-t-il ? qui appelle ?

— J'ai trouvé la barque. Cessez de creuser votre fosse et venez ici : il y aura peut-être une seconde personne à enterrer à côté de Tusky. »

En entendant ces mots, O'Toole sentit son sang se glacer dans ses veines; il lui était impossible de fuir, son bateau était découvert; il se trouvait sur l'île, et n'en pouvait plus sortir. Un seul espoir lui restait : c'était que le fossoyeur se rendît à l'appel de son camarade et le laissât seul.

« Où est cette barque? demanda Ben au bandit invisible.

— Ici tout près, à la pointe de l'île, sous le vieux sycomore.

— Eh bien alors, faites ce que Kelly vous a dit et taisez-vous. L'homme pourrait être caché aux environs. Tenez-vous tranquille à votre place : s'il revient tuez-le, mais surtout pas de coup de feu!

— Que faut-il faire, si Savage Bill arrive avec le bateau plat, et donne le signal? demanda l'autre bandit d'une voix contenue.

— Cela ne vous regarde pas, restez à votre poste ; quand le bateau sera solidement enchaîné, nous fouillerons l'île d'un bout à l'autre; il faudra bien que l'Irlandais se retrouve! »

Ben continua à creuser le sol, et la fosse devait être bientôt assez profonde, car il y avait à côté un grand amas de terre. Le cœur d'O'Toole battait à se rompre : une des voix qui résonnaient à ses oreilles appartenait au misérable qu'il avait assommé à Héléna; s'il était découvert, il n'avait pas de miséricorde à espérer. Il se dit pourtant que pendant que ces hommes étaient occupés à leur besogne, il lui serait possible de ramper jusqu'au fourré et d'y trouver une cachette; puis enfin il attendrait là le moment favorable pour se jeter dans le fleuve et se mettre à la nage protégé par l'épaisseur du brouillard. Il y avait une si grande quantité de troncs d'arbres entraînés à la dérive sur le fleuve qu'il n'avait pas à craindre de se noyer, et ce dernier parti vaudrait encore mieux que de rester là pour se faire tuer comme un chien.

Pat souleva lentement son bras gauche, afin de s'appuyer dessus pour se traîner, car il avait surtout à redouter le bruissement des feuilles. Les deux hommes travaillaient avec ardeur, et pendant ce temps-là, l'Irlandais avait fait plusieurs pas, et se trouvait près d'un épais buisson. Au moment où il se préparait à passer par-dessus une grosse branche, sa main rencontra un rameau sec et pourri qui se brisa avec éclat.

O'Toole frémit et se tint immobile, tandis que Ben sautait vivement hors de la fosse et regardait autour de lui avec inquiétude.

« N'avez-vous rien entendu, Jones? demanda-t-il au bout d'un instant à son camarade; il m'a semblé que quelqu'un avait marché sur du bois sec.

— Ah! bah! vous vous serez trompé, grommela l'autre en se hissant à son tour hors de la fosse. Le trou est assez profond. Je n'aime pas cette besogne-là, et, si vous croyez que je suis venu dans l'île pour faire le métier de fossoyeur, vous êtes dans une grande erreur. Voyons! fourrez-moi cette carcasse là-dedans, et que ça soit fini. C'est peu récréatif de travailler ainsi la nuit, au milieu du brouillard, à creusser une fosse. Cela arrive-t-il souvent ici?

— Ne pouvez-vous donc pas vous taire? Avez-vous bientôt fini de rabâcher vos doléances? je vous dis que j'ai entendu marcher. Holà! où est Tusky? ah! le voici, je le croyais plus près. Venez, Jones, ce cadavre est lourd en diable, traînez-le; n'ayez donc pas peur de le toucher : ce n'est pas le premier, je pense, que vous aidez à mettre en terre?

— Dieu me damne! il est encore chaud, répliqua Jones en frissonnant; il n'est donc pas tout à fait mort?

— Allons donc! quand une fois on a tâté du couteau de Kelly, on n'a plus besoin de rien, et d'ailleurs il est tout naturel qu'il soit encore chaud, il y a à peine une heure qu'il est mort. »

Les deux bandits enlevèrent le prétendu cadavre et le transportèrent du côté de la fosse; Jones, qui portait la tête, trébucha sur l'amas de terre et lâcha son fardeau, ce qui fit qu'O'Toole glissa dans le trou sans son assistance.

Le moment était arrivé où il fallait agir ou se résigner à la mort. Pat avait fait un mouvement involontaire, lorsque Jones l'avait laissé tomber. Ben sentit la secousse et l'attribua au poids du corps demeuré sans appui. Afin d'en finir plus vite, il prit la bêche et jetta une pelletée de terre sur O'Toole.

Essayer de se relever et de fuir était une tentative inutile, car ses ennemis eussent fait prompte justice de lui : en demeurant tranquille, il courait risque d'être enterré vivant dans quelques minutes. Les paroles prononcées par Jones inspirèrent une pensée à O'Toole.

S'il n'était point tout à fait mort, on ne l'enterrerait pas, et peut-être l'obscurité empêcherait-elle les bandits de le reconnaître. En tout cas, il gagnerait du temps, et c'était bien quelque chose, lorsque le danger était si imminent.

La seconde pelletée de terre tomba sur le pauvre O'Toole qui laissa échapper un gémissement.

« Là, s'écria Jones, qu'avais-je dit? nous avons failli l'enterrer vivant.

— Hem! grommela Ben, ce n'aurait pas été un grand malheur. Qu'allons-nous faire maintenant? »

Au moment où il prononçait ces paroles, un coup de feu lointain vint l'interrompre. Il prêta l'oreille avec anxiété, et au même instant un coup de sifflet, signal bien connu de la bande, retentit dans la direction du fleuve.

« Voici Savage Bill, s'écria le pirate en jetant son chapeau en l'air. Hourra pour cette nouvelle proie! allons-y.... Ah! diable, j'allais oublier Tusky. Jones, tirez-le de la fosse, et voyez ce que vous pouvez faire de lui. Je vais revenir tout à l'heure, le temps seulement d'aller jusqu'au canot et de voir partir nos gars.

— Mais, cria Jones avec un accent de désespoir, cela m'est impossible....

— Faites ce que je vous dis et ne bougez pas, répliqua Ben d'une voix menaçante. Je serai de retour dans quelques minutes. »

Et, sans attendre la réponse, il jeta sa bêche par terre et s'élança, en enjambant les troncs d'arbre, du côté de l'endroit où était attaché le canot d'O'Toole.

Pat, décidé à profiter d'une chance de salut qu'il savait être la dernière, prononça tout haut ces paroles d'un accent dolent :

« Du secours, j'étouffe! »

Jones se précipita dans la fosse et saisit l'Irlandais par-dessous les bras.

« Comme il est lourd! murmura-t-il; ne pourriez-vous pas lever une de vos jambes? là, bien! maintenant j'essayerai.... Holà, vous me paraissez être passablement solide; qu'est-ce que cela?... »

Le pirate avait en effet de bonnes raisons pour être étonné, car l'homme qu'il croyait mortellement blessé se remit sur pied avec la plus grande facilité, et, avant que Jones épouvanté eût eu le temps de pousser un cri de détresse, Pat, le retenant de la main gauche, lui asséna entre les deux yeux, à l'aide de son poing droit, un coup si violent, qu'il vit danser devant lui toutes les étoiles du ciel et qu'il tomba par terre complétement évanoui.

O'Toole se hâta de profiter de la liberté qu'il venait de reconquérir, et, sautant par-dessus tous les obstacles qui entravaient sa marche, il parvint au bord du fleuve au moment même où Ben revenait à la fosse.

« Jones, cria celui-ci en hélant le fugitif, Jones, où allez-vous? » Puis il se dit à lui-même : « Si ce coquin croit que je vais courir après lui au milieu des broussailles, il se trompe fort. D'ailleurs il ne sait pas nager, toutes les barques sont gardées, et, comme il ne pourra pas partir, il faudra bien qu'il revienne. »

Ben repoussa ensuite du pied le corps immobile qui se trouvait à ses pieds, et il ajouta :

« Allons, il est bien mort; ainsi, plus de cérémonie et finissons-en. Ma foi, Tusky, tu dois remercier le capitaine, il t'épargne la potence! »

Et en disant ces mots il rejeta le cadavre dans le trou, ramassa sa bêche et sa pioche et se hâta d'enterrer vivant son compagnon qui n'était réellement qu'étourdi.



XXIX.

Le seamboat *Black-Hawk*.

Le bateau *la Tortoise* continuait son chemin; Bob-Roy se tenait au gouvernail, et le reste de l'équipage maintenait le pilote garrotté et bâillonné, de façon à ce qu'il lui fût impossible de faire le moindre signal à ses complices. Une heure se passa dans la plus cruelle incertitude. La barque ennemie avait disparu, et l'embarcation du vieux fermier s'éloignait de plus en plus de l'endroit où lui et ses hommes avaient couru un aussi grand danger. Aucun des mariniers ne pouvait dire où l'on se trouvait : ils ignoraient tous s'ils n'évitaient pas un danger pour retomber dans un autre.

Pendant ce temps-là Edgeworth, sans faire le moindre bruit, avait promptement rechargé les deux carabines; il ne quittait pas des yeux le meurtrier de son fils unique, et Bill restait sur le tillac, immobile, n'essayant même plus de renouveler ses efforts. Bob-Roy s'occupait uniquement du gouvernail, et plus que jamais il était certain qu'un corps étranger se trouvait suspendu dans cet endroit; il attendait le jour avec impatience afin d'éclaircir ses doutes. Bientôt pourtant il perçut distinctement un gémissement humain, et il demeura certain que c'était un homme qu'il traînait à la remorque de cette façon insolite.

Il ne s'agissait plus maintenant que de savoir si c'était un ami ou un ennemi.

Bob-Roy conclut tout naturellement que, si c'eût été un ennemi, il eût donné le signal à ses camarades; mais si c'était un ami, pourquoi tant de mystères? Bob aurait bien voulu faire part de l'aventure à Edgeworth; mais le maître et l'équipage étaient tellement absorbés à la proue du bateau, qu'il résolut de se tirer d'affaire à lui tout seul.

« Hohé! là-bas! » fit-il d'une voix contenue, en se penchant en avant autant qu'il lui fut possible. Mais apparemment le passager désirait voyager incognito, car il ne répondit pas. « Hohé là-bas! » répéta Bob sur un ton plus élevé, en donnant une rude secousse à la barre, en manière d'avertissement pour l'intrus.

Ces mots, les premiers qui eussent été entendus sur *la Tortoise* depuis la lutte entre les deux forbans et l'équipage, attirèrent l'attention générale, et Edgeworth s'approcha de l'avant, la carabine à la main.

« Hem! murmura Bob, en voyant l'accueil fait à ses avances amicales, voilà un entêté qui n'est pas bavard! il aime à être au sec; il faut le mouiller un peu. » Et, joignant l'action aux paroles, il leva le manche du gouvernail, afin de tremper l'autre bout sous l'eau; puis, en le retirant, il s'écria encore comme si de rien n'était : « Hohé! hohé! là-bas! »

Le résultat de cette expérience fut un renâclement sonore qui ne fut suivi d'aucune réponse.

Bob recommença, en faisant durer l'immersion du gouvernail un peu plus longtemps que la première fois.

« A présent, mon cœur, dit-il à haute voix, si vous ne parlez pas, je vous replonge dans l'eau et vous pousse au fond à coups d'avirons. Ainsi voilà qui est entendu....

— Oh! prenez-moi.... prenez-moi.... à bord, » soupira au même instant une voix tremblante.

Edgeworth, comprenant qu'il n'y avait pas de danger, désarma son fusil et le plaça près de lui sur un tillac.

« Prenez-moi.... prenez-moi! répéta Bob; c'est facile à dire, mais comment? nous n'avons pas de chaloupe; pouvez-vous grimper le long d'un aviron, mon brave?

— Non.... cela.... m'est.... impossible, répondit-on, et la voix prouvait assez que celui à qui elle appartenait était exténué; l'inconnu était hors d'état de continuer à se tenir cramponné, et encore moins aurait-il eu la force de se hisser, avec ses habits mouillés, le long d'une rame glissante.

— Si nous lui jetions une corde? fit Edgeworth.

— Cela ne lui servirait pas à grand'chose, dit Bob, car il me paraît mourant. Allons! il faut que j'aille moi-même le chercher.

— Et si c'était un de ces maudits pirates?

— Ce n'est guère possible, dit Bob en se débarrassant de ses habits; en tout cas, il est pour le moment incapable de nuire, et je ne voudrais pas le laisser mourir ainsi. Que quelqu'un de vous tienne la corde; je vais aller la lui passer autour du corps, et alors on pourra le hisser sur le pont. »

Bob, joignant l'action à ses paroles, se laissa couler le long de l'aviron, attacha la corde autour de l'inconnu, et s'écria : « Heup! hissez-nous à bord! »

Deux minutes après, l'inconnu était étendu sur le pont. Avant qu'il pût répondre à aucune question, il fallut envelopper ses membres glacés dans une couverture et le bien frictionner.

« Du whisky! » murmura-t-il dès qu'il ouvrit la bouche; et les gens de l'équipage, qui avaient eux-mêmes la plus haute estime pour ce remède, s'empressèrent de lui verser à l'instant un verre plein de la précieuse liqueur. Quand l'homme fut un peu revenu à lui, il fit à Edgeworth un récit détaillé de ses aventures.

Nos lecteurs l'ont deviné : l'inconnu était O'Toole, qui s'était jeté dans le fleuve, après avoir assommé Jones le bandit, et qui avait nagé assez loin pour déjouer la poursuite de ses ennemis. Pat se fiait au flux du Mississipi, et il savait qu'en suivant le courant il rencontrerait infailliblement des troncs d'arbres flottants, sur lesquels il pourrait se reposer. C'est dans ce but qu'il se tint tant qu'il put au milieu du fleuve; aussi, lorsqu'il se trouva tout à coup devant le bateau plat, il s'empressa de se cramponner à la barre. Dans ce moment il entendit un grand bruit à bord : c'était lors de la lutte des mariniers avec Bill; il fut tenté de lâcher prise, et de se remettre à la recherche d'un morceau de bois quel qu'il fût; mais le mouvement des rames du batelet qui le poursuivait résonnait à ses oreilles, et dans son angoisse il serra la barre du bateau plus ferme

que jamais, sans oser pourtant se laisser apercevoir, car il craignait de trouver des ennemis à bord. Le bain forcé que Bob lui fit prendre, et la crainte d'être noyé, ce qui serait indubitablement arrivé si le marinier avait exécuté ses menaces, purent seules décider O'Toole à se rendre à merci, car ses forces étaient totalement épuisées.

Les marins écoutèrent le récit d'O'Toole avec la plus profonde attention, tandis qu'Edgeworth frémissait en songeant aux dangers auxquels il avait si miraculeusement échappé. Quelle était donc, se disait-il, l'étendue des relations de cette bande de voleurs, pour que lui, qui arrivait du nord de l'Indiana, eût pu leur être livré d'avance par un de leurs complices? Quel parti devait-il prendre? fallait-il aller faire sa déposition à la ville la plus voisine, et engager les habitants à se lever en masse pour détruire le repaire de ces pirates? Mais pourrait-on rassembler assez de monde pour attaquer une place qui était sans doute très-fortifiée? et d'autre part les bandits, avertis à temps, ne prendraient-ils pas la fuite? Et dans ce cas, quel danger n'y avait-il pas à craindre de la dispersion d'une troupe de pareils brigands dans tout le pays?

Tous les événements que nous venons de raconter se passaient tandis que le bateau d'Edgeworth descendait le Mississipi. Tout à coup l'homme qui faisait le quart signala une lumière sur la droite, et presque aussitôt les marins découvrirent que cette lumière se trouvait à bord d'un steamboat amarré le long du rivage. Les portes du fourneau étaient ouvertes, et le bateau d'Edgeworth passa si près du navire, que les mariniers purent voir deux ou trois nègres couchés devant les feux.

« Hardi! mes gars! s'écria Edgeworth, nous devons être à peine à cinquante brasses de terre; laissez aller, afin que nous ne nous éloignions pas du steamboat. »

Grâce à leurs efforts, les mariniers amenèrent leur lourde embarcation à quelques mètres du rivage; ils jetèrent un câble autour du premier arbre qu'ils purent atteindre, et se trouvèrent solidement amarrés à deux cents brasses plus bas que le steamboat.

O'Toole, parfaitement remis de son émotion, s'élança à terre, accompagné du vieux Edgeworth, et tous les deux se rendirent à bord du steamboat, avec l'intention de raconter au capitaine les événements de la nuit précédente.

Le vapeur était le *Black-Hawk*, parti de Port-Jonesboro et se rendant à Saint-Louis, sur la rivière Rouge. Il y avait à bord un bataillon de soldats qui revenaient des frontières indiennes et allaient prendre garnison dans le Missouri. Le brouillard avait forcé le capitaine de s'arrêter pendant la nuit, et en cela il avait agi avec prudence, car son navire était très-vieux et le moindre choc imprévu aurait pu lui faire courir de grands dangers.

Le capitaine se nommait Colburn et avait servi dans l'armée : récemment encore il commandait les insurgés du Texas.

Aussi, dès qu'il eut entendu le rapport d'O'Toole, relatif au refuge des pirates, il déclara vouloir débarquer pour examiner les lieux. Dans le cas où les suppositions seraient fausses, les pionniers du pays lui voueraient de la reconnaissance pour sa bonne volonté : si, au contraire, tout était vrai, il était urgent d'employer avec promptitude des mesures énergiques, pour que les pirates fussent surpris et faits prisonniers.

O'Toole fit observer qu'il ne pouvait préciser que très-vaguement la place de l'île où la bande avait son refuge principal, car le brouillard l'avait empêché de s'orienter. Mais d'un autre côté Edgeworth assura que l'endroit où il avait abordé la veille était positivement au-dessus du n° 61, et il était hors de doute que l'île qu'on supposait inhabitée était réellement le repaire des brigands.

La première chose que fit le capitaine Colburn fut d'envoyer un détachement de matelots s'emparer sur le bateau d'Edgeworth du pilote Bill, qui fut amené à bord du *Black Hawk*. Sans faire la moindre attention ni aux menaces ni aux promesses, le bandit garda un sombre silence. Il examina attentivement les inconnus dont il était environné, comme s'il eût désiré trouver dans le nombre un visage ami; mais, comme il ne rencontra que des regards furi-

bonds, il ferma les yeux et s'isola complétement de la foule.

Songer à agir avant que le brouillard se fût dissipé était chose inutile ; et d'abord, en remontant le courant, il eût été impossible de trouver l'île, à moins d'une chance extraordinaire. En second lieu, il ne fallait pas courir le risque d'échouer sur un banc de sable, car dans ce cas les mécréants s'échapperaient facilement dans leurs barques et déjoueraient la justice humaine.

Edgeworth aurait bien désiré retourner à son bord, non-seulement parce qu'il souhaitait se défaire de ses marchandises, mais encore parce qu'il eût voulu s'occuper de mistress Everett. Il en fut empêché par le capitaine Colburn, qui réclama sa présence ; car, en restant à son bord, Edgeworth lui fournirait le prétexte rationnellement indispensable pour attaquer les brigands. Les marins de *la Tortoise* déclarèrent tous positivement au fermier qu'ils aimeraient mieux ne pas recevoir leur paye que de ne pas coopérer à la destruction de ce repaire de bandits.

Edgeworth ne pouvait naviguer seul; du reste, le capitaine Colburn trancha la question, en lui disant qu'il achetait la cargaison de whishy au nom du gouvernement, pour l'usage de la garnison de Missouri. Il n'y avait point de chargement à bord du *Black-Hawk*, et les marins des deux bâtiments, aidés par les soldats, transportèrent facilement la cargaison du bateau plat à bord du steamboat ; Tom se hâtait joyeusement, comme s'il se fût agi d'une partie de plaisir, et non pas d'une bataille acharnée avec d'affreux bandits. Pendant que le transbordement s'opérait, le vieillard et le capitaine restaient en conférence dans la cabine pour discuter le prix du marché, qui fut bientôt conclu.

Mistress Everett, à son tour, déclara qu'après ce qui venait d'arriver, elle préférait retourner à Héléna sur le *Black-Hawk* et y attendre, pour continuer son voyage, le premier steamboat qui y passerait, plutôt que de s'exposer au péril de retomber entre les mains des pirates.

On n'attendait plus à bord du steamer que le moment

où le brouillard s'éclaircirait, pour se mettre en route. Bientôt un vent frais, qui se leva avec le soleil, vint combler les vœux de chacun. Le capitaine Colburn n'avait point perdu de temps pour faire tous les préparatifs nécessaires pour affronter un dangereux ennemi. Il avait passé les hommes en revue et visité leurs armes; il avait même demandé des volontaires pour débarquer les premiers, mais il fut forcé de faire un choix, car tous les soldats se présentaient pour être de la partie. Outre les munitions ordinaires, on distribua aux combattants tout ce qu'on put rassembler de haches et de coutelas, afin qu'ils pussent se frayer passage dans les broussailles dont O'Toole avait parlé.

La première attaque devait être dirigée sur l'endroit où l'Irlandais savait, d'après la conversation qu'il avait surprise, que les barques des pirates étaient amarrées. Si on réussissait à s'en emparer toute retraite était coupée aux bandits, et dès ce moment, grâce aux efforts des assaillants, on pouvait se flatter de remporter une victoire facile.

XXX.

Deux loups contre une louve.

Le lecteur n'a pas oublié que Tom Barnwell a été incarcéré dans la prison du comté, tandis que le Squire retournait chez lui accompagné de Sanders.

La prison était située dans la même rue que la maison de mistress Bradford, mais du côté opposé. Le Squire et Sanders, afin de se séparer de la foule qui escortait Tom, avaient pris la première rue à gauche.

Tom fut écroué dans une petite cellule donnant sur la rue, et on l'abandonna à ses réflexions, qui n'étaient rien moins qu'agréables.

Le malheureux jeune homme arpentait impatiemment son cachot étroit et obscur, et cherchait en vain à comprendre ce qui venait de lui arriver. La conduite du juge était fort extraordinaire, et il était certain qu'Hawes était un fieffé coquin. L'avait-on emprisonné pour prévenir la découverte de quelque scélératesse? cette pensée le frappa de stupeur, et pourtant il ne pouvait y croire. Il avait pourtant été arrêté par un véritable constable et en présence du juge. Et cependant son accusateur lui était inconnu. Tout cela était indubitablement le résultat d'une erreur qu'on éclaircirait bientôt. Mais resterait-il longtemps prisonnier? Il serait impossible à Edgeworth de l'attendre, et, pendant qu'il resterait en prison, que deviendrait la pauvre Marie?

Tom marchait de long en large, dans l'espoir de calmer les pénibles sensations qu'il éprouvait. Bientôt pourtant il reprit courage, et, s'approchant de la petite fenêtre grillée de sa cellule, il regarda dans la rue. Il aperçut, malgré l'épaisseur du brouillard, une faible lumière qui disparaissait par intervalles.

La foule s'était dispersée aussitôt que la porte de la prison s'était refermée sur Tom Barnwell; un homme seul descendait la rue : il s'arrêta (Tom avait remarqué la place) devant la porte où il avait surpris Hawes.

Était-ce lui qui avait quitté sa femme malade et qui revenait dans cette maison où on avait refusé de l'admettre?

Il faisait déjà sombre et Tom ne pouvait distinguer les traits de la personne, mais c'était bien la même manière de frapper. A la fin une lumière parut à travers les vitres de la fenêtre d'en bas, la porte s'ouvrit, et aussitôt tout disparut. Peu à peu la ville devint silencieuse, toutes les maisons se fermèrent; on n'apercevait plus de lumière que chez mistress Bradford.

Tom Barnwell ne quitta point sa fenêtre; il contemplait les phosphorescences de la nuit, il écoutait le coassement éloigné des grenouilles et le cri sauvage des hiboux. Ses yeux erraient dans le vide; il pensait aux anciens jours, à

son amour, et plus d'une larme brûlante inonda ses joues hâlées. Le pauvre garçon ne prenait pas la peine de les essuyer; peut-être ignorait-il qu'elles coulaient.

Il était seul au monde ; s'il venait à mourir, qui le plaindrait ? qui songerait à lui ? L'infortuné, le visage dans ses mains, s'abandonnait à ses douloureuses pensées.

Tout à coup il tressaillit, car il lui sembla entendre un cri poussé du côté opposé de la rue. Il releva la tête et chercha des yeux la lumière vacillante qui brillait dans la maison mystérieuse : elle avait disparu.

Exténué de fatigue, il se jeta alors sur son grabat, afin d'oublier ses chagrins pour quelques heures, grâce à l'insensibilité factice du sommeil.

La scène qui se passait dans l'asile modeste et simple où mistress Bradford avait fixé sa demeure était fort animée.

Tom Barnwell avait deviné juste en soupçonnant que M. Hawes était le visiteur tardif qui frappait à la porte de la maison voisine de la prison. Sanders avait dû frapper longtemps avant qu'on ne lui ouvrît.

Le jeune scélérat n'était pas facile à éconduire, et il était trop rusé pour que la matrone du logis pût, même en observant la plus grande immobilité, le convaincre que la maison était vide. Sanders connaissait celle à qui il avait affaire, et il savait à merveille que mistress Bradford faisait le guet derrière la porte. Aussi, comme en frappant il n'obtenait pas le résultat désiré, il se baissa vers le trou de la serrure et prononça à voix basse les paroles suivantes :

« Ma très-respectable mistress Bradford, j'éprouve un profond chagrin en m'apercevant que ma société ne vous est point agréable ; et pourtant je suis décidé à entrer, et, si vous ne m'ouvrez pas, je continuerai à frapper jusqu'à ce que les voisins me signifient de me taire, et déjà l'on vient.... »

En disant ces mots, Sanders se remit à frapper de toutes ses forces.

Au même instant il entendit tirer un verrou à l'intérieur, mais la porte demeura toujours fermée. Il allait recom-

mencer son tapage, lorsqu'il ouït mistress Bradford murmurer quelques mots en tournant la clef dans la serrure.

Sanders arrêta sans cérémonie le bavardage de l'associée des pirates, en poussant, de tout le poids de son corps, la porte qui céda à l'instant.

Sans écouter les exclamations de mistress Bradford, il replaça le verrou, donna un tour de clef, et la maison fut close comme elle l'était deux minutes auparavant.

« Puis-je savoir?... s'écria la dame avec un ton de colère.

— La paix! la paix! ma douce amie, répondit Sanders en riant. Voyons, ma charmante Louisa, votre innocence ne court aucun danger, vos beaux yeux ne sont point menacés; veuillez seulement tenir fermées vos lèvres vermeilles.

O bel ange! enivré d'une ardeur amoureuse,
Je rêve au doux espoir d'être aimé sans retour!
Viens sur mon cœur qui bat, et que ta voix rieuse
Réponde à mon amour!

— Que le bourreau vous torde le cou et qu'il y étouffe vos sottises! s'écria mistress Bradford en furie; pourquoi venez-vous faire vacarme à la porte d'une veuve sans défense? Exercez-vous la noble profession d'enfoncer les portes? êtes-vous donc fou, ou bien avez-vous juré ma perte et la vôtre?

— Je n'ai point cette intention, noble Ariane, fit Sanders qui voulut lui prendre la taille, familiarité quelle repoussa avec indignation. Je ne veux la perte de personne, mais j'ai quelque chose de fort important à vous communiquer, et mon temps est précieux. O la plus gracieuse des épicières d'Héléna, comptez-vous me garder toute la nuit près de la porte de la rue? je suis gelé, mouillé, affamé et altéré; j'ai été volé, je suis amoureux et je cours un danger. Une personne aimable et sensible comme vous l'êtes ne peut manquer de sympathie pour tant de maux réunis. Je demande avant tout quelque soulagement; nous par-

lerons après. Allons, mistress Bradford, je me nomme Sanders, et j'ai eu jadis le plaisir....

— Juste ciel! la langue de cet homme fonctionne comme le moulin à vapeur de White-River. Que voulez-vous de moi, monsieur? pourquoi venez-vous si tard chez une veuve isolée, en faisant assez de bruit pour effrayer tout le voisinage? supposez-vous que j'habite Héléna dans le but de loger les vagabonds qui y passent? dois-je donner asile à chaque bandit qui fuit pour éviter le juste châtiment dû à ses méfaits? Je n'ai que ce que je mérite; mon cher défunt m'a dit mille fois: « Louisa.... » Holà! que faites-vous donc? cette porte est fermée, pourquoi cherchez-vous à l'ouvrir?

— Pour entrer, pardieu! répondit Sanders en riant. Je veux entrer dans votre salon pour y mieux écouter les sentences morales de feu M. Bradford. D'ailleurs j'ai besoin de prendre un verre de grog chaud, et puis je veux souper. Il me faut aussi un siége commode et douillet; ainsi donc ayez la bonté....

— La porte est fermée, vous dis-je, répliqua mistress Bradford, en proie à une terrible colère. Que le diable vous emporte! Que voulez-vous? pourquoi venez-vous ici?

— Je cherche un asile pour la nuit, ma très-chère Louisa, répondit Sanders avec un calme imperturbable. Un asile, très-estimable veuve, et un bon souper bien chaud, et puis j'ai besoin de causer avec vous sur des sujets sérieux.

— C'est impossible, je ne reçois pas de voyageurs. Venez me voir demain quand il fera jour, et si vraiment vous avez à me parler....

— Mistress Bradford!

— Cessez de me chanter pouille. Je ne veux plus écouter vos sottises, et, si vous ne vous en allez pas, sur mon âme, j'appelle les watchmen.

— Allons, allons, mistress Bradford, fit Sanders d'une voix douce et caressante, chère mistress Bradford, pourriez-vous chasser ainsi un infortuné de votre maison? Voudriez-vous le mettre dehors par ce temps humide, afin de le forcer à attraper un rhume?

— Allez-vous-en, vous dis-je, monsieur, ou très-certainement j'appellerai les veilleurs de nuit, » riposta la dame en tirant les verrous.

Sanders, voyant qu'il avait poussé assez loin la plaisanterie, lui dit tout bas d'un ton sérieux et menaçant:

« Arrêtez, madame; si mes instances et votre bon cœur ne vous parlent pas en ma faveur, la crainte vous fera du moins céder à mes désirs.

— La crainte, monsieur! fit-elle avec hauteur.

— Dois-je prononcer un nom qui, même articulé à voix basse, peut livrer votre cou au bourreau? Parlerai-je d'un clou qui pourrait devenir un des clous de votre cercueil? dirai-je...? Non! je ne demande qu'un asile et un peu de nourriture; nous parlerons du reste plus tard. Je suis un ami, vous savez ce que cela veut dire; puis-je rester? »

Mistress Bradford regardait le bandit avec consternation, car les yeux et le sourire de cet homme disaient clairement : « J'en sais plus qu'il ne me plaît d'en dire, prenez garde à vous! » Sa conscience l'accusait, son cœur battait violemment, et elle répondit d'une voix tremblante:

« Voici des paroles étranges, monsieur; vous pouvez monter, la nuit est froide, et d'ailleurs il y a là-haut quelqu'un avec qui j'aime autant ne pas rester seule. L'escalier est là; mon cher défunt avait bien raison quand il disait : « Louisa, il y a certains mots.... »

— Oserais-je vous demander, madame, qui je trouverai là-haut, vous comprenez parfaitement que.... »

Mistress Bradford regarda autour d'elle, et murmura à voix basse:

« C'est Henri Cotton; comprenez-vous maintenant qu'il fallait agir avec prudence avant d'introduire à la légère un nouveau commensal.

— Diable! dit Sanders qui réfléchit, en tenant toujours la rampe, c'est singulier qu'Henri Cotton soit venu ici, précisément ce matin. Au fait, qu'est-ce que cela fait? peut-être est-ce un bonheur que je le rencontre ici. »

Sans ajouter un mot, il pressa le pas et suivit la

dame, qui ouvrit une petite porte et introduisit son nou-vel hôte.

La chambre dans laquelle Sanders fut admis était peti[te] et d'un aspect assez triste ; des rideaux épais appendu[s] aux fenêtres, du côté de la rue, empêchaient la lumiè[re] d'être aperçue du dehors. Les murs, dont les crevass[es] avaient été bouchées avec du papier, n'étaient point tendu[s] de papier ou d'étoffe, mais badigeonnés à la chaux. L[e] parquet était assez propre et l'ameublement fort commod[e] quoique très-simple. Mais ce qui égayait cet appartemen[t] c'était un feu petillant devant lequel gazouillait un gran[d] coquemar de cuivre.

Henri Cotton paraissait se trouver là parfaitement heu-reux; étendu sur les coussins d'un large fauteuil, siége ha-bituel de la maîtresse de la maison, il avait les bras crois[és] sur l'estomac et semblait tellement absorbé dans la con-templation d'un verre à moitié plein qu'il avait devant lu[i] qu'il ne remarqua pas le nouveau venu. D'ailleurs il s[e] conduisait en maître du logis, et non pas en criminel do[nt] la tête était mise à prix. Il savait que son hôtesse ne l[e] mettrait pas en rapport avec un traître, et comme il crai-gnait, avec assez de raison, de passer une ennuyeuse soiré[e] en tête-à-tête avec mistress Bradford, il n'était pas fâch[é] de voir arriver quelqu'un.

Mistress Bradford avait renvoyé sa servante avant l'ar-rivée de Cotton, afin qu'elle ne le vît pas, et elle lui ava[it] donné l'ordre de ne revenir que le lendemain matin.

Sanders s'approcha de la table auprès de laquelle so[n] confrère était établi.

« Comment vous portez-vous, mon cher ami? lui dit-il e[n] riant; l'exercice vous a-t-il fait du bien? »

Cotton, surpris d'entendre ces paroles, ne reconnut pa[s] d'abord son ancien camarade et son complice, mais enfi[n] il lui tendit la main, en s'écriant d'une voix joyeuse :

« Mais c'est Sanders! quelle agréable surprise! que j[e] suis aise de vous voir ici! il y a bien longtemps que nou[s] ne nous étions rencontrés.

— Oh! pas si longtemps que vous voulez bien le dire

répliqua Sanders en pressant la main qui lui était offerte, à moins que dix ou douze heures ne vous paraissent un temps énorme.

— Dix ou douze heures? observa Cotton pétrifié; comment cela? »

Sanders raconta alors en riant à son ami comment il se trouvait, le matin même, au milieu de ses ennemis, et il ajouta que probablement il avait, bien malgré lui, sauvé la vie à Cook, en se présentant subitement lorsque celui-ci était tombé de cheval.

« Oh! si j'avais su cela, répondit Cotton en frappant du poing sur la tabie, j'aurais fait repentir ce maudit limier de sa poursuite acharnée. Mais peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi; cela aurait causé un grand tumulte dans le comté, et j'ai déjà assez d'ennemis à mes trousses. »

Les deux hommes causèrent ensuite de la fuite de Cotton et des scènes qui avaient eu lieu à Fourche-la-Fave, et pendant ce temps-là mistress Bradford s'occupait à leur préparer un souper qu'ils acceptèrent sans se faire prier. Cotton avait fait un bon repas vers le milieu du jour; mais il mangea comme s'il avait jeûné pendant une semaine, et Sanders, qui était affamé depuis le matin, l'aida avec un zèle qui fit trembler la veuve pour le contenu de son garde-manger. Ils soupèrent en silence, suivant l'usage américain, et ce ne fut que lorsque la matrone apporta un bol rempli de punch enflammé, qu'ils reprirent le cours de leur conversation interrompue.

Cotton aborda un sujet que Sanders et lui avaient évité jusqu'alors, et il se hasarda à demander à son compagnon quelques détails sur le refuge et sur ce que l'on y faisait.

« Je vois, dit-il, que je serai forcé de m'associer à vous; on me traque comme si on voulait ne pas me laisser d'autre asile que celui-là. Si l'on me pousse à bout, il faudra bien m'y résigner. Allons, je suis votre homme, Sanders; emmenez-moi demain, ou, si vous l'aimez mieux, ce soir même. Mais non, pourtant; je veux me reposer aujourd'hui et demain. On m'a poursuivi avec rage, et je ne voudrais pas arriver dans l'île en mauvaise santé. Voyons,

dites-moi, où en est-on là-bas? quelles sont les condition à remplir pour être accepté, et qu'y a-t-il à faire? Je n prétends pas me montrer difficile; mais un homme doi savoir ce qu'on exige de lui avant de se rendre à discré tion. Eh quoi! vous vous taisez? craindriez-vous, par ha sard, que je ne trahisse votre confiance? »

Sanders secoua la tête sans répondre et tint ses yeu baissés pendant quelques minutes. Fallait-il avouer à ce homme le danger qui les menaçait, lui dire que mainte nant tout était en question et que leur sûreté tenait à pein à un fil? non; d'ailleurs mistress Bradford était là, et, s elle apprenait ces nouvelles, il n'y aurait plus d'espoir d lui arracher le moindre subside.

« Oui-da! fit-il enfin après un long silence. Ainsi vou voulez être des nôtres? et connaissez-vous bien les lois d notre refuge?

— Rowson m'a donné quelques détails; il m'a parl d'un signe particulier au moyen duquel vous vous recon naissez entre vous.

— Certainement; et savez-vous quelle est la teneur d notre serment?

— Je puis m'en faire une idée; mais vous n'avez rien craindre de moi : car, s'il existe dans tout l'univers u homme qui ait besoin de se cacher, à coup sûr c'est moi. »

En ce moment mistress Bradford sortit de l'apparte ment, emportant différents objets, et Sanders se pench rapidement à l'oreille de Cotton.

« Laissons coucher la vieille, lui dit-il à voix basse; j'a à vous communiquer des choses importantes, mais il es inutile qu'elle en sache rien.

— En vérité! cela a-t-il rapport à l'île?

— Chut, la voici; parlons d'autre chose. »

Et Sanders se mit à raconter d'une façon plaisante à so compagnon que ses associés avaient fait emprisonner u homme innocent, de crainte qu'il ne leur devint nuisible

« Eh bien, observa mistress Bradfort en s'approchan de la table, comment vous êtes-vous arrangés? est-ce con venu? Cotton va-t-il avec vous? Ce serait ce que vous pour-

riez faire de mieux, mon cher, et, à votre place, je partirais sur-le-champ. « Louisa, disait mon cher défunt, décidez-« vous toujours promptement, et, quoique vous ne soyez « qu'une femme, n'ayez jamais peur. » M. Bradford était un homme remarquable, messieurs, et....

— Il a eu une fin déplorable, interrompit Sanders en regardant Cotton du coin de l'œil.

— Une fin déplorable, monsieur! s'écria la dame ; une fin déplorable! oh! je vous comprends : mais vous devriez être honteux de répéter des calomnies aussi infâmes. Je vois ce qui en est.... Mon pauvre mari me disait toujours : « Louisa.... »

— Ne soyez pas fâchée, ma chère mistress Bradford, répliqua vivement Sanders, qui essaya de saisir une main qu'elle retira. Je n'ai aucune mauvaise intention, il ne faut pas mal interpréter mes paroles. Ne nous avez-vous pas dit vous-même que votre cher mari, aujourd'hui étendu dans la tombe, vous disait toujours : « Louisa, ne « jugez pas mal les autres, le monde est meilleur qu'il ne « paraît. »

— Cela est vrai, monsieur Sanders, il a dit cela, il l'a dit plus de mille fois, répondit mistress Bradford, et j'ai suivi ses conseils. « Bradford, lui observais-je, je sais que « vous avez raison et que nous sommes tous pécheurs. » Je connais ma propre faiblesse, mais malgré mes erreurs j'ai toujours respecté mes semblables, et j'aimerais mieux me couper la langue que de proférer une parole désobligeante contre qui que ce fût.

— Eh bien! vous voyez, dit ironiquement Cotton, il y a des gens qui ne sont pas si méchants qu'ils en ont l'air. Mais Sanders m'a interrompu au moment où j'allais vous dire que depuis trois semaines je n'ai pas eu entre les lèvres un cigare passable, et que je mourais d'envie d'en fumer un bon. Auriez-vous la bonté de m'en procurer un, ma bonne hôtesse?

— Fumer ici! remplir de l'odeur du tabac la plus belle chambre de ma maison, pour me faire tousser à en mourir. Non, non! cette odeur pénètre partout, dans les meu-

bles, dans le linge et les couvertures; deux lessives du meilleur savon ne sauraient la dissiper.

— Voyons! voyons! nous ne fumerons qu'un cigare chacun, répondit Sanders; n'ayez pas le cœur si dur, mistress Bradford; vous savez que j'ai à votre disposition une caisse de fleurs et de rubans venant de Paris.

— Ah! comme les hommes sont polis et galants lorsqu'ils veulent obtenir quelque chose d'une pauvre femme! Des fleurs et des rubans de Paris! et que ferait une vieille femme avec ces colifichets? Allons! je pourrais, pour vous obliger.... il serait possible que....

— De quelle vieille femme parlez-vous? s'écria Sanders en feignant un étonnement profond. Une vieille femme, je n'aime pas à contredire une dame, mais si c'est de vous qu'il s'agit, je sais fort bien, ma chère mistress Bradford, que, sous plus d'un rapport, vous pourriez soutenir avec avantage une comparaison avec la plus jeune fille du pays.

— Flatteur! répliqua la dame, qui voulut lui donner une petite tape sur la joue, je vois bien qu'il faut que j'aille vous chercher des cigares. »

Au moment où elle fermait la porte, Sanders dit à la hâte à son compagnon :

Vous ne pouvez pas vous réfugier dans l'île; le mulâtre qui fuyait avez vous a été pris; il a tout avoué, nous sommes trahis et nous devons nous échapper sans délai.

— Eh quoi! l'île est découverte, notre dernier refuge est détruit! Qu'allez-vous faire?

— Il faut que mistress Bradford me donne de l'argent; elle ignore le danger que nous courons et il est inutile de l'éclairer.

— A-t-elle des espèces?

— Oh! elle dit toujours qu'elle n'a rien; mais je suis persuadé qu'elle possède de fortes sommes cachées. Elle est trop fine pour avoir fait si longtemps le métier de recéleuse sans faire de très-bonnes affaires.

— Et pensez-vous qu'elle donnera volontiers son argent?

— Chut, ne parlez pas si haut; je l'espère. C'est mon

unique chance de salut. Il faut fuir ! c'est là l'important; car, si le bruit se répand au loin que le repaire est détruit et que la bande est dispersée, malheur à celui qui se trouvera sans argent. Le plus mince fermier ferait le métier d'espion, et chaque individu suspect serait livré à la justice.

— Quand partez-vous?

— Immédiatement; mais j'ai tout lieu de croire que nous ne serons pas inquiétés avant demain soir. C'est le jour de notre assemblée générale, où l'on doit faire le partage du butin. A tout événement, je veux être préparé pour la fuite, et la caisse de notre digne hôtesse m'y aidera.

— Mais, objecta Cotton indécis, les yeux fixés vers la terre, si par hasard nous avions besoin pour cette nuit même d'un asile plus sûr, le trouverions-nous dans Héléna? »

Sanders regarda curieusement son camarade, et lui répondit d'un ton sardonique :

« Le plus sûr de tous est là en face de nous; il y a pour l'instant un de mes vieux amis qui y demeure.

— Quelle folie ! ne connaissez-vous pas?... Chut! je crois que cette femme va rentrer.... » Et il continua à parler plus bas d'une manière saccadée. « Ne connaissez-vous pas un endroit où un homme pourrait être en sûreté toute la journée de demain, malgré les plus strictes recherches?

— Oui, sortez de la ville, demandez la taverne de l'*Ours Gris*, murmura Sanders. Ah! je crois que la dame nous écoute. »

Les deux hommes assis l'un en face de l'autre, gardèrent le silence, et mistress Bradford rentra au bout de quelques minutes en apportant des cigares. Sanders la pria de goûter au punch, tandis que Cotton, perdu dans ses réflexions, allumait machinalement un cigare.

La maîtresse du logis remercia Sanders et se versa quelques gouttes du liquide dans un verre; puis, lorsqu'elle en eut avalé le contenu, elle s'en alla dans le coin le plus reculé de l'appartement, où elle sembla, contrairement à sa coutume, ne faire aucune attention à ses hôtes. Une demi-

heure après cet incident elle parut ensevelie dans le plus profond sommeil.

Mais la fine mouche était parfaitement éveillée ; elle avait conçu des soupçons, parce que de l'autre côté de la porte elle avait entendu chuchoter, sans pouvoir parvenir à saisir une seule parole; elle savait qu'il serait inutile d'adresser des questions à ses deux hôtes ; aussi résolut-elle d'employer la ruse pour découvrir leur secret.

L'attitude qu'elle avait prise et les ronflements sonores qu'elle imitait admirablement, trompèrent nos deux bandits, et Cotton, qui mourait d'envie d'en savoir davantage, recommença à causer à voix basse avec son camarade.

Sanders raconta les événements arrivés chez Lively, sans confier à Cotton les motifs de sa présence à la ferme. Il lui conseilla de s'adresser à Kelly pour lui demander protection, en l'assurant qu'il ne serait pas repoussé.

« Suis-je sûr de rencontrer le capitaine? si je suis pris, on ne me fera pas grâce, et je serai pendu haut et court au premier arbre venu. A vous dire vrai, si je n'avais pas compté sur le refuge de l'île, je ne me serais point risqué à soulever contre moi la contrée entière, ainsi que je l'ai fait. Et maintenant, d'après ce que vous me dites, il n'y a plus à compter sur le refuge. Je ne sais comment échapper à mes ennemis; si nous allions tout de suite à l'*Ours Gris?* les rues sont désertes, personne ne nous verra.

— Bien ; mais auparavant il faut que j'aie une petite conversation avec mistress Bradford?

— Croyez-vous qu'elle soit disposée à vous donner de l'argent?

— Je le crois, car je connais un mot cabalistique qui la décidera.

— Bon! mais peut-être est-ce le même qui l'a forcée à m'admettre dans sa maison. N'importe, il faut qu'elle cède; elle a de l'argent et nous.... »

Cotton se fit un abat-jour de sa main gauche et regarda du côté de mistress Bradford. Tout d'un coup il poussa un cri d'étonnement, car les deux yeux gris de celle qu'il croyait endormie étaient fixés sur lui.

« Ah! elle est éveillée, s'écria-t-il d'une voix contenue.

— Ma foi, monsieur, répliqua la veuve, qui, malgré la frayeur qui lui coupait la respiration, ne perdit pas contenance, c'est votre faute ; pourquoi contez-vous des histoires si longues et si ennuyeuses? vous ne pouvez vraiment pas espérer que les gens se tiennent éveillés. Mais la lampe va s'éteindre; quelle heure est-il? »

Les deux hommes se regardèrent d'un air de doute.

« Il doit être dix heures passées, répondit Sanders; j'ai entendu le veilleur de nuit crier l'heure.

— Je vais aller chercher un peu d'huile pour raviver la lampe, répondit mistress Bradford en se levant et en se dirigeant vers la porte. Je vous conduirai ensuite dans votre chambre; il faut que vous partiez tous deux avant le point du jour, et vous avez besoin de dormir un peu. »

La mégère avait déjà mis la main sur le loquet de la porte et allait l'ouvrir ; son cœur palpitait, ému par l'épouvante, lorsqu'un signe d'intelligence, qu'elle surprit dans les yeux de ses hôtes, lui fit tout appréhender. Il y allait pour elle de la vie : elle n'avait plus que deux pas à faire pour franchir le seuil de la porte, dont elle pousserait le verrou, afin de pouvoir quitter la maison. Une seconde suffirait pour la sauver. Déjà elle avait mis le pied sur le seuil, et Sanders qui ne songeait point à user de violence, restait encore indécis.

Cotton devina les projets de la veuve, et, comprenant quelles en seraient les conséquences, il s'élança et la saisit par le bras au moment où elle allait refermer la porte.

« Au meurtre! s'écria la malheureuse en poussant un cri perçant qui retentit dans le vide de la maison. Au secours.... »

Telles furent ses dernières paroles; un terrible coup de poing, frappé par Cotton, l'étendit sur le plancher, et Sanders fit un grand saut. Le silence qui suivit cet acte dura pendant une ou deux minutes; le corps de la victime était tombé sur le plancher, devant sa chambre à coucher.

« Cotton, murmura Sanders à voix basse, en regardant autour de lui avec terreur, qu'avez-vous fait? est-elle réellement morte?

— Je ne sais pas, répondit le meurtrier en tournant le dos au cadavre. Dépêchez-vous de chercher ce qu'il nous faut. Où cachait-elle son argent? Voyons! ne restez pas là comme si vous étiez cloué à votre place. Ce n'est pas le moment de flâner; la chose est faite, tâchons qu'elle nous serve.

— Comment puis-je savoir où elle enferme son argent? Probablement dans sa chambre à coucher.

— Alors venez; ce doit être près d'ici; la porte en était ouverte lorsque je suis arrivé. Eh quoi! vous avez peur de passer par-dessus cette charogne? n'avez-vous donc jamais vu de cadavre? »

Cotton s'était emparé de la lampe, et Sanders le suivit. Ils trouvèrent la chambre à coucher fermée à clef; l'assassin revint alors près de sa victime.

« Ma chère mistress Bradford, dit-il en ricanant, permettez-moi de vous demander vos clefs. »

Et en disant ces mots il se baissa et détacha le trousseau de clefs, tandis que Sanders l'éclairait. Les deux hommes pénétrèrent ensemble dans la chambre de la veuve, mais ils eurent beau mettre le lit sens dessus dessous et bouleverser les tiroirs, ils ne trouvèrent que quelques petits bijoux qu'ils enfouirent au fond de leurs poches.

« Nous avons fait une belle affaire! s'écria Sanders en jetant une certaine quantité de hardes sur le parquet; tout cela vient de votre promptitude à jouer des poings. Si vous m'aviez laissé faire....

— Cette coquine se fût sauvée dans la rue en criant au meurtre et au voleur; n'avez-vous donc pas vu qu'elle avait deviné ce que nous voulions et qu'elle cherchait à s'échapper?

— Soit! et maintenant qu'allons-nous faire?

— Au moins elle ne nous trahira pas. Je crois qu'il faut nous hâter; si nous pouvions seulement trouver le magot de la vieille sorcière! Je commence à me sentir mal à l'aise, et j'aimerais mieux me trouver de l'autre côté du Mississipi.... »

Au même instant un coup de marteau fit résonner la porte; Sanders tressaillit et se cramponna au bras de son camarade en disant avec terreur :

« Nous sommes perdus!... Qui sait si nous ne pouvons pas fuir par la cour?

— Je ne connais pas les êtres, murmura Sanders; si nous allions sauter au hasard, et être attaqués par des chiens, ce serait fait de nous!

— Holà, de la maison! cria en dehors une voix rude, tandis qu'un bâton ferré résonna sur les panneaux de la porte. Hohé! mistress Bradford, que vous arrive-t-il? dormez-vous? »

Cotton était paralysé par l'épouvante. Sanders qui, à l'approche du danger, avait recouvré son calme ordinaire, ramassa un des bonnets de la femme assassinée, le mit sur sa tête et s'approcha de la fenêtre.

« Qu'allez-vous faire? » lui dit Cotton.

Sanders, sans répondre un mot, tira les rideaux et entr'ouvrit la croisée de façon à ce que d'en bas sa tête seule fût visible; puis, imitant à s'y méprendre la voix criarde de mistress Bradford, il demanda à la hâte et d'un ton colère :

« Eh bien! qu'est-ce que c'est que ce bruit? il ne nous sera donc pas permis d'avoir du repos cette nuit, et une pauvre veuve isolée....

— Il n'y a pas de mal, j'espère, cria d'en bas la même voix rude; j'avais cru entendre un cri, et, comme je voyais de la lumière à travers les rideaux de votre croisée....

Un cri? de la lumière? où avez-vous mis vos yeux et vos oreilles? laissez-moi donc en repos. »

Le bruit de la fenêtre qu'on fermait empêcha le watchman d'entendre la fin de la phrase.

« Oh! très-bien! fit le veilleur de nuit en riant; la tête n'y est plus, à ce que je vois, et cela grâce au whisky dont la ration a dû être ce soir un peu plus forte que de coutume. Mon cher défunt m'a dit au moins un million de fois : Louisa, je sais que vous n'aimez pas les liqueurs fortes; et il avait parfaitement raison; elles ne conviennent pas au beau sexe. Mais il ne faut pas pousser trop loin ce dédain pour le whisky, disait-il.... Ah! je le vois d'ici, le brave homme, couché dans son tombeau.... Il y a des moments où

une goutte de rhum prise à propos vaut mieux que la meilleure médecine, et vous êtes une femme de bon sens, Louisa (ce sont là ses propres paroles, mesdames), et vous savez très-bien discerner quand une goutte de spiritueux peut être utile ou quand elle peut nuire. »

Le watchman, tout en continuant sa promenade nocturne, imitait le langage de la digne dame. Lorsqu'il fut parvenu au coin de la rue, il frappa sur une pierre à l'aide de son bâton ferré, et bientôt ce signal fut suivi de réponses semblables, qui se répétaient dans toutes les directions dans les autres parties de la ville : cela prouvait que tous les watchmen veillaient, suivant leur consigne, et étaient prêts à s'entr'aider en cas de besoin.

Le son des pas du veilleur de nuit cessa de se faire entendre, et pourtant les deux scélérats demeuraient encore immobiles. Sanders jeta de côté le bonnet de la veuve, et fut le premier à rompre le silence.

« Nous sommes sauvés! fit-il; le watchman ne se croira pas obligé de revenir ici, et nous avons la nuit entière pour chercher l'argent caché. A coup sûr, elle ne l'a pas enterré !

— Ne vaudrait-il pas mieux nous sauver sur-le-champ, tandis que nous en avons le temps? Quant à moi, je me soucie fort peu de rester ici.

— Eh quoi! votre courage est-il tombé dans vos bottes, du moment où vous avez entendu résonner ce bâton magique? répondit, en éclatant de rire, Sanders, dont la résolution redoublait en présence de la couardise de son compagnon, et qui se réjouissait du bon tour qu'il venait d'exécuter avec tant de succès. Allons donc! il faut voir si vraiment votre œuvre de sang n'aura pas des résultats dorés. Je suis bien convaincu qu'il y a de l'argent dans la maison; l'essentiel est de savoir où on peut le trouver. »

En parlant ainsi, le brigand prit la lampe et, aidé de Cotton, il recommença une nouvelle exploration, sans oublier de visiter un seul coin de la maison. Mais tout fut inutile : ni l'un ni l'autre ne trouvèrent trace d'argent nulle part.

Les pâles heures du crépuscule avertirent enfin les deux bandits qu'il fallait cesser leurs vaines recherches et songer à leur sûreté. S'ils étaient surpris dans la maison, Dayton lui-même n'aurait pas le pouvoir de les sauver.

Ils placèrent donc le cadavre de l'infortunée sur son lit, et, après avoir soigneusement examiné la rue, de crainte d'y rencontrer quelques veilleurs de nuit, ils descendirent précipitamment et se trouvèrent bientôt en plein air.

Cotton et Sanders se hâtèrent de sortir de la ville, et se dirigèrent vers la taverne de l'*Ours Gris*, dans l'espoir d'y rencontrer le capitaine et d'obtenir de lui aide et protection.

XXXI.

Le Squire sous la forme de Janus.

Le jour commençait à poindre. L'obscurité de la nuit disparaissait peu à peu devant une vapeur indécise qui, pareille à un linceul grisâtre, recouvrait le fleuve et tout le pays environnant. Bientôt le brouillard se dissipa, les nuages s'amoncelèrent, et sur la rive boisée les arbres et les broussailles se détachèrent à droite et à gauche dans l'azur de l'horizon.

La veille au soir, le soleil avait inutilement tenté de tamiser ses rayons à travers les nuages d'humidité; mais ce matin-là un vent du nord violent lui servait d'auxiliaire.

Adèle se tenait debout dans le coin d'une fenêtre de la chambre de Lucy : elle regardait d'un air pensif l'étoile du matin, et la lumière brillante de l'astre du jour se reflétait sur son visage.

« Voyez, Lucy, dit-elle en se tournant vers son amie, le soleil semble dissiper les ténèbres, et on dirait qu'il est heureux de resplendir en liberté; j'éorouve une sensation

pareille lorsque je quitte la ville et que je m'aventure dans la forêt, où tout est grandeur et magnificence et où la nature transporte l'âme. »

Mistress Dayton, qui s'était approchée d'Adèle, dirigea ses yeux limpides vers le ciel sans nuages. Deux larmes perlaient au bord de ses cils, et elle se détourna avec l'intention de les cacher.

« Lucy, lui dit Adèle en prenant sa main et en lui parlant à voix basse, qu'avez-vous ? depuis hier vous êtes devenue triste. La santé de Marie?...

— Oh! je ne puis vous dire ce qui m'oppresse depuis hier, répondit mistress Dayton en secouant languissamment la tête et en poussant un soupir; du moment où nous avons été de retour de chez les Lively, mon cœur est tellement oppressé qu'à cette heure je pleurerais volontiers sans savoir pourquoi.

— Est-ce le malheur de cette pauvre enfant qui vous a si vivement affectée? il est regrettable que nous ayons été absentes de la maison.

— Non, ce n'est pas seulement cela, répliqua mistress Dayton. Tout me devient de jour en jour insupportable à Héléna. Dayton n'est jamais chez lui. Oh! il est bien changé depuis quelque temps.

— Oui, en effet! autrefois il était gai et aimable, et souvent même avec excès; vous rappelez-vous comme vous vous moquiez de moi quand ses folies me faisaient peur? Maintenant il est sérieux comme un ministre méthodiste, il parle rarement, fume beaucoup trop, et tressaille sur sa chaise quand il voit passer quelqu'un dans la rue

— Il songe pourtant à quitter Héléna. Je désirerais bien que ce fût sur-le-champ; j'ai pris cette ville en horreur, et chaque jour je trouve les habitants plus grossiers que la veille.

— Oh! ce ne sont pas les habitants, répondit Adèle; ils sont généralement assez tranquilles. Mais les marins étrangers, qui vont et viennent constamment, causent ici beaucoup de désordres. Du reste, je serais moi-même fort heureuse de quitter Héléna. Dayton est-il rentré cette nuit? je crois avoir entendu ouvrir la porte.

— Oui, il est revenu vers deux heures, et il était mortellement fatigué. Ces courses perpétuelles, surtout pendant la nuit, par le brouillard et à travers ces marais aux exhalaisons putrides, ruineront peu à peu sa santé. Je vais bientôt aller le réveiller, car il désire être levé à huit heures.

— Qu'est-ce donc que ce nègre étranger que j'ai rencontré en bas ce matin? ajouta Adèle ; il a l'air d'un sauvage, et ses regards m'ont fait peur.

— Dayton m'a dit en quelques mots qu'il l'avait acheté à très-bon compte d'une caravane d'émigrants. Ce noir était tombé malade en chemin, et mon mari doit l'envoyer demain ou après-demain dans une plantation du Mississipi. Mais comment va Marie ?

— Mieux, à ce que je crois. Je me suis introduite ce matin dans sa chambre, et elle dormait d'un sommeil très-calme. Nancy doit m'appeler dès qu'elle se réveillera. Je vais aller en attendant faire une visite à mistress Smart, qui m'a priée de lui donner des nouvelles de mon amie.

— Vous feriez mieux de vous coucher pour vous reposer un peu; cela vous ferait du bien, car vous n'avez pas dormi de la nuit.

— Oh ! je ne suis pas fatiguée ; je veillerais bien volontiers toutes les nuits, si cela pouvait soulager ma chère Mary. Où peut donc être M. Hawes ? mistress Lively a dit à César qu'il avait quitté la ferme hier après-midi. Il n'est pas possible qu'il soit parti sans passer ici.

— Peut-être a-t-il appris l'accident de sa femme, et, ne sachant pas où elle était, il se sera hâté de retourner chez lui. Tenez ! le voici qui accourt de ce côté ; pauvre garçon !

— Ce n'est point M. Hawes, observa Adèle, après avoir regardé dehors; c'est celui dont il portait hier les habits, M. Cook. Que vient-il faire ici? »

Au moment même le cavalier arrêta sa monture devant la maison, sauta à terre, et ne prit pas même la peine d'attacher son cheval. Il lâcha les rênes et courut à la porte, tandis que le noble animal agitait la tête et lançait des flocons d'écume autour de lui en piaffant avec impatience, comme pour inviter son maître à repartir du même train.

Une minute après on entendit sur l'escalier la voix de Cook, qui demandait le Squire Dayton.

Mistress Dayton se proposa de répondre au nouveau venu : elle ouvrit la porte et invita le jeune fermier à entrer. Celui-ci accepta l'invitation en s'excusant de paraître ainsi vêtu devant des dames.

« Il faut que je parle au Squire, mesdames ; je vous conjure de me le laisser voir sans délai ; il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.

— Je vais l'appeler sur-le-champ, monsieur, répondit mistress Dayton ; il dort encore, car il se sent faible et souffrant à la suite de fatigues excessives.

— Je suis désolé d'être obligé de le déranger ; mais ce qui m'amène ici compromet peut-être l'existence et la fortune de plusieurs milliers d'hommes, et je crains qu'il ne faille la plus prompte énergie et beaucoup d'efforts réunis pour conjurer le danger. M. Hawes a sans doute déjà instruit le Squire de la découverte que nous avons faite ?

— M. Hawes ! s'écrièrent les deux dames avec surprise.

— M. Hawes n'est pas venu ici ; nous l'attendons à chaque minute, répondit Adèle.

— Eh quoi ! il n'est pas ici ? c'est très-singulier. Il est impossible qu'il se soit égaré en route : il est parti hier après-midi non-seulement pour venir à Héléna, mais aussi pour voir le Squire Dayton et lui rendre compte.

— Il n'est cependant pas venu. »

Cook baissa les yeux et se mit à réfléchir, puis il frappa du talon sur le parquet avec tant de violence que tous les meubles ressautèrent. Il tressaillit à ce bruit, rougit et murmura, après avoir fait quelques excuses :

« Ainsi M. Hawes n'est pas venu ici ? Je vous en prie, mistress Dayton, appelez le Squire, il faut que je lui parle ; j'ai presque peur....

— De quoi avez-vous peur ? est-il arrivé quelque catastrophe ? cela est-il personnellement relatif à mon mari ?

— Oh ! non, pas du tout ; je n'ai même pas le plaisir de le connaître.

— Je vais aller l'appeler. Restez, je vous prie, un instant ici avec Adèle ; je reviens dans l'instant. »

Dès que la maîtresse de la maison fut sortie, Cook se mit à se promener de long en large, les bras croisés, sans faire attention à la jeune personne.

« Est-ce que vous trouvez la conduite de M. Hawes extraordinaire ? demanda Adèle après un court silence ; vous paraissez désappointé. »

Cook se tourna du côté d'Adèle et s'arrêta pour la regarder en face.

« Oui, miss, oui ! dit-il en secouant la tête ; la manière d'agir de cet homme est mystérieuse et suspecte, suspecte depuis que je le connais. Mais ce sont là des détails que j'aimerais mieux donner au Squire, et je me flatte que nous mènerons ensemble l'entreprise à bonne fin.

— Comment va le blessé ? les soins de M. Hawes ont-ils réussi ?

— Les soins de M. Hawes ? Mais M. Hawes n'est pas médecin.

— Il nous a dit qu'il l'était, et que c'était pour cette raison qu'il ne nous accompagnait pas.

— Ho ! ho ! c'était seulement pour cela ! oui, le blessé va mieux, son excellente constitution l'aidera peut-être à se tirer d'affaire. Ainsi M. Hawes voulait le guérir ? et cependant c'est lui qui l'aurait tué si nous n'étions pas intervenus. Mais on vient.... c'est sans doute le juge. »

Lorsque mistress Dayton avait annoncé à son mari qu'un visiteur l'attendait, celui-ci s'était habillé à la hâte. Dès qu'il entra dans la chambre, il marcha droit au jeune fermier et lui tendit la main en disant :

« Soyez le bienvenu à Héléna et dans ma maison. Vous devez avoir à m'entretenir d'affaires bien importantes, puisque vous me faites le plaisir de me rendre visite à une heure si matinale. »

En parlant ainsi le Squire avait l'air épuisé ; il était pâle, ses cheveux en désordre ombrageaient son front blanc comme du marbre, ses yeux étaient cernés et sans éclat, et il paraissait souffrir de la fièvre.

« Squire Dayton ! répliqua Cook en regardant le juge d'un air profondément étonné, comme s'il se trouvait en présence d'une personne qu'il aurait déjà vue et dont il n'avait conservé qu'un vague souvenir. Squire Dayton ! je ne sais pas.... il faut.... il faut que je vous aie déjà vu quelque part... Ah ! j'y suis, M. Wharton, de Fourche-la-Fave !... n'avez-vous pas assisté, il y a environ quinze jours, au tribunal des Régulateurs de Fourche-la-Fave ?

— Moi ? certainement non ! répliqua le Squire en souriant et en regardant le jeune homme en face d'un air indifférent. Un tribunal de régulateurs n'a rien de compatible avec mes fonctions de juge de paix ; mais d'où vient que vous avez une pareille pensée ?

— C'est que vous ressemblez de la manière la plus frappante à un homme qui, à Fourche-la-Fave, passait pour être un certain M. Wharton, de Little-Rock, répondit Cook en regardant toujours fixement le Squire. Jamais je n'ai vu, de ma vie, une ressemblance aussi surprenante entre deux hommes.

— Wharton ! Wharton ! répéta le juge qui parut réfléchir ; on a prononcé ce nom devant moi tout dernièrement. Wharton ! que m'a-t-on donc raconté au sujet d'un Wharton ?... Ah ! un homme de loi.... c'est cela.... je vais me le rappeler ; rassurez-vous néanmoins ; j'ai souvent été pris pour différents individus ; le type de ma physionomie doit être fort commun.

— Je ne dis pas cela, observa Cook, sans cesser de regarder le Squire. Je suis presque sûr que vous êtes ce Wharton ; son visage avait fait trop d'impression sur moi pour que je pusse l'oublier.

— Monsieur Cook, dit le juge en riant, j'ai l'honneur de vous présenter à ma femme, mistress Dayton ; vous la croirez au moins lorsqu'elle vous certifiera que je ne suis point M. Wharton, mais bien Georges Dayton, juge de paix d'Héléna et de tout le comté. »

Cook salua la dame d'un air embarrassé ; elle lui répondit par un sourire.

« C'est donc alors une ressemblance bien surprenante

et fort remarquable ! risposta Cook à peine convaincu ; une ressemblance fantastique.... c'est que tout y est, tout, jusqu'à la petite cicatrice sur le front. Wharton en avait une pareille !

— A quoi dois-je attribuer l'honneur de votre visite ?

— Puis-je vous dire quelques mots en particulier ? fit Cook ; c'est une chose de haute importance et qui intéresse non-seulement la sûreté d'Héléna, mais aussi celle de toute la contrée, de tout l'État du Mississipi. »

Dayton allait quitter la chambre avec son hôte, lorsque Nancy parut à la porte.

Adèle et moi nous allons vous quitter, dit alors mistress Dayton ; Marie est réveillée. Monsieur Cook, vous nous restez à dîner, j'espère ?

— En vérité, madame, je ne puis encore accepter ; cela dépendra de la tournure que prendront les affaires.

— Bien ! faites comme il vous plaira. Si vous restez à Héléna, souvenez-vous que nous dînons à une heure. »

Et, sans attendre de réponse, elle quitta l'appartement, précédée par son amie Adèle.

XXXII.

L'enquête.

« Squire Dayton, dit Cook, dès que la porte se fut refermée derrière les dames, M. Hawes a quitté notre ferme hier après midi, dans le but unique, et, à vrai dire, chargé spécialement par nous de vous entretenir d'une affaire majeure. Mais je viens d'apprendre qu'il n'a pas paru à Héléna. Mistress Dayton m'a assuré....

— Vous vous trompez, répliqua tranquillement le Squire. Il est venu en ville, et, si vous accourez pour le même motif, je comprends votre agitation.

— Il est venu, dites-vous? Mais mistress Dayton m'a dit....

— Je l'ai rencontré, et, comme l'affaire m'a paru grave, je l'ai expédié sur-le-champ à Sinkville. Il m'a appris que vous alliez rassembler sans délai tous les hommes du comté en état de marcher, afin de pouvoir, dès qu'il serait de retour, frapper le coup décisif. Est-ce exact?

— Oui, et je crois que mon beau-père et son fils sont déjà en route avec des forces considérables.

— Très-bien; mais il est important que nous restions tranquilles jusqu'à ce que nous recevions des nouvelles de Sinkville. M. Hawes avait grandement raison en me recommandant expressément de ne rien laisser transpirer de nos projets, de crainte que les brigands n'eussent l'éveil, et il vaudra mieux que les fermiers ne se montrent pas dans Héléna avant le moment où nous serons prêts pour l'attaque.

— M. Hawes pouvait avoir raison alors, mais les choses ont changé de face depuis. J'étais d'abord d'avis de ne point entrer en ville, car il est certain que les bandits ont des espions dans Héléna. James et moi nous sommes venus seuls, et nos amis sont campés à environ un mille d'ici, dans la prairie du Scalp. Vous connaissez cet endroit, Squire? c'est là qu'il y a un an deux hommes furent assassinés et scalpés. Il ne faut frapper le coup que lorsque nous aurons réuni des forces suffisantes. Il y a d'ailleurs certains préparatifs à faire dans la ville.

— Comment! ici, dans Héléna? dit Dayton.

— Certainement; Hawes a dû vous dire que Cotton s'était évadé. »

Le juge fit un signe affirmatif.

« Nous avions cru d'abord qu'il essayerait de se cacher dans les marais afin de traverser la rivière; mais il n'y est par parvenu, à ce qu'il paraît, et il doit être quelque part en ville. Mon beau-père et Dorsey ont suivi sa piste; James et moi nous sommes partis hier soir, afin de recommencer nos recherches ce matin de fort bonne heure. Pendant la route, nous voulions donner à nos chevaux une ou deux

heures de repos; mais, toute réflexion faite, nous avons préféré venir directement à l'hôtel de l'Union. Au point du jour, comme nous arrivions par l'autre bout de la ville, près de la taverne de l'*Ours Gris*, James, et voyant toutes les fenêtres éclairées et en entendant beaucoup de bruit, eut envie de prendre une tasse de café. Je ne m'opposai point à cette fantaisie, et nous frappâmes à la porte. Si le tonnerre fût tombé dans la salle, certes son effet n'aurait pu être plus prompt. Le bruit cessa à l'instant, et James, qui se tenait à quelques pas derrière moi, s'aperçut que la lumière disparaissait à l'instant même.

— Et répondit-on à votre appel? demanda avidement le Squire.

— Sans doute! Dès que j'eus donné un coup de pied dans la porte, un vieux drôle sortit et nous demanda ce que nous voulions. James répondit qu'il désirait du café, et, sur cela, le landlord l'interrompit en disant qu'il n'avait point de café; puis il nous souhaita le bonjour en nous fermant la porte au nez.

— Eh bien! que voyez-vous là de suspect? demanda le juge.

— Il me semble que c'était assez suspect comme cela. Mais ce n'est pas tout. Nous remontâmes à cheval, et nous continuâmes à nous diriger sur Héléna. Au moment où nous arrivions auprès de cette clairière où s'élève le vieux gommier, nous aperçûmes des fusées sur la rive opposée, et on répondit à ce signal de la taverne de l'*Ours Gris*. Tout naturellement nous fîmes halte pour voir ce qui allait s'ensuivre, et, une demi-heure après, nous entendîmes un bruit de rames. Une barque arriva en droite ligne de l'endroit où les fusées avaient été lancées.

— La barque a-t-elle abordé à la taverne de l'*Ours Gris?*

— Oui, certainement, sur le quai même construit devant la maison. »

A ces derniers mots, le Squire, les yeux baissés, parut méditer sérieusement; à la fin, pourtant, il se tourna vers le fermier.

« Combien avez-vous compté de fusées? De quelle couleur étaient-elles? lui dit-il.

— De quelle couleur? répéta le fermier confondu; car il avait souvent vu des fusées, mais il ignorait qu'il y en eût de couleurs différentes. Combien y en avait-il? Sauriez-vous, par hasard, ce que signifie ce signal?

— Moi? certes, non; mais s'il n'y avait qu'une fusée, et que cet artifice fût de ceux qui se font d'ordinaire, il aurait pu être lancé par des gens qui s'amusaient; cela arrive souvent à bord des bateaux plats. Quelquefois aussi les marins du Mississipi se servent de fusées comme d'un signal. Quand les gens de leur équipage sont allés à terre, c'est le moyen de leur indiquer l'endroit où est amarrée l'embarcation à laquelle ils appartiennent.

— Oui, oui, je sais cela, et nous avons cru qu'il en pouvait être ainsi. Mais comment expliquez-vous la disparition soudaines des lumières dans la maison? Et pourquoi ne nous a-t-on pas admis, nous, tandis qu'on a ouvert la porte à ceux qui sont arrivés plus tard?

— Je ne sais; peut-être avez-vous fait erreur.

— Oui, Squire, répondit Cook en s'animant, nous avons pu nous tromper, mais il n'est plus temps de prendre les choses si légèrement. Nous savons qu'il existe dans une île du Mississipi une compagnie de brigands redoutables, et il est plus que probable qu'ils ont des complices dans Héléna. La taverne de l'*Ours Gris*, à ce que James m'assure, a depuis longtemps une réputation équivoque, et il s'est commis des crimes nombreux dans son voisinage. Le fermier Howett, qui avait quitté Héléna, mercredi soir, à cheval, a été trouvé hier assassiné dans la forêt, tout près de chez nous; une autre personne a été assommée et dévalisée, non loin de la porte de Strong ; Cotton s'est aussi évadé du côté d'Héléna: il faut donc prendre des mesures sérieuses pour mettre fin à un tel état de choses.

— Où est James Lively? demanda le juge en tenant les yeux fixés à terre. N'est-il pas venu à Héléna avec vous? »

Au même instant la porte s'ouvrit, et Adèle montra en riant sa tête gracieuse.

« Me permettez-vous de prendre mon chapeau que j'ai oublié ici ? Je veux aller voir mistress Smart. Ah ! pardon, j'interromps votre conversation secrète, mais je m'en vais tout de suite. »

Le juge était enseveli dans ses réflexions, et Cook répondit à sa place :

« Vous pouvez entrer, miss. Je disais donc, monsieur, que James Lively. .. » continua Cook en se tournant vers le juge.

En entendant prononcer ce nom, Adèle, qui s'en allait en tenant son chapeau à la main, tressaillit des pieds à la tête ; et, ne voulant point attirer l'attention ni s'en aller tout de suite, elle revint près de la table à ouvrage, où elle feignit de chercher quelque chose dans le tiroir.

« James Lively, continua Cook, a trouvé tout ceci fort suspect, et il croit qu'il y a là-dessous un mystère fort important à approfondir. Il m'a chargé de venir vour informer de toutes ces circonstances, et, tandis que je suis ici, il a attaché son cheval dans le fourré, et il a résolu de se glisser jusqu'à la taverne pour tâcher de découvrir ce qui s'y passe. Il m'a dit que, si nous allions à lui où si nous voulions l'envoyer chercher, il serait dans le petit bois de pins, près de la maison. »

Pendant que Cook achevait cette phrase, Adèle avait mis son chapeau.

« Bonjour, messieurs ! fit-elle tout en se faufilant hors de la chambre.

— Mon avis est, poursuivit Cook sans répondre à Adèle, que sans doute il n'avait pas entendue, qu'il faut d'abord environner ce repaire, le cerner par terre et par eau, et visiter tous ceux que nous y trouverons. Qui sait? nous pourrions peut-être écraser la bande d'un seul coup.

— Mon cher monsieur Cook, répliqua le Squire gravement, je ne puis, sur un simple soupçon, violer le domicile d'un citoyen des États-Unis. Ah ! si vous aviez la plus légère preuve !

— Au diable la preuve, monsieur ! s'écria Cook avec dédain ; si nous avions une preuve, nous n'aurions pas besoin

d'employer tant de cérémonies. C'est justement pour cela que la loi doit nous venir en aide. Si nous avions la moindre certitude, nous ne réclamerions aucune assistance.

— Mais, mon cher monsieur, dit le juge en haussant les épaules, vous vous croyez encore à Fourche-la-Fave, et vous pensez qu'il n'y a qu'à élever la voix pour que tout le voisinage se soulève et pratique sans vergogne la loi de Lynch. Tout me porte à croire que vous appartenez à l'*Association des Régulateurs?*

— Vous avez dit juste, répondit le jeune homme d'une voix stridente.

— Bien, bien ! Mais permettez-moi de vous prouver que votre plan n'a pas le sens commun. Nous sommes ici dans une ville civilisée, et, quel que soit mon désir de livrer ces malfaiteurs à la justice, je dois néanmoins m'opposer de tout mon pouvoir à tout acte illégal.

— Alors, monsieur, dit sèchement le fermier, nous ne devons pas compter sur votre concours?

— Bien au contraire; mon devoir, monsieur, est de vous prêter main-forte dans toute mesure légale, aussi bien que de m'opposer à tout ce qui serait irrégulier; d'ailleurs, je vous assure, dit-il en riant, que vous prenez ces choses-là beaucoup trop au sérieux. J'ai longtemps soupçonné cette maison d'être mal hantée; mais maintenant je suis convaincu que ce n'est qu'une maison de jeu, à laquelle je ferai retirer sa patente pour cause d'infraction. Aujourd'hui, je manque de preuves; mais, dès que je les aurai en main, j'agirai avec une extrême sévérité.

— Nous avons vu à Wicksburg comment cela se pratique, répliqua Cook avec colère. Qu'ont fait les magistrats ? Rien du tout ! Les citoyens ont été forcés de se faire justice eux-mêmes; et, s'ils n'avaient pas pendu les coupables sans balancer, tous ces misérables seraient restés en liberté. Mais nous perdons à causer un temps précieux. Ainsi donc, pour aller droit au fait, Squire Dayton, je vous requiers, en vertu des pouvoirs qui m'ont été confiés, et au nom de mes voisins, d'abord et sans plus de délai, de me prêter secours pour faire cerner et fouiller ce cabaret, ap-

pelé l'*Ours Gris*, et je vous promets, au nom de mes associés, qu'eux et moi nous ne ferons que vous servir d'escorte. Nous verrons quelles sont les mesures à prendre d'après ce qu'on découvrira là-bas.

— Songez à ce que vous allez faire, répliqua le juge solennellement ; vous voulez punir des repris de justice, et vous vous placez au même niveau qu'eux. Vous voulez.... »

Il s'arrêta tout à coup pour écouter. Cook se tourna lui-même du côté de la fenêtre, sans prononcer une parole. Un bruit sourd se faisait entendre dans la rue. On eût dit le bourdonnement de la mer, lorsque souffle le vent qui précède l'orage ; c'était un murmure de voix menaçantes, dominées par des cris aigus et des accents de colère, précurseurs d'un tumulte qui allait croissant. De la fenêtre, où Cook et le Squire s'étaient placés, ils pouvaient tout voir dans la rue qui conduisait au centre de la ville. Une foule immense s'y pressait en désordre et se dirigeait vers la maison de Dayton, précédée d'un constable qui appelait le juge à grands cris.

« Bon ! observa gaiement Cook, nous allons voir si les gens d'Héléna sont d'une nature différente de ceux de Fourche-la-Fave ; » et, se penchant en dehors de la fenêtre, il s'écria d'une voix joviale, en s'adressant à la populace : « Qu'y a-t-il, mes braves? Qu'a-t-on volé? Où est le feu?

Un hurlement sauvage reporta aux oreilles de Cook et de Dayton ces paroles confuses : « Bradford, meurtre, vol ! »

Cook se tourna alors vers le juge, qui avait quitté la fenêtre, et s'aperçut qu'il était pâle comme la mort.

« Qu'avez-vous donc, monsieur? lui dit le fermier avec surprise ; vous êtes blanc comme un linge ; seriez-vous malade?

— Moi? Non, sans doute, répondit vivement Dayton. J'ai tressailli en apprenant cette nouvelle ; j'hésite à croire que j'ai bien entendu. Mais c'est affreux !

— Tout ce que je comprends au milieu de ce bruit, répli-

qua Cook, en prenant son chapeau, c'est qu'on a assassin un certain Bradford que je ne connais pas. »

Et, sans ajouter un mot, il descendit l'escalier d'un pa rapide et faillit renverser le constable auquel César ouvra la porte. Il se présenta aussitôt devant la foule, et se tenan sur les degrés de la maison du Squire :

« Eh bien ! mes enfants, s'écria-t-il en reconnaissan plusieurs de ses connaissances, vous venez pour deman der justice, à ce que je vois. Est-on sur la trace des meur triers ?

— Pas encore, Cook, répondit un grand Virginien qu fendit la foule et vint lui serrer la main ; mais je crois qu nous les trouverons. Les amis que voici ont voulu d'abor venir chercher le juge, et je suis venu avec eux. M'est avi qu'il est temps de fouiller Héléna.

— Quelle infamie ! cria un des assistants ; aller ains attaquer une pauvre veuve sans défense ! Il faut que la mai son reste fermée jusqu'à l'arrivée de sa famille. C'était un bonne et digne créature !

— Quant à ce qui est de sa bonté, dit un autre, je n'en pourrais trop rien dire. Elle avait depuis quelque temps de fréquents rapports avec des gens de mauvaise mine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'est pas en sûreté à Héléna, et il faut absolument que nous trouvions les assassins.

— Eh ! monsieur le juge ! cria un quatrième ; n'allez-vous pas descendre ? Le temps se passe, et chaque minute de retard donne aux scélérats une chance de plus de s'échapper.

— Gentlemen, dit, en jetant sur la foule un regard inquisiteur, Dayton, qui parut sur la porte accompagné du constable ; gentlemen, je viens d'apprendre à l'instant qu'un meurtre horrible a été commis, et nous allons, sans délai, prendre les mesures nécessaires.

— Elles ont déjà été prises, interrompit sans façon le Virginien ; le constable a fait tout ce qu'il y avait à faire pour le moment. Nous nous sommes d'abord arrangés de façon à ce qu'aucun bateau ne puisse passer inaperçu sur

le fleuve. Il ne s'agit plus maintenant que de fouiller la maison de mistress Bradford, où nous trouverons peut-être des indices qui nous guideront pour retrouver les meurtriers. C'est dans ce but que nous sommes venus chez vous, monsieur, afin qu'en nous appuyant sur la loi on ne nous suscite pas, plus tard, quelque embarras pour cette affaire. »

Le juge, sans mot dire, regardait dans la rue avec inquiétude. Son visage était d'une pâleur mortelle, et ses yeux vitreux comme s'il était sur le point de s'évanouir. Au delà de la foule, on n'apercevait personne. On aurait dit que toute la population s'était portée sur les lieux où l'attentat avait été commis. Tout à coup cependant il entendit un bruit de rames, et il aperçut sur la rivière un de ces énormes bateaux plats, du genre de ceux employés en Amérique sur les fleuves qui ne sont pas navigables. Cette embarcation arrivait aussi vite que les forces réunies de quatre hommes pouvaient la faire marcher. Un sourire de triomphe glissa sur la lèvre de Dayton, lorsqu'il découvrit un pavillon rouge et vert flottant au-dessus du gouvernail.

« Avez-vous rassemblé le jury, constable? dit-il à ce fonctionnaire.

— Oui, monsieur, tout le monde est maintenant à son poste.

— Marchons, gentlemen, » répliqua le Squire.

Et il se dirigea vers le domicile de la veuve, suivi de la foule.

Cook précédait les assistants de quelques pas, et le Virginien allait le suivre, quand un jeune garçon le tira par la basque de son habit.

Le nouveau venu portait un costume pareil à celui des fermiers de l'Ouest, qui ne paraissait pas fait pour sa taille. Une blouse bleue de grosse toile flottait sur ses épaules, et les manches retombaient sur ses mains; un vieux chapeau noir descendait jusque sur ses sourcils. Le Virginien ne put s'empêcher de rire en le voyant.

« Monsieur, lui dit ce garçon, en désignant les personnes

qui étaient en avant, cet individu que voici, la tête recouverte d'un chapeau blanc, est-il vraiment le juge de paix d'Héléna?

— Oui, mon garçon; pourquoi me demandez-vous cela?

— Quel est son nom?

— Il se nomme Dayton, et, plus généralement, on l'appelle le Squire Dayton. L'autre homme qui est avec lui est le constable.

— Habite-t-il dans la ville?

— Qui cela, le constable?

— Non, le juge.

— Sans doute; où pourrait-il demeurer? Mais il faut que je m'en aille avec les autres. Désirez-vous savoir autre chose?

— Dites-moi, je vous prie, le connaissez-vous? Est-il.... Savez-vous si....

— Non, je ne le connais pas, dit le Virginien en s'arrachant à l'étreinte du jeune homme. Mais il faut que je m'en aille; laissez-moi partir. Si vous voulez en savoir plus long sur le compte du Squire, adressez-vous à sa femme que voici là-haut à cette fenêtre; elle pourra vous renseigner. »

Le Virginien s'éloigna, et, après avoir fait quelques pas, il se retourna pour voir ce qu'était devenu l'enfant qui avait la main si douce, et dont le chapeau cachait la figure. Le garçon s'était avancé sous la croisée par laquelle mistress Dayton regardait ce qui se passait dehors.

« Ohé, Mills! cria Cook au Virginien; venez donc, ou nous serons les derniers.

— Me voici, répondit celui-ci. Quel singulier petit garçon! Il faudra que je le retrouve plus tard. »

Et, en achevant ces mots, il rejoignit Cook.

L'adolescent était resté seul devant la demeure de Dayton, les yeux fixés sur la dame qui était à la fenêtre. Il parut d'abord résister en lui-même à une violente impulsion; il fit quelques pas, et puis s'arrêta comme pour s'en aller. Cependant, à la fin, il franchit, comme malgré lui, le seuil de la maison, et referma la porte qui donnait sur la rue

La demeure de mistress Bradford, où régnait d'ordinaire l'ordre le plus parfait, se trouvait en ce moment toute en désordre. La porte, habituellement close, était grande ouverte, et une foule de curieux entraient et sortaient sans cesse. Et pourtant on ne pénétrait que dans une chambre; le constable avait mis les scellés sur les autres, et les curieux pouvaient seulement se donner le plaisir de regarder par le trou de la serrure.

Dans l'appartement où le cadavre avait été trouvé, le jury rassemblé comtemplait en silence le visage livide et crispé de la défunte : on apercevait à la tête une tumeur au centre de laquelle la peau était légèrement fendue. La plaie était indiquée par quelques gouttes de sang caillé. Quand le juge s'approcha du jury, il avait à la main une liasse de papiers, un sac d'argent et des clefs trouvés dans les poches de la victime.

Le constable lut un rapport circonstancié, relatif à la manière dont l'assassinat avait été découvert. D'après la déposition des veilleurs de nuit, ils avaient entendu un cri vers une heure du matin; mais leurs soupçons s'étaient évanouis à la vue de la veuve elle-même, qui leur avait répondu. Ils ne pensaient déjà plus à cet incident, lorsqu'au point du jour ils avaient vu deux hommes descendre la rue et se diriger vers le fleuve. Ils s'étaient alors rappelé le cri entendu pendant la nuit, et avaient suivi les hommes jusqu'au moment où ils les avaient perdus de vue dans l'épaisseur du brouillard.

Peu après le lever du soleil, la servante, que mistress Bradford avait envoyée la veille voir ses parents, était revenue et, à son grand étonnement, elle avait trouvé non-seulement la porte de la maison entre-bâillée, mais toutes les chambres dans le plus affreux désordre. Elle s'était d'abord élancée jusque dans la chambre de sa maîtresse et avait crié au secours en apercevant le cadavre; les voisins s'étaient hâtés d'accourir et n'avaient pas tardé à constater le vol et le meurtre.

Le jury, en présence de ces faits, prononça à son tour un verdict de meurtre, dont une ou plusieurs personnes inconnues s'étaient rendues coupables

On visita alors la chambre, dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui mît sur la trace des assassins. Certains objets épars sur la table, placés auprès d'une lampe et d'un bol à punch vide, parurent importants à vérifier. On signala d'abord un petit portefeuille de maroquin, un couteau de chasse commun, mais presque neuf, dont le manche était de bois; il y avait en outre deux bouts de cigare éteints : ce dernier indice parut extraordinaire, parce que l'on savait que mistress Bradford ne fumait pas. Des hommes étaient donc venus dans la maison, et, selon le témoignage des veilleurs de nuit, ces gens-là étaient entrés du consentement de la maîtresse du logis. Il s'agissait de savoir qui étaient ces individus.

Cook, qui n'aimait point la manière bruyante d'instrumenter des agents de la justice, était redescendu dans la rue avec le Virginien.

Un marchand allemand, qui trafiquait de toutes sortes d'objets et qui se trouvait dans la foule, n'eut pas plus tôt aperçu le couteau qu'il s'en empara et l'examina en tous sens.

Tous les regards étaient fixés sur cet homme qui, le couteau élevé en l'air et la main droite sur le cœur, s'écria à haute voix :

« Je sais à qui appartient ce couteau.

— Parlez alors, Bamberger, répliqua le constable en lui frappant sur l'épaule, parlez, mon brave; quoique cette femme n'ait pas été tuée avec un couteau, il a été probablement oublié ici par l'assassin.

— Que la foudre m'écrase, continua le juif allemand en s'adressant au juge, si ce couteau n'appartient pas à un jeune homme de la campagne appelés James Lively; il me l'a payé, jeudi dernier, avec un dollar d'argent tout neuf.

— James Lively! murmura le constable; oh! ce n'est pas lui qui a tué cette femme, quoique son couteau se trouve ici!

— James Lively! dit vivement le juge. Voici qui est étrange! Où est M. Cook? d'après son aveu il est arrivé à Héléna ce matin avant le jour, en compagnie de James

Lively. Et vous, veilleurs de nuit, vous avez vu ce matin deux hommes qui se dirigeaient vers la rivière ?

— Oui, certainement, répondirent les agents de police; seulement nous ne pouvons pas affirmer que ce fussent les meurtriers.

— Messieurs, dit solennellement Dayton, l'affaire dont il s'agit exige peut-être plus de circonspection que vous ne le croyez. Cook est venu à Héléna immediatement après le jugement exécuté par les Régulateurs à Fourche-la-Fave.

— Cela ne prouve rien de bon de la part de Cook, riposta le constable; mais James Lively est connu de tous pour être un brave et loyal garçon.

— Et pourtant on a trouvé son couteau ici, répondit le juge avec calme.

— Il faut interroger ce garçon, s'écria un des assistants; les preuves sont assez fortes pour exciter les soupçons. D'ailleurs j'ai encore à vous apprendre qu'avant-hier, à un mille à peine de la demeure de Lively, un homme a été trouvé assassiné. Ainsi, quoiqu'il soit l'ami du constable....

— Arrêtez, monsieur! interrompit l'officier public, je n'accorde à personne le droit de dire que je favorise mes amis; je suis prêt à arrêter James Lively sur-le-champ, son innocence en ressortira mieux encore.

— Qui parle contre James Lively ou contre moi? s'écria Cook qui se présenta à la porte, car un de ses amis était allé l'avertir de ce qui se passait. Voici Cook, et Lively n'est pas loin : lequel d'entre vous a la hardiesse ou l'impudence d'accuser de meurtre le fils de sa mère?

— Silence, monsieur! répondit sévèrement le juge; on ne combat point une accusation avec de grands mots. On a trouvé ce couteau sur la table, à côté de la victime. »

La foule s'écarta pour livrer passage à Cook; mais à peine celui-ci eût-il jeté les yeux sur le couteau que, frappant la table du poing, il s'écria :

« Damnation! c'est encore ce monstre qui est mêlé à tout cela! Ce brigand sanguinaire est-il donc partout? mais il ne se jouera pas de nous plus longtemps; il tombera bientôt dans nos mains, et alors....

— Eh bien! monsieur? fit le juge avec impatience

— Ce couteau, répliqua Cook, n'a pu être apporté ic que par ce bandit de Cotton. L'avant-dernière nuit il a vol chez nous deux poires à poudre; il n'y a pas un moment à perdre, si nous voulons nous emparer de ce rusé coquin Venez mes enfants, délivrons le pays d'un véritable fléau. »

Sur un signe du juge, le constable barra le passage à Cook, et Dayton lui demanda, sans s'inquiéter de la colère du brave fermier :

« Quand êtes-vous arrivé à Héléna?

— Moi! Pourquoi me demandez-vous cela?

— Il me faut une réponse.

— Eh bien! ce matin.

— A quelle heure?

— Je n'ai pas de montre, mais c'était avant le jour; cela vous suffit-il?

— Où est le jeune homme qui est venu avec vous et auquel appartient ce couteau?

— Squire Dayton, je vous ai déjà dit ce matin....

— Je vous prie de me répondre, monsieur : où est James Lively en ce moment?

— Squire, répondit Cook en fixant les yeux sur ceux du juge, il me semble que vous plaisantez avec moi. Je ne suis plus un enfant pour m'amuser ainsi : que signifient toutes ces interrogations?

— Une question mérite une réponse, » objecta un assistant d'une voix sèche et criarde; et un homme de grande taille, suivi de quatre ou cinq personnes toutes étrangères, entra dans la chambre.

Ces nouveaux venus se tournèrent amicalement vers le jeune fermier; tous ceux qui étaient présents considérèrent ces gens-là avec surprise, et un sourire de satisfaction éclaira la physionomie du juge, qui tendit la main à l'un d'eux en s'écriant :

« Ah! M. Porel de Sinkville, vous venez à propos pour nous assister de vos conseils et nous prêter main-forte dans une affaire qui prend, je le crains, une tournure fort sérieuse.

— Bonjour, Squire; on vient de me dire qu'un meurtre a été commis à Héléna.

— On vous donnera des détails dans un moment plus opportun, objecta Cook en se dirigeant vers la porte; mais nous n'avons pas de temps à perdre à conter de longues histoires et à accomplir de puériles formalités, à moins qu'on ne veuille laisser aux coupables la possibilité de s'échapper. Allons, mes amis, suivez-moi!

— Nous irons tous avec vous, j'imagine, répondit le Virginien en regardant autour de lui. Il faut d'abord visiter le cabaret de l'*Ours Gris*.

— Arrêtez, monsieur! fit le constable en mettant la main sur l'épaule de Cook; vous êtes mon prisonnier, au nom de la loi.

— Le diable emporte la loi! riposta le fermier, qui ne paraissait en aucune façon disposé à céder. Arrière, maître! à moi, citoyens de la Virginie et d'Héléna, à l'aide! je proteste contre une pareille tyrannie.

— Donnez force à la loi! s'écrièrent les six nouveaux venus; et, quoique le robuste jeune homme, s'arrachant aux mains du constable, eût déjà gagné la porte avec l'aide du Virginien, il fut pourtant accablé par le nombre, et, en dépit d'une résistance désespérée, on le garotta avec des cordes dont on s'était précautionné.

— Est-ce là ce que vous appelez la loi? hurlait Cook qui essayait en vain de recouvrer sa liberté. La loi commande-t-elle d'appréhender au corps les honnêtes gens pour donner aux brigands le temps de se sauver? Prenez garde, maître James Dayton ou Wharton, ou n'importe quel autre nom vous portiez, vous me payerez ceci! Allons, Virginiens! n'y a-t-il donc pas de gens de cœur avec vous?

— Place! place! vocifera Mills en se précipitant en compagnie d'amis nouvellement arrivés sur ceux qui maintenaient Cook.

— Force à la loi! » s'écrièrent plusieurs autres.

— Il y eut alors une lutte qui dura peu de temps, et la victoire se déclara en faveur de ceux qui soutenaient Dayton. Le prisonnier ne fut pas délivré, et le juge, qui suivait des

yeux cette scène de désordre sans perdre son sang-froi
donna l'ordre de conduire Cook en prison.

« Virginiens! s'écria Cook sur le seuil, rendez-moi u
service.

— Silence, monsieur! fit le constable, pas un mot d
plus; sinon....

— Que désirez-vous? répondit le Virginien.

— Empêchez toutes communications, constable! hurla
prétendu Porrel; séparez-les!

— Avertissez James Lively! exclama Cook d'une vo
stridente, pendant que les officiers de police se jetaient s
lui et l'emmenaient.

— Je vous le promets; mais où le trouverai-je? deman
le Virginien.

— Arrière!... allez-vous-en? prenez garde à vous! a
sommez-le! » cria-t-on de tous côtés, tandis que les u
entraînaient Cook et que les autres empêchaient Mills de
suivre.

Avant que le jeune fermier pût répondre un seul mot,
porte de la prison du comté s'était refermée sur lui.

« Pardieu! fit le Virginien qui, voyant que tous s
efforts étaient inutiles, s'était décidé à redescendre la ru
s'il faut avertir James Lively, je vais me rendre à la ferm
Où diable vais-je trouver un cheval? Holà, hé, Bob? cria-t-
à une de ses connaissances qui cheminait de l'autre côté d
la rue, en quel endroit de la ville peut-on louer un cheva

— Chez Smart, répondit laconiquement Bob sans s'arrête

— Chez Smart? murmura le Virginien en suivant d
yeux son ami qui s'éloignait à pas précipités. Je vais do
aller chez Smart, et je verrai ce qu'il va me dire; je n'aim
pourtant pas beaucoup à monter à cheval : cela m'est a
rivé seulement une fois, et l'animal m'avait jeté par ter
avant que j'eusse pu me mettre en équilibre sur son dos.

Tout en se parlant à lui-même, Mills se dirigeait d
côté de l'*Hôtel de l'Union*, pour voir s'il y trouverait le ch
val dont il avait besoin.



XXXIII.

Indécision.

Quand la foule se fut dispersée, Dayton, Porrel, et quelques autres personnes affiliées à la bande, restèrent en arrière sur la place qui séparait la maison de la veuve Bradford de la prison de la ville. Dayton voyait bien que son sort et celui de ses adhérents allait se décider, et mille projets extravagants se croisaient dans sa tête. S'il faisait face au danger, il serait peut-être trahi et fait prisonnier, se disait-il. Après avoir jeté un coup d'œil sur les hommes qui l'entouraient, il se demanda s'il fallait se fier aux forces dont il disposait et attaquer sur-le-champ ses ennemis, s'il avait encore assez de temps pour mettre en sûreté les trésors qu'il avait amassés. Dans quelques instants toutes ses espérances pouvaient êtres détruites.

Porrel, son associé, qui venait d'arriver de Sinkville, devina les pensées qui accablaient Dayton, car il s'approcha de lui et lui dit à voix basse, en lui touchant légèrement le bras :

« Allons, allons, mon cher, il s'agit de prendre une prompte décision; les minutes sont comptées.

— Vous savez donc cela? demanda Dayton avec surprise

— Je sais tout ; Sanders, qui vous attend avec impatience à la taverne de l'*Ours Gris*, m'a tout conté en détail.

— Où est Simson ? l'avez-vous vu ?

— Je ne crois pas qu'on puisse se fier à lui. »

Dayton parut étonné d'entendre son ami parler ainsi de leur camarade.

« Oui, continua Porrel sans remarquer cet étonnement, je le soupçonne de ne pas avoir été loyal avec nous. Ce qu'il y a de certain, c'est que le vieux Benwick était à peine en-

terré, qu'il s'est emparé d'une somme considérable, contrairement aux conventions faites, et qu'il est parti sur-le-champ ; plusieurs Géorgiens ont alors couru à sa poursuite : on l'a rejoint et on l'a fusillé sur place.

— Vrai ! et le testament ? demanda Dayton en serrant les dents.

— Oh ! il court à ce sujet tant de bruits divers, murmura Porrel, que je trouve qu'il vaudrait mieux abandonner cette affaire.

— L'enfer est donc déchaîné contre nous ? s'écria le juge en frappant du pied ; tout cela va nous contraindre à frapper le coup décisif.

— Ne vous hâtez pas, tant que cela sera possible : car, si vous ne réussissez pas, nous sommes, comme de juste, perdus sans retour ; c'est notre dernière ressource.

— Qu'importe ? j'ai formé un projet qui non-seulement nous assurera notre liberté, mais encore nous donnera le plaisir de la vengeance. Il faut d'abord nous occuper de nos camarades, qui sont enfermés dans la taverne de l'*Ours Gris*. Je sais bien qui est le fou sans cœur qui a augmenté notre péril en commettant ce meurtre ; mais nous ne devons pas sacrifier nos camarades, et le peuple d'Héléna, guidé par sa colère impossible à contenir, va se diriger de ce côté. Courez là-bas en toute hâte, envoyez-moi tous les hommes inconnus dans la ville ; il faut que Sanders et Thorsley, ainsi que plusieurs autres que vous trouverez là, je pense, arrivent très-promptement, par le grand bateau du refuge.

— Avant d'aller là-bas, je désirerais savoir un peu quel est votre plan, dit Porrel d'un ton hargneux, car sans cela je serais gêné pour agir.

— Ce ne sera bientôt plus un secret pour personne. En nous emparant du steamboat qui est à l'ancre, les habitants d'Héléna ne pourraient pas nous empêcher de partir ; je connais parfaitement la manœuvre d'un vapeur, et *le Van-Buren* est un habile marcheur qui peut défier toute poursuite.

— Alors pourquoi n'agissons-nous pas tout de suite ? quand aurons-nous une meilleure occasion ?

— Nous pourrions nous sauver sans aucun doute, reprit Dayton, mais il serait impossible de s'arrêter à l'île. Le pays serait en rumeur, et vous savez qu'à cette époque de l'année on voit, à chaque heure du jour, passer un steamboat : à l'aide de l'un d'eux il serait facile de nous poursuivre sans tarder. Nous exposerions donc inutilement nos vies, et nous perdrions les sommes considérables que nous avons si péniblement gagnées. Il faut procéder avec plus de prudence.

— Soit, mais de quelle manière?

— Oh! très-simplement : l'existence de notre refuge est maintenant connue des Régulateurs; ce secret a été divulgué de bouche en bouche; chacun a embelli son récit de détails merveilleux, semblables à des contes de fées. Il ne nous reste donc plus qu'une ressource à l'aide de laquelle nous pouvons détourner de nos têtes le coup qui les menace, et nous jouer de nos ennemis. Les attentats de Cotton ont suffi pour soulever tout le pays; dans quelques heures on verra arriver à Héléna plusieurs centaines de pionniers à cheval, qui proposeront d'aller immédiatement attaquer l'île. Si nous restons à l'écart, nous éveillerons les soupçons et nous diminuerons nos forces; il vaut mieux nous joindre à nos ennemis et paraître vouloir les seconder. Il y a un quart d'heure à peine, j'ai envoyé au refuge un messager pour donner avis du plan que j'ai formé. Nous nous avancerons vers le nº 61, montés sur le vapeur *l'United-States*, qui va aborder ici dans une heure ou deux, se dirigeant de Memphis sur Napoléon. Comme dans le cas actuel il s'agit de l'intérêt du pays, le capitaine sera forcé de le mettre à ma disposition, car au besoin je l'y forcerais, en ma qualité de juge de paix. Si même, ce qui n'est pas probable, le capitaine résistait, les pionniers du pays n'hésiteraient pas à le contraindre à m'obéir. »

Porrel secoua la tête en souriant.

« Une fois maître du steamboat, continua Dayton, qui s'abandonnait follement à ses idées belliqueuses, nous nous dirigeons sur l'île; je formerai ma ligne de bataille en deux corps séparés. Nous avancerons sur le fort derrière

lequel nos braves seront cachés; les pionniers se jetteront inconsidérément en avant : à un signal donné, on les attaquera de tous côtés, et ils seront assaillis même par ceux qu'ils croiront être avec eux. Troublés, dispersés, ne connaissant point la localité et ne distinguant plus ni leurs amis ni leurs ennemis, ils seront tous massacrés jusqu'au dernier. Nous transporterons alors nos trésors et nos hommes sur le steamboat qui nous appartiendra, et à force de vapeur, avant la nuit, ou tout au moins avant qu'on puisse songer à nous poursuivre, tandis qu'ici on attendra le retour du steamboat victorieux, nous fuirons sur le Missisipi et nous entrerons dans le golfe du Mexique par la branche de l'Achafalaya.

— Très-bien! le plan est admirable, et nos ennemis les Régulateurs seront indubitablement pris au piége; mais pourquoi gardez-vous sous clef Cook et le batelier? cette incarcération peut exaspérer nos ennemis.

— Ces deux hommes auraient fait tout manquer par leur véhémence. Rendez-vous au plus vite à la taverne de l'*Ours Gris*, afin que nos gens partent à temps. Peut-être pourrons-nous fuir avant l'arrivée des autres Régulateurs : en ce cas nous aurions moins de besogne; mais il est important, avant tout, de s'assurer de l'un d'eux, du jeune James Lively; il pourrait ameuter contre nous tout le comté. Emparez-vous de lui : il est caché dans le bois près de la taverne, d'où il surveille ce qui se passe dans la maison. Faites-le prisonnier sans coup férir, si c'est possible; mais, s'il se défend, prenez-le mort ou vif. Le couteau qui a été trouvé chez la femme assassinée lui appartient.

— Bon! bon! s'écria Porrel en se frottant joyeusement les mains, c'est parfait. Je suis bien aise que les choses en soient venues là, on n'a plus besoin de jouer la comédie; je commençais à me lasser de cette vie de craintes et d'inquiétudes perpétuelles. A présent nous savons ce que nous avons à faire. Ma part de la besogne sera fidèlement accomplie; tâchez surtout, Dayton, que tous nos gens soient assemblés au moment de l'arrivée du steamboat. »

Porrel s'éloigna à la hâte; quelques-uns de ses amis, qui

l'attendaient plus loin, le rejoignirent aussitôt, et tous disparurent dans une rue détournée.

Le Squire, enseveli dans une profonde méditation, prit lentement le chemin de sa maison, et y arriva au moment où le jeune garçon dont nous avons parlé en sortait en courant.

« Qui est ce garçon qui vient de sortir d'ici? demanda-t-il à Nancy; d'où vient-il? que voulait-il?

— Je ne sais pas, maître, répondit la domestique en lui présentant une lettre qui venait d'arriver. Ce *boy* est entré il n'y a pas longtemps, et il est monté chez madame; il y est resté tout au plus quelques minutes, et a failli tomber en descendant les escaliers, puis il s'est assis sur les marches, et s'est mis à pleurer comme si son cœur allait se briser. J'ai eu pitié de le voir ainsi, et je lui ai envoyé le nègre que vous avez amené hier ici : le petit garçon n'a pas voulu lui parler ; bien plus, il a caché sa figure dans ses mains comme s'il avait honte de pleurer. Lorsque Bolivar a été parti, il s'est levé, a rabattu son chapeau sur ses yeux et est sorti en courant.

— Ces dames sont-elles là-haut? demanda le Squire sans plus s'occuper de l'étranger.

— Miss Adèle est allée chez Smart, mais ma maîtresse y est; dois-je....

— Non, non, fit Dayton qui monta lentement l'escalier. Si quelqu'un vient me demander, faites attendre en bas, je redescendrai tout à l'heure. »

Le juge de paix d'Héléna, le féroce capitaine des pirates du Missispi, entra dans la chambre de sa compagne si bonne, si pure et si innocente, qui ignorait les épouvantables crimes dont il était coupable, car elle aimait d'un amour sincère celui qui avait trahi sa tendresse.

Il n'y avait personne dans cette chambre : Lucy s'était rendue au chevet du lit de Mary.

Dayton jeta un regard mélancolique sur cette jolie chambre, asile d'une femme qui eût suffi à le rendre le plus heureux des mortels, car elle réunissait en elle tout ce qui devait satisfaire le cœur et la vanité d'un homme de bien.

Mais la vie de Dayton était souillée de crimes : toutes ses actions étaient froidement calculées, et il sacrifiait sans remords les choses les plus sacrées à ses passions égoïstes. Combien y a-t-il au monde d'hommes au cœur de fer, qui traversent la vie en foulant aux pieds tout ce qui contrarie leurs plaisirs même les plus frivoles? Mais nul plus que le Squire n'aurait pu pousser plus loin le mépris de ses semblables, et la froide indifférence qu'il professait pour tout ce qui s'opposait à ses désirs.

Dayton avait réglé ses comptes avec le monde : il était d'autant plus redoutable qu'il ne tenait pas à la vie et semblait défier la mort. La justice humaine ne l'effrayait pas, et la loi divine était sans prestige à ses yeux; il marchait donc vers son but criminel sans frayeur ni faiblesse, se servant des hommes comme d'instruments indispensables.

Resté seul dans le sanctuaire virginal de sa chaste compagne, Dayton ne put s'empêcher d'admirer cet asile du bonheur domestique qui s'offrait à lui. Chaque objet en particulier parlait à son cœur, et, pour la première fois, il songea à ce qu'il était et à ce qu'il aurait pu être : le lieu où il se trouvait était le séjour de l'amour fidèle; c'était là qu'un cœur dévoué battait pour lui, et il savait que sa femme l'aurait suivi en souriant sur le chemin des douleurs et de la misère, car elle ne vivait que de sa vie et de son bonheur, reposait en lui seul.... tandis que lui....

Dayton demeura ainsi immobile et glacé, les mains serrées convulsivement l'une dans l'autre : tout commença bientôt à tourner follement devant ses yeux. Il oublia ses crimes pendant quelques minutes, et sa pensée s'arrêta au jour où pour la première fois il avait sollicité la main de la belle jeune fille; il se rappela les serments qu'elle avait écoutés en rougissant. Allait-il maintenant abandonner celle qui ne connaissait pas d'autre affection que la sienne, pas d'autre bonheur que celui de vivre à ses côtés? allait-il d'une main impitoyable briser les liens qui l'unissaient à sa chaste épouse? Le souvenir de tout ce qu'elle avait été pour lui, souvenir qu'il avait jusqu'alors chassé avec obstination de sa pensée, domina l'émotion qu'il éprouvait.

« Lucy ! Lucy ! » s'écria-t-il suffoqué, en cachant avec désespoir son visage livide et décomposé dans ses mains frémissantes.

Un pas léger retentit sur l'escalier : c'était elle. Par un puissant effort de volonté, Dayton se calma à l'instant ; ses traits redevinrent sévères, mais ses yeux restèrent vitreux et ses joues pâles.

« Ah ! Georges, cria la belle jeune femme, agréablement surprise de retrouver là son mari qu'elle croyait déjà loin de la maison, je suis vraiment heureuse que vous soyez de retour. Vous ne pouvez vous imaginer combien j'avais le cœur oppressé en vous voyant partir.

— Chère folle, répondit Dayton, il ne faut pas vous chagriner sans raison à mon sujet ; on éprouve assez de maux dans le monde sans s'en créer soi-même.

— Je voudrais ne pas être ainsi, répliqua Lucy tristement. Mais voyez comme vous êtes pâle et défait ! n'ai-je pas sujet de m'inquiéter ? »

En parlant ainsi, elle attira doucement son mari devant le miroir ; mais celui-ci se détourna vivement ; car le visage des deux époux à côté l'un de l'autre offrait un trop frappant contraste.

Le bruit d'un cheval se fit à l'instant entendre dans la rue. Le Squire et Lucy se tournèrent vers la fenêtre et demeurèrent stupéfaits.

« Adèle ! » s'écrièrent-ils ensemble.

Ils avaient lieu, en effet, d'être étonnés. Adèle, montée sur un énorme cheval noir, la tête au vent, tenant son chapeau dans la main droite et guidant sa monture de la gauche, passait au galop sans s'arrêter, et bientôt elle disparut au détour de la rue.

« Fut-il jamais au monde jeune fille plus extravagante ! » dit mistress Dayton, tandis que le Squire se dirigeait à la hâte vers la porte, comme s'il eût voulu arrêter Adèle. « Nous n'avons pas de bête plus sauvage et plus mal dressée que ce cheval noir, continua mistress Dayton, et c'est justement celle-là qu'Adèle choisit pour se promener ! Je crains qu'il ne lui arrive malheur au premier jour. »

Le juge s'était ravisé; appuyé sur la balustrade de la croisée, il suivait la direction qu'Adèle avait prise, et se disait avec anxiété : « Que va-t-elle faire de ce côté-là ? »

« Dayton, s'écria tout à coup sa femme, qu'avez-vous ? vous êtes d'une pâleur effrayante.

— Moi ? dit-il en se retournant et en cherchant à sourire. Que voulez-vous donc que j'aie, chère enfant ? J'en conviens pourtant, les pénibles affaires de cette bonne ville me font tourner la tête, et je commence à être las de cette vie d'agitation.

— Ah ! Georges, répondit Lucy à voix basse en se pressant contre lui, combien de fois, pendant ces longues nuits que vous passez loin de moi, ai-je souhaité ardemment que vous renonciez à ce genre de vie ! N'êtes-vous pas estimé, respecté, le premier de la ville, enfin ? Je comprends qu'un homme ait de l'ambition ; mais votre santé se détériore, vos forces s'épuisent ; vos devoirs, vos travaux, vous privent de repos et de sommeil. Oh ! si vous vouliez seulement renoncer à tout ce mouvement ! Si l'amour de votre femme pouvait suffire à votre bonheur ! » fit-elle en cachant son visage sur le sein de son mari, qui la tint quelques instants étroitement embrassée.

A ce contact béni, une sensation extraordinaire s'empara de Dayton. Sa physionomie perdit sa froideur, et ses yeux leur tristesse ; il regarda tendrement sa femme, et son bras trembla en entourant sa taille légère ; de riantes images se présentèrent en foule à son esprit. Dans un vague lointain, il voyait en rêve une île radieuse baignée par les vagues transparentes de l'Océan ; un cottage ombragé par des palmiers et des géraniums s'élevait sur le bord, et les senteurs d'une brise parfumée caressaient ses joues ; l'immensité des mers le séparait du théâtre de ses crimes, les flots écumants avaient balayé tous les souvenirs du passé ; chaque jour le soleil lui montrait, en se levant, des horizons nouveaux. Il en était temps encore, le coup décisif n'était point frappé ; la fatalité ne l'avait pas encore enveloppé de ses bras de fer. Il se pencha vers elle ; ses lèvres effleurèrent ce front si pur, et une larme brillante comme un diamant

y tomba en même temps. Une larme s'échappant de cet œil était une larme de repentir, une larme qui pouvait encore lui ouvrir le ciel !

« Lucy ! » dit-il en pressant sa femme entre ses bras.

Le premier coup de cloche du *Van-Buren* se fit entendre : le steamboat allait partir avant un quart d'heure. « Dans deux jours, pensait Dayton, je pourrais être à Louisville, et, si de là je prenais la fuite sous un nom supposé, et si j'allais me réfugier dans quelque port de l'Est, il serait impossible de retrouver mes traces. Ainsi, je laisserais la honte et la mort derrière moi, et dans un mois je pourrais être libre et sur l'Océan.

« Lucy, fit-il tout bas, suffoqué par l'émotion, car ses lèvres frémissaient en parlant ; Lucy, je ne suis pas digne de vous, je suis un coupable qu'il vous faut, vous, ange si pur, tâcher d'élever au niveau de votre perfection. Partons. Si je reste ici, je suis perdu pour toujours ! Nous avons encore assez de temps ; je puis être sauvé. Entendez-vous cette cloche ? Le steamboat à bord duquel elle sonne va tout à l'heure remonter le Mississipi vers le Nord ; je puis partir maintenant, mais dans une heure il serait trop tard. Voulez-vous me sauver, Lucy ? me sauver de moi-même et du sort affreux qui me menace ?

— Eh quoi ! vous voulez partir, Georges ? répliqua sa femme avec stupeur. Vous voulez tout laisser ? ne prendre congé d'aucun de nos amis ?

— Oui ! vous quitterez tout, si vous m'aimez et si vous désirez me sauver ! Mon sort est suspendu à vos lèvres, ma vie ou ma mort dépendent de votre résolution. Vous ne pouvez comprendre, Lucy, combien deux mots de vous peuvent me rendre heureux ou misérable.

— Mais que deviendra Adèle ?

— Elle restera ici ; elle aura notre maison et tout ce que nous laissons. J'ai plus de fortune qu'il ne nous en faut à tous deux.

— Faut-il donc partir à l'instant, Georges ? Comment puis-je être prête ainsi en une minute ? C'est impossible ; j'aurais besoin d'au moins huit jours pour bien faire les choses.

— Lucy, voulez-vous venir avec moi? répéta Dayton, dont la voix et les membres tremblaient d'émotion ; vous pouvez encore conserver mon amour et ma vie. Oui, Lucy, ma vie, mon bonheur, le vôtre, tout dépend de vous. Voulez-vous venir, ou bien dois-je continuer à vivre comme un réprouvé?

— Georges! s'écria mistress Dayton épouvantée, que signifie tout ceci? Ah! si vous m'aimez, dites-moi ce qui est arrivé.

— Il faut que je parte, répliqua bien bas le juge en détournant la tête. Le danger le plus imminent me menace. Vous seule, Lucy, pouvez me sauver. Voulez-vous venir? voulez-vous me suivre?

— Je vous accompagnerai jusqu'à la mort, Georges! j'irai partout où il vous plaira de me conduire, dit la pauvre femme en se jetant dans ses bras. La gêne, la misère, tout est préférable, plutôt que d'être séparée de vous. »

Dayton tint sa femme étroitement embrassée pendant quelques minutes, puis se leva lentement et lui dit :

« Merci, mon ange, merci! Hâtez-vous de rassembler ce qui vous est indispensable. Je vais envoyer Bolivar demander au capitaine du *Van-Buren* de m'attendre quelques minutes, et, pendant ce temps-là, César et Nancy transporteront vos effets ; dans une heure, nous serons, marcherons vers la liberté, nous nous acheminerons vers une nouvelle vie. »

En disant ces mots, Dayton ouvrit son secrétaire, y prit plusieurs lettres et quelques paquets cachetés qu'il jeta dans le feu.

« Voyez, dit-il, je romps avec le passé. Gardez soigneusement ce portefeuille ; il contient ce qui m'appartient légitimement. Maintenant, il faut que je vous quitte pendant cinq minutes pour m'occuper de quelques arrangements importants. Pendant mon absence, préparez-vous en toute hâte ; je vous rejoins dans peu de temps, et je ne vous quitterai plus. »

Dayton embrassa tendrement sa femme et sortit précipi-

tamment de la chambre, tandis que Lucy, qui ne savait encore si elle rêvait ou veillait, rassemblait les effets dont elle pouvait avoir besoin pour un assez long voyage. Quand elle eut fini, elle s'assit, les yeux pleins de larmes, pour écrire quelques mots d'adieu à son amie.

Elle attendit ensuite, le cœur rempli d'angoisse, le retour de son mari, en pensant qu'elle allait quitter pour toujours avec lui Héléna et toutes les personnes auxquelles elle s'était attachée durant son long séjour dans cette ville.

Pendant ce temps-là, le nègre Bolivar sortait de la maison du Squire, portant une petite valise de voyage bien fermée, et se dirigeant à la hâte vers le steamboat, où l'on sonnait la cloche d'appel pour la seconde fois.

XXXIV.

A cheval! à cheval!

Tout était calme sur la place qui s'étendait devant l'*Hôtel de l'Union*. La bonne ville d'Héléna était silencieuse comme l'est un tombeau. Quelques chevaux attachés à des anneaux de fer, fatigués de la route et d'une longue attente, regardaient languissamment, l'oreille basse et le cou tendu, voltiger les hirondelles qui s'élançaient à tire-d'aile sur les insectes volants.

Dans ce moment, le nègre Scipion sortit de l'écurie destinée aux chevaux de l'hôtelier et à ceux des voyageurs, conduisant par la bride le cheval noir de maître Smart. En même temps, ce dernier et notre ami le Virginien parurent sur la porte de la maison.

« Allons! vite, Scipion, apporte la selle; dépêche-toi donc, tu marches comme si tu avais du plomb dans les jambes. Ah! bonjour, miss Adèle! vous pouvez emmener ma ménagère, si vous voulez; il n'y a pas grand'chose à faire

ici aujourd'hui, grâce à mistress Bradford qui accapare toutes nos pratiques.

— Fi, mon mari! comment pouvez-vous parler ainsi? C'est horrible! s'écria mistress Smart qui venait au-devant d'Adèle. Certes, je ne m'occupais guère de cette femme, et je l'estimais fort peu; mais quelle fin épouvantable!...

— Ne croyez pas que M. Smart ait méchant cœur en parlant ainsi, répondit Adèle, toujours conciliante. Mais qui aurait pensé, monsieur, lorsque, il y a quelques jours, vous plaisantiez avec la malheureuse en la renvoyant chez elle, qu'elle était destinée à mourir de la sorte? Les assassins l'auront probablement surprise pendant son sommeil.

— Cela ne s'est pas passé ainsi, miss Dunmore, fit le Virginien. J'ai été sur les lieux; les brigands qui l'ont tuée étaient installés fort à leur aise chez elle, et il est probable que le coup a été fait par des amis qui connaissaient les êtres. Voyons, Smart, il faut que je me hâte, ou j'arriverai trop tard. Quel est le plus court chemin pour aller à la ferme des Lively?

— Si vous êtes pressé, vous pouvez y arriver en deux heures, répliqua le Yankee; prenez la route qui se dirige vers le nord-est.

— A qui avez-vous affaire chez les Lively? observa Adèle au Virginien, car elle se rappela tout à coup la conversation du Squire et de William Cook. Je ne crois pas que vous trouviez âme qui vive au logis.

— Diable! ce serait du guignon, répondit Mills, sans compter que je ferais une course inutile. Il faut que je trouve James Lively, le cas est urgent: un danger le menace.

— Un danger? dirent à la fois Adèle et Smart. Expliquez-vous.

— Cook est en prison.

— Cook en prison! s'écria le Yankee en sortant ses mains de ses poches, eu égard à son profond étonnement. William Cook à la geôle?

— Mon Dieu, oui! Et on veut s'emparer de James, car on a trouvé son couteau dans la maison de la victime.

— C'est impossible! s'écria Adèle; un pareil soupçon ne

saurait.... Mais le Squire Dayton sait qu'ils ne sont arrivés en ville que ce matin seulement, et il connaît même le but de leur voyage.

— Le Squire? Ah! c'est étrange, car c'est lui qui a le plus insisté pour que James allât en prison; si je savais où trouver ce brave garçon.

— Je le sais, moi! Vous le rencontrerez sur le bord de la rivière, au-dessus de la ville, répondit vivement Adèle. C'est à un mille d'ici, en face de la taverne de l'*Ours Gris*, à l'endroit où le massif épais....

— Est-il donc si près d'ici? Ah! je crains d'arriver trop tard, observa le Virginien en raffermissant son chapeau sur sa tête. S'il n'est pas plus loin que cela, il y a longtemps que les brigands ont dû....

— Dites-moi donc, chère miss, ce que fait Lively dans le bois de pins, » demanda Smart.

Adèle, sans écouter l'hôtelier, regardait avec inquiétude le Virginien qui ne savait comment s'y prendre pour se hisser à cheval.

Et, pendant ce temps-là, le nègre riait aux larmes de sa gaucherie.

« Ne savez-vous donc pas monter à cheval, monsieur? dit enfin Adèle, dont le cœur était agité par la plus vive angoisse.

— A vrai dire, j'aimerais mieux aller en bateau, répliqua Mills. Bon! voici un étrier trop court, et il m'est impossible de trouver l'autre. »

Le cheval, étonné des façons de son cavalier, tourna la tête de son côté.

« Tout beau, mon vieux! » lui fit Mills, parvenu enfin à se percher sur sa monture.

Mais, tandis qu'il tâtonnait avec le pied droit, il lança l'étrier sur la poitrine de l'animal, qui rua et fit un bond de côté.

« Ohé! là, s'écria Mills avec un ton d'anxiété, et tout en passant par-dessus la tête de la bête.

— Bon! s'écria Smart, voici une jolie affaire!

— Scipion! Scipion! apportez la selle de mistress Smart, fit Adèle en frémissant d'impatience.

— Ma selle, ma belle enfant? répliqua la dame, surprise en voyant Scipion se hâter d'obéir. Mais je ne veux pas monter à cheval.

— C'est possible! mais vous consentirez bien, je l'espère, à me prêter l'animal? répondit Adèle en saisissant la bride. Voyons, monsieur Smart, faites apporter l'autre selle, je vous en supplie!

— Mais ma chère miss Adèle....

— Monsieur Smart!... » répliqua la jeune fille.

Et son accent était si séduisant, que Jonathan Smart dut lui céder en vrai Yankee qu'il était.

La selle que Scipion apportait fut rapidement substituée à la première, et Adèle s'élança sur la bête, avant que mistress Smart, confondue, eût eu le temps de proférer une parole. Smart se hâta de placer son joli petit pied dans le chausson, Scipion lui tendit une cravache, et, avant que Mills se fût relevé, l'amazone intrépide disparaissait dans un nuage de poussière, à la stupéfaction des deux hommes, et particulièrement de mistress Smart.

Aussitôt que James Lively s'était vu seul, il avait changé de plan, et il s'était glissé, à la manière des Indiens, tout près de la maison. La taverne des pirates était trop habilement entourée pour qu'il lui fût possible de rien apercevoir à l'intérieur. Il entendit seulement un murmure confus de voix et le bruit de portes qui s'ouvraient et se fermaient, puis ensuite le frôlement d'un bateau sur le fleuve. Il rampa alors jusqu'au bord de l'eau et se blottit au milieu d'un cyprès touffu, dans un endroit où il pouvait tout voir sur le débarcadère.

Deux minutes après, le bateau parut au milieu du brouillard. Huit hommes en descendirent, les uns habillés en marins, les autres en costumes de gentlemen.

« Eh bien! Thorsby, cria un homme d'une grande taille et d'un aspect assez rude, en s'adressant au maître du cabaret qui venait au-devant de lui, avez-vous vu Kelly? D'où vient le vent? Nous ne savons rien de Waterford.

— Ni moi non plus, mais vous recevrez bientôt des instructions. La ville est soulevée. Porrel est-il avec vous?

— Non, il vient par eau et sera ici avant peu ; Kelly rassemble ses hommes. Quelque danger nous menace. Comment ça va-t-il là-bas, dans l'île?

— Tout va bien, répondit Thorsby, à ce que nous assurent quelques-uns de nos hommes qui en arrivent en bateau; mais entrons dans la maison, nous causerons. Attenez-vous encore du monde?

— Oui ; Waterford ramènera tous les hommes des marais, et il nous a dit de nous trouver tous ce soir au nº 61 pour assister à l'assemblée générale. »

En disant ces mots, Thorsby et l'homme du bateau entrèrent dans la taverne, dont ils fermèrent la porte.

James Lively demeura caché jusqu'à ce qu'il fût sûr que personne ne rôdait plus aux environs. Il se glissa alors de nouveau près de la maison ; mais, quoiqu'il lui fût facile de comprendre que la conversation à l'intérieur était fort animée, il ne put pourtant rien entendre. Il demeura convaincu que l'hôtelier de la taverne était de connivence avec les gens de l'île où demeuraient les pirates, et il attendit avec impatience, pour frapper un coup décisif, que son beau-frère vînt le rejoindre.

Tout au bord de la route, il y avait un taillis dans lequel James se blottit : à peine y était-il installé, qu'il entendit des pas d'hommes dans le sentier. Il crut d'abord que les nouveaux venus allaient passer outre; mais, au lieu d'en agir ainsi, il s'arrêtèrent devant la maison et y frappèrent distinctement quatre coups.

Une voix qui partait de l'intérieur adressa une question à laquelle on répondit ces mots :

« C'est moi, Sanders; ouvrez la porte. »

Lively connaissait cette voix ; c'était celle de Hawes. Que pouvait-il venir faire là à pareille heure? Quels étaient ses rapports avec les hommes du bateau? Enfin, que signifiait ce signal.

Malheureusement il faisait trop sombre pour que James pût reconnaître celui qui accompagnait Sanders. Ces deux personnages disparurent bientôt dans l'intérieur de la maison.

Lively ne savait quel parti prendre : devait-il aller rejoindre Cook, qui était entré dans Héléna pour demander au juge de paix une descente dans cette maison suspecte? Il réfléchit qu'il valait mieux l'attendre où il était. Il chercha donc une cachette plus commode, et, traversant la route, ils s'enfonça dans le bois de pins, où il demeura à faire le guet durant plusieurs heures.

Un grand nombre d'individus, montés sur de bons chevaux, se dirigeaient vers Héléna et mettaient pied à terre en passant devant la maison mystérieuse; mais ils repartaient au bout de quelques instants. James observa que, même lorsque le jour eut entièrement paru, ce va-et-vient continua encore. Deux personnes seulement, venant de la ville, suivirent le chemin de la taverne; l'un était un marchand, l'autre un fermier des environs. Ceux-là n'entrèrent point dans le repaire : le premier se dirigea vers les collines, et le second du côté du fleuve.

Dix heures venaient de sonner, et les événements importants que nous venons de raconter avaient déjà eu lieu à Héléna; Lively finit par s'ennuyer d'attendre, et il avait grande envie, malgré ce dont il était convenu avec Cook, d'aller à sa recherche pour lui raconter ce qu'il avait vu et s'entendre avec lui sur ce qu'il y avait à faire. Au même instant, il aperçut quatre hommes qui arrivaient du côté de la ville et paraissaient examiner attentivement le terrain à mesure qu'ils avançaient. Ils trouvèrent bientôt le cheval de James.

« Diable ! pensa celui-ci en voyant ces hommes s'emparer de sa monture. Qui sont donc ces gens-là ? et que veulent-ils faire de mon cheval ? »

Les quatre individus se consultaient entre eux et monraient du doigt le lieu où James se trouvait caché. Tandis qu'ils se dirigeaient du côté du jeune homme, celui-ci, dont l'oreille était exercée, entendit le bruit de la course rapide d'un autre cheval. Les hommes se retournèrent aussitôt et se jetèrent dans le taillis. Dans cet instant un cheval noir, tout couvert d'écume, passa comme un trait sur le chemin, et sur ce cheval.... Lively ne pouvait en croire ses yeux..

sur ce cheval.... les joues en feu et les cheveux épars.... il aperçut Adèle Dunmore qui pressait à coups de fouet le galop de sa monture.

James aurait bien désiré lui parler, et lui demander la cause de cette course fantastique; mais poussé par un sentiment secret, il se contint et resta dans le bois où il était, pensant que la jeune fille allait poursuivre son chemin.

Tout à coup celle-ci arrêta vigoureusement son cheval, et James, à son profond étonnement, l'entendit prononcer son nom à haute voix, et avec un accent qui trahissait une extrême inquiétude.

« Monsieur Lively, monsieur James Lively, où êtes-vous. ? »

James, pour se rendre à un semblable appel, eût sauté de huit pieds de haut. Il se montra donc aussitôt, laissa tomber sa carabine pour saisir la bride d'une main, et de l'autre aida Adèle à sauter à bas de la selle.

« Partez, monsieur, partez; prenez mon cheval et fuyez! s'écria celle-ci d'une voix étranglée par l'émotion, tandis qu'elle détournait la tête pour observer les quatre hommes qui s'approchaient à grands pas du côté des deux jeunes gens.

— Miss Adèle! cria James; vous ici?

— Partez, si vous tenez à mon repos. Partez.... M. Cook est prisonnier. Il y a à Héléna un horrible remue-ménage, et les gens que voici viennent pour vous arrêter.

— M'arrêter! et pourquoi?

— Sautez sur mon cheval, monsieur! dépêchez-vous ou il sera trop tard. »

James ne savait s'il dormait ou s'il veillait; il comprit cependant qu'il s'était passé des choses fort extraordinaires. Il savait bien qu'il ne s'était rendu coupable d'aucun crime, mais l'arrestation de Cook l'effrayait. D'horribles soupçons lui vinrent à la pensée, et, lorsqu'il vit ces étrangers accourir vers lui, évidemment avec des intentions hostiles, il comprit que le danger devait être réel.

Pendant ce temps-là Adèle n'était pas restée oisive; elle avait enlevé la selle de femme et pris les guides du cheval.

Les hommes n'étaient plus qu'à cinquante pas.

« Mais, chère miss Adèle, il m'est impossible de vous laisser seule.

— Oh! il n'y a pas de danger pour moi. Je n'ai rien à aindre ; fuyez sans plus de délais, ou il sera trop tard.

— Un moment encore, répondit le jeune fermier en nt, car il venait de s'apercevoir que ceux qui le poursuient étaient sans armes. Je vais bientôt savoir qui....

— Si mon repos vous est cher, répliqua Adèle au désespoir et d'une voix suppliante, si vous m'aimez, James, partez. »

Si ces paroles avaient été prononcées dans le but d'exciter le jeune homme à s'élancer sur ses ennemis, il eût avec joie affronté mille morts ; aussi, reprenant sa carabine, il se jeta en selle et s'empara de la bride.

« Arrêtez, lui cria alors Porrel ; nous venons en amis, vous n'avez rien à craindre de nous.

— Je ne crains rien de personne, répondit James, et si seulement....

— Ne croyez pas ce qu'ils disent, s'écria Adèle, pâle comme la mort ; fuyez et rejoignez vos amis.

— Le Squire Dayton m'envoie vers vous, » s'écria Porrel qui s'élança et mit la main sur la bride.

Adèle, croyant Lively perdu, se sentit défaillir et fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer contre un arbre.

« Je vais aller rejoindre le juge, répondit James en écartant d'un coup de crosse la main qui le retenait. Allons, arrière, monsieur ! cria-t-il à haute voix à l'étranger : laissez-moi, que vous soyez ami ou ennemi ; je serai à Héléna dans vingt minutes. »

En parlant ainsi, Lively appuya ses éperons dans les flancs de sa monture, qui partit comme une flèche et disparut au milieu des bois.

« Miss Dunmore, dit alors Porrel à la jeune fille, je ne comprends pas ce qui a pu vous faire insister à ce point pour faire partir ce jeune homme : aucun danger ne le menaçait pourtant.

— Ne mentez pas, monsieur ! vous vouliez l'emprisonner,

répondit Adèle ; n'était-il pas sous le poids d'une accusation de meurtre ?

— C'est vrai ; mais la fuite n'est pas une preuve d'innocence, » objecta l'homme de Sinkville, dont les lèvres exprimèrent un sourire sardonique.

Adèle ne répondit point à ce sarcasme.

« Quoi qu'il en soit, continua-t-il, le Squire m'a assuré qu'il était sur la trace des véritables assassins, et j'avais été envoyé ici pour faire part de cette circonstance au jeune homme, et lui ôter toute inquiétude. Vous pouvez maintenant apprécier vous-même, mademoiselle, si vous lui avez rendu service ou non, quelque envie que vous ayez eue de le faire en lui conseillant de fuir.

— Monsieur Porrel, répondit Adèle en rougissant, je sais ce qu'avait dit le batelier qui voulait trouver James Lively....

— Bon ! vous ne voulez pas me croire, répliqua celui-ci ; interrogez le Squire Dayton. Cook, m'a-t-on assuré, est à cette heure remis en liberté, acquitté de tout soupçon. Tenez, Jean, remettez sur ce cheval la selle de femme ; mademoiselle aimera mieux sans doute rentrer en ville toute seule qu'en notre compagnie. »

L'homme à qui Porrel s'adressait lui obéit promptement, et amena le cheval à Adèle, qui eut un moment la pensée d'adresser des excuses à Porrel ; mais elle changea bientôt d'avis et, sautant sur un tronc d'arbre, elle se mit en selle sans l'aide de personne. Au même instant le cheval s'élançait au galop sur la route d'Héléna.

Porrel regarda partir la jeune fille d'un air menaçant et se dirigea vers le débarcadère de la taverne, où il avait déjà d'avance envoyé ses hommes, en leur ordonnant d'appareiller le bateau du Refuge.



XXXV.

Le capitaine et son lieutenant

M. et mistress Dayton avaient été fort surpris en voyant Adèle lancée à fond de train sur un cheval, mais les gens de l'*Ours Gris* le furent bien davantage en assistant à la scène qui se passait tout près d'eux. Leur inquiétude était extrême, car ils ne savaient s'ils devaient attribuer l'altercation, que la distance les empêchaient de bien distinguer, à un conflit qui les regardait ou à une simple rencontre fortuite sur la grande route. La culpabilité de leurs consciences les faisait trembler, et Sanders, plus que tout autre, aussitôt qu'il eut reconnu Adèle, se sentit en proie à une terrible anxiété. Il s'était posté en observation à une petite fenêtre du second étage de la taverne, prêt à prendre la fuite au cas où elle deviendrait nécessaire.

Quel motif amenait ainsi miss Dunmore au milieu d'une forêt, loin de la ville? quel pouvait être l'individu qui s'était échappé dans les bois?

Tout à coup un des acteurs de cette scène s'approcha de la maison. Sanders ne pouvait le reconnaître, car il portait, comme tous les autres bandits, un chapeau de paille dont les larges bords ombrageaient son front. Il n'y avait pas à hésiter : ce devait être un des leurs, puisque Thorsby lui ouvrit la porte, dès qu'il eut frappé, chose qu'il ne se serait pas hasardé à faire sans être sûr du nouveau venu.

Le jeune scélérat descendit les escaliers quatre à quatre afin d'apprendre quelque chose.

Porrel venait, par ordre du chef, annoncer à la bande ce qui s'était passé à Héléna, le danger dont elle était menacée, les mesures prises pour le conjurer, et surtout le plan

tracé par Kelly, afin de s'assurer à la fois d'une fuite prompte et d'une vengeance éclatante.

« Mais, s'écria Sanders avec colère, pourquoi le chef ne vient-il pas lui-même? il sait ce qu'il m'a promis, et il sait aussi que je ne puis me montrer en ville dans ce moment. Si le coup ne réussit point, comme cela pourrait bien arriver, nous serons perdus, tandis que lui, en se tenant prudemment hors de la bagarre, sauvera sa peau.

—N'ayez pas peur, répliqua Porrel; ne croyez pas qu'on vous abandonne lorsqu'il sera temps de fuir. Vous devez, pour le moment, vous tenir à l'écart. Montez dans le bateau du Refuge, et retournez aussi vite que possible au débarcadère d'Héléna. Si notre projet réussit, et si nous marchons avec les Régulateurs d'Héléna qui prennent les armes, vous mettrez à la voile : si vous n'arrivez pas à temps pour prendre part à la bataille, vous serez toujours là avant que les marchandises et les bagages soient embarqués. Si, au contraire, notre plan ne réussit pas, il faudra se battre à Héléna, quoique, à vrai dire, je compte tout faire pour éviter cela jusqu'au dernier moment. Dans ce cas, quatre coups, tirés l'un après l'autre, serviront de signal : cela vous apprendra que tout à été découvert et que le seul moyen qui nous reste pour nous sauver est la violence. Si nous en venons là, il faudra se hâter; le masque une fois jeté, nul d'entre nous n'aura plus rien à craindre en se montrant au grand jour.

— Pour mon compte, je voudrais que ce moment fût déjà venu, murmura Sanders. Il m'est impossible de rester ici plus longtemps; j'ai eu de la chance, voyez-vous : car, si Cook n'avait pas été mis en prison, il aurait pu me faire un mauvais parti. Mais dites-moi, quelle discussion aviez-vous donc avec ce garçon qui a pris si rapidement la fuite du côté de la forêt?

— Ne l'avez-vous pas reconnu? c'était James Lively qui s'était caché dans le fourré pour espionner ce qui se passait ici.

— Dans ce cas nous sommes perdus! s'écria Sanders effrayé; voilà les résulats de tous vos délais. Nous autres

qui nous sommes compromis pour le profit de tous, nous aurons une fin tragique : on nous passera autour du cou le collier de chanvre, tandis que vous seuls vous vous tirerez d'affaire. Oh! pourquoi suis-je ainsi dans les mains de ce Kelly?

— Allons, pas de craintes puériles, répliqua Porrel pour calmer Sanders; la barque est prête : partez, mes gars; car, si James Lively revient aussi vite qu'il est parti, les Régulateurs ne tarderont pas à arriver ici; tandis que nous rassemblerons nos hommes à Héléna, ils trouveront le nid vide. Thorsby, avez-vous expédié tous vos effets dans l'île depuis hier soir?

— C'était impossible par un pareil brouillard, mais tout est parti ce matin; nous trouverons tout cela là-bas en y arrivant.

— Allons-nous nous embarquer ainsi sans précautions? si quelqu'un de nos ennemis était caché aux environs, nous serions trahis.

— Enveloppez-vous dans vos couvertures, on vous prendra pour des Indiens. Allons, vite, il me semble que j'entends un bruit de chevaux. »

Les hommes s'embarquèrent sur-le-champ, tandis que Porrel et les siens retournaient sur la route.

Dès que Jonathan Smart eut appris de la bouche de Mills les détails relatifs à l'incarcération de Cook, il partit avec le Virginien pour aller faire connaître la vérité au juge Dayton. Ils ne trouvèrent nulle part ce fonctionnaire public, et le constable déclara que, sans l'ordre de son chef, il ne pouvait prendre sur lui de laisser sortir le fermier, même sous caution.

Smart comprit bien que cette raison était péremptoire; mais le Virginien, cédant à son indignation, jura qu'il prendrait un plaisir extrême à casser bras et jambes à tous les suppôts de la loi d'Héléna, car il avait vu, le matin même, par ses yeux vu, que ceux qui pensaient aussi droitement que lui n'étaient pas en force; néanmoins il se contenta de soulager son cœur en lâchant une bordée d'invectives et de blasphèmes impossibles à répéter ici.

Les deux hommes se dirigèrent à pas lents vers la prison. Il y avait, en face de la maison de la défunte mistress Bradford, quelques bateliers qui causaient entre eux et plusieurs enfants qui jouaient aux billes. La porte de la geôle était verrouillée avec soin et, à moins qu'on ne l'ouvrît de bonne volonté, il était impossible de l'enfoncer.

Tout à coup une voix se fit entendre, partant de la fenêtre ouverte à l'étage supérieur de la prison.

« Hohé! les amis! » criait-on.

Smart crut d'abord que c'était la voix de Cook; mais quel fut son étonnement lorsque, en s'approchant, il reconnut son ami de la veille, le jeune batelier de l'Indiana, qu'il supposait être déjà bien loin sur le Mississipi!

« Eh! pardieu, mon ami, que faites-vous là perché derrière ces barreaux de fer? on vous prendrait pour un perroquet. Quelle mouche a donc piqué le juge? ordinairement il ne se presse pas tant que cela pour emprisonner les gens.

— Un misérable a porté plainte contre moi et a disparu aussitôt : il paraît qu'ici personne ne prend la défense des honnêtes gens. Est-il donc permis, dans un pays libre, de mettre un citoyen dans un cachot et de l'y oublier?

— Pourquoi vous a-t-on mis sous clef? demanda Smart.

— Messieurs, dit, en s'adressant à Smart et à Mills, un étranger que l'hôtelier n'avait encore jamais vu dans Héléna, il est défendu de causer avec les prisonniers; un de mes amis a porté plainte contre cet homme, et le constable a reçu l'ordre de ne le laisser communiquer avec personne.

Smart, assommez cet insolent, cria Tom de sa fenêtre, et ma dette de reconnaissance envers vous sera doublée par ce seul fait.

— Mon bon monsieur, dit pacifiquement le Yankee à l'étranger, m'est avis que vous feriez mieux de vous mêler de vos affaires; quant à moi, je ne suis pas du tout d'humeur....

— Mais ceci est précisément une affaire qui me regarde, répondit l'inconnu avec arrogance, tandis que plusieurs hommes s'approchaient de lui et des deux amis; on m'a

placé ici dans le but d'empêcher toute espèce de conversation avec les prisonniers....

— Je ne suis point d'humeur à me laisser faire la loi par un étranger, continua Smart qui, suivant son habitude, reprenait la phrase interrompue, tandis que le Virginien, sentant bouillonner sa colère, faisait un pas en avant, jetait sa veste, retroussait ses manches, et encourageait Smart à poursuivre l'entretien, car il était prêt à casser la mâchoire du premier qui oserait intervenir.

— Allons ! allons ! la paix, gentlemen ! s'écria l'un des étrangers ; n'avez-vous pas honte de vous quereller près de l'endroit où repose un cadavre ? respect aux morts, gentlemen !

— Pouah ! répondit effrontément le Virginien, je n'ai pas l'intention de me gêner au sujet de cette vieille Bradford. Elle n'a eu que ce qu'elle avait mérité plutôt cent fois qu'une ; la gredine m'a volé en mainte occasion sans miséricorde.

— Il faut tordre le cou à cet infâme menteur ! » s'écria quelqu'un du milieu de la foule.

Le Virginien se tourna du côté d'où la voix était partie, mais il ne rencontra point les yeux de celui qui le menaçait.

« Oh ! plût à Dieu que je fusse dehors ! » cria Tom du haut de sa fenêtre, tandis que Smart, exaspéré de voir tant d'hommes attaquer lâchement son camarade, dirigeait contre la foule son formidable poing fermé en disant : « Mauvais drôles ! car on ne donne pas le titre de gentlemen à une horde de misérables vagabonds qui ne rougissent pas de se mettre dix contre un, êtes-vous Américains, oui ou non ? je crois plutôt que vous faites partie de ces bâtards de la Nouvelle-Angleterre....

— Hourra pour Smart ! hurla la multitude, ravie d'avoir exaspéré un personnage qui d'ordinaire était impassible, hourra pour le Yankee ! Qu'on apporte une chaise et une table : montez là-dessus, Smart, et faites-nous un speech. Smart va parler ! hourra pour Smart !

—....Dignes d'être pendus par les pieds, vociféra Smart

encore plus haut, afin de dominer les voix de tous. Bandits, tous tant que vous êtes, pirates du grand fleuve, vos pères ont versé leur sang pour l'indépendance de notre pays; mais vous, race de brigands et de voleurs, vous déshonorez la patrie et la mémoire de nos glorieux ancêtres. Bah! vous n'avez point de patrie, vous êtes des réprouvés, des vers de terre, et le pays ne sera tranquille que lorsqu'il sera délivré de tous ceux qui vous ressemblent.

— Bravo! Smart, bravo! » vociféra la populace, tandis que le Virginien, les deux poings serrés, jetait les yeux à droite et à gauche, prêt à s'élancer sur le premier qui ferait mine de bouger.

Après cet échange de paroles hostiles, on se disposait sans doute à en venir aux coups: nul ne pouvait prévoir jusqu'où les choses seraient allées, si le constable ne se fût montré et n'eût imposé silence. Smart, loin d'être disposé à obéir, paraissait résolu à attaquer ceux qui l'entouraient; mais il se ravisa, et, jetant un regard méprisant sur la foule, il fourra ses mains dans ses poches, suivant son usage, et descendit la rue en sifflant son air favori. Comme il était généralement connu pour sa force physique et son courage, la foule s'ouvrit de bonne grâce devant lui et le laissa passer.

Dès qu'il fut parti, le constable s'efforça de calmer les esprits à l'aide d'amicales remontrances, et il annonça au Virginien qu'un marchand fort considéré de la ville lui avait proposé de servir de caution à Cook et à Tom.

A cette nouvelle, Mills déclara que ce marchand était la seule tête raisonnable dans Héléna, et que désormais il n'achèterait son tabac que chez lui.

Au moment où Porrel rentrait en ville, il rencontra le juge, qui l'avait attendu avec impatience au débarcadère du steamboat.

« Tout va bien! s'écria Porrel en désignant de sa main droite le bateau du Refuge qui, poussé par un léger vent d'est, voguait sur le fleuve toutes voiles dehors. Cette embarcation contient nos hommes les plus hardis, ceux qu'on voudrait bien voir dans l'Arkansas, dût-on même payer une

bonne somme pour cela. Nous pouvons maintenant nous mettre à l'œuvre.

— Oui, répondit le juge d'un air sombre ; mais, si certains de nos camarades sont en sûreté, il en est d'autres qui sont menacés; nous ne pouvons donc pas partir encore.

— Quelle plaisanterie! s'écria Porrel déconcerté; le jeune Lively, averti par votre parente, est parvenu à nous échapper, dans une heure nous aurons tous les Régulateurs à nos trousses; il est impossible de tarder davantage.

— Je viens de recevoir à l'instant une lettre de Memphis, apportée par un cavalier qui a traversé les marais; trois de nos camarades courent dans cette ville un danger si imminent que ma présence seule pourra les sauver.

— Eh quoi! sacrifierez-vous notre bande entière pour le salut de trois hommes? objecta Porrel avec vivacité.

— Non, mais il est de mon devoir de tenter quelque chose pour les sauver.

— Et que ferez-vous?

— Voyons, Porrel, vous connaissez mes projets : le succès dépend de vous; puis-je compter sur votre concours? Voulez-vous d'abord conduire nos hommes à une victoire facile et assurer ensuite leur liberté? voulez-vous faire transporter sur le steamboat l'or que Georgina déposera en vos mains lorsque vous lui présenterez cet anneau? Je vous laisserai la responsabilité de ce dépôt jusqu'au jour où nous nous retrouverons au rendez-vous général dans le Texas. Si je succombe, vous le distribuerez alors, par parts égales, à tous nos camarades.

— A quoi pensez-vous? comptez-vous donc nous engager à partir sans vous?

— J'ai seul le pouvoir de sauver ceux que je dois protéger, répondit Dayton d'une manière évasive. Jusqu'à présent je ne suis pas connu pour ce que je suis ; ce steamboat va partir dans quelques minutes; j'arriverai à Memphis ce soir, et demain matin tous les associés de la bande peuvent être en route pour le Texas.

— Mais cela n'est pas tout : il y a encore un très-grand nombre des nôtres dans les différents ports et sur les rivières

du pays; doivent-ils être abandonnés? Leurs droits sont pourtant égaux à ceux des gens de Memphis.

— Avez-vous vu ce matin tomber ce vieux poteau qui était hissé sur le rivage?

— Oui; mais quel rapport cela a-t-il avec...?

— C'est un signal fait à tous les bateaux qui descendent le fleuve, et qui annonce qu'il y a du danger à aborder ici. Une fois ce poteau disparu, les marins, sachant que le débarquement est impossible à Héléna, continueront tout droit sans s'arrêter.

— Très-bien! c'est là une bonne précaution, dit Porrel à demi convaincu, tout en regardant son camarade avec défiance, car il commençait à soupçonner que le capitaine voulait les abandonner.... Écoutez, Squire, lui dit-il enfin, quand nos gens vous demanderont, faudra-t-il leur répéter ce que vous venez de me dire? leur expliquerez-vous ouvertement vos intentions, ou l'histoire que vous venez de me raconter a-t-elle été inventée pour moi seul. »

Le Squire regarda un instant le pirate d'un air indécis, et lui tendant la main il lui dit :

« Non, Porrel, je veux vous dire la vérité. Je désire me séparer de ces hommes; j'ai l'intention de changer de vie. Exécutez mes plans et soyez mon héritier.

— Vous emmenez donc votre femme avec vous? »

Le Squire fit un signe que oui.

« Et Georgina? ajouta le bandit.

— Je ne l'ai point oubliée; lisez cette lettre, » fit le Squire d'une voix creuse.

Porrel prit la lettre et la parcourut rapidement.

« Bah! cela prouve qu'elle avait de la jalousie, dit-il en souriant; elle n'a agi que par ce motif, ajouta-t-il tout en retournant le papier afin d'en lire l'adresse; mais voici une tache de sang à peine effacée. Qui donc a cacheté cette lettre en rouge?

— C'est le sang de celui qui la portait, répondit Dayton d'un ton sinistre, celui du métis Olyo. Quoi qu'il arrive, je ne reverrai jamais Georgina; mais cependant elle ne doit manquer de rien. Donnez-lui de ma part ce papier cacheté

— Êtes-vous donc tout à fait décidé?

— Tout à fait, Porrel ; quand vous aurez rempli fidèlement mes instructions, sauvé tous nos camarades et partagé entre eux le butin, prenez ma part pour vous. Je vous la donne. Etes-vous satisfait?

— Votre part tout entière? Avez-vous oublié quelles immenses richesses nous avons accumulées depuis quelque temps?

— Je n'oublie rien, murmura le juge en détournant la tête. Tout vous appartient. Si nos hommes me demandent, dites-leur que suis allé à Memphis pour sauver leurs amis. A cette heure, il s'agit de retenir ces démons-là ; ils sont incorrigibles et ne peuvent renoncer à se quereller, fût-ce même sous le gibet et avec le bourreau. Adieu, Porrel, je cours chercher ma femme ; mon meilleur souhait pour ce qui vous regarde, c'est que vous arriviez promptement au Texas, en mettant le golfe du Mexique entre vous et la justice des États-Unis. Bonne chance! »

Pendant l'entretien que nous venons de rapporter, Adèle s'était rendue au grand trot de son cheval jusqu'à l'*Hôtel de l'Union*, afin de restituer à mistress Smart la selle qu'elle lui avait prêtée. Elle trouva la maison déserte. Le garçon de salle Scipion se balançait mollement dans un fauteuil, sous la véranda, et il répondit à la jeune fille que sa maîtresse était allée chez le Squire Dayton. M. Smart était sorti avec le Virginien, et Scipion était seul à la maison avec la laveuse de vaisselle.

« Y a-t-il longtemps que mistress Smart est partie? demanda Adèle.

— Non, miss, pas trop longtemps; ah! mon Dieu, vous avez donc changé de cheval? Nancy est venue la chercher.... By-Jingo, c'est la bête de M. Lively. C'est drôle! Miss Mary est très-malade.

— Mary? Pauvre enfant! s'écria Adèle, j'y cours.... Oh! Scipion, savez-vous si le Squire est à la maison? Il faut que je lui parle sur-le-champ.

— Il est sur le bord de l'eau, à deux pas du débarcadère. Descendez la rue; vous ne pouvez manquer de le rencontrer, à moins qu'il ne soit parti.

Faites-moi le plaisir, Scipion, d'aller lui demander s'il peut.... Mais non, j'irai moi-même. Voulez-vous venir avec moi? Il y a tant de marins étrangers dans la ville, que j'aurais peur d'aller seule.

— Oh! cela va mal, fit Scipion en secouant la laine crépue de sa tête; cela va mal aujourd'hui dans Héléna, et je n'ai jamais rien vu de pareil. Je m'étonne que le docteur aux cadavres ne soit pas ici.

— Voulez-vous venir avec moi, Scipion?

— Certainement, miss, » répondit-il.

Et, enfonçant sur sa tête son chapeau de paille déchiré, le nègre revêtit promptement sa veste, étendit d'abord la jambe droite, puis la gauche, et fit enfin une profonde révérence à la jeune personne, comme pour lui indiquer que sa toilette était terminée, et qu'il était prêt à l'accompagner partout où elle voudrait.

XXXVI.

Bataille.

Adèle marchait plus vite que le nègre; aussi arriva-t-elle dans la rue Front, au moment où le juge prenait congé de Porrel et s'acheminait à la hâte vers son domicile. Dayton aurait bien voulu éviter la jeune fille; mais ce n'était plus possible, car elle l'avait aperçu et courait à sa rencontre. Tout à coup pourtant elle s'arrêta et regarda du côté du rivage. Scipion faisait comme elle, et manifestait sa surprise par des gestes nombreux. Le Squire, suivant la direction des regards d'Adèle, vit alors un cheval tomber mort, après avoir lancé son cavalier par-dessus sa tête. Plusieurs hommes accoururent de tous côtés au secours de l'individu; mais celui-ci, quoique d'abord tout étourdi, se releva promptement et jeta timidement les yeux sur ceux qui

l'entouraient. Il rencontra probablement des visages de connaissance, car Dayton le vit donner une poignée de main à quelqu'un; puis, un individu lui indiqua du doigt la place où lui, Dayton, était arrêté.

Le Squire eut peur, car l'aspect de ce cavalier était fort remarquable; à peine avait-il fait attention au cheval tombé, mais il avait pressé le pas. Dayton s'avança à la rencontre du nouveau venu, et s'arrêta bientôt comme si ses pieds eussent été rivés à la terre.

Pierre était devant lui, pâle, couvert de sang, les habits souillés et déchirés, la tête nue, les cheveux en désordre. Malgré la cicatrice sanguinolente qui lui balafrait le front, le Squire eut de la peine à le reconnaître.

« Capitaine Kelly, s'écria le malheureux en gémissant, l'île est prise, sauvez-vous!

— Êtes-vous fou! murmura le juge, ou bien l'ivresse vous égare-t-elle?

— Je voudrais qu'il en fût ainsi; je désirerais que ce que je dis fût un mensonge, ajouta Pierre avec rage. Mais voilà ce qui s'est passé : un steamboat a abordé ce matin; nous avons été vaincus. Les gens de ce vapeur se dirigent sur Héléna, et, pour vous avertir, j'ai crevé le meilleur cheval de vos écuries. Nos ennemis sont sur mes talons.

— Alors, tout est perdu! s'écria Dayton en jetant des yeux hagards sur ce messager de malheur.

— Tout, répondit Pierre.

— Et Georgina?

— Elle a quitté l'île avant le jour. »

Ceux qui assistaient de loin à cet entretien, sans rien entendre, ne comprenaient pas l'importance de ce qui se disait.

« Juste ciel! Dayton, qu'avez-vous? Vous êtes d'une pâleur mortelle, s'écria tout à coup Adèle en s'élançant vers le Squire. La ville entière est sans dessus dessous. On dit que Cook et Tom Barnwell sont en prison. Le constable ne sait à qui entendre. Une multitude d'étrangers armés jusqu'aux dents encombre les rues, et....

— Allez-vous-en, Adèle, répondit le juge en faisant un

suprême effort pour paraître calme. Ce n'est point ici votre place; Scipion va vous reconduire à la maison.... Ah! mon Dieu, que signifie ce bruit? »

La terre tremblait sous le piétinement des chevaux. Un grand nombre de cavaliers, rapides comme la foudre, arrivaient par trois rues différentes, et s'arrêtèrent sur la place de la prison. C'était une troupe de Régulateurs, tous revêtus du même costume de chasse, armés de coutelas et de carabines, et hurlant tous à la fois leur cri de ralliement, plus éclatant que le cri de guerre des Indiens. James, monté sur le cheval d'Adèle, était le chef de cette compagnie et distribuait des ordres qui étaient exécutés avec la plus grande promptitude.

Adèle se pressa contre le Squire, qui semblait pétrifié d'horreur et de crainte. Derrière lui était le bateau à vapeur qui pouvait le sauver. La cloche sonnait à toute volée et annonçait un départ immédiat.

Dans ce moment, Bolivar, se faisant jour au milieu de la foule, vint dire tout bas à son maître que le capitaine du steamboat l'avait chargé de l'avertir qu'il ne pouvait attendre plus longtemps et qu'il allait partir.

« Ah! voici le Squire Dayton! cria James Lively en reconnaissant le juge. Squire, dit-il au chef des pirates en sautant en bas de son cheval et en saluant la jeune personne avec embarras, il est arrivé ce matin des choses étranges à Héléna. Nous avons rassemblé nos voisins pour prêter main-forte à l'autorité, en cas de besoin; Cook était parti en avant, et j'apprends qu'il a été jeté en prison.

— Monsieur Lively, répondit Dayton, dont le cœur battait avec violence, car le steamboat annoncé approchait du rivage d'Héléna, et il ne s'agissait pour se sauver que de gagner un peu de temps, quelques minutes; j'ai été obligé d'arrêter votre beau-frère; mais, maintenant, tout est fini. Il n'y a plus aucune raison de le retenir prisonnier, et je vais aller moi-même le mettre en liberté.

— C'est inutile, monsieur, fit en souriant le jeune homme. Mon père a enfoncé la porte, et il va l'amener ici. Tenez, les voici tous les deux qui arrivent de ce côté »

Plusieurs cavaliers s'avançaient, en effet, ayant au milieu d'eux Cook et Tom Barnwell.

« Conduis mistress Dayton au steamboat, dit le Squire à l'oreille de Bolivar. Ma vie et ma liberté dépendent de la rapidité avec laquelle tu m'obéiras.

— Squire, nous avons enfoncé les portes de la taverne de l'*Ours Gris*, ajouta James; mais le repaire était vide, notre secret avait été vendu, la bande.... »

Le jeune homme fut interrompu par un cri d'horreur et d'épouvante poussé par Bolivar. Au moment où il s'apprêtait à obéir au juge, une frêle créature habillée en homme se présentait devant lui; elle était sans chapeau. Sa figure impassible, pâle comme le marbre d'une statue, était ombragée de ses cheveux noirs. Les joues enflammées, les lèvres tremblantes et les yeux hagards, cette femme, car c'en était une, n'avait plus rien d'humain. Elle leva lentement la main dans la direction du juge Dayton.

« Georgina! s'écria le chef, dont le visage devint livide.

— Dayton, fit Adèle, dont le trouble était extrême, qu'avez-vous? Que signifie tout ceci?

— Ha! ha! fit Georgina, sur les lèvres de qui vint poindre un rire de mépris, tandis qu'elle se redressait de toute sa hauteur, car elle prenait Adèle pour la femme du juge. Richard Kelly, celui qui tue les enfants, tremble-t-il en présence d'une de ses femmes, parce qu'il en a une autre près de lui?

— C'est une folle, s'écria Dayton qui essaya de lui saisir le bras.

— Arrière! répondit la femme exaspérée. Vous m'appelez folle? Oui, je suis folle, et je veux l'être! C'est votre ouvrage! Approchez, Régulateurs et habitants d'Héléna. Cet homme, qui est le juge du pays, et que vous appelez Squire; cet homme, qui a vécu des années au milieu de vous, pareil à une vipère qui fait son nid dans une maison....

— Georgina! s'écria Dayton, dont la rage était sans bornes.

— Cet homme, c'est Kelly, le capitaine des bandits, le chef des pirates de l'île n° 81, et moi.... moi.... je suis sa femme! »

L'émotion, la douleur, la colère et le désir de se venger, avaient soutenu les forces de cette jeune créature; mais, lorsque ses nerfs furent détendus, elle fût tombée évanouie, si James ne l'eût reçue dans ses bras.

Dayton demeurait immobile comme une statue. Aussi longtemps qu'il était demeuré sous le feu du regard de Georgina, il avait paru hors d'état de se mouvoir; mais, lorsqu'elle s'évanouit, Adèle poussa un cri d'épouvante. Des clameurs effroyables retentirent de toutes parts. Dayton comprit le danger de sa position; il vit bien que désormais toute dissimulation était inutile.

« Emparez-vous de ce brigand! Empêchez qu'il ne s'échappe! » Tel fut le cri général.

Adèle s'éloigna involontairement de Dayton. James était à ses côtés; mais il ne put bouger, car il était chargé du corps inanimé de Georgina évanouie. Les fermiers, les bateliers et les Régulateurs se ruèrent en avant. Kelly tira alors une paire de pistolets à deux coups.

« Je suis perdu! s'écria-t-il, perdu et condamné. A moi, pirates! Ralliez-vous autour de votre chef! Liberté et vengeance! »

Le premier qui s'approcha de Dayton tomba frappé d'une main sûre; les autres se retirèrent en voyant des ennemis surgir de tous côtés. Les coups de feu se croisèrent, les couteaux brillèrent, et, dans le premier moment, comme cela avait été prévu par les pirates, il fut impossible de distinguer les deux partis qui se trouvaient en présence.

A un signal donné, d'horribles visages s'étaient montrés, Tous ces gens-là couraient le long des rues et s'élançaient hors des bateaux, armés de coutelas, de carabines et de haches. Cotton et Sanders, suivis de leurs camarades, sautèrent hors du bateau.

Témoin de ce qui se passait, le capitaine du *Van-Buren*, craignant pour la sûreté de son bâtiment, car déjà plusieurs pirates s'étaient élancés à son bord, donna l'ordre de retirer le pont et de couper les câbles; et, pendant ce temps-là, le pilote avertissait le machiniste de se tenir prêt. Les matelots s'empressèrent d'obéir, mais il était déjà trop tard.

« Au steamboat, mes gars! embarque! cria le chef d'une voix de tonnerre. Au steamboat! au steambouat! »

Au même instant, les matelots qui se hâtaient d'enlever les planches furent repoussés; le tillac se trouva envahi, et, une fois maîtres de la position, les pirates dirigèrent un feu bien nourri contre les Régulaters.

Pendant cette bagarre, Georgina était revenue à elle. A peine James l'eut-il vue reprendre ses sens, qu'il se précipita vers Adèle et la tira de la mêlée où sa vie était en danger. Heureusement, il rencontra au détour de la rue César et Nancy, qui portaient en hâte des bagages au *Van-Buren*, et il leur confia la pauvre enfant qui, après les émotions qu'elle venait de subir, était hors d'état de se guider elle-même.

Un instant après, James poussait un cri de rage, et, suivi de Cook, de Smart, de Mills et de tous les Régulateurs, il fondit sur l'ennemi.

Les pirates, n'ayant plus le temps de recharger leurs armes, ne se défendaient plus qu'à l'aide de leurs couteaux et de la crosse de leurs carabines. La plupart des Régulateurs étaient blessés, et Kelly, armé d'une main d'un large coutelas, et de l'autre d'un canon de fusil, tuait à droite et à gauche tous ceux qui se hasardaient à sa portée.

Sanders, qui ne se cachait point sur le tillac du *Van-Buren*, déchargea son fusil sur la foule en criant :

« Embarque! mes amis! Hourra pour la liberté! »

A sa vue, un homme se hissa vivement d'une barque sur le pont du *Van-Buren*.

« Embarque! hurlait Kelly. Tous à bord! Coupez les cordes!

— En avant, mes vengeurs! » s'écria une voix de femme, et Georgina, brandissant une masse en bois qu'elle venait d'arracher aux mains roidies d'un cadavre, se précipita au plus fort de la mêlée.

James, dans l'espoir de couper la retraite aux bandits qui se trouvaient encore à terre, et de s'emparer, si c'était possible, du capitaine vivant, cherchait à monter sur la planche : dans ce but, il sauta dans l'eau; mais, frappé par deux balles, il s'affaissa aussitôt. Cook, Mills et Smart se

battaient là où la lutte était le plus acharnée, c'est-à-dire à l'endroit où Kelly protégeait la retraite de ses camarades et les exhortait à s'embarquer promptement.

Le Virginien avait choisi le capitaine pour but particulier de ses attaques.

« L'heure de la vengeance a sonné ? » s'écria-t-il enfin en adressant à Kelly un coup si furieux, qu'il eût suffi pour assommer un bœuf. Mais Bolivar arrêta le bras de Mills; puis il lança sa tête crêpue avec tant de fureur contre celle de son adversaire, que ce dernier tomba par terre, privé de l'usage de ses sens.

Kelly s'élança sur la planche, coupa les cordes, renversa d'un coup de poing Jonathan Smart dans l'eau, et au même instant les roues du steamboat se mirent en mouvement.... Il était sauvé !

« Vous êtes à moi! cria tout à coup à son oreille une voix perçante; à moi, et je puis me venger! »

C'était Georgina qui, les yeux en feu, oubliant tout dans sa colère, se jetait sur le Squire en poussant un cri de joie. Kelly, dont la rage n'avait rien d'humain, se retourna alors et plongea son couteau jusqu'à la garde dans l'épaule de cette belle jeune femme. Elle tomba mortellement blessée et entoura de ses bras les genoux de son séducteur. Tandis qu'il essayait de se dégager, Cook saisit le moment favorable, abattit le nègre d'un coup de feu, et, maintenant le chef des pirates de la main gauche, lui plongea son coutelas dans la poitrine. Dans ce moment une balle lui rasait l'épaule, et il recevait un coup à la tête : mais il ne lâcha pas prise. Bientôt la planche céda, et tous les deux tombèrent dans l'eau. Cook, cramponné aux vêtements de sa victime, ne lâcha point prise, et fut tiré de l'eau serrant le cadavre du chef des pirates.

Tandis que le steamboat s'éloignait, un cri terrible se fit entendre. Tous les regards se dirigèrent vers l'endroit d'où il partait. Le vieux Lively, qui perdait beaucoup de sang de deux larges blessures, venait de retirer son fils de l'eau et ne pouvait retenir sa surprise.

« Hawes ! avait-il crié, c'est bien Hawes ! »

Au même instant deux hommes, se tenant étroitement embrassés, tombèrent du haut du tillac du steamboat dans le fleuve, et plusieurs barques se hâtèrent d'aller à leur secours.

Le Van-Buren était à peine à deux cents mètres du débarcadère, lorsque *le Black-Hawk* arriva; son pont était couvert de soldats, et les matelots tenaient leurs câbles préparés pour amarrer. Mais le capitaine Colburn, qui avait entendu la fusillade et qui avait suivi la lutte à l'aide d'un télescope, s'adressa aux Régulateurs à l'aide de son porte-voix :

« Qu'arrive-t-il donc ici ? » leur demanda-t-il.

Quelques coups de feu tirés à bord du steamboat qui fuyait, les cris poussés sur le rivage, la vue de quelques cadavres étendus çà et là, tout cela suffit pour lui faire comprendre la situation.

« Toute vapeur dehors ! s'écria-t-il ; il faut atteindre ces coquins-là. Hourra pour le Kentucky ! »

Aussi agile que l'oiseau dont il portait le nom, *le Black-Hawk* (*le Faucon-Noir*) commença la chasse ; les chauffeurs attisèrent le feu; les matelots et les soldats aidèrent à transporter du bois et du charbon, et la machine se trouva chargée plus que d'ordinaire. *Le Black-Hawk* était un vieux bâtiment, tandis que *le Van-Buren* était un bateau neuf et un des plus renommés pour sa vitesse. La promptitude avec laquelle il fendait l'air était effrayante ; les pirates jetaient dans la fournaise de la graisse et de l'huile; ils voulaient non-seulement échapper à l'ennemi du moment, mais encore avoir assez d'avance pour être à l'abri de toute autre poursuite.

Qu'était devenu l'homme qui seul pouvait gouverner cette horde de réprouvés ? celui qui savait manœuvrer cette dangereuse machine à vapeur, de manière à ne pas mettre les vies en danger ?

Les pirates ne songeaient qu'à fuir ; les rames s'agitaient avec une effrayante rapidité, les chaudières rougissaient sous l'action du feu, et *le Van-Buren* laissait loin derrière lui ceux qui le poursuivaient. Ils allaient bientôt atteindre

la pointe derrière laquelle ils auraient disparu à tous les yeux. Le soleil était incandescent, le ciel pur ; mais tout à coup le navire se trouva ébranlé ; la vapeur sortit de tous côtés et s'éleva jusqu'aux nuages ; puis on ne vit plus qu des corps mutilés, et des débris flottant au loin de tous côtés.

La moitié du vapeur avait disparu, et quelques hommes luttaient avec désespoir contre le courant, quand *le Black-Hawk* passa à l'endroit où, peu de moments auparavant, les chaudières du *Van-Buren* avaient éclaté.

A Héléna, l'explosion avait été accueillie par des cris de joie qui se confondirent avec les hurlements de douleur poussés par les bandits à l'agonie. L'ennemi était anéanti ; les soldats du *Black-Hawk* s'étaient emparés de l'île, et tous ceux qui n'avaient pas péri en se défendant étaient maintenant prisonniers à bord.

Le rivage était encombré de femmes qui cherchaient leurs parents morts ou blessés pour leur porter secours, tandis que les hommes s'employaient à transporter les corps dans les maisons les plus proches.

Deux personnes luttaient encore au milieu des flots ; on faisait cercle au plus près d'eux, et plusieurs voulaient s'interposer, afin de les séparer. Tom Barnwell, l'un des deux individus, tenait sa victime d'une main ferme, quoique celui-ci résistât à son vainqueur en lui enfonçant ses dents et ses ongles dans la chair.

« Arrière ! cria enfin Tom à ses amis ; nous jouons franc jeu ! Un contre un. Ce drôle m'appartient de droit ; j'ai juré de le forcer à me suivre, et je tiendrai mon serment, dût-il emporter le morceau de mon bras avec ses dents.

— Ohé ! Tom, laissez-moi le prendre par la jambe, il marchera plus facilement, cria une voix bien connue de Barnwell.

— Non, non, Bradshaw, répondit le jeune batelier. Je traînerai l'animal quand il ne pourra plus marcher, mais que nul d'entre vous ne l'aide ; que nul ne le touche ! »

Le jeune batelier à moitié fou était entouré par des gens qu'il ne voyait même pas. Il traîna jusqu'à la maison du

juge sa victime qui répondait à ses clameurs sauvages par d'horribles gémissements.

« Mary! Mary! disait Tom les dents serrées; Mary! je vous l'amène. »

La porte de la maison était entre-bâillée, mais il n'y avait personne dans le vestibule. Adèle, malgré ses angoisses et sa fatigue, avait trouvé Lucie tellement épouvantée par le combat, qu'elle avait conduit son amie dans un appartement où il lui était impossible de voir et d'entendre ce qui se passait.

Dans la chambre de la malade, auprès du lit où la jeune fille était étendue pâle et sans mouvement, se tenaient mistress Smart et Nancy. La première, les mains jointes, versait d'abondantes larmes, tandis que Nancy, agenouillée, contemplait fixement celle qui n'était plus, hélas! qu'un cadavre.

« Le voici, Mary, le voici! s'écria bientôt une voix joyeuse tout près de la chambre mortuaire. Allons! à genoux, monstre, à genoux devant cette sainte! » Et Tom, malgré la résistance de son prisonnier, amena le scélérat jusqu'au lit de sa victime.

Mistress Smart et Nancy poussèrent un cri de terreur. Tom s'arrêta surpris, et ses yeux se reportèrent, des deux femmes terrifiées, jusqu'aux rideaux du lit, à travers lesquels un rayon de lumière éclairait le visage aimé dont les traits livides étaient couverts des ombres de la mort.

A cette vue, le jeune batelier tressaillit comme s'il eût été frappé de la foudre. Sa main défaillante cessa de retenir son ennemi, et Sanders profita de l'occasion qui lui était offerte pour s'enfuir au plus vite.

A dater de ce jour, Tom ne le rencontra plus.

Comme s'il eût craint de réveiller la dormeuse, le pauvre marin s'approcha doucement du lit, joignit les mains et considéra silencieusement sa bien-aimée. Pendant longtemps il ne prononça aucune parole et ne poussa pas même un soupir. Les deux femmes n'osaient pas respirer, tant elles étaient impressionnées par la douleur solennelle de cet infortuné.

A la fin pourtant, il se pencha vers la morte, murmura ce seul mot : « Mary ! » d'une voix gémissante, et tomba à genoux, le visage caché dans ses mains et sanglotant amèrement.

XXXVII.

Conclusion.

Aussitôt après les orages d'équinoxe, qui ébranlent les forêts et chassent vers le sud les chaleurs de l'été, dès que les bois ont revêtu leur magnifique parure d'automne et quand les oiseaux de passage se sont éloignés, on jouit dans l'Amérique du Nord de cette admirable saison qu'on nomme l'*été des Indiens :* un ciel bleu et sans nuage sourit alors pendant plusieurs mois à la terre fertile.

C'est l'époque de l'année où, dans les forêts de l'Ouest, les ours gras et dodus s'ébaudissent à l'ombre des chênes blancs et des gommiers, et s'élancent le long des troncs pour se nourrir des plus beaux fruits ou pour dénicher quelque ruche d'abeilles. C'est l'époque où le guépard aime à poursuivre les bandes de cerfs, où les dindons sauvages se rassemblent en troupeaux et vont glousser en compagnie, tout en se repaissant à plein gésier des faînes et des glands qui couvrent le sol. C'est l'époque où l'écureuil se faufile à travers les branches pour grignoter les plus belles noix, où les vols de pigeons ramiers obscurcissent les airs et se dirigent vers les tièdes climats du Sud.

Tout dans la nature semble respirer et vivre : on dirait qu'une joie sans bornes règne sur le monde entier pendant cette saison de l'été des Indiens, qui correspond à l'été de la Saint-Martin en Europe.

Par une de ces belles et radieuses journées, vers la fin d'octobre, deux cavaliers traversaient la grande route qui

conduit de la petite ville de Cherokee sur les bords de l'Apalachicola, et se dirigeaient vers une grande et florissante plantation. Ils s'arrêtèrent un instant à la porte du jardin de l'habitation, auprès de laquelle on apercevait les toits pointus des huttes des nègres, construites au delà d'un berceau d'orangers, et ils jouirent quelque temps de la vue du délicieux paysage qui s'offrait à leurs regards.

La maison n'avait qu'un seul étage et était entourée d'une large véranda : on y arrivait par une avenue de mûriers de la Chine fort élevés, dont les énormes branches étaient chargées de pinsons bleus qui voltigeaient autour des fleurs et des fruits dont ils font leur nourriture ordinaire. L'escalier et le perron qui conduisaient de la galerie dans le jardin étaient cachés par un buisson de myrte sauvage, entremêlé d'orangers chargés de leurs fruits dorés.

« Il faut en convenir, Bill, dit un des voyageurs en frottant la plante de son pied nu qu'une moustique venait de piquer, Jemmy a choisi là un endroit fort agréable pour y construire son habitation.

— Sans compter, mon cher, qu'il a employé tous les moyens de persuasion pour obtenir que vous et ma belle-mère vous vinssiez habiter avec lui, mais vous ne l'avez pas voulu.

— C'est très-vrai, Cook, je suis assez fou pour ne pas vouloir quitter mon territoire de chasse, répondit le vieillard en riant et en se dressant sur ses étriers pour regarder par-dessus la haie. Nous avons ce matin fait sept milles sans voir même la trace d'un cerf : on n'aperçoit nulle part dans la forêt des vestiges de dindons, de marques de pieds d'ours ; non, non, Bill ; l'Arkansas nous convient mieux à vous et à moi : à moins que nous ne nous mettions en tête, l'un et l'autre, d'aller en Californie. A vrai dire, je suis un peu trop vieux pour cela. Mais que se passe-t-il donc là-dedans? comment allons-nous faire pour entrer? la porte est-elle ouverte? »

En disant ces mots, le vieux Lively s'approcha de la barrière, leva le loquet avec son pied, et tout aussitôt la porte tourna sur ses gonds.

« Hohé! de la maison! » s'écria le bonhomme d'une voix de tonnerre.

Au même instant, un mulâtre apparut derrière la colonnade de la véranda et vint au-devant des voyageurs.

« Ton maître est-il à la maison, Dan? demanda Cook.

— Non, Massa, » répondit celui-ci, qui regardait les deux cavaliers comme s'ils étaient tombés de la lune; mais dès qu'il les eut reconnus, quoiqu'il pût à peine en croire ses yeux, il fit un bond joyeux et s'écria : « Ah! bon Dieu! voici Massa Lively et Massa Cook! oh! oh! que ma maîtresse va être contente!... » Puis il saisit les mains des deux hommes et les baisa à plusieurs reprises, sans s'inquiéter des chevaux qui hennissaient d'impatience.

« Bien, bien, Dan! assez, dit Cook en lui confiant le soin de sa monture; comment ça va-t-il ici?

— Très-bien, Massa, répondit le mulâtre en s'emparant des brides et en multipliant les révérences. Tout le monde va bien.... et Dan aussi.... Ma jambe est tout à fait guérie; oh! maintenant le docteur aux cadavres peut chercher ailleurs une jambe de mulâtre à couper.

— Et ton maître, demanda le vieillard, est-il rétabli?

— Oh! il va mieux, mais pas cependant encore tout à fait bien. Allons, Nancy, conduisez ces messieurs; oh! que notre maîtresse va être contente! »

Dan continua à se parler à lui-même, tandis que les deux voyageurs suivaient la femme de chambre.

« De par Jupiter! j'avais presque oublié, s'écria tout à coup le vieux Lively en s'arrêtant; Dan, hé! Dan! ramenez mon cheval!

— Que vous arrive-t-il donc? demanda Cook en regardant autour de lui; le mulâtre a conduit les chevaux à l'écurie; il nous apportera tout à l'heure nos valises.

— Oui! mais....

— Soyez mille fois les bienvenus, s'écria une voix oyeuse, celle d'Adèle, devenue l'heureuse compagne de James Lively, qui s'élança à la rencontre de ses parents; mon bon père, mon cher frère, vous avez enfin rempli votre promesse. »

La bonne et affectueuse Adèle se jeta au cou du vieillard et tendit la main au jeune homme. Le beau-père eût dû être satisfait du tendre baiser qu'il reçut ; mais il avait l'air décontenancé, et il ordonna à haute voix au mulâtre de lui ramener son cheval.

« Venez donc, mon père, reprit Adèle ; James va être ici dans un instant, et Nancy ira vous chercher ce que vous désirez. »

Le vieux Lively se tenait sur un pied et cachait l'autre.

Adèle baissa les yeux par hasard et éclata de rire.

« Ah ! je comprends, vous n'avez pas de souliers ; oh ! M. Lively, vous n'avez pas changé....

— De souliers, c'est vrai ! Ah ! ah ! ils sont dans mon portemanteau, répliqua le pauvre homme en souriant, tandis qu'il regardait tristement du côté où Dan avait disparu.

— Il a perdu ses bas de laine sur le chemin, ajouta Cook en riant. Lorsque nous sommes partis de Chérohee, il les avait mis dans son chapeau, afin de les avoir sous la main, et ils seront sans doute tombés en route. »

Le vieux Lively montra le poing à son gendre qui le raillait ; mais Adèle promit de garder le secret et conduisit ses hôtes vers la maison.

Dan avait répandu la nouvelle de l'arrivée de ses protecteurs ; car James Lively, le bras en écharpe, mais à part cela fort bien pourtant, arriva du jardin en courant. Les voyageurs trouvèrent au salon mistress Dayton qui les reçut à merveille. Elle était en grand deuil, et ses traits exprimaient une douleur profonde, que dissipa pourtant la joie causée par l'arrivée de ses amis, car un air de gaieté se répandit sur son doux visage.

Cook et Lively durent raconter en détail tout ce qui se passait chez eux et ce que devenaient la bonne mère et les petits enfants : ils donnèrent des nouvelles du brave chien *Beau*, du reste de la meute, de leur vache et de son veau ; mais, chaque fois que l'un d'eux attaquait la question des événements arrivés à Héléna, Adèle changeait vite le sujet

de la conversation, elle avait mille choses à dire ou à montrer; aussi Cook ne tarda pas à comprendre qu'elle ne voulait pas qu'on parlât de tout cela.

Au bout de quelque temps, mistress Dayton se leva, causa avec Adèle à voix basse, et toutes les deux sortirent du salon.

« Maintenant donnez un libre cours à votre langue, dit Cook au vieillard, qui paraissait confondu. De ma vie je n'ai vu un pareil homme!

— Ma foi, Cook, je m'engage à porter des bas et des souliers le reste de mes jours, si je comprends rien à ce que vous voulez dire.

— Mon cher père, répliqua James, ne parlez donc jamais d'Héléna devant mistress Dayton, de peur de renouveler ses chagrins.

— Mais ne sait-elle donc pas?...

— Rien! et, si elle soupçonnait la moindre chose, son cœur se briserait.

— Comment, s'écria Cook, elle ignore que Dayton était le chef des pirates de l'île du Refuge, que c'était un scélérat qui n'avait pas son pareil au monde?

— Oui! et elle ne le saura jamais! ajouta James. Vous devez vous rappeler qu'elle fut envoyée chez nous, et qu'en apprenant la mort de son mari arrivée selon elle dans le combat livré par lui au pirates, elle tomba malade et demeura alitée pendant plusieurs semaines.

— Certainement, répliqua Cook, et vous étiez si mal l'un et l'autre que le docteur déclara qu'il fallait que vous quittassiez l'Arkansas; mais nous nous imaginions tous qu'elle avait enfin appris la vérité.

— Non, car elle n'eût pas survécu à cette découverte. Adèle prend grand soin que personne n'y fasse allusion, et nous ne recevons aucun journal chez nous; voilà pourquoi, tout en ayant pris part au conflit, j'en ignore les résultats. Du reste, je garderai de cette bataille un souvenir qui durera quelque temps encore, ajouta-t-il en montrant son bras; malgré les instances réitérées du docteur Munro pour me couper le bras, je suis bien aise d'avoir résisté à cette offre obligeante.

— Le docteur aux cadavres a joué un grand rôle dans cette affaire, continua Cook, qui ne put s'empêcher de frémir en prononçant ce nom. Le corps de Dayton, qu'il avait été chargé d'embaumer, est-il arrivé en bon état?

— Oh! oui, répliqua James; il a été déposé dans un caveau bâti au milieu du jardin, et mistress Dayton va tous les matins visiter le tombeau à l'heure où son mari prit congé d'elle à Héléna. Elle y est allée maintenant : cette vue procure un soulagement à son cœur.

— Nous savons bien que Dayton a péri dans la mêlée les armes à la main, dit Cook; mais ses complices....

— Ce qu'on raconte est-il donc vrai? » demanda James.

Cook fit un signe affirmatif, et le vieillard murmura :

« Oui, Jemmy, ce fut un jour horrible, et vous devez vous réjouir d'avoir été retenu au lit et de n'avoir rien vu. Depuis cette époque, je n'ai jamais pu boire une goutte de l'eau du Mississipi; elle me paraît teinte de sang humain : imaginez-vous que soixante-quatre malheureux....

— Au nom du ciel! mon père, s'écria Cook, ne parlons plus de cela: paix aux morts! ils ont chèrement expié leurs crimes. Oh! je comprends une bataille en plein air, un acte hardi pareil à celui de Tom Barnwell, mon compagnon de captivité, qui, voyant son ennemi sur le pont du *Van-Buren*, s'y élança en se précipitant au milieu des pirates, qui, à son intrépidité, le prirent pour un des leurs, saisit son homme et l'entraîna avec lui....

— Hélas! ajouta le vieux Lively, le brigand parvint à lui échapper, et on le vit ensuite tout seul dans la ville, essayant de s'évader du côté de la forêt.

— Oui, mais il n'y réussit pas, répliqua Cook; car j'ai moi-même vu Bradshaw l'emmener vers la rivière, où il fut confondu avec les autres pirates.

— Qu'est devenu Tom Barnwel? demanda James; c'était un bien brave garçon.

— Je l'ignore, répondit le vieux Lively. Edgeworth, le fermier d'Indiana, qui avait conseillé aux gens du *Black-Hawk* de s'emparer de l'île, demeura quelques jours à Hé-

léna, puis il s'est embarqué sur un steamboat. Tom, qu était venu avec lui, ne l'accompagna pas, et plus tard il est parti pour la Nouvelle-Orléans, avec l'intention, à ce qu'on m'assure, d'émigrer au Texas. Mais dites-moi, Jemmy, Dan paraît se trouver bien ici : a-t-il entièrement renoncé à ses vieilles habitudes?

— Oh! la leçon a été bonne et salutaire; c'est un excellent serviteur. Adèle a écrit au Texas à Atkins, pour lui dire que son nègre est avec nous et que nous désirons le garder. J'ai envoyé cette lettre à Smart et je pense qu'il l'aura expédiée.

— Smart! s'écria le bonhomme, qu'est-il devenu? depuis quinze jours il a quitté Héléna, où il avait vendu tout ce qu'il possédait. Mistress Smart assurait qu'il était parti pour la Nouvelle-Orléans, en compagnie d'O'Toole, pour acheter une autre propriété dans la Géorgie. Cela est-il vrai?

— Très-vrai, répondit James en souriant; je lui ai acheté à Cherokee l'hôtel du *Bunker-Hill*, et je l'attends à tout moment pour signer le contrat de vente.

— Va-t-il réellement s'établir ici? demanda Cook.

— Y a-t-il quelqu'un à la maison? fit au même instant une voix bien connue.

— Smart! s'écria gaiement Cook en ouvrant la fenêtre, Smart, ohé! Bonjour! Comment ça va-t-il?

— A merveille, répliqua le Yankee, qui descendit de son vieux cheval noir en se frottant les mains de plaisir et en jetant les yeux autour de lui. Voici, en vérité, une magnifique résidence. »

Il franchit ensuite quatre à quatre les marches de l'escalier et se trouva au milieu de ses amis, serrant la main à chacun d'eux comme si son voyage en Géorgie n'avait d'autre but que celui de désarticuler les jointures des gens qu'il affectionnait.

« Voyons, Smart, lui dit James après les premiers compliments, avez-vous visité votre nouvelle acquisition? vous convient-elle? êtes-vous satisfait du marché?

— Parfaitement, répondit Smart en secouant de plus

belle le bras de James. Dans trois ou quatre semaines, j'y serai complétement installé avec ma femme et tout mon ménage. J'ai laissé O'Toole là-bas, mais il sera ici dès ce soir.... Où est votre charmante dame? continua-t-il. Où cachez-vous mistress James Lively? je meurs d'envie de la voir.

— Elle viendra tout à l'heure, Smart, répliqua James. Mais qu'avez-vous donc dans vos poches? elles paraissent pleines au point d'éclater.

— Ma foi! j'ignore ce que c'est, répondit le Yankee, qui s'efforçait de tirer un gros paquet de l'une de ses poches. J'ai trouvé cela sur la route; c'est sans doute un voyageur qui aura perdu cet objet.

— Vivat! beau-père! voici ce que l'on appelle du bonheur! s'écria Cook en riant aux larmes, lorsqu'il vit Smart déplier une paire de bas de laine. Vos bas sont retrouvés.

— Ce n'eût pas été un grand malheur s'ils avaient été perdus, mon cher Bill. J'ai laissé tomber un jour une tresse de cheveux de femme, et personne ne me l'a rapportée. Mais des objets de la nature de ceux-là se retrouvent toujours. »

Et, tout en disant cela, le vieux fermier fourra ses bas dans sa poche, juste au moment ou la porte s'ouvrait pour livrer passage aux dames.

« Ah! c'est M. Smart, s'écria Adèle en tendant la main à son vieux ami. Que je suis heureuse de vous voir dans notre belle Géorgie! Vous allez donc devenir bientôt notre voisin, comme vous l'étiez à Héléna.

— Je quitte l'*Union* pour le *Bunker-Hill*, et je regrette que mistress Bradford....

Votre femme vient vous rejoindre, n'est-ce pas? » dit Adèle en s'empressant d'interrompre Smart, pour éviter les souvenirs du passé.

Mais Jonathan, fidèle à sa vieille habitude, voulut finir sa phrase: « ....Je regrette que mistress Bradford ne soit plus établie près de ma nouvelle résidence; nous eussions pu boire quelquefois ensemble une tasse de thé. Vous voyez,

mistress Lively, que j'avais raison, à son endroit : cette femme, qui avait toujours le nom de son cher défunt sur les lèvres, appartenait aussi....

— Ah ! mon cher monsieur Smart, si vous pouviez persuader à mon père et à mon frère de venir aussi s'établir ici, ce serait un bonheur réel; nous vivrions tous rapprochés les uns des autres.

— ....Appartenait aussi à la bande des pirates, continua Jonathan sans égard pour cette interruption. On a trouvé dans sa maison nne grande quantité de marchandises et plusieurs lettres qui ont jeté la lumière sur les événements passés ; mais ce qui a prouvé mieux que tout le reste quelle avait été la ruse et l'activité de ces scélérats, c'est la découverte que l'on a faite chez elle d'un grand nombre d'effets ayant appartenu à Holke. Il est prouvé que ce malheureux, au lieu de se noyer comme on l'a cru, avait été assassiné. Nous avons eu en prison le misérable qui avait joué le rôle du prétendu fils de Holke. On a appris ensuite que mistress Bradford s'appelait autrefois mistress Dawling, et qu'elle avait tué son premier mari avec l'assistance du second, et cela à l'aide d'un clou qu'ils lui enfoncèrent tous les deux dans la tempe pendant son sommeil. Bradford fut pendu pour ce méfait par les Régulateurs du Missouri, et sa femme, après mille difficultés, avait réussi à fuir dans l'Arkansas.

— Oh! mon cher monsieur Smart, objecta Adèle, ne nous parlez plus de cet horrible affaire, et contez-nous, je vous en prie, quelque chose de plus agréable.

— Eh bien ! voyons, que vous dirai-je ? Il a été convenu à l'unanimité dans le pays qu'on donnerait à mistress Everett, en guise de dédommagement, toute la fortune de Holke. La ville d'Héléna est, du reste, aujourd'hui parfaitement tranquille. Mais, pour en revenir à notre sujet, ma chère mistress Lively, je suis fortement d'avis que Lively et Cook quittent au plus tôt l'Arkansas pour venir ici commencer une nouvelle vie au milieu de la nature la plus belle et la plus riante du monde entier. Eh quoi ! messieurs, vous refuseriez de quitter vos fermes et de venir ici? C'est pourtant

un pays magnifique, et, de cette manière, toute la famille se trouverait réunie dans un même lieu.

— Ma foi ! répondit Cook en hésitant, je ne sais que répondre ; je ne serais pas fâché de m'établir ici, ni ma femme non plus....

— Mes chers enfants, répliqua le vieillard en branlant la tête, je vous aime tous tendrement, et ma bonne vieille femme vous chérit comme moi. Certes, je serais enchanté de vivre au milieu de vous ; mais permettez-moi de vous dire que dans cette contrée je ne saurais que devenir. Il n'y a pas de forêt ; on ne voit que des plantations et des nègres. Les animaux les plus sauvages que vous ayez sont des lièvres, et vos plus grands oiseaux des oies domestiques ; les chiens eux-mêmes ne savent pas trouver une piste d'ours mieux que maître Smart que voici, et qui, j'en suis sûr, n'a jamais vu de Martin dans sa vie. Il est impossible de s'écarter à dix pas du grand chemin sans avoir une douzaine de haies à escalader. Jemmy s'est bien accoutumé à ce métier-là ; mais, moi, je n'y pourrais tenir, et, maintenant que nous sommes débarrassés des pirates du Mississipi....

— Monsieur Lively, voici Dan qui vous apporte vos souliers, fit Adèle en désignant le mulâtre, qui ne pouvait s'empêcher de rire et faisait la grimace.

— Mes enfants, répondit le vieillard en adressant à sa belle-fille un regard de terreur et de désolation des plus comiques, je vous promets de mettre demain mes souliers et mes bas, et de les garder tout le temps de mon séjour ici ; mais aujourd'hui.... Eh bien ! aujourd'hui.... soyons tous heureux !

FIN.


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE ALBERT PONSOT ET P. BRODARD.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79, A PARIS.

OUVRAGES
DE
Mr H. WALLON
MEMBRE DE L'INSTITUT
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris.

I. OUVRAGES HISTORIQUES.

SAINT LOUIS ET SON TEMPS. 2 vol. in-8°, brochés, 15 fr.

Parmi les nombreux comptes rendus qui ont été faits de cet ouvrage, nous empruntons à celui de M. Boutaric, publié dans le *Journal officiel* du 23 février 1875, les lignes suivantes : « L'éminent successeur de M. Guizot, dans la chaire d'histoire moderne à la Sorbonne, nous donne aujourd'hui un nouvel ouvrage qui est appelé, à divers titres, à un grand succès : *Saint Louis et son temps.*

« Ce livre est bien écrit, d'une lecture facile, sans affectation de couleur locale. De nombreuses annotations renvoient aux sources originales ou aux travaux d'érudition mis à contribution, de sorte que le lecteur a la facilité de contrôler toutes les assertions de l'auteur. Les récits sont intéressants, l'exposé sobre et clair ; mais ce n'est pas tout. La lecture de ce livre est salutaire, elle fortifie le cœur en imposant cette conclusion, que la meilleure politique, ou plutôt la seule utile, c'est d'être honnête. »

JEANNE D'ARC. Ouvrage qui a obtenu de l'Académie française le grand prix Gobert; 3e édition. 2 volumes in-18 jésus, brochés, 7 fr.

La vie de Jeanne d'Arc est un des épisodes les plus émouvants de nos annales ; c'est comme une légende au milieu de l'histoire. Mais pourquoi, dira-t-on peut-être, une nouvelle histoire de Jeanne d'Arc après le beau récit de Michelet et la publication de M. Jules Quicherat? « C'est précisément cette publication, dit M. Wallon dans sa préface, qui devait donner une nouvelle impulsion aux études sur Jeanne d'Arc. » Il y a cédé comme plusieurs autres en pensant qu'après tant de récits qui s'autorisent de noms célèbres, la vie de Jeanne d'Arc pouvait encore être racontée. S'il s'est décidé à tenter quelque chose, c'est dans l'usage et dans l'appréciation des documents où doivent puiser tous les historiens de l'héroïne de Donrémy : c'est donc là qu'il faut chercher le motif, et pour ainsi dire, l'originalité du travail de M. Wallon. On y trouve à chaque page les marques d'une étude approfondie, d'une sincère recherche du vrai, d'un esprit sérieux et honnête que n'entraîne pas l'ar-

deur des croyances. Les deux premières éditions imprimées dans le format in-8° sont aujourd'hui épuisées; la troisième, publiée dans un format économique, ne peut manquer de se répandre davantage.

JEANNE D'ARC, édition abrégée de l'ouvrage précédent. 1 vol. in-18 jésus, broché, 1 fr.

Cartonné en percaline gaufrée, titre doré, 1 fr. 50 c.

Cet abrégé, sous sa forme populaire, dégagé de tout appareil d'érudition, dans sa pathétique simplicité, a été accueilli avec empressement, comme l'indiquent trois éditions tirées à un nombre considérable.

Sa place est marquée dans toute bibliothèque populaire.

RICHARD II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre. 2 vol. in-8°, brochés, 15 fr.

« L'histoire d'Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'à la révolution de 1688, est, dit l'auteur dans sa préface, ensanglantée par les rivalités des princes de la maison régnante. Ce ne sont que révolutions domestiques et guerres parricides : fils contre père, frères contre frères.

« Étranger au pays et aux luttes des torys et des whigs, nous abordons cette histoire sans aucun engagement. Nous n'entreprenons pas une apologie de Richard; et il y a des époques de son règne qui nous trouveront sévère ; mais nous n'adopterons pas comme un arrêt définitif les opinions des historiens du temps qui l'a proscrit : nous jugerons ces historiens sur leur langage, et le roi sur ses actes. »

LA TERREUR, études critiques sur l'histoire de la Révolution française. 2 vol. in-18 jésus, brochés, 7 fr.

Extrait de la préface. — « Le livre que je publie a été commencé à propos de l'*Histoire de la Terreur* de M. Mortimer-Ternaux. Mais je ne pouvais faire un examen critique de cet ouvrage sans le comparer à d'autres qui traitaient de la même matière. De là une série d'études qui, à des points de vue divers, tout en suivant la marche des événements, embrassent le sujet tout entier. Elles étaient achevées dès la fin de 1869, et ont commencé à paraître dans le *Correspondant* en mars et avril 1870. La guerre qui a suivi et les tristes conséquences qu'elle a entraînées ont retardé la publication du reste, et lui ont donné une opportunité que je n'avais point prévue. Les faits nous ont appris que la Terreur, dont on croyait l'empire à jamais relégué dans le domaine de l'histoire, ne demandait qu'un moment propice pour reparaître. La Commune de Paris en 1871 avait le tempérament de l'ancienne Commune de 1793. Elle aussi a eu ses suspects, ses emprisonnements et ses exécutions à titre de suspects. Elle a eu ses ruines, avec une surexcitation de rage dans la destruction et une immensité dans le désastre, que le vandalisme de la Terreur, dans ses plus mauvais jours, n'avait pas connues. Les personnages sinistres de l'époque de la Terreur ne sont donc pas des fantômes du passé. Ils ont vécu en 1871; les noms de plusieurs sont dans toutes les bouches. Ils revivraient sous d'autres noms, si cette union de tous les honnêtes gens qui a fait défaut en 1793, qui n'a pu se faire en 1871 dans Paris, venait encore à nous manquer.

« Je fais appel à cette union en offrant au public ce tableau d'un passé toujours si menaçant pour l'avenir. Si ce n'est pas la pensée qui a inspiré ces études, c'est celle qui me porte à les rassembler sous cette forme nouvelle. Cette publication n'est point d'ailleurs une simple re-

production de ce qui a paru. En donnant à ce travail les proportions d'un livre, j'ai dû recourir moi-même aux sources originales, aux écrits, aux journaux, aux documents du temps. J'ai visité le dépôt des Archives, n'usant d'ailleurs pour le moment des trésors que j'y ai vus et touchés, que dans les limites du cadre où je m'étais renfermé d'abord. Ce livre n'a donc pas la prétention de dire le dernier mot sur le sujet. Il garde son caractère primitif. Il a pour objet de signaler ce qui m'a semblé le plus digne d'attention chez les autres. Mais en réunissant ces traits divers dans un cadre nouveau, je ne pouvais point n'en pas tirer moi-même l'enseignement que j'y trouvais contenu; et peut-être ce que j'ai eu la bonne fortune d'y ajouter par mes propres recherches ne paraîtra-t-il pas non plus dénué d'intérêt. »

LA SAINTE BIBLE, résumée dans son histoire et dans ses enseignements. Ouvrage approuvé par NN. SS. les archevêques de Paris et de Cambrai; 2e édition. 2 vol. in-18 jésus, brochés, 7 fr.

La Bible est entre les mains de tout le monde, et si l'auteur n'eût consulté que les besoins du public, peut-être n'aurait-il pas entrepris cet ouvrage. Dans un moment où il venait d'être douloureusement frappé dans sa vie intérieure, il a senti le besoin d'abandonner la suite de ses travaux pour recourir aux Livres saints, comme à la source de toute consolation; et afin d'être encore avec ses enfants dans ces lectures, il a eu la pensée d'en tirer une histoire à leur usage. De là il s'est laissé amener à la présenter au public, dans l'espoir qu'elle ne lui serait pas inutile.

LA VIE DE JÉSUS et son nouvel historien; nouvelle édition. 1 vol. in-18 jésus, broché, 1 fr.

On se souvient du bruit que fit à son apparition l'ouvrage de M. Renan, la *Vie de Jésus*. L'auteur en ayant tiré un petit livre destiné à répandre dans le peuple un portrait de Jésus, qui n'avait rien de commun avec le Christ de l'Évangile, et à propager des doctrines qui étaient le contre-pied des doctrines de Jésus-Christ, M. Wallon crut devoir y répondre. C'est cette réponse, pleine de sens, de raison et de force, qui fait l'objet de l'ouvrage ci-dessus.

VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, selon la concordance des quatre évangélistes, avec une introduction sur l'autorité des évangiles, et sur les derniers systèmes qui l'ont attaquée, et des notes sur les points les plus débattus de l'histoire; 2e édition. 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 c.

La meilleure réponse à faire à un ouvrage qui a naguère mis en éveil les amis et les ennemis du christianisme, était d'y opposer le récit même des évangiles, c'est ce qu'a fait M. Wallon : « A la *Vie de Jésus*, dit-il, comme on l'a imaginée dans ces derniers temps, nous opposerons la vie de Jésus-Christ telle qu'elle résulte de la concordance des évangiles, traduisant communément les textes, et n'y mêlant du nôtre que ce qui est nécessaire pour signaler par un trait ou recueillir l'enseignement qu'on y trouve, relier ensemble les fragments des quatre évangiles à mesure qu'ils doivent, d'après la concordance, entrer dans le cadre de l'histoire, et indiquer sommairement au commencement ou à la fin des chapitres, la marche et le progrès des événements. »

II. OUVRAGES CLASSIQUES.

VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, selon les quatre évangélistes. Ouvrage approuvé ou recommandé par un grand nombre de prélats; 3e édition. 1 vol. in-12, cart. 1 fr.

Ce livre est tiré du volume précédent. L'ouvrage, dégagé de toute polémique, n'est plus qu'un livre de lecture destiné à être mis entre les mains des enfants. Il remplacera avantageusement les ouvrages du même genre dont on se sert depuis longtemps, et dont quelques-uns sont bien surannés. Les enfants trouveront à s'instruire et à s'édifier dans ce récit simple et grave, tout en s'exerçant à la lecture.

Plus de quarante approbations ou recommandations épiscopales attestent l'opportunité de cette publication.

ÉPITRES ET ÉVANGILES des dimanches et des principales fêtes de l'année, *extraits des traductions de Bossuet*, recueillies, complétées et accompagnées de notes prises en partie du même auteur. 1 vol. in-18, cartonné, 75 c.

Ouvrage approuvé ou recommandé par un grand nombre de prélats, et adopté pour les écoles communales de la ville de Paris.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE SAINTE (Ancien et Nouveau Testament). 1 vol. in-18, cartonné, 75 c.

Ouvrage approuvé ou recommandé par un grand nombre de prélats, et adopté pour les écoles communales de la ville de Paris.

Ce petit livre est extrait de l'ouvrage : *La Sainte Bible, résumée dans son histoire et dans ses enseignements*, annoncé plus haut.

Dans un cadre réduit, l'auteur s'est attaché à reproduire les paroles des Écritures, appliquant son étude à les bien choisir, à les mettre en relief et à s'effacer. Il n'a pas mesuré sa peine aux proportions de ce petit volume : car. à son avis, « il n'est rien qui réclame un soin plus scrupuleux qu'un livre de classe. »

PETITE HISTOIRE SAINTE (Ancien et Nouveau Testament). 1 vol. in-18 cartonné, 50 c.

Ce volume est, ainsi que le suivant, tiré de l'*Abrégé de l'Histoire sainte*, du même auteur. Il est, par sa rédaction et par son prix, destiné aux plus petites écoles.

HISTOIRE SAINTE ET HISTOIRE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, autographiées, pour exercer à la lecture des manuscrits. 1 vol. in-8, avec vignettes, cartonné, 1 fr. 30 c.

NOTA. *Les ouvrages annoncés sur ce prospectus seront envoyés* franco *aux personnes qui en adresseront le montant en un mandat sur la poste ou en timbres-poste.*

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Librairie HACHETTE & Cie, boulevard Saint-Germain, n° 79, à Paris

ÉDITIONS A 1 FRANC 25 C. LE VOLUME

FORMAT IN-18 JÉSUS

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

Ainsworth (W. Harrisson) : Abigaïl. 1 vol. — Crichton. 2 vol. — Jack Sheppard. 2 vol.

Anonymes : César Borgia, ou l'Italie en 1500. 2 vol. — Les Pilleurs d'épaves. 1 vol. — Paul Ferroll. 1 vol. — Violette. 1 vol. — Whitehall. 2 vol. — Whitefriars. 2 vol. — Miss Mortimer. 1 vol.

Azeglio (Massimo d') : Nicolas de Lapi. 2 vol.

Beecher-Stowe (Mrs) : La Case de l'oncle Tom. 1 vol. — La Fiancée du ministre. 1 vol.

Bersezio (V.) : Nouvelles piémontaises. 1 vol.

Braddon (miss M. C.) : Œuvres. 33 vol. — Aurora Floyd. 2 vol. — Henry Dunbar. 2 vol. — Lady Lisle. 1 vol. — La trace du Serpent. 2 vol. — Le Capitaine du Vautour. 1 vol. — Le Secret de lady Audley. 2 vol. — Le Testament de John Marchmont. 2 vol. — Le Triomphe d'Eléanor. 2 vol. — Ralph l'intendant. 1 vol. — La Femme du Docteur. 2 vol. — Le Locataire de sir Gaspard. 2 vol. — L'Allée des Dames. 2 vol. — Rupert Godwin. 2 vol. — Le Brosseur du Lieutenant. 2 vol. — Les Oiseaux de proie. 2 vol. — L'Héritage de Charlotte. 2 vol. — La Chanteuse des rues. 2 vol. — Un fruit de la mer Morte. 2 vol.

Bulwer-Lytton (sir Edward) : Œuvres. 25 vol. — Devereux. 2 vol. — Ernest Maltravers. 1 vol. — Le Dernier des Barons. 2 vol. — Le Désavoué. 2 v. — Les Derniers jours de Pompéi. 1 vol. — Mémoires de Pisistrate Caxton. 2 vol. — Mon Roman. 2 vol. — Paul Clifford. 2 vol. — Qu'en fera-t-il? 2 vol. — Rienzi. 2 vol. — Zanoni. 1 vol. — Eugène Aram. 2 vol. — Alice ou les Mystères. 1 vol. — Pelham ou aventures d'un gentleman. 2 vol.

Caballero (F.) : Nouvelles andalouses. 1 vol.

Cervantès : Nouvelles. Trad. 1 vol.

Cummins (miss) : L'Allumeur de réverbères. 1 v. — Mabel Vaughan. 1 vol. — La Rose du Liban. 1 vol.

Currer-Bell (miss Brontë) : Jane Eyre. 1 vol. — Le Professeur. 1 vol. — Shirley. 2 vol.

Dickens (Charles) : Œuvres. 27 vol. — Aventures de M. Pickwick. 2 vol. — Barnabé Rudge. 2 vol. — Bleak-House. 2 vol. — Contes de Noël. 1 vol. — David Copperfield. 2 vol. — Dombey et fils. 3 vol. — La petite Dorritt. 2 vol. — Le Magasin d'antiquités. 2 vol. — Les Temps difficiles. 1 vol. — Nicolas Nickleby. 2 vol. — Olivier Twist. 1 vol. — Paris et Londres en 1793. 1 vol. — Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit. 2 vol. — Les grandes Espérances. 2 vol. — L'Ami commun. 2 vol.

Dickens et Collins : L'Abîme. 1 vol.

Disraeli : Sybil. 2 vol. — Lothair. 2 vol.

Douglas Jerrold : Sous les rideaux. 1 vol.

Freytag (G.) : Doit et Avoir. 3 vol.

Fullerton (lady) : L'Oiseau du bon Dieu. 1 vol. — Hélène Middleton. 1 vol.

Gaskell (Mrs) : Œuvres. 8 vol — Autour du sofa 1 vol. — Marie Barton. 1 vol. — Cranford. 1 vol. — Marguerite Hale (Nord et Sud). 2 vol. — Ruth. 1 v. — Les Amoureux de Sylvia. 1 vol. — Cousine Phillis. 1 vol.

Gerstacker : Les deux Convicts. 1 vol. — Les Pirates du Mississipi. 1 vol. — Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique. 1 vol.

Gœthe : Werther. 1 vol.

Gogol (N.) : Tarass Boulba. 1 vol.

Grenville Murray (E. C.) : Le jeune Brown. 2 vol.

Hacklander : Boutique et Comptoir. 1 vol. — Le Moment du Bonheur. 1 vol. — La Vie militaire en Prusse. 4 séries.

Chaque série se vend séparément.

Hauff (W.) : Nouvelles. 1 vol. — Lichtenstein. 2 vol.

Hawthorne (N.) : La Lettre rouge. 1 vol. — La Maison aux sept pignons. 1 vol.

Heiberg (L.) : Nouvelles danoises. 1 vol.

Hildreth : L'Esclave blanc. 1 vol.

Immermann : Les Paysans de Westphalie. 1 vol.

James : Léonora d'Orco. 1 vol.

Kavanagh (J.) : Tuteur et Pupille. 2 vol.

Kingsley : Il y a deux ans. 2 vol.

Kompert : Nouvelles Juives. 1 vol.

Lennep (J. Van) : Les Aventures de Ferdinand Huyck. 2 vol.

Lever (Ch.) : Harry Lorrequer. 2 vol. — L'Homme du jour. 1 vol.

Ludwig (O.) : Entre ciel et terre. 1 vol.

Mayne-Reid : La Piste de guerre. 1 vol. — La Quarteronne. 1 vol. — Le Doigt du Destin. 2 vol. — Le Roi des Séminoles. 1 vol.

Melleville (**G. J. White**) : Les Gladiateurs. 1 vol.

Mügge (Th.) : Afraja. 2 vol.

Pouchkine : La Fille du Capitaine. 1 vol.

Smith (J.-F.) : L'Héritage (Dick Tarleton). 3 vo

Stephens (miss A.-S.) : Opulence et Misère. 1 vol.

Thackeray : Œuvres. 9 vol. — Henry Esmond. 2 v. — Histoire de Pendennis. 3 vol. — La Foire aux vanités. 2 vol. — Le Livre des Snobs. 1 vol. — Mémoires de Barry Lyndon. 1 vol.

Tourguéneff : Mémoires d'un seigneur russe. 2 v.

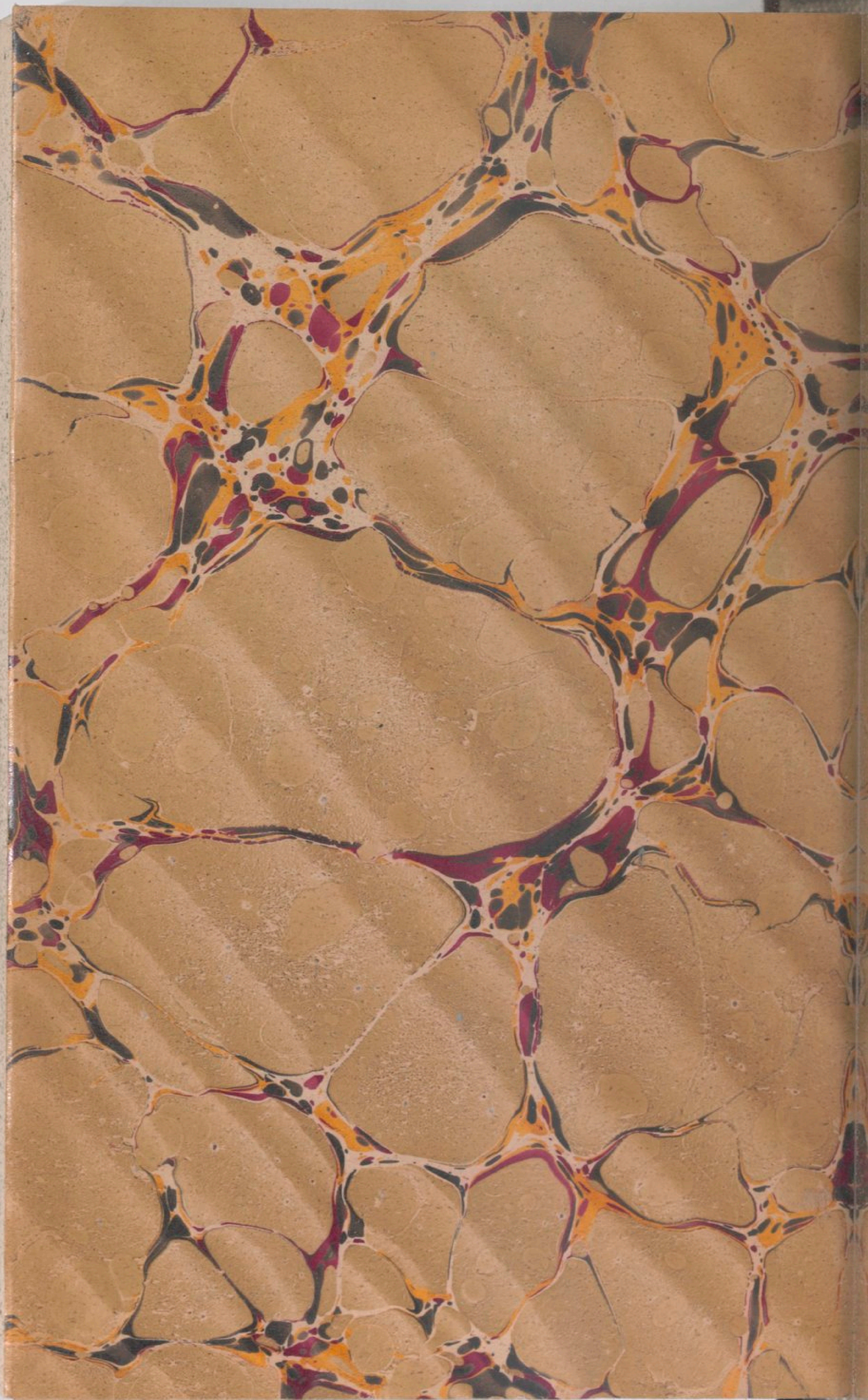
Troloppe (A.) : Le Domaine de Belton. 1 vol.

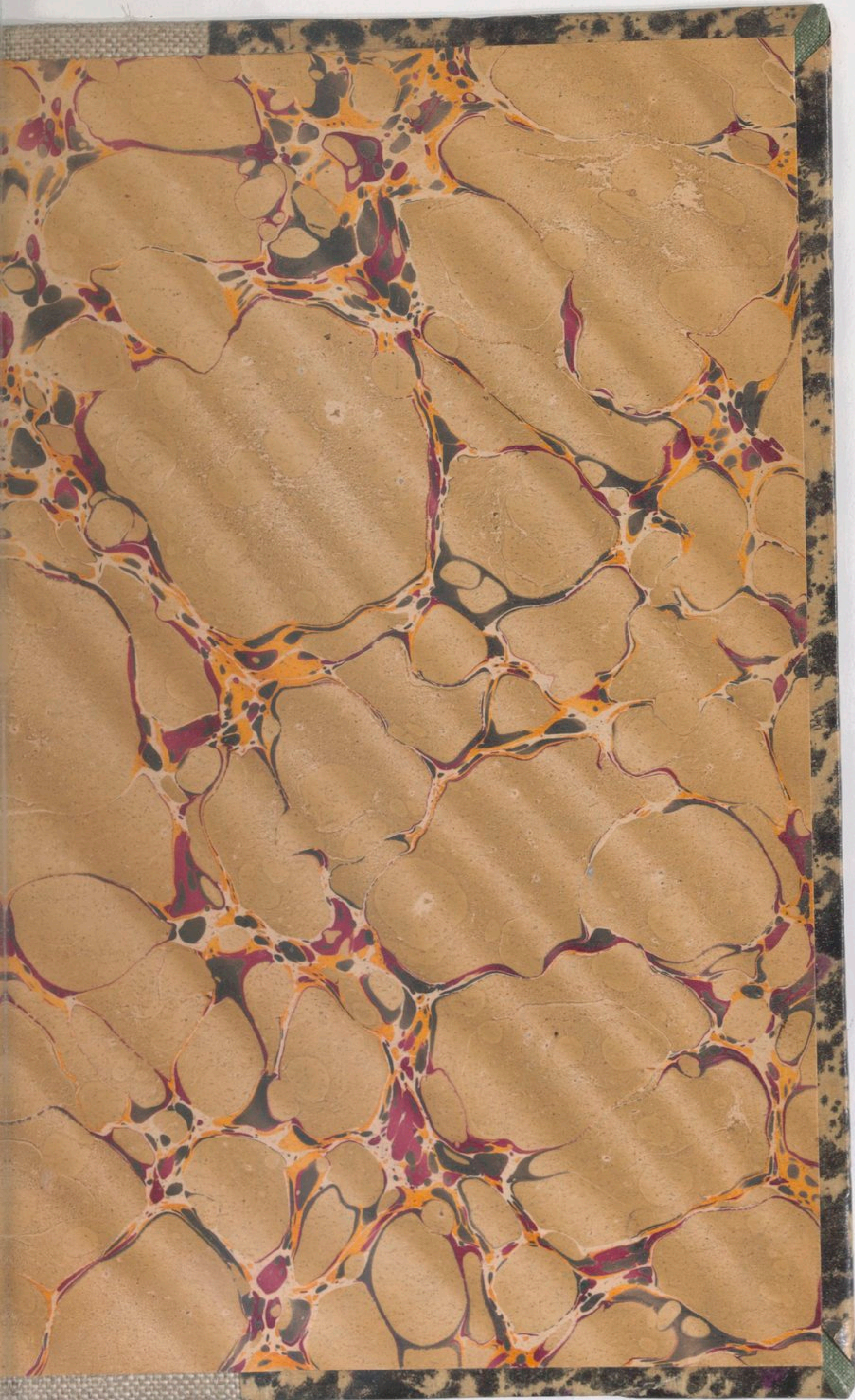
Troloppe (Mrs) : La Pupille. 1 vol.

Wilkie Collins : Le Secret. 1 vol. — La Pierre de Lune. 2 vol. — Mademoiselle ou Madame? 1 vol. — Mari et Femme. 2 vol. — La Morte vivante. 1 vol. — La Piste du crime. 2 vol.

Zschokke : Addrich des Mousses. 1 vol. — Le Château d'Aarau. 1 vol.

Coulommiers. — Typogr. Albert PONSOT et P. BRODARD.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03333118 3